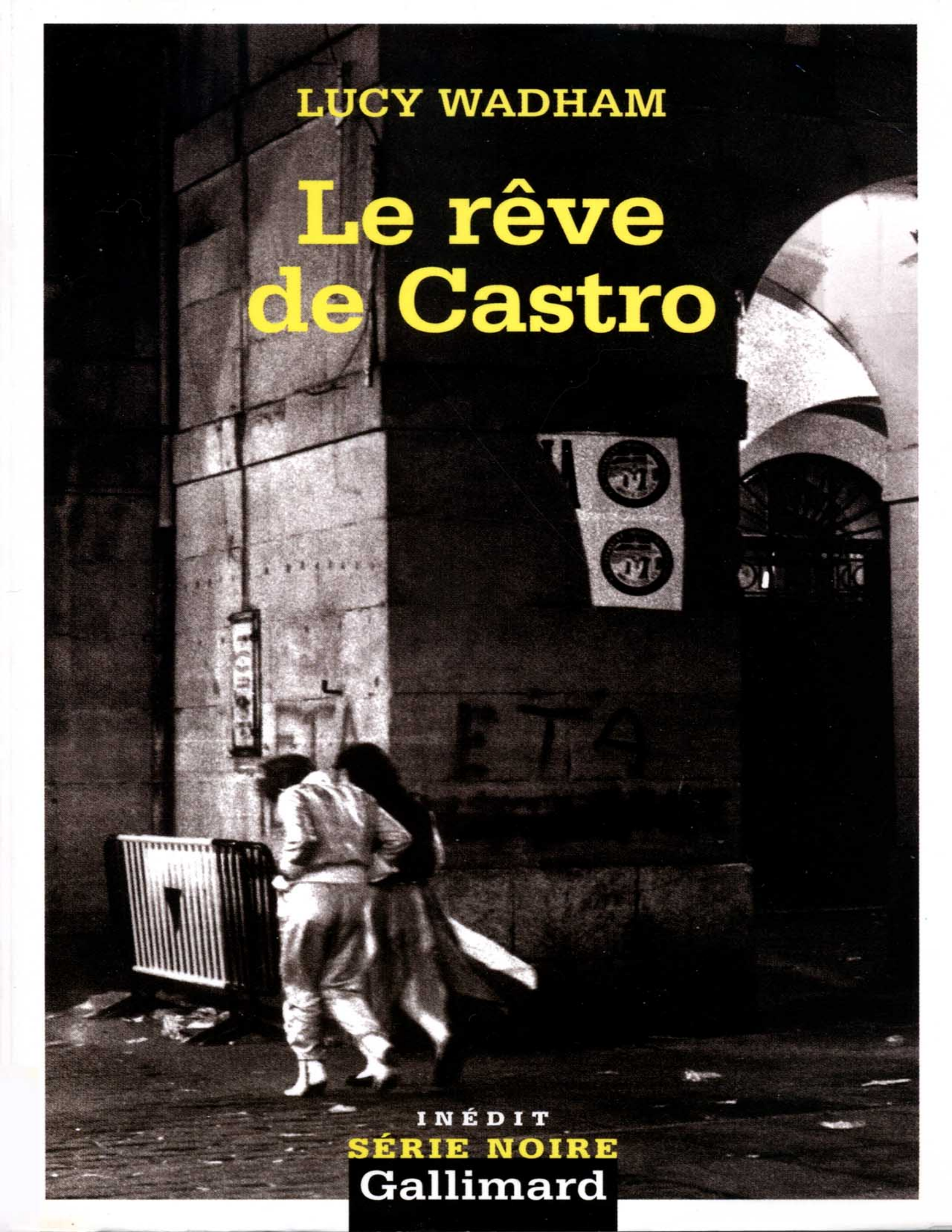




LUCY WADHAM

Le rêve de Castro

INÉDIT
SÉRIE NOIRE
Gallimard

LUCY WADHAM

Le rêve de Castro

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR PATRICE CARRER



GALLIMARD

OceanofPDF.com

NOTE DE L'AUTEUR

Une partie de ce récit se déroule au Pays basque (Euskal Herria), de part et d'autre de la frontière franco-espagnole, et particulièrement dans la province de Guipúzcoa, autour de Saint-Sébastien. Quiconque connaît un peu cette région saura qu'il est difficile de l'évoquer en faisant abstraction de la violence qui l'agite, ou du rôle joué par le groupe armé appelé E.T.A. Néanmoins, le lecteur se rendra rapidement compte que ce roman n'est pas consacré à l'E.T.A, ni même à la politique basque; il n'essaie pas de faire la lumière sur la formation de l'E.T.A actuel. Certains des personnages sont associés à un mouvement aujourd'hui disparu, connu sous le nom d'E.T.A.-P.M. (un groupe dissident de l'E.T.A.-M. qui, lui, existe toujours). Après la mort de Franco, les « Poli-Milis », comme on les appelait, abandonnèrent la lutte armée au profit de l'action politique. C'est dans ce contexte que le récit s'intéresse à la manière dont la violence chronique rattrape ceux qui cherchent à y échapper.

Euzkadi, Euskadi : le Pays basque

Donostia : Saint-Sébastien

E.T.A. : Euskadi ta Askatasuna (Pays basque et Liberté)

En basque, les lettres « tx » sont prononcées « tch ». Ainsi, les noms Txema et Itxua se prononcent respectivement « Tchéma » et « Itchua ».

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1

Le matin de la libération de Mikel, Astrid s'attendait à avoir une nouvelle attaque. Elle s'habilla lentement, en enfilant chaque pièce de vêtement avec soin, comme si elle craignait que le moindre mouvement un peu brusque ne risque de déclencher un court-circuit dans sa tête.

Vous n'aurez peut-être aucun symptôme, lui avait déclaré le neurologue. *C'est rare qu'il y ait des signes annonciateurs. Si ça doit arriver, ça arrivera sans prévenir.*

Il n'avait rien dit de la peur, évidemment. La peur était escortée de ses propres symptômes, et, comme Astrid le savait très bien, ce n'était pas tant le problème lui-même que la peur du problème, qui lui empoisonnait l'existence. À cet instant précis où elle sortait de son immeuble pour affronter l'aube parisienne, les divers symptômes qui l'assaillaient : palpitations, paumes moites de sueur, bouche sèche, troubles sensoriels, étaient dus à l'hyperactivité de ses glandes surrénales. Elle était bien avancée de le savoir. Figée de terreur sur le trottoir, au bord de la chaussée pavée, elle regarda osciller le monde des objets.

Quand la lourde porte vitrée se referma bruyamment derrière elle, Astrid sentit les ondes sonores se répercuter de manière désagréable dans les interstices de son corps. Elle inspira profondément à plusieurs reprises, en concentrant son attention sur les marronniers d'Inde du

trottoir d'en face. Le bitume sombre, déformé par la pression souterraine des racines, paraissait mou, écumeux. Elle ferma les yeux. L'air était trop épais ; le chant des oiseaux, comme ralenti.

Regarde-moi ce spectacle, Lola. Ta sœur si calme, si rationnelle. Regarde l'état lamentable dans lequel je suis.

Lola en chemise de nuit nacrée, dansant dans son appartement... Cette image donna du courage à Astrid, et elle réussit à s'arracher au trottoir pour s'aventurer sur les pavés. Tandis qu'elle descendait la rue en pente, elle se mit à fredonner *Gracias la vida*, leur chanson préférée. S'en tenant à la partie d'alto, elle imagina en contrepoint la ligne mélodique inventée par Lola, qui avait une jolie voix de soprano.

Un jeune type chevauchant une motocyclette de forme carrée, d'un vert fluorescent, remontait la rue dans la direction d'Astrid. Son aspirateur, en pompant les crottes de chien répandues sur le trottoir, émettait un bruit perçant. Astrid continua de s'avancer d'un pas ferme vers l'homme et sa machine. Et, quand il parvint à son niveau, elle arbora sans faiblir un sourire victorieux qui, elle s'en rendit compte immédiatement, tenait plutôt de la grimace. Polarisé sur sa prochaine cible, le jeune homme n'avait rien remarqué.

Pendant qu'elle attendait son bus, Astrid constata que son métabolisme était en train de revenir lentement à la normale. Elle prit une profonde inspiration, tout en examinant la publicité pour un complément vitaminé affichée sur une paroi de l'abri. Une femme d'âge mûr au sourire juvénile, propulsée par un trampoline invisible, avait été surprise en plein vol, juste avant que sa jupe ne commence à remonter et que la gravité ne la ramène vers le bas. Astrid examina son sourire extatique, en s'interrogeant sur les circonstances qui avaient bien pu conduire cette femme à sacrifier ainsi sa dignité.

Elle baissa les yeux vers l'eau qui coulait à ses pieds, dans le caniveau. Ça faisait partie des détails qui lui plaisaient à Paris, cette habitude de nettoyer les caniveaux à grande eau, tous les matins. On n'aurait jamais imaginé une telle munificence dans une ville espagnole ou anglaise.

L'autobus s'approchait en ronronnant. Les portes s'ouvrirent avec un sifflement, et se refermèrent derrière Astrid. Elle glissa son ticket dans le composteur placé à côté du siège du conducteur, attentive au

petit bruit qui lui rappelait toujours celui du pistolet d'abattage de Josu, son beau-père. Puis elle se dirigea vers le fond du bus et s'assit sur un siège libre.

Elle contempla le rose et le bleu électriques du ciel matinal, teintés de violet par la vitre marron. C'était un appel de Lola qui avait déclenché son premier malaise. Astrid se trouvait dans le laboratoire, en train d'observer le nouvel appareil que l'on venait de connecter au foie d'un babouin. Lola lui avait annoncé au téléphone la libération de Mikel. Quand Astrid avait décroché, sa sœur était déjà en pleurs.

Il sort. On le laisse sortir. Et Lola, sans cesser de pleurer, s'était mise à rire. *Je suis tellement heureuse, Astrid. Je ne mérite pas d'être aussi heureuse.*

Astrid était restée sans voix. Pour une fois, ce n'était pas la culpabilité qui l'avait empêchée de parler, mais un sentiment de perte si violent qu'il lui avait coupé le souffle. Elle était restée là, à regarder le sang du babouin couler dans les tubes, et s'était accrochée au combiné jusqu'à ce qu'elle ne sente plus rien, à part son poing contracté sur l'appareil, et sa vie qui passait comme du sable entre ses doigts pour s'écouler sur le plancher. Voulant sortir prendre l'air, elle avait appelé Vincent, le technicien de laboratoire, afin qu'il surveille le babouin; après quoi, elle s'était écroulée sur place. Lorsque Astrid était revenue à elle, sa tête reposait sur les genoux de Vincent et il lui caressait maladroitement les cheveux.

Et maintenant, dans l'autobus, la nausée succédait comme d'habitude aux autres symptômes, et Astrid sentait le haut de son corps s'engourdir. Pourtant, tandis que le véhicule traversait Paris du nord au sud, elle remarqua que son état s'améliorait; et, quand il franchit la Seine, au niveau d'Austerlitz, elle se sentait presque bien.

Elle pénétra dans l'enceinte de l'hôpital. Le gardien leva le nez de son journal pour lui adresser un hochement de tête, depuis sa cage de verre située sous le portail d'entrée. Astrid remarqua qu'il avait rafistolé les branches de ses lunettes avec du ruban adhésif blanc. Prenant la direction du laboratoire, elle retrouva l'usage normal de ses sens et respira le parfum de rosée que répandait le gazon, de part et d'autre de l'étroite allée bétonnée.

Une fois à l'intérieur du laboratoire, Astrid alluma les plafonniers les uns après les autres et décrocha sa blouse blanche de la patère. Tout en la mettant, elle pensait à Lola et l'imaginait couchée dans son petit appartement sale, en train d'attendre l'appel de son amant.

Après avoir sorti son téléphone portable de son sac à main, Astrid le posa sur la table de travail, là où elle pouvait le garder à l'œil.

Sa sœur devait attendre l'appel de Mikel, moulée dans sa chemise de nuit nacrée, brillante, en matériau synthétique taillé dans le biais. Lola l'avait achetée au marché aux puces, pas loin de son appartement, et la portait tout le temps à l'intérieur, souvent avec une liseuse jaune pastel, en plumes d'autruche.

Astrid sortit un plateau de tubes à essai neufs du placard de matériel. Ensuite, elle déchira la cellophane pour dégager un des tubes de son support en polystyrène, en serrant les dents à cause du grincement. Il ne restait plus beaucoup de désinfectant ; elle le nota sur l'ardoise effaçable placée à côté du réfrigérateur, et huma l'odeur agréable du stylo-feutre avant de lui remettre son capuchon.

Puis, elle enfila ses gants, sortit ses instruments de l'autoclave et les aligna sur le chariot, un par un, dûment stérilisés.

Lola n'avait jamais eu qu'une seule véritable ambition : être une femme. Au pensionnat, en Angleterre, elle avait dessiné des poils au stylo noir sur son pubis glabre. Astrid l'avait regardée pleurer après que la surveillante de leur dortoir, sœur Thérèse, lui avait donné une gifle en la traitant de méchante fille. Astrid aurait aimé croire que ce spectacle l'avait emplie de compassion, mais elle craignait d'avoir plutôt connu les premiers frissons d'un périlleux plaisir en se découvrant la plus sage.

Astrid prit la souris blanche, la souleva hors de sa cage et, la tenant d'une main experte, tête délicatement serrée entre l'index et le médus, la transporta jusqu'à la table d'opération. Elle était persuadée que sa première attaque était due à la culpabilité, qui lui avait « éteint l'esprit », selon l'expression du neurologue. Thomas Meydenburger était un vieil ami. Il lui avait dit que des ondes cérébrales de type delta étaient apparues à l'électroencéphalogramme, ce qui indiquait une lésion.

C'est cicatrisé. Ça remonte sans doute à une ancienne chute. Tu as fait une chute, quand tu étais gosse ?

J'en faisais tout le temps.

Il hocha la tête en souriant, les lèvres fermées. Son visage était bronzé, bien que l'on soit en hiver, et ses yeux bleus étaient bordés de rose.

C'est tout ? lui avait-elle demandé.

Je crains que ce ne soit pas une science très précise.

Et ça te tracasse, Thomas ?

Il contempla son stylo, et le fit tourner entre les extrémités dodues de ses doigts.

Pas vraiment. Je n'étais pas fait pour la science. Je préfère les idées. Et les gens.

C'est ça qui t'a détourné de la chirurgie ?

La chirurgie, c'est pour les machos, les gens qui veulent de l'action.

Elle souleva les sourcils.

Alors, je suis macho.

Je pense que tu es une femme d'action. J'ai toujours admiré ça, chez toi.

Astrid fit claquer sa langue, habitude espagnole quelque peu déplacée dans ce contexte.

Je peux t'inviter à dîner ? lui demanda-t-il.

Je ne sors jamais dîner. Je suis pratiquement mariée, tu sais.

Au fait, comment va le grand homme ?

Très bien. Il court sur ses soixante-dix ans.

Thomas esquissa un sourire. Il avait les lèvres sèches et gercées. Sans doute à cause de l'air conditionné, se dit Astrid.

Il ne fait pas son âge, admit Thomas.

C'est vrai.

Ils sont tous comme ça, les grands chirurgiens. Allez, viens dîner avec moi. S'il te plaît.

À une condition : que tu me dises ce qui cloche chez moi.

La semaine prochaine. Je te le dirai au dîner, la semaine prochaine.

Quoi, tu auras eu le temps d'inventer quelque chose, d'ici là ?

Tu es une femme dure, Astrid. Surprenant peut-être l'expression de son regard, Thomas ajouta, Je blague. Ça me plaît. Tu m'as toujours

fait penser à ces *pasionarias* d'Amérique Latine.

Astrid jeta un coup d'œil dans son sac à main.

Tu as raison, Thomas. Je suis dure. Elle leva les yeux. Combien je te dois ?

Mais, refusant tout paiement, il introduisit résolument une extrémité du stylo dans son capuchon, qui se mit en place avec un petit bruit sec. Après avoir raccompagné Astrid jusqu'à la porte, il posa sur sa joue une main douce et manucurée.

Ne fais pas cette tête-là, plaisanta-t-il. Je ne voulais pas t'inquiéter.

Elle lui répondit qu'elle ne croyait pas à cette histoire d'ancienne chute.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Astrid ? C'est un ictus. Une amnésie passagère. L'esprit s'éteint. Étiologie inconnue au bataillon. Tu as des migraines ?

J'en ai eu. Pendant une période, il y a très longtemps. Vraiment violentes. Et puis, ça s'est arrêté. Il hocha lentement la tête. Elle pouvait voir s'amonceler les questions derrière le front de Thomas. Ça avait commencé quand j'étais en prison, précisa-t-elle.

Évidemment, il peut y avoir des facteurs psychologiques.

Évidemment, répéta Astrid.

Thomas s'excusa d'un sourire, et lui affirma qu'il était peu probable qu'il y ait des séquelles, et qu'elle devait essayer de ne pas s'inquiéter.

Est-ce que je devrais renoncer à la chirurgie ? demanda-t-elle.

Non. Écoute-moi. Tu sais bien que, sur une autoroute, on peut rouler en voiture pendant des heures, en pensant à des tas de choses, en écoutant de la musique ? Ensuite, on peut parfaitement avoir tout oublié du trajet, et de la façon dont on s'est rendu du point A au point B, mais ça veut seulement dire qu'à un certain niveau, on s'était mis en pilotage automatique. Tu vois ce que je veux dire ?

Mais je ne me suis souvenue de rien, Thomas. Strictement rien. Quatre grandes heures, volatilisées. Tout ce que je sais, c'est que j'avais une caisse de vin dans mon coffre, et que, lorsque je suis rentrée chez moi, cette caisse avait disparu.

Tu es sûre ?

Oui. C'est Chastel qui l'avait mise là.

Tu as peut-être tout bu dans le bois de Boulogne avec des transsexuels brésiliens.

Astrid sourit d'un air distrait.

Ils s'étaient dit au revoir et Meydenburger l'avait serrée dans ses bras, et n'avait jamais reparlé du dîner. C'était là, près de cette porte, qu'elle l'avait senti s'éloigner d'elle. Ce n'était pas difficile de deviner pourquoi. Elle se rappelait un rendez-vous avec lui; ça remontait à l'époque où ils étaient tous les deux étudiants en fac de médecine. Ils étaient allés dîner dans un restaurant chinois exigü, près de l'université. Astrid avait testé les connaissances de Thomas sur le système endocrinien, après quoi il l'avait ramenée dans sa minuscule chambre de bonne, qui sentait le yaourt rance. Elle se souvenait de s'être assise à côté de lui sur un petit canapé défoncé, et d'avoir remarqué à quel point il était nerveux. Alors qu'Astrid était en train de se demander si elle devait l'embrasser, oui ou non, pour mettre un peu d'animation, il avait tendu le bras et lui avait empoigné un sein si brusquement qu'elle avait poussé un cri de frayeur. Un geste dépourvu du moindre érotisme, pour lequel il lui avait aussitôt présenté ses excuses. Je suis désolé, avait-il déclaré en secouant la tête. Je suis tellement désolé. Bien qu'elle ne lui en ait pas voulu, Thomas Meydenburger avait été mortifié, et ne l'avait jamais réinvitée chez lui.

Ce souvenir arracha un soupir à Astrid. Elle pratiqua une incision dans le sternum de la souris anesthésiée, avant de faire glisser le scalpel, en ligne droite, jusqu'au pubis du rongeur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

Étendue sur le côté droit, Lola surveillait les chiffres rouges du réveil; et pourtant la sonnerie, quand elle retentit, vint percer son pauvre cœur. Elle sortit un bras de dessous le drap, pour interrompre ce vacarme. Le cœur de Lola était son point faible. D'après Astrid, il émettait un bruit de souffle et, de ce fait, ne serait jamais parfaitement fiable. Astrid lui avait fait cette remarque tout en maintenant le froid stéthoscope contre sa poitrine constellée de taches de rousseur, et Lola avait baissé les yeux vers les longs cils sombres de sa sœur, avec un demi-sourire. C'était le premier diagnostic d'Astrid et Lola était fière de son aînée, même si on ne lui apprenait rien en lui annonçant que son cœur était plus faible que fiable.

Oui, c'est un souffle au cœur, avait repris Astrid, en éloignant son visage de la poitrine de Lola et en enroulant son stéthoscope flambant neuf autour de sa main. Ne t'en fais pas, Lolita. C'est à surveiller, mais ce n'est pas grave.

Et Lola, après avoir reboutonné son chemisier, était allée chercher des bières dans le réfrigérateur, et elles avaient trinqué avec les bouteilles comme pour célébrer l'inauguration de leur nouvelle tâche commune, la surveillance de son cœur.

Le réveil indiquait 06:31.

Mikel était libre depuis maintenant une minute. Il lui avait bien fallu ça, rien que pour découvrir le grand ciel de l'aube, le bleu d'un

papillon exotique voletant au-dessus de sa tête, pour se retourner vers l'horizon d'une blondeur de bière, pour sortir un paquet de cigarettes de sa poche et tirer une bouffée en homme libre, la première depuis vingt ans.

En fermant les yeux, Lola aperçut son bien-aimé qui se tenait debout sur cette plaine aride, là-bas, le dos tourné aux grands murs de la prison, les jambes écartées, comme toujours. Comme si la terre risquait de se mettre à trembler sous ses pieds à tout moment.

Fume ta cigarette, Mikel. Aspire, l'approuva-t-elle à voix haute. Et elle se retourna sur le ventre et enfouit son large sourire dans l'oreiller.

Allons, elle était stupide. Lola se retourna sur le dos et leva les yeux vers le plafond. Où avait-elle donc la tête ? Il allait falloir un peu de temps à Mikel pour gagner la cabine téléphonique la plus proche. D'abord, il serait obligé d'attendre au bord de cette route peu passante qu'un routier se rendant de Ciudad Real à Cuenca veuille bien l'emmener. Mikel monterait à bord et saluerait le chauffeur, et dans ce seul salut il y aurait quelque chose d'à la fois chaleureux et impérieux qui donnerait envie au chauffeur de se faire aimer de ce passager. Tous les hommes voulaient que Mikel les aime. Lola se retourna pour jeter un coup d'œil au réveil : 06:46.

Bien sûr : la première cabine téléphonique avait été vandalisée. Peut-être par un détenu fraîchement libéré, aigri par sa captivité et déterminé à gâcher la liberté du prochain type relâché. Mais Mikel reposerait doucement le combiné et ressortirait de la cabine et remonterait dans le camion sans prononcer un mot. Le mystère de cet homme qui avait été enfermé pour crimes de sang, c'était qu'il se montrait doux et paisible dans tous les domaines, sauf dans celui qu'il avait coutume d'appeler le Travail.

Mais ça, Lola n'aimait pas y penser.

Appelle-moi, appelle-moi, appelle-moi, psalmodia-t-elle.

Lola plaça sa main entre ses jambes pour se distraire, et elle ferma les yeux, mais le téléphone allait forcément sonner d'un instant à l'autre et Mikel la prendrait sur le fait après toutes ces années, et il la taquinerait, en lui disant qu'elle ne pouvait pas laisser son *bizcocho* tranquille pendant une seule minute. En attendant, le téléphone

restait muet, et Lola sut que c'était l'ancien Mikel qu'elle était en train d'imaginer. Il ne la taquinerait plus, maintenant. Elle ne pouvait pas se rappeler la dernière fois qu'elle l'avait vu rire. Au cours des visites, il n'essayait plus de la sauter ; et, même dans la dernière prison où on l'avait transféré, un établissement modèle où avaient été prévues des chambres destinées aux relations intimes, il ne l'avait pas désirée. Pour ne pas le faire fuir, elle avait renoncé à pleurnicher et à supplier. Lola avait peur de la vie sans Mikel.

Elle rejeta les draps d'une ruade. Après toutes ces années, elle pouvait encore imaginer le poids exact des mains de Mikel sur son corps, et sentir la légère odeur moite qui émanait de sa peau. Lola se souvenait que lorsque Astrid avait évoqué un certain dérèglement sexuel bien connu, elle avait cru se reconnaître dans la description de cette régression pathologique. Ça avait un rapport avec l'expérience sexuelle originelle, et l'incapacité à la dépasser. Et ça portait un nom que Lola avait oublié.

De nouveau, elle vérifia l'heure : 07:15.

Lola avait envie de téléphoner à Astrid, mais elle n'osait pas, au cas où Mikel essaierait de l'appeler juste à ce moment-là. Elle sortit du lit et s'approcha de la fenêtre, dont elle tira les rideaux. Astrid avait horreur que sa sœur se tienne ainsi, toute nue, devant sa fenêtre.

Et s'il y a un pervers quelconque qui te regarde ?

Je m'en fiche pas mal.

Astrid ne se mettait jamais toute nue.

Lola porta son regard au-delà des voies de chemin de fer et de la verrière de la Gare du Nord, qui luisait d'un éclat orange dans la lumière de l'aube. D'habitude, elle n'était jamais réveillée à pareille heure, et elle savait bien pourquoi. Ça suait la tristesse. Astrid, elle, n'avait pas le choix, il fallait qu'elle se plonge là-dedans tous les matins. Lola imagina l'écho trop bruyant de ses talons sur le trottoir tandis qu'elle parcourait les rues désertes pour se rendre à son travail, croisant les zombies levés de bonne heure auxquels le monde, malgré le dicton, n'appartenait assurément pas.

Offrant son magnifique derrière à l'aube ingrate, Lola se détourna de la fenêtre, jeta un nouveau coup d'œil vers le téléphone, et se dirigea vers la cuisine. Elle se rappela qu'en fait, Astrid était parfois

nue. Cependant, sa nudité avait quelque chose de désolant, de vulnérable, quelque chose qui se situait aux antipodes de l'érotisme : nue comme un ver, disait leur mère. Lola ouvrit le frigo, mais il était trop tôt pour manger, alors elle retourna dans sa chambre, alluma le lecteur de cassettes et se mit en place pour la première mesure, tandis que la bande magnétique commençait à défiler.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

Après avoir ouvert le corps de la souris, Astrid regarda battre son cœur. Elle avait l'habitude de rester maîtresse d'elle-même. Contrairement à Lola, elle n'appréciait ni les stupéfiants, ni l'alcool. Sa personnalité était structurée de telle manière qu'elle se trouvait rarement prise au dépourvu. Rationnelle sans être rigide, elle s'était entraînée à prévoir l'imprévu. Rien, cependant, n'aurait pu lui permettre d'anticiper ce qu'elle avait ressenti en regardant pour la première fois une équipe de chirurgiens arrêter délibérément un cœur humain afin d'effectuer une transplantation. Astrid connaissait le déroulement de l'intervention, elle en avait mémorisé chaque phase, mais elle n'était pas préparée à voir les battements de ce grand muscle rouge ralentir puis s'arrêter, se décolorer et pâlir tandis que la solution de conservation commençait à s'écouler pour venir remplacer le sang.

Elle courut vers le téléphone et souleva le combiné.

Oui, Lola. Oui. Parle lentement, Lola. Oh, ma Lolita, non. Ne pleure pas. Je t'en prie.

Une main sur la bouche, Astrid écoutait.

Il était huit heures cinquante-trois, et Mikel n'avait pas appelé.

Astrid écouta sangloter Lola.

En passant à côté d'elle pour s'approcher du réfrigérateur, le laborantin détourna les yeux. Elle pivota vers lui, claqua des doigts ; il

lui jeta un regard absent, avant de comprendre et de quitter la pièce en faisant couiner ses chaussures.

J'arrive tout de suite. J'enlève ma blouse maintenant, et j'arrive. Ne bouge pas. J'arrive tout de suite. Continue à parler. Tout va bien, je suis en route. Je me mets en route tout de suite. Chut, Lola. Ne pleure pas, mon cœur. J'arrive.

Astrid cria, Vincent !

Il s'approcha de la porte, en écarquillant ses yeux fatigués. Prête-moi ta voiture. Je t'en prie, c'est une urgence.

Je ne peux pas.

Quoi ?

Je voudrais bien, mais je l'ai pas prise aujourd'hui.

Merde. Je suis désolée, mais je prends ma journée. Pas de problème, j'appellerai Chastel. Ne t'inquiète pas. Je le lui dirai moi-même.

Le préparateur eut un sourire de soulagement.

Je vais vous aider à trouver un taxi, mademoiselle Arnaga.

Pas de problème, Vincent. Mets ma souris dans la glace. Je finirai de m'en occuper demain.

Un instant plus tard, elle s'était enfuie.

L'assistant, qui adorait la façon dont elle prononçait son nom, en faisant chuintier le « c », referma la porte derrière elle.

Il faisait déjà chaud. Lorsque Astrid avait baissé la vitre du taxi, le chauffeur lui avait décoché un regard de désapprobation dans le rétroviseur. C'est peut-être pour ça qu'il a pris le périphérique, se dit-elle en observant, impuissante, l'embouteillage qui les empêchait d'avancer.

Je suis pressée. Vous ne pensez pas qu'on devrait prendre par le centre ?

Le chauffeur du taxi émit un rire sarcastique.

À cette heure de la journée ? Vous rigolez. Le chauffeur marqua une pause, pour lui laisser le temps de prendre conscience de l'absurdité de sa remarque. Puis il ajouta, Par où vous voulez passer ? Les Grands Boulevards ? L'Opéra, peut-être ? Il lui adressa dans le rétroviseur un

sourire plein d'amertume et, après une nouvelle pause, ajouta d'un ton dégoûté, La Madeleine ?

C'était juste une idée. Ça n'avance pas, par ici.

Le chauffeur secoua la tête. Estimant que la dernière remarque d'Astrid ne méritait même pas une réponse, il préféra allumer la radio. Des rires enregistrés s'échappèrent des haut-parleurs. Un comique à la voix enrouée de fumeur était en train de raconter une blague compliquée sur un gorille et une serveuse de bar. Bientôt, le chauffeur pleurait littéralement de rire.

Les voitures progressaient, mais très lentement. Astrid contemplait par la fenêtre Paris étendu au-dessous d'elle, le Sacré-Cœur étincelant au sommet de sa colline dans un nuage de pollution couleur sépia. Mikel était sorti de prison. Astrid avait l'impression que le monde venait de basculer légèrement, et qu'elle ne s'y trouvait plus en sécurité. Elle essaya vainement de se rappeler la voix de Mikel.

Accident, lui lança le chauffeur de taxi d'un ton guilleret. On entendait en effet s'approcher la sirène à trois tons d'une ambulance ; dans son sillage, une BMW noire se frayait un chemin à travers les voitures en train de se disperser. Putain d'Arabe, fit le chauffeur.

Je vous demande pardon ?

Ces Arabes, dans leurs bagnoles de dealers.

Astrid se sentit rougir.

Où est-ce qu'on est ? Porte de Vincennes ? Vous pouvez me laisser ici.

Vous aviez dit Porte de Clignancourt.

Ça ira comme ça. Combien je vous dois ?

Le chauffeur tendit paresseusement le bras et arrêta le compteur.

Soixante-treize, répondit-il tout en examinant sa dentition dans le rétroviseur.

Astrid lui tendit un billet de cent francs.

Le chauffeur lui rendit sa monnaie en poussant un soupir.

Vous ne devriez pas partir du principe que tout le monde pense comme vous, le sermonna-t-elle.

Je voudrais surtout pas penser comme vous, ma petite dame. Je parierais que c'est un vrai égout, dans votre tête.

Astrid jaillit du taxi comme s'il était en feu, et claqua violemment la porte derrière elle.

Fasciste !

Le chauffeur s'éloigna nonchalamment au volant de son taxi, et, sans se retourner, lui fit un doigt d'honneur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4

Lola prit le téléphone dès qu'il se mit à sonner.

Oh, Astrid. Où es-tu ?

Sa sœur lui répondit d'une voix calme, mais Lola se rendit compte qu'elle était contrariée. Astrid n'avait jamais été très douée avec les types grossiers. Sa vertueuse indignation les incitait à en rajouter dans l'obscénité.

Tout va bien, Astrid. Je n'ai pas l'intention de sortir. Oh, ne pense plus à cet incident. Tu es chirurgienne, ma chérie.

Lola aussi était capable d'envoyer un type ramper vers les abris sous une grêle d'insultes.

Je viendrais bien, seulement je ne peux pas quitter l'appart. Tu n'as qu'à prendre le métro. Ne parle à personne.

Après avoir raccroché, Lola s'allongea sur son lit défait. Elle avait le dos encore humide d'avoir dansé. Un peu plus tôt, pendant vingt-cinq minutes d'affilée, elle avait tourbillonné autour de son salon en ruisselant de sueur et de larmes, pour finir par se jeter sur le téléphone, toute pantelante, et appeler sa sœur au laboratoire. Lola savait qu'elle avait intérêt à faire le lit, sinon Astrid se mettrait à tout ranger dès son arrivée. Elle se leva et commença par débarrasser sa couche des décombres de ce début de matinée : le plateau, avec sa tasse de café et son bol de céréales Spécial K encore à demi plein, le magnétophone, la pile de catalogues de voyages. Elle en possédait des

tonnes, de ces catalogues : ceux de Jet Tours sur la Tunisie, Malte, la Sicile, le Viêt-Nam, ceux de Frantour avec des photos des Antilles et des Seychelles. Chaque fois que Lola passait devant une nouvelle agence de voyages, elle y entrait pour demander des catalogues, afin de pouvoir rêver aux hôtels dans lesquels elle aurait aimé emmener Mikel. Elle lissa de la main le drap du dessous, en faisant le lit aussi soigneusement que sa sœur elle-même aurait pu le faire. Pauvre Astrid. Pour autant que Lola puisse en juger, son aînée n'avait jamais été capable de rêver à quoi que ce soit. Même quand elle se rendait à des congrès de médecins dans des endroits exotiques, elle ne s'éloignait jamais beaucoup de la machine à café de son hôtel moderne, invariablement situé à la périphérie de la ville. Enfant, Lola aurait voulu être Astrid, avoir ses cheveux noirs et la fossette qui se dessinait sur sa joue gauche lorsqu'elle souriait ; elle avait été jalouse des qualités d'Astrid et du respect qu'elles lui valaient. Ces qualités qui ne semblaient aujourd'hui servir qu'à l'isoler d'autrui.

Pendant toute leur enfance, elles s'étaient beaucoup battues. Astrid avait un côté cruel, à l'époque, dont le souvenir choquait encore Lola. Elle se rappelait s'être cachée sous les trois marches du perron de pierre de leur maison, en écoutant Astrid l'appeler d'une voix câline.

Montre-toi, Lolita. Je ne te ferai pas de mal. S'il y a des œufs, apporte-les. (Depuis que leur mère avait décroché du réel, les poules s'étaient mises à pondre n'importe où.) Mais Astrid tenait à la main l'aiguillon de Josu, capable, avait-elle expliqué à Lola, de lui faire frire la cervelle à l'intérieur du crâne.

Lola contempla le lit bien fait, enveloppé dans le couvre-lit mauve réalisé par leur mère. Une vraie mocheté, néanmoins ce couvre-lit lui plaisait, parce que le crochet était à peu près la seule activité à laquelle Margot soit encore capable de se livrer. Ignorant tout de la vie de ses filles, elle leur envoyait des dessous-de-verre au crochet et des têtieres au crochet.

C'était un lit chaste, toute masturbation de routine mise à part. Au cours des dix années qu'elle venait de passer dans cet appartement, Lola n'y avait pas fait l'amour une seule fois. La seule personne avec qui elle avait partagé cette couche, c'était Astrid, qui, lorsqu'elle ressentait le besoin de prendre un peu de recul par rapport à Chastel,

venait parfois dormir chez sa cadette. Aux yeux de celle-ci, Jacques Chastel était le principal obstacle au bonheur d'Astrid. Sous l'éperon de la colère, une notice nécrologique commença à prendre forme dans son esprit.

À l'âge de vingt-trois ans, Astrid Hamilton Arnaga vint habiter la capitale, où vivait sa jeune sœur, Lola, alors en dernière année de formation à l'Opéra de Paris. Contre toute attente, Astrid venait de boucler les deux premières années d'un diplôme de médecine dans la prison espagnole où elle purgeait une peine de cinq ans pour soutien logistique de l'E.T.A., la branche armée du mouvement séparatiste basque. (Lola ne parvenait toujours pas à les qualifier de terroristes.) Lorsque Astrid avait été libérée, au bout de deux ans, il régnait un climat de camaraderie euphorique entre les nouveaux gouvernements socialistes de France et d'Espagne. Ce bref intervalle d'idéalisme politique avait encouragé la commission d'examen de l'École de Médecine de Paris à accepter en deuxième année Astrid Hamilton Arnaga, prisonnière politique basque. La beauté d'Astrid et son passé romantique ne tardèrent pas à faire d'elle la coqueluche du milieu médical. C'est lors d'un dîner organisé par un cardiologue de très petite taille, connu pour la voracité de son appétit sexuel comme pour ses remarquables talents de pédiatre, que le professeur Jacques Chastel, célèbre chirurgien du foie, avait fait la connaissance de la ravissante Astrid Arnaga. Elle avait entendu parler de lui, bien sûr, et admirait profondément son travail... (Lola revoyait encore Astrid en train de lui lire des extraits d'un vieil article de Chastel sur la différence magique entre le sang des veines caves et celui de la veine porte. Elles étaient assises toutes les deux, par un beau dimanche d'hiver, sur un des sièges en S du jardin du Luxembourg. Je jure que je travaillerai un jour pour ce type, avait déclaré Astrid, en tambourinant des doigts sur l'article. C'est un poète de la médecine.) Jacques Chastel avait dû sentir qu'Astrid Arnaga ne risquait pas d'essayer de lui voler la vedette. Avec un tel passé, elle se contenterait toujours de rester dans son ombre. Leur longue liaison débuta à l'issue des six mois d'internat d'Astrid dans son service, avant qu'elle n'aille travailler en réanimation à La Pitié. C'est à partir de ce moment-là qu'elle devint son *éminence grise*. Elle quitta l'appartement qu'elle

partageait avec sa sœur sur la place de Clichy pour aller s'installer dans un studio atrocement fonctionnel, à proximité de l'hôpital de Chastel, dans le huitième arrondissement. Astrid passait de longues heures au laboratoire pour Chastel, à tester de nouveaux médicaments ou de nouvelles techniques chirurgicales, ou à connecter des souris à des instruments de sa propre invention ; il lui arrivait de rédiger pendant des nuits entières, pour *The Lancet* et *The New England Journal of Medicine*, des articles que Chastel n'aurait plus qu'à signer. Bientôt, elle se mit à l'accompagner à des congrès dans des villes étrangères ; dans la chambre d'hôtel de Chastel, Astrid vérifiait s'il avait bien retenu les idées qu'elle lui avait exposées, afin qu'il puisse briller le lendemain matin devant les plus éminents de ses pairs...

Lola entra d'un pas rageur dans sa cuisine et leva le store ; le soleil se déversa par la fenêtre poussiéreuse. Le vieux exploitait l'esprit d'Astrid et, de façon plus sommaire, son corps, en la baisant sporadiquement. Et mal, soupçonnait Lola, qui rêvait de vengeance ; mais Chastel était intouchable. Il leur arrivait de dîner ensemble, tous les trois, et Lola le regardait manger. Elle regardait ses puissantes mâchoires broyer la nourriture, les veines de sa grosse tête de lion qui se gonflaient tandis qu'il mastiquait et qu'elle cherchait les mots susceptibles de le démolir. Chastel la trouvait pittoresque et idiote, Lola le savait. Mais Mikel lui aurait rabattu son caquet. Mikel n'avait peur de personne. Quelqu'un qui n'avait peur de rien, pas même de la mort, pouvait rabattre son caquet à un type comme Chastel par sa simple présence.

Appelle-moi, implora Lola à voix haute.

Appelle-moi, s'il te plaît.

Elle ouvrit le placard à temps pour apercevoir un petit cafard qui se faufilait par une mince fente du bois, derrière le Nesquik. Un jour, elle avait fait venir un service de fumigation. Plus jamais ça. Pour une raison ou pour une autre, les insectes avaient cru bon de sortir de leurs cachettes par milliers, et de venir trépasser en masse sur le carrelage de la cuisine. Lola avait trouvé ce spectacle insupportable. Elle avait appelé Astrid, qui était accourue pour tout nettoyer.

Il n'y avait plus de café; néanmoins, Lola se refusait à quitter l'appartement. Elle se rappela qu'il en restait un peu depuis la veille au soir, au fond d'une casserole posée sur la cuisinière, et qu'elle l'avait déjà réchauffé ce matin. Après avoir inspecté le ménisque nacré, qui se morcelait en plaquettes, Lola alluma le gaz et réchauffa de nouveau le breuvage. Alors qu'elle était en train de le transférer dans le broc en verre de la machine à café, Astrid sonna à la porte. Lola faillit sauter au plafond, à cause du petit tour de passe-passe auquel elle était en train de se livrer, et, plus généralement, de son sentiment habituel de culpabilité.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5

Lorsque Lola eut fini de pleurer dans les bras d'Astrid, elles s'assirent devant la table de la cuisine pour prendre leur café. Lola observa Astrid par-dessus le bord de sa grande tasse.

J'ai toujours fait ça, non ? Profiter de toi pour me répandre. Il n'y a jamais de place pour ce que tu ressens, toi.

Astrid reposa sa tasse.

Ça me convient. Quand je ressens quelque chose, je ne sais pas quoi en faire.

Comment est-ce que tu vas ? demanda Lola, tout en cherchant des cigarettes du regard. Attends une seconde.

Lola se dressa pour aller chercher son paquet dans la pièce voisine, près du lit. Restée seule à la table de la cuisine, Astrid leva les yeux vers la fenêtre couverte de givre qui donnait sur une cour aveugle, et elle remarqua la crasse qui entourait la hotte aspirante, en haut du mur.

Eh bien, fit Lola en revenant s'asseoir, avant de tirer une longue bouffée de sa cigarette. Dis-moi.

Quoi ?

Tu vas bien ? Ce problème de mémoire.

Très bien. Tout va très bien. Je suis un peu fatiguée.

Viens avec moi. Lola se pencha par-dessus la table en arborant un large sourire. Viens au pays avec moi. Prends des vacances. Tu

pourrais passer un peu de temps là-bas, à la maison. Elle aspira une nouvelle bouffée.

Je ne peux pas.

Pourquoi donc ?

J'ai un congrès.

Quand ?

Début septembre.

Viens avant. Tu pourras le préparer là-bas.

Je ne peux pas.

Tu n'as pas pris de vacances depuis que maman est sortie de la clinique, et tu parles de vacances.

Lola se leva et, tout en observant Astrid, s'appuya contre l'évier. Un de ses bras était sollicité par le maniement de sa cigarette ; l'autre, replié contre sa poitrine.

Je ne peux pas retourner à la maison, Lola. Je ne suis pas prête.

Moi, je pense que Chastel te rend malade. C'est lui qui est responsable de ton ictus. Il t'a rendue tellement malheureuse, Astrid.

Astrid cessa de contempler les genoux de sa sœur, violets de froid, et lui adressa un sourire.

Oh, Lola. Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que j'avais peut-être choisi ma vie ? Je l'ai choisi, Chastel. Peut-être que le bonheur ne m'intéresse pas.

N'importe quoi ! Tu veux être heureuse autant que moi. C'est juste que tu ne t'y prends pas très bien. Mais tu en serais capable.

Lola se détournait pour jeter son mégot dans l'évier en aluminium, où il émit un sifflement. Elle s'approcha d'Astrid, qui était toujours assise, et entoura de ses bras la tête de sa grande sœur, dont elle pressa la joue contre son ventre. Astrid, comme d'habitude, trouvait que Lola répandait une odeur de lait chaud. Elle se détendit un instant, les yeux fermés.

J'ai tellement peur, murmura Lola.

Astrid s'écarta.

De quoi ?

Lola baissa les yeux vers sa sœur.

Ça fait tellement longtemps.

Tu n'as pas changé, Lola.

Mais lui, si. Pourquoi est-ce qu'il m'a demandé de ne pas venir ? Pourquoi il ne voulait pas que je sois là lorsqu'il est sorti ?

Il a peur pour toi. Il pense qu'on pourrait le prendre pour cible. C'est évident.

Lola lui jeta ce regard absent qu'elle avait quelquefois, lorsqu'elle réfléchissait.

Je n'ai pas peur de l'organisation. Je n'ai même pas peur de me faire tuer. Ce qui me fait peur, c'est la possibilité qu'il ne m'aime plus. Reculant d'un pas pour s'adosser contre l'évier, Lola porta une main à sa gorge. Ses yeux se remplirent de larmes. Il a changé, Astrid. N'est-ce pas ? Tu avais changé, toi, en prison.

Astrid baissa les yeux vers les pauvres pieds de Lola, abîmés par la danse.

Astrid ?

Astrid n'avait pas envie de parler des changements survenus chez Mikel. Elle se pencha en avant pour ramasser un flocon de maïs incurvé qui était tombé par terre, mais Lola tendit la main, s'en empara et le jeta dans l'évier, sous l'œil attentif de sa sœur. Lola ne serait jamais une personne ordonnée. Astrid se demanda si elle n'avait pas un peu trop fait le ménage derrière elle, quand elles étaient gosses.

Dis-moi, Astrid.

Tu le sais bien, Lola, qu'il a changé. Tu t'en es aperçue, de ce changement. Pour commencer, il ne croit plus à toutes ces conneries auxquelles il croyait.

Je ne te parle pas de ses idées.

Incapable de soutenir le regard de Lola, Astrid baissa les yeux vers la vieille cicatrice que sa sœur avait à la voûte plantaire. Elle s'était blessée lorsque Astrid l'avait soulevée par-dessus une barrière de fil barbelé, près de leur village.

Qu'est-ce qu'il y a, Astrid ? Tu n'es pas heureuse pour moi ?

Si tu es heureuse, je suis heureuse.

Je crois que je le suis. Lola regarda sa sœur et son visage s'éclaira. Viens avec moi ! s'exclama-t-elle soudain. On le retrouvera ensemble. Il parle toujours de toi avec tellement d'affection, Astrid. Il sait bien que tu ne l'apprécies pas beaucoup, mais il t'aime.

Je n'ai rien contre lui.

Tu penses qu'il ne me réussit pas.

Ç'a été le cas.

Lola sourit.

Tu reveux du café ?

Non, merci. Je ne vais pas m'attarder.

Reste, s'il te plaît. Dis-moi comment la prison t'a changée, à ton avis.

Astrid n'aimait guère plus parler de la prison que de Mikel.

Je suppose que j'ai appris à ne pas me laisser atteindre par mon environnement. À m'en isoler.

Lola pointa un doigt vers elle.

C'est bien ça qui me fait peur.

Je veux dire, m'isoler afin de pouvoir travailler.

Mais Lola n'écoutait plus.

J'ai tellement peur, Astrid. Viens avec moi, s'il te plaît. Je vais avoir besoin de ton aide, là-bas. Honteuse de pleurer, Lola enfouit son visage dans ses mains. Astrid se leva pour essuyer ses larmes. Puis, elle ramassa l'épaisse chevelure blonde de sa sœur en une queue de cheval, qu'elle maintint fermement entre ses doigts.

Écoute-moi. Mikel est libre. Et toi, tu seras bientôt dans ses bras. Concentre-toi là-dessus.

Lola inclina la tête.

Il faut que j'y aille, dit Astrid en lâchant les cheveux de sa sœur.

Tu viens avec moi ?

Astrid prit son sac sous son tabouret.

Je ne peux pas.

Elle sentit sa gorge se serrer. Il fallait qu'elle sorte de cet appartement, et qu'elle aille marcher à grands pas sur le pont qui enjambait les voies de chemin de fer. Il fallait qu'elle respire à fond. Bientôt, Lola serait partie. Partie en train vers le sud pour aller rejoindre Mikel, son bien-aimé, qui venait de purger une peine de vingt ans de prison parfaitement méritée.

S'il te plaît, insistait Lola.

Mais Astrid s'avancait déjà vers la porte. Elle repensait à une lettre que Mikel lui avait envoyée de prison. C'était la lettre qui l'avait convaincue :

Je rêve d'une vie simple avec toi, Astrid. Je voudrais te construire une maison.

Lola, qui se tenait en souriant près de la porte d'entrée, tira sur une boucle d'Astrid.

C'est quoi, le nom de ce syndrome dont tu m'avais parlé ?

Quel syndrome ?

Ce truc de comportement sexuel régressif.

Astrid sortit sur le palier et pressa le bouton pour appeler l'ascenseur, dont le mécanisme se mit en mouvement avec un cliquetis. Le visage empourpré, elle se sentait incapable de regarder sa sœur.

Ce n'est pas un syndrome. La seule chose que j'aie lue là-dessus, c'était en français. Ça s'appelle *le fantasme masturbatoire original*.

Pourquoi *masturbatoire* ?

Il s'agirait d'une sorte de nostalgie débilante de la première expérience sexuelle, qui est généralement autoérotique. L'idée, c'est que la première fois qu'on se masturbe, on revit la relation fusionnelle avec sa mère, dans un éclair de reconnaissance. Les personnes qui manifestent une propension à la dépendance...

Comme moi, interrompit Lola.

Je ne crois pas. Il semblerait que ce genre de personne soit souvent à la recherche d'une sorte d'extase, d'une expérience en réalité impossible à reproduire.

Lola prit la main de sa sœur et l'embrassa.

Ma première expérience sexuelle, ç'a été Mikel, lui confia-t-elle. J'avais quatorze ans. Ça n'a pas été la masturbation. Je ne m'étais jamais masturbée avant qu'il aille en prison. J'avais *quatorze ans*, Astrid.

Je sais.

Et je ne m'en suis jamais remise.

Astrid avait posé la main sur la porte de l'ascenseur. Elle le regardait s'approcher.

Tu te rappelles notre première manif, à Donostia ?

Astrid hocha la tête. Ça l'énervait, que Lola appelle encore Saint-Sébastien par son nom basque.

C'était une manifestation d'étudiants, poursuivit Lola. Tu te rappelles ? En été soixante-seize. Oui, répondit Astrid. Je me rappelle.

L'ascenseur s'arrêta devant elle avec un claquement. Elle n'avait qu'une envie, ouvrir cette porte.

C'était tellement excitant, poursuivait Lola. Mikel s'était mis une écharpe rouge devant la bouche, pour qu'on ne puisse pas le reconnaître. Je le revois en train de balancer un cocktail Molotov. Je me souviens de ce mouvement circulaire, de la puissance de son bras. Et puis, je suis tombée dans les pommes. Tu te rappelles ? Tu m'as emmenée jusqu'à un bar, mais le propriétaire n'a pas voulu nous laisser entrer, alors on s'est assises sur les marches. Tu pensais que je m'étais évanouie à cause de la foule, ou de mon asthme, mais non. C'était d'avoir vu Mikel lancer ce truc. Je m'étais évanouie d'amour, Astrid. Une extase. Je croyais faire de la politique, mais il s'agissait d'amour.

Astrid sentit un sanglot lui monter dans la gorge.

Il a tué des gens, Lola.

Oui, mais l'époque était différente. Et puis, Mikel n'a jamais été comme les autres, tu le sais bien. Rien que des militaires, des policiers ou des magistrats pour cibles. Jamais des malheureux passants. Mikel a toujours condamné le meurtre de civils innocents.

Astrid croyait entendre le Mikel d'autrefois. Il ne s'exprimait plus comme ça, maintenant. Elle contempla les traits ravissants de sa sœur, qui n'avaient pas changé, pour autant qu'elle s'en rende compte. Mikel allait retrouver l'insolence de son regard, la douceur et la mollesse de sa bouche. Lola écartait toujours du même geste enfantin les mèches qui tombaient devant ses yeux. Son visage s'illuminait toujours lorsqu'elle reconnaissait quelqu'un dans un lieu public, et alors elle levait les bras, ou bien les agitait vigoureusement. Et Astrid, chaque fois qu'elle la retrouvait, chaque fois sans exception, ressentait de la joie pendant un instant, mais ensuite, tandis que Lola l'embrassait et qu'elles s'asseyaient ensemble, une nausée persistante revenait sournoisement l'envahir. L'impression que quelque chose basculait en elle, comme un ascenseur aux câbles sectionnés.

Astrid prit le mobile qui sonnait dans sa poche. C'était la secrétaire de Chastel. Elle entrouvrit la porte de l'ascenseur et y entra à

reculons, le téléphone collé contre l'oreille tel un talisman contre l'insistance de Lola, qui remuait les lèvres : *Viens, s'il te plaît*. Astrid laissa se refermer la porte de l'ascenseur et sa sœur se retrouva de l'autre côté, découpée en losanges par la grille. Chastel voulait retrouver Astrid à huit heures du soir, à la brasserie Lipp.

J'y serai à huit heures, répondit-elle.

Lola secoua la tête avec véhémence.

Oui, fit Astrid. Je viendrai avec l'article.

Elle appuya sur le bouton et regarda s'envoler sa sœur. À huit heures, Lola serait dans le train pour Irún.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 6

En jetant la première pelletée sur le cadavre d'El Niño, Kader Benmassoud fut choqué par le son de tambour que rendit le ventre lorsque la terre tomba dessus. La langue de l'animal lui pendait de la gueule, dont les coins se redressaient dans un sourire. T'as raison de te marrer, mon pote, songea Kader. L'autre con perd rien pour attendre.

Kader envoya des pelletées de terre jusqu'à ce que le corps de son chien adoré soit complètement recouvert. Puis il fit une pause, appuyé sur le manche de sa pelle. On apercevait, de l'autre côté de la vallée, le pont de Bezons et, au-delà, la tour Eiffel. Au premier plan étincelaient les tours blanches du grand ensemble où vivait Kader, la cité Pablo Picasso. Elle devait sans doute son nom à un bourgeois bien intentionné, qui avait voulu apporter l'art au peuple dans les années soixante-dix. La magnificence du ciel faisait du bien à l'adolescent, même s'il savait que c'était la pollution qui rendait l'aube aussi belle.

Après avoir tapoté la terre avec sa pelle, en utilisant le plat du fer, il inscrivit les initiales E. N. sur la tombe au moyen de graviers qu'il avait ramassés sur le chemin, au bord du canal. Puis, sans se retourner, il rampa sous la clôture grillagée et se retrouva dans la décharge publique. Au milieu des tas d'ordures qui se consumaient çà et là, il se serait cru sur une planète volcanique. Les déchets enflammés dégageaient une odeur de suie et de caoutchouc qui lui brûlait les

narines. Il entendit, dans le lointain, la première sirène de flics de la journée.

El Niño avait été tué par une balle de *flashball*, cette arme inventée aux États-Unis pour la répression des émeutes. Vers le milieu des années quatre-vingt, la police française en avait acheté quelques modèles à bon marché au FBI, qui ne s'en servait plus depuis une note de service indiquant que le *flashball* ramassait trop souvent la poussière dans les râteliers. Aux yeux des flics américains, apparemment, c'était un jouet de pédés; mais les Français avaient trouvé cette arme utile pour agraffer les chefs de bandes. Propulsée à toute vitesse par un tube de métal, la balle de caoutchouc pouvait jeter un type à terre à vingt mètres de distance, et ce sans lui infliger trop de dégâts, à part peut-être une ou deux côtes cassées. Tirée contre un chien à bout portant, la même balle risquait de causer une hémorragie interne entraînant la mort à plus ou moins longue échéance.

La barrière de la décharge était maintenant ouverte. Kader alla remettre la pelle dans le tas de sable, derrière le bâtiment préfabriqué, près de l'entrée. Ensuite, il enfonça ses mains dans les grandes poches de son survêtement et passa devant la barrière au pas de course. Un cri lui parvint, mais Kader continua de descendre la colline d'un pas léger, en se faufilant entre les tas de gravats. Parvenu à la voie ferrée, il entendit le TGV, sans l'apercevoir. Courant toujours, il traversa la voie et sentit son estomac se nouer lorsque le train surgit de nulle part. Le souffle d'air soulevé au passage du bolide lui rabattit la capuche de son survêtement sur la figure. Après avoir dégagé sa tête d'une secousse, Kader se remit en marche, d'un pas normal. Un jour, quelqu'un avait placé des parpaings en ciment sur cette voie. Au lieu de dérailler, le train avait roulé droit dessus et les avait réduits en miettes. Kader se demanda quel genre de cinglé avait pu faire un truc pareil. La police avait harcelé les barbus de la cité pendant des mois, mais Kader savait que les imams n'y étaient pour rien. Ce n'était pas leur genre.

Il s'avancait maintenant le long de la haute clôture grillagée qui entourait le dépôt de Renault. Que des Twingo, des caisses moches conçues pour donner l'air idiot aux meufs, par un bouffon quelconque

qui ne s'était jamais remis de l'école maternelle. Des souvenirs de la maternelle remontèrent à la mémoire de Kader. Il se souvenait de mademoiselle Anne. Elle avait le teint mat, elle aurait même pu être arabe, mais ce n'était pas le cas. Mademoiselle Anne était bretonne, et catholique. Mademoiselle Anne souriait tout le temps, même lorsque Kader pleurait. Et lui, à l'époque, il pleurait tout le temps. Il pleurait dès que sa mère le quittait, et puis il restait assis toute la journée, le visage barbouillé de morve, à regarder les portes battantes en attendant son retour. Quand sa mère, enfin, franchissait ces portes en sens inverse pour venir le chercher, Kader se levait d'un bond et allait se dissimuler derrière ses jambes pendant qu'elle bavardait poliment avec mademoiselle Anne, qui continuait à sourire comme si de rien n'était. Après l'école maternelle, lorsqu'il lui avait fallu renoncer aux pleurs, tout était toujours allé de travers et sa mère avait continué à parler poliment aux maîtres, année après année, comme si ça suffisait qu'elle se montre polie, même si son fils était un délinquant.

Parvenu au niveau de la centrale de recyclage, Kader longea d'énormes tas de dérivés indéterminés, arborant diverses nuances de gris; ça faisait une sorte de vase. De temps en temps, des engins à chenilles venaient arracher des blocs à ces monticules, au flanc desquels ils laissaient des marques ressemblant à celles d'une fourchette dans du beurre. Un ami de Kader avait travaillé dans cette usine, à une époque; il aurait dû lui demander ce que c'était que cette substance. Il y avait plein de questions comme celle-là, que Kader aurait voulu poser et pourtant ne posait pas.

C'était une des premières choses qu'il avait apprises, ne jamais poser de questions. Jamais. Pas plus à l'école que dans la rue.

El Niño avait mis trois jours à mourir. Le vétérinaire avait refusé de l'opérer. Quand il avait refusé l'argent de Kader, celui-ci l'avait menacé.

Écoute, mec. Si tu sauves pas mon chien, j'irai chercher ta fille à l'école demain.

Vous savez, jeune homme, je pourrais l'opérer. Je pourrais vous prendre votre argent, mais ça n'empêcherait pas votre chien de mourir. Je vous conseille de le ramener chez vous et de lui faciliter les choses. De l'aider à supporter ça.

Ce vétérinaire était un type bien.

Kader accéléra le pas en approchant de l'immeuble de son ami. C'était une tour comme la sienne, mais tournée vers l'est au lieu de l'ouest, de sorte que le pauvre Amadou recevait le soleil le matin. Les rayons traversaient ces fenêtres moches et nulles qu'on était censé pouvoir ouvrir en les faisant glisser, et qui ne glissaient jamais. Chaque fenêtre comportait deux carreaux, l'un transparent et l'autre en verre fumé, de sorte que la tour avait l'air d'avoir des centaines d'yeux au beurre noir. Comme la mère de Kader nettoyait sa chambre dix fois par jour, il avait planqué le flingue sous le matelas d'Amadou. La vieille d'Amadou gagnait sa vie en nettoyant les chiottes de l'aéroport de Roissy, alors forcément, ses exigences en matière d'hygiène n'étaient pas aussi rigoureuses.

Pendant que Kader grimpait l'escalier quatre à quatre jusqu'au dixième étage, une image lui revint à l'esprit. Fabien Leman entre ses deux copains, sur le seuil de son café. Ce type avait employé le père de Kader comme plâtrier, dans le temps, et ne l'avait jamais payé. On le voyait souvent à la fête annuelle du Front National. Kader avait détesté ce patron de café longtemps avant qu'il ne tue son chien ; il se rendait compte maintenant que Fabien devait avoir emprunté le *flashball* à son frère flic, avec une seule idée logée sous son crâne rasé, tester cette arme sur le pitbull de Kader. Celui-ci se rappelait avoir souri d'un air incrédule en entendant Fabien et ses bouffons se moquer de ses nouvelles baskets. Kader, à l'instant où il avait lâché El Niño, avait remarqué l'expression de triomphe de Fabien et flairé le piège. Trop tard. Son chien s'était rué en avant pour bondir, les pattes de derrière repliées sous son petit corps compact. Fabien avait déjà sorti son arme, comme par magie, et visé. Kader croyait encore entendre le glapissement d'El Niño, brutalement interrompu lorsque l'animal avait roulé au sol.

Amadou attendait Kader dans sa chambre, étendu sur son lit, les mains derrière la tête, en écoutant son Discman. Au-dessus du lit, sur le mur, il y avait une grande photo de Lilian Thuram prise pendant la demi-finale de la Coupe du Monde, France-Croatie. Thuram venait de marquer un but, après avoir traversé tout le terrain à la vitesse d'une gazelle, et il s'était mis à genoux, le doigt sur les lèvres dans un geste

de feinte perplexité. Thuram représentait l'idéal d'Amadou : un homme supérieur, fort, intelligent, spirituel, toujours maître de lui.

Amadou fit un large sourire à Kader et lui tendit la main. Kader assena une claque sur sa paume rugueuse et s'affala dans le fauteuil poire en plastique blanc placé à côté du lit. Tandis qu'Amadou retirait son casque, Kader se frotta les yeux.

Je suis crevé.

T'as dormi ?

Kader secoua la tête.

T'aurais dû.

Tu bosses ce soir ?

Ouais.

À quelle heure ?

De dix heures à six heures du mat'.

Comment il va, le vieux Turc ? demanda Kader.

Amadou se souleva sur les coudes.

J'ai rêvé que je m'étais barré. Tout à l'heure, avant que tu débarques, j'ai rêvé que je quittais ce taf de con. Le mec, il se mettait à chialer. Sa gueule de Turc dégoulinait de larmes, je te jure.

Amadou parlait avec les mains. Il avait de grandes mains aux longs doigts, et souriait en parlant ; par contraste avec sa peau noire, ses dents paraissaient d'un blanc éclatant. Kader n'était pas étonné qu'il plaise à toutes les femmes. Enfin, sauf une, son grand amour, qui n'était autre qu'Aïcha, la sœur aînée de Kader, une garce bêcheuse. Intégriste, en plus. Pourtant, Amadou n'avait pas tort, Aïcha était dans une catégorie à part. Dans tout Nanterre, on n'aurait pas pu trouver une seule femme qui lui arrive à la cheville. Mais il y avait de quoi se sentir seul, à soupirer après la reine de Saba, et Kader essayait d'encourager Amadou à renoncer à son vœu de chasteté, parce qu'il avait peur que ça nuise à sa santé.

Tu laisses tout béton ? lui demanda-t-il.

Amadou répondit par la négative, en faisant claquer sa langue. Puis il balança ses jambes par-dessus le bord du lit et se frotta les cuisses. Il portait un short Adidas en satin noir. Amadou se fringuait exclusivement chez Adidas. C'était l'homme d'une seule femme, et d'une seule marque.

Non, mais c'était pas mal comme rêve, insista-t-il. On était là, dans l'entrepôt, et il y avait toute une flopée de pommes de douche à charger. Quatre-vingt-quatre caisses. J'ai enlevé mes gants et je les ai tendus au vieux, et il s'est mis à me gueuler dessus. Tu sais, comme il fait.

Kader s'en souvenait. Il n'y avait pas plus éloquent que ce Turc.

Et puis soudain le son a été coupé, et je regardais bouger ses lèvres au-dessous de sa moustache, et je me souviens que j'ai pensé dans mon rêve, j'aimerais que ça se produise dans la vraie vie, et alors je suis juste parti. Et alors que je me tirais au milieu de toutes ces caisses, je savais que j'avais un endroit où aller. Un endroit bien.

Les sourcils de Kader se soulevèrent.

Ah, ouais ?

Je peux pas me rappeler où, fit Amadou.

C'est ça, ouais...

Amadou dissimula son sourire, en tendant la main vers un mégot de joint qui se morfondait dans le cendrier, près de son lit.

J'ai gardé ça pour toi. Je me disais que t'en aurais peut-être besoin.

Il tendit le joint à son ami. Kader l'alluma et prit une grande bouffée.

T'es sûr que tu veux pas que je vienne ?

Kader avala la fumée. Les yeux humides, la bouche envahie par un goût amer, il regarda Amadou.

Pas question. Moi, je compte me casser d'ici, après. Pas toi. Ce sera déjà assez chaud pour toi comme ça. J'ai peur que tu te retrouves en calebard au comico de son reuf.

Amadou l'observait. Kader reprit une bouffée et lui tendit le joint.

Tu peux le finir, déclara Amadou avant de s'humecter les lèvres. Au fait, tu prends toujours le flingue ?

Kader secoua la tête, tout en emmagasinant la fumée dans ses poumons, et Amadou eut un sourire de soulagement.

Pendant que j'enterrais El Niño, j'ai pigé qu'un flingue, c'est pas la solution. J'étais en train de lui balancer de la terre dessus, le petit gars, et puis j'ai vu sa face. Tu sais comme il a l'air de sourire, des fois ? Eh ben, il souriait, et j'ai capté que ça m'avancerait à rien de descendre

l'autre connard. Mais je peux te dire qu'après la branlée que je vais lui mettre, il va plus reconnaître Le Pen.

Je vais venir avec toi.

Non. Si tu viens, t'es un nègre mort. Faut que quelqu'un veille sur Aïcha.

Tu vas être parti combien de temps ?

J'en sais rien. Mais si c'est bien, là-bas dans le sud, je t'appellerai et tu pourras venir me rejoindre.

Amadou avait l'air tout ému.

Il fait beau, là-bas, non ? demanda-t-il.

Ouais. Il fait beau à Marseille. Peut-être pas toute l'année. Pas en janvier. Mais au moins, il tombe pas des cordes, d'après ce que j'ai entendu dire. Le ciel est bleu presque tout le temps. Quand même, ça peut cailler. Comme à Casa à Noël, disons.

Comme Casablanca ?

Ouais, genre.

T'y as été, à Casa ?

Non.

Mais tu connais, non ?

Kader fit un signe de tête résolu.

Tu veux dire la mer et le soleil et le foot ?

Et le cul, Amadou. Oublie pas le cul.

Amadou fit un grand sourire et Kader se leva pour partir.

Tiens, s'exclama Amadou en enlevant le casque passé autour de son cou. Il lui tendit son Discman. Prends-le pour ton voyage.

Non, gars. Je vais pas te piquer ça. T'en as plus besoin que moi. Pour pas entendre ta reum, déjà.

Prends-le, mec.

Amadou lui fourra le Discman sous le nez. Kader le prit.

Je peux en avoir un autre, fit Amadou en souriant.

Soudain, Kader ressentit le besoin de s'éloigner du sourire d'Amadou, parce que ça lui pompait ses forces.

Amadou leva la main et Kader la claqua de sa paume, qu'il plaça ensuite sur son cœur. Ils se firent face un instant, tels deux chevaliers avant une bataille. Ensuite, Kader se retourna et quitta la pièce où il avait passé presque tous les après-midi depuis sa douzième année.

Tandis qu'il dévalait l'escalier de béton, une envie de pleurer lui revint, comme une émotion fossile et néanmoins toujours capable de lui flanquer le cafard. Tout en descendant parmi les miasmes de pisse, il se dit que c'était pour eux tous qu'il partait. Pas seulement pour lui-même, mais aussi pour son ami, et pour sa mère, et pour sa garce arrogante de frangine. Aïcha avait autant de neurones que c'était possible pour une meuf mais le seul avenir qui l'attendait ici, c'était d'épouser un barbu. Un fanatique qui l'enchaînerait à sa machine à coudre et la ferait bouffer jusqu'à ce que ses jeunes formes soient dissimulées à jamais sous les plis de sa graisse. Sans parler de sa djellaba d'un rose brillant. À Marseille, Aïcha pourrait être une de ces belles Arabes qui portaient des tailleurs. Comme cette femme avec une petite veste et une jupe et des chaussures à hauts talons que Kader avait aperçue une fois, bloc-notes à la main, dans le hall de l'hôtel Mercure où il était allé effectuer une livraison pour le Turc. Il partait au nom de sa sœur et d'Amadou, pour leur trouver un endroit où ils seraient libres de s'aimer.

Kader sortit en trombe dans le soleil et ne cessa plus de courir. Le café de Fabien n'était qu'à deux rues de là. Il tourna le premier angle à toute vitesse. Ses fantastiques nouvelles chaussures de course lui donnaient des ailes. Il était un tourbillon, un orage du désert, un simoun, un sabre de Bédouin...

Parvenu au second coin de rue, il inclina son corps dans le virage avant de sprinter sur la dernière ligne droite, en levant haut les genoux et en fendant l'air des minces pales de ses mains. Et il fondit sur Fabien qui, le dos tourné, un torchon glissé dans la poche arrière de son jean, était en train de mettre les couverts sur les tables, en terrasse. Et Kader, une fois encore, revit El Niño qui bondissait vers le raciste, mais il avait tout son temps, cette fois.

CHAPITRE 7

Assise à gauche de la porte à tambour, Astrid attendait Chastel à sa table favorite. S'il aimait tant cet emplacement, c'est qu'il lui permettait de regarder les gens entrer et sortir sans être vu lui-même, mais aussi parce qu'on le réservait exclusivement aux célébrités. Seuls les gens branchés se retournaient en entrant pour jeter un coup d'œil aux clients assis à cette table. C'était la place de Sollers, de Finkielkraut, du grand Glucksman.

Astrid avait encore dans la bouche le goût brûlant du whisky. Depuis l'extrémité du quai, elle avait regardé partir le train en admirant la magnifique ondulation de son flanc, le clignotement orange du soleil sur les vitres. Le train qui emportait Lola. Bien après qu'il était sorti du champ de vision d'Astrid, elle avait écouté l'écho de son fracas. Consciente d'avoir assisté à l'éloignement d'une partie vitale de son être, elle était restée là un moment avant de se détourner pour revenir comme un zombie le long du quai et prendre l'escalier mécanique jusqu'au niveau supérieur. Elle s'était assise à une table du bistrot, dans un angle, et elle avait descendu deux whiskies coup sur coup, en soulevant mécaniquement le verre jusqu'à ses lèvres, et en fermant les yeux à cause de l'amertume. Quand le moment était venu de partir, elle avait pris un bus de Montparnasse à Saint-Germain, en s'agrippant tellement fort à la barre verticale qu'ensuite elle avait eu du mal à déplier les doigts. Ce n'est qu'après avoir franchi la porte à

tambour, lorsqu'elle avait émergé dans le violent éclairage de la brasserie et qu'André s'était empressé de la débarrasser de son imperméable, qu'elle avait eu envie de pleurer.

Le whisky avait déposé comme un léger duvet sur tous ses sens. Assise là à attendre Chastel, elle imagina Mikel à bord d'un camion sur une route de la Manche, cette région aride de l'Espagne. Mikel aux yeux sombres agrandis dans la lumière déclinante de la vaste plaine vide, en train de se demander s'il était possible de déduire du paysage les changements survenus dans le monde depuis qu'il en avait été exclu.

Le moindre déplacement de Chastel était toujours annoncé par un tourbillon d'activité. Son allure forçait l'attention. André, comme à son habitude, le flagornait; la vendeuse de cigarettes lui tournait autour en souriant avec une timidité affectée; à sa vue, un nouveau serveur qui se ruait vers les cuisines s'arrêta un instant en pleine course. Astrid elle-même venait de se surprendre à modifier la position de ses mains sur la table, lorsque Chastel, à peine assis à son côté, les lui prit pour y appliquer ses lèvres.

Comment vas-tu ?

Très bien, répondit-elle.

Tu as faim ?

Pas très.

Moi, je crève de faim.

Astrid sourit. L'appétit de Chastel était pour lui une question d'honneur.

Commandons, exigea-t-il avant d'adresser un signe de tête à André, qui s'approcha de leur table. Ça s'est bien passé, avec l'anticoagulant ?

Non. Il faudra que je m'en occupe demain. Lola avait besoin de moi.

Un nouvel avortement ?

Astrid ignore délibérément cette remarque pour tourner son regard vers André, qui était arrivé devant leur table et attendait au garde-à-vous.

Comme de coutume, Chastel commanda du gigot et de la purée. On aurait dit que les deux hommes avaient signé un pacte aux termes duquel ils étaient convenus d'adopter le même comportement *ad vitam æternam*. André demandait au professeur ce qu'il voulait, alors

qu'il le savait très bien puisque ça ne changeait jamais, et le professeur évitait toujours de le regarder en lui indiquant sa commande.

Et pour madame ?

Brandade, s'il vous plaît.

On va être avec du beau linge, annonça Chastel tandis qu'André s'éclipsait. Malinski et Karl seront présents.

Karl ?

Karl Bopp, précisa Chastel. D'après lui, il y aurait du nouveau dans la recherche sur les prions.

Chastel parlait du congrès.

Il aimait qu'Astrid et lui soient assis côte à côte, dans les restaurants. Et il aimait lui tenir la main sur les genoux. Je n'ai pas besoin d'être assis en face de toi, lui avait-il déclaré des années auparavant. Ça me déconcentre. En règle générale, Chastel n'aimait pas se trouver face à Astrid. Sa position favorite, pour faire l'amour, c'était quand ils se mettaient sur le côté et qu'elle lui tournait le dos. Là encore, ça lui permettait de voir sans être vu. Ce qui convenait parfaitement à Astrid, étant donné que de toute façon elle n'avait jamais pu regarder son amant dans les yeux.

Il lui prit la main.

Ça va bien ? Tu as l'air ailleurs.

Je me sens un peu bizarre. J'ai mis Lola dans le train pour le sud. Mikel a été libéré aujourd'hui.

Bon Dieu. C'est terrifiant.

Elle m'a demandé de partir avec elle.

Ça lui ressemble.

J'ai failli le faire.

Allons bon.

C'est vrai. J'ai failli y aller. Tout à l'heure, après l'avoir accompagnée jusqu'au train, je voulais sauter à bord.

Pourquoi donc ? Ton dernier séjour là-bas a été une horreur.

Je ne sais pas.

Fais attention, Astrid. Rappelle-toi le ton de la lettre de ce cinglé. Tu ne vas pas te laisser happer par ces gens-là.

Astrid sourit. Elle avait parlé à Chastel de la première lettre. Pas de la suivante.

Astrid,

Est-ce que tu te souviens de notre première rencontre ? Lola m'avait amené pour me présenter. C'était un soir de juin, il faisait beau et tu regardais un match à la télé, le Real Madrid contre l'Atlético de Bilbao. Les fenêtres qui donnaient sur la rue étaient ouvertes et les gens avaient apporté des chaises sur le trottoir pour regarder, parce que ta mère était la première du village à avoir une télévision. Tu étais assise sur le plancher, les jambes croisées. Ta sœur a dit, Voilà Astrid, la grosse tête. Tu tenais une bouteille de bière à la main, et tu l'as soulevée un instant en me regardant. Une grosse tête qui aime le foot, j'ai dit. Tu as souri mais tu ne m'as plus regardé, et je me rappelle avoir pensé, Regarde-moi, regarde-moi, s'il te plaît, mais tu as continué à suivre le match. Je sais maintenant ce qui m'avait frappé, chez toi. C'était comme si tu n'avais besoin de personne.

On pourrait travailler, ce soir ? demanda Chastel. À moins que tu ne sois trop fatiguée ?

Non, non. Travaillons.

André ayant apporté son gigot à Chastel, avec un plat de purée en accompagnement, le chirurgien commença de manger, avec toute la précision, l'élégance, la détermination qu'il mettait à opérer. Pendant ce temps, Astrid contemplait les motifs complexes réalisés à la fourchette sur la surface dorée de sa brandade ; et, humant l'odeur de l'ail, elle constata que son appétit s'envolait aussi vite que si elle s'était trouvée dans une morgue.

Qu'est-ce que tu penses de l'article d'Henri ?

Je pense que c'est courageux.

Courageux. Chastel continua de manger. Pourquoi, courageux ?

Parce que, après toutes ces années, il admet qu'il a pu se tromper.

Quand elle le vit gifler sa purée du dos de sa fourchette, Astrid comprit qu'elle avait énervé Chastel en disant du bien de son ancien professeur.

C'est facile pour lui de cracher dans la soupe, maintenant qu'il est à la retraite. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'as pas faim ?

Je me sens un peu patraque.

Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise.

Chastel posa sa fourchette et se tourna vers elle.

Respirant à peine, le visage humide de sueur, Astrid l'observa de côté.

Il s'essuya la bouche avec sa serviette, la posa sur la table à côté de son assiette, et s'empara doucement de la main d'Astrid afin de lui prendre le pouls. Son comportement envers sa malade était empreint de révérence.

Je vais te ramener chez toi, décréta Chastel.

Sa voiture sentait le cuir et le parfum de sa femme, parfum qui, semblait-il à Astrid, n'avait pas changé depuis dix ans qu'elle-même était sa maîtresse. Laetitia Chastel avait ses habitudes, ainsi que le sens des limites, et exigeait qu'Astrid reste à sa place, place dont Astrid n'avait réussi à se faire une idée précise qu'avec le temps. Elle pouvait accompagner Chastel à la brasserie Lipp, mais pas au théâtre. Elle pouvait se rendre à des dîners chez le professeur Jean Daudet, mais pas chez le docteur Patrick Berberian et sa femme. Elle pouvait appeler Chastel à la maison en semaine, mais pas pendant le week-end. Et elle pouvait embrasser Laetitia en public, mais jamais dans le privé.

Franchement, je trouve le comportement d'Henri déplacé, disait Chastel. Astrid regardait par la vitre la place de la Concorde, illuminée comme une salle de danse russe. Cette nouvelle supériorité morale qu'il s'est découverte me tape sur les nerfs. Il ne pense qu'à lui. C'est comme un ancien espion qui rédige ses mémoires, ça ne se fait pas. Je pense qu'on devrait essayer d'avoir sa peau, à ce congrès. Il suffit de faire des recherches, d'étudier les statistiques. Qu'est-ce que tu en dis ?

Astrid avait toujours mal au cœur. Elle appuya la tête contre le dossier du siège, et ferma les yeux.

D'accord, murmura-t-elle.

Les yeux fermés, elle voit Mikel. Il est redevenu jeune. Astrid assiste à une conférence de presse clandestine qui se déroule dans les hautes collines, derrière son village. Les traits de Mikel sont dissimulés par une cagoule noire, mais Astrid distingue ses yeux, dont le coin extérieur, incliné vers le bas, lui donne une expression de douceur.

Des journalistes venus de toute l'Espagne se sont rassemblés pour l'entendre. C'est un héros, un héros anonyme, un homme marqué par la gloire. Il se penche en avant pour parler dans le micro. Il cite Carlos Marighella :

La condition de terroriste, aujourd'hui, ne peut que grandir tout homme d'honneur, car elle renvoie très exactement à l'attitude du révolutionnaire qui prend les armes contre la honteuse dictature militaire dans toute sa monstruosité...

Astrid se lève pour s'adresser au triumvirat qui se tient derrière les micros. Le monde dont vous parlez a disparu, déclare-t-elle aux individus masqués. Personne n'a plus envie de gloire, ni même de liberté, d'ailleurs. Personne n'y croit plus. Les gens qui s'engagent maintenant ne sont pas des moines ou des soldats. Ce sont des hors-la-loi, qui s'opposent au sens de l'histoire. Tu es trop vieux pour être un hors-la-loi, Mikel. Tu ne peux plus vivre d'expédients. Tu es devenu lent. Tu as quarante-trois ans et mal aux articulations, et tu ne peux plus courir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 8

Le front appuyé contre la vitre froide, Lola entrevoyait son reflet devant l'étendue plate de la Beauce, qui paraissait non pas s'enfuir derrière le train, mais tourner lentement tout autour. Elle eut une pensée pour les malheureux qui vivaient sous le poids de ce ciel énorme, maintenant hachuré de rouge. Leur horizon ne leur offrait aucune possibilité de spéculation ou de rêverie. Lola ferma les yeux et sourit. Un jour, elle avait écrit à Mikel :

Lorsque je pense à toi, dans la rue, je me surprends à sourire comme une idiote. J'ai décidé que ce serait une erreur d'apprendre à conduire, parce que je représenterais un danger pour autrui comme pour moi-même. Chaque fois que je pense à toi, je ferme les yeux. Si ça m'arrivait au volant, j'irais me jeter contre la voiture d'en face.

Son voisin de banquette avait abaissé sa tablette, sur laquelle il était en train de découper des articles de journaux. Il portait des favoris longs et épais; une petite sacoche en cuir à la forte odeur de chèvre était posée sur ses genoux. Lola ressentit un grand élan de tendresse envers lui et les autres passagers du compartiment. Comme s'il l'avait

deviné, il se tourna vers elle et sourit. Elle lui rendit son sourire avant de se replonger dans ses pensées.

Le paysage de la Beauce n'était pas tellement différent de celui qui entourait la prison où Astrid avait été enfermée : une plaine monotone ficelée dans ses câbles à haute tension, avec de temps à autre une concession au reboisement, sous forme d'un bosquet de pins aux contours géométriques. Il y avait eu une époque où Lola prenait toutes les semaines l'autobus de Donostia à Madrid, puis de Madrid à Henares. À Henares, elle montait dans une des camionnettes vertes dont le service était assuré par le pénitencier. On ne parlait pas, à bord de cette camionnette. Lola prenait place parmi les autres visiteurs, chacun enfermé dans ce cas particulier de honte, la honte d'avoir un être cher en prison. Amants et maris, les bras croisés, gardaient une expression indéchiffrable. Lola avait remarqué qu'ils se tenaient très raides, alors que les mères et les sœurs de prisonniers, tout en serrant contre elles leurs sacs à provisions remplis de cigarettes, de magazines et de nourriture, se laissaient balloter mollement par les cahots de la course.

Elle continuait à se rendre à des manifestations pour le regroupement des prisonniers basques. Comme ils étaient éparpillés dans toute l'Espagne par les autorités, les visites revenaient très cher à leurs proches. Lola recevait encore de la documentation du parti, et des tracts diffusés par le mouvement de jeunesse auquel elle avait appartenu autrefois. Astrid ne voulait ni manifester, ni lire ce genre de document ; elle ne voulait rien avoir à faire avec quoi que ce soit qui ait le moindre rapport avec le nationalisme basque. Quand Lola lui avait demandé, un jour, de l'accompagner en voyage pour aller manifester avec elle devant la prison de Mikel, Astrid avait refusé.

Pourquoi est-ce que tu ne veux rien faire pour l'aider ?

Il paie, Lola. On doit tous payer pour ce qu'on a fait.

Lola l'avait regardée verser le lait chaud dans les jaunes d'œuf pour la préparation d'un flan.

Toi, tu as payé, et tu n'avais rien fait.

Astrid incorpora le sucre vanillé au mélange.

J'ai payé, convint-elle. Ce n'était pas grand-chose.

Bon Dieu, Astrid. Parfois, je me dis que tu es folle. On t'a mise en prison pour quelque chose que tu n'avais pas fait.

Ce n'était pas si mal. Je ne serais jamais partie, s'il n'y avait pas eu la prison. Je serais devenue médecin de famille à Saint-Sébastien.

Astrid s'estimait mieux lotie à Paris, mais Lola craignait que sa sœur ne se retrouve complètement isolée si elle-même s'en allait un jour. Et, un jour, Lola s'en irait. Elle savait que Mikel n'accepterait jamais de vivre en dehors de l'Euskadi.

Je ne peux pas dire comment je serai, quand je sortirai d'ici. J'ai changé, Lolita. Je ne suis plus l'homme dont tu étais tombée amoureuse. Pour commencer, je ne m'aime plus. Ton héros a perdu l'amour de lui-même qui faisait de lui un héros. C'était peut-être ce qu'on entendait par le terme d'honneur. C'est un mot démodé, mais c'est ce que j'avais, et que j'ai perdu. Je ne crois pas que ce soit quelque chose que l'on puisse retrouver.

Le courrier de la prison était lent. Des mois avaient passé avant que Mikel ne reçoive la réponse de Lola. Ç'avait été le début d'une nouvelle phase dans l'histoire de leurs relations.

Tu as oublié qui je suis, Mikel. Je suis une femme, maintenant. Je ne suis plus une enfant, et je n'ai pas besoin d'un héros. J'ai besoin d'un homme, et c'est toi que j'ai choisi.

Tout ce que je fais, je le fais pour toi. Je danse pour toi, et je chante pour toi, je fais ma toilette et je m'habille pour toi. Et même, je baise pour toi.

Au cours de sa visite suivante, Lola l'avait trouvé changé, en mieux. Il l'avait accueillie avec son sourire triste et il avait pris le visage de Lola entre ses mains.

Oui, avait-il reconnu. Tu es une femme. Et tu es une femme qui doit faire l'amour. Si tu ne le faisais pas, tu tomberais malade.

Il l'avait embrassée comme il ne l'avait pas fait depuis des années. Lorsque Lola l'avait quittée, elle avait les lèvres rouges et endolories.

Juste avant minuit, Lola se trouvait à bord du nouveau train reliant Hendaye à Donostia, seule passagère de cette voiture qu'un néon couleur de lavande éclairait d'une lumière brillante et que les haut-parleurs arrosaient de pop espagnole. Quand le train franchit la frontière, elle sentit se produire en elle l'inévitable changement. Comme si l'on jetait sur ses épaules une chape invisible qui entravait ses mouvements et lui dérobait ses forces.

À Irún, un jeune couple monta à bord. Le garçon était tellement ivre que la fille dut le soutenir pour l'aider à gagner l'extrémité de la voiture. Ils se laissèrent tomber sur une banquette, en face de Lola, et commencèrent à s'embrasser voracement. Lola se rappelait avoir embrassé de cette façon, en faisant tourner inlassablement sa langue dans la bouche de Mikel. Elle se rappelait avoir été enivrée par la salive de Mikel, ou peut-être seulement étourdie par l'apnée, n'ayant jamais aimé respirer du nez. Ça pouvait la jeter dans la panique et déclencher une crise d'asthme. La fille portait des piercings sur l'arête du nez et tout le long des lobes de ses oreilles. Le gars faisait crisser sa veste en cuir. Ils avaient tous les deux des cheveux longs, noirs, sales.

Le train traversa Renteria, la banlieue de Donostia où Mikel avait grandi. Ensuite, après la mort de son père, sa mère était venue s'installer dans le centre, où elle avait hérité la boutique de farces et attrapes de ses propres parents, mais Mikel ne s'était jamais adapté à Donostia, et tous ses amis étaient de Renteria. Lola retrouva les tours d'habitation en brique rouge, mais elles paraissaient plus nombreuses, et groupées en blocs plus compacts. La vitesse à laquelle les H.L.M. poussaient dans ce pays n'avait d'égale que celle à laquelle elles tombaient en ruine. Lola baissa les yeux vers un groupe de collégiens qui poursuivaient un ballon sur un terrain de foot illuminé par les projecteurs. À l'époque où elle avait rencontré Mikel, il y avait entre les immeubles des terrains vagues semés de broussailles, assez

inhospitaliers aux yeux des adultes pour pouvoir servir de refuges aux enfants. Elle se rappelait s'être assise à côté de lui, sur la petite colline herbeuse d'un de ces *no man's land*, pour regarder une bande de gosses jouer au rugby.

Tous ces petits gars iront grossir les rangs de l'organisation, lui avait-il affirmé. Erakundea, comme il l'appelait. D'une manière ou d'une autre, leur colère nous servira.

Astrid et Lola venaient des hautes collines. Leur magnifique village, au terrain de pelote basque fouetté par le vent d'ouest, avait fourni des recrues à l'organisation depuis sa création, et bon nombre de ses dirigeants en étaient originaires. Lola, contrairement à Astrid, avait toujours été fière de ses racines. Personne ne lui avait jamais tenu rigueur d'être basque uniquement par son père. Si les autres gosses la plaignaient, c'était parce que sa mère buvait, et non parce qu'elle était anglaise.

À sa sortie de la gare de Donostia, Lola fut accueillie par la chaude brise nocturne, chargée de ces relents d'ordures que l'on respirait exclusivement, semblait-il, de ce côté-ci de la frontière. Elle percevait la pression de toutes ces choses qui conspiraient à la métamorphoser, à la renvoyer à son ancienne identité : le style démodé des affiches, les panneaux de signalisation, les poubelles, leur forme, leur couleur... Ah, cette couleur marron : pourquoi autant de marron, partout ? La prédominance de ce marron méritait assurément d'être combattue. Le marron, en effet, était sans conteste la couleur du franquisme, et on le retrouvait partout. Dans cette partie de la ville, en tout cas, rien n'avait changé depuis Franco : les boutiques des modistes, les commerces de parapluies, les magasins de jouets, les ganteries, les nombreuses pâtisseries au sol de marbre, fréquentées par des armées de grosses dames élégantes vêtues de beige et de brun, vacillant au sommet de leurs minuscules chaussures à hauts talons.

Elle passa devant un café dont elle avait gardé le souvenir. Ç'avait toujours été un repaire de policiers. À l'intérieur, devant le bar, un groupe d'hommes pataugeait dans un amoncellement de mégots. Lola ralentit le pas pour observer leurs visages, et l'un d'eux la regarda dans les yeux. Il avait le teint cireux, d'épaisses bajoues, des traits ichtyoides. Il laissa tomber sa cigarette, avant de l'écraser du pied. Le

cœur de Lola fit un bond et elle pressa le pas. Mais ce type n'était pas de la *Guardia Civil*. Elle aurait très bien pu faire un carton depuis l'entrée, et les flics prenaient toujours soin de rester face à la porte, le dos au mur. Lola se promit d'essayer de jeter un regard neuf sur cette ville. Ça faisait dix ans, maintenant. Il y avait désormais un gouvernement autonome, avec sa propre police. Ce n'était plus un territoire occupé.

Lola leva les yeux vers la baie. Même à cette distance, elle sentait le parfum de l'Atlantique. Tout près, elle vit briller, écarlate, l'enseigne au néon de l'hôtel Londres. Ces lettres sinueuses lui avaient toujours donné une impression de luxe, et elle rêvait de passer une nuit avec Mikel dans une des chambres avec balcon donnant sur la baie. Une fois, il y avait de cela bien des années, elle était allée seule prendre un verre au bar. Le barman lui avait offert un briquet orné de l'emblème de l'hôtel, et elle n'avait pas tardé à le jeter comme s'il s'était agi d'un objet compromettant.

Son amour du luxe lui faisait honte. Même maintenant, elle avait honte de son envie de monter dans une chambre de cet hôtel rien que pour y prendre un bain, se laver les cheveux, se faire un brushing convenable au sèche-cheveux et se raser les jambes. Elle croyait Mikel capable de détecter chez elle ce goût pour l'artifice qu'il ne partageait pas. C'était une des choses qui l'attachaient à lui indéfectiblement. Personne d'autre n'avait jamais donné à Lola cette impression de pouvoir lire au plus profond, au plus vrai d'elle-même.

Impatiente de dépasser l'hôtel, elle déboucha sur le large front de mer qui cernait la baie. Le vent chaud venu de l'océan lui piqua les yeux, brouillant les lumières du ferry de Santander, à l'horizon, là où l'obscurité du ciel se fondait dans celle de l'eau, plus profonde. Le vent soufflait dans les branches molles des tamaris, et dans leurs bizarres troncs creux. Une bande de jeunes garçons la croisa en courant, avant de dégringoler l'escalier qui descendait vers la plage. Admirant cette habitude qu'ont les Espagnols de laisser leurs enfants jouer dehors, le soir, elle les regarda se poursuivre et laisser derrière eux, dans le sable plat et lisse, des empreintes qui se combinaient pour former des motifs indéchiffrables. Et elle fit alors un vœu : avoir un petit garçon. Lola voulait que leur premier enfant soit un garçon.

Au moment de s'engager dans les rues étroites du quartier basque, elle éprouva des difficultés à respirer et se jeta sur l'inhalateur qu'elle gardait au fond de son sac; mais l'objet ne lui fut d'aucune utilité. C'étaient les lieux qui l'oppressaient, qui lui imposaient les souvenirs dont ils étaient chargés. Lola passa son chemin rapidement, en détournant le regard des murs constellés de graffitis désormais dépourvus de sens, ou tapissés d'affiches en lambeaux reproduisant des visages inconnus, ceux de nouveaux prisonniers, qui ne l'intéressaient pas. Elle s'écarta des bars aux portes ouvertes par lesquelles on distinguait des visages, une multitude de visages basques. Parvenue devant la boutique de farces et attrapes de la maman de Mikel, Lola s'arrêta et posa son sac par terre, en essayant de retrouver son souffle. La couche de peinture bleue, la dernière que Mikel avait appliquée sur la façade, s'écaillait. Les caractères de l'inscription *Bromas y regalos* étaient peints, bien sûr, en marron. Longeant la façade aux volets fermés, Lola se dirigea vers le flanc de la maison pour aller appuyer sur la sonnette de la porte d'entrée. La porte s'ouvrit et la mère de Mikel apparut. Elle portait une robe de chambre rose qu'on aurait crue taillée dans de la barbe à papa. Après avoir examiné le visage de Lola avec avidité, elle fondit soudain en larmes.

Il n'était pas là. Lola eut l'impression que ses bras et ses mains perdaient toute sensibilité. Gagnée par l'engourdissement, elle suivit la mère de Mikel le long du vestibule étroit et sombre, qui sentait la cire. Dans la cuisine bien éclairée, l'odeur des produits d'entretien lui envahit les narines. Toujours en larmes, Manuela alla ouvrir le réfrigérateur pour y prendre une plaque à pâtisserie. Lorsqu'elle se retourna pour lui demander, Riz au lait? Lola lui ouvrit les bras. Manuela posa la plaque et s'avança vers elle. Dès l'âge de quatorze ans, Lola était déjà beaucoup plus grande que Manuela. Elle la prit dans ses bras et la laissa pleurer.

Il est parti. Je sais pas où. J'ai tellement peur.

Mikel était passé par là. Lola chercha du regard des indices de son passage, mais cet endroit n'en contenait aucun. Il n'en avait jamais contenu. Lola repoussa Manuela.

Peur de quoi, Manuela?

Mais Manuela secoua la tête et se mit à sangloter. Lola la regarda qui s'affairait pour lui servir une assiette de riz au lait.

Je le réchauffe ? demanda Manuela en lui tendant l'assiette.

Non, non. Lola prit le riz au lait. Comment il était ? Est-ce qu'il a dit où il allait, ce qu'il comptait faire ?

Manuela se contenta de secouer la tête et de regarder Lola d'un air triste. Lola aurait voulu la gifler.

Assieds-toi, lui conseilla Manuela. Mange.

Lola s'efforça d'ingurgiter le riz au lait. Manuela s'était assise en face d'elle, en se tenant les coudes, pour l'observer. Lola n'avait pas faim, mais elle se rendait compte que ça l'apaisait, cette femme, de la regarder mastiquer. Tant que Lola mangerait, Manuela parlerait. Le riz était très sucré. Dès que Lola s'interrompait, Manuela était de nouveau submergée par les larmes.

Il est arrivé en bus vers deux heures de l'après-midi. Je faisais pas la sieste. Je savais qu'il allait venir. J'étais juste étendue là, j'étais prête. Oh, Lola. Il est tellement vieux !

Lola se raidit. Elle ne voulait pas se laisser entraîner dans cette espèce de rituel de la souffrance.

Je lui ai donné à manger, et puis je lui ai parlé de la visite que j'avais reçue. Des gens de la commission des réfugiés.

Quoi ? Le ton de Lola était dur. Vous vous rappelez qui il y avait ? demanda-t-elle, plus doucement.

Ils étaient deux. Je les ai pas reconnus. Il y avait une jeune femme. Enfin, peut-être qu'elle était pas si jeune que ça. Un peu plus âgée que toi, disons. Elle s'appelait Lorea Molina. Et un gars plus jeune, aux cheveux blonds, qui s'appelait Anxton. Je connais un seul Anxton, c'est le vieil ami de Mikel, qu'on a envoyé au Cap-Vert. Ils étaient pas mal élevés, mais j'aimais pas leur air. Surtout celui de la femme. Elle avait une figure dure. Ils voulaient savoir la date de sa libération, et je leur ai dit que je savais pas.

Tant mieux.

Lola regretta de ne pas avoir laissé Manuela réchauffer le riz au lait. Elle reprit une bouchée de cette substance épaisse et froide.

Qu'est-ce qu'ils voulaient ? Qu'est-ce que Mikel a fait ?

Il n'a rien fait, Manuela. Il a payé, et c'est un homme libre, maintenant.

Manuela secoua de nouveau la tête. Lola avait oublié l'agaçante résignation de cette femme. En la regardant sortir un mouchoir de la poche de sa robe de chambre pour se moucher, elle comprit brusquement que la mère de Mikel était incapable de ressentir quoi que ce soit en l'absence d'un public. Elle laissa retomber sa cuillère dans son assiette, et s'appuya contre le dossier de sa chaise.

Comment il était ? Est-ce qu'il a parlé ?

Tu sais comment il est. Avec moi, en tout cas.

Qu'est-ce qui vous inquiète, Manuela ?

Mais Manuela ne répondit pas. C'était une femme superstitieuse. Au-dessus de chaque lit de la maison, il y avait une croix sur le mur. Inutile d'espérer qu'elle mette un nom sur ses peurs.

Finalement, Lola lui offrit une cigarette, qu'elle accepta. Après avoir allumé leurs cigarettes, Lola resta assise à écouter le tic-tac de la pendule électrique accrochée au mur. C'était toujours la même. Elle reconnaissait les mots « Ramirez, Madrid », inscrits sur le cadran en caractères gothiques gras comme si cette pendule avait été fabriquée dans un endroit du genre Forêt Noire. Il était une heure et demie du matin. La cigarette parut calmer Manuela, et elles fumèrent un moment en silence, toutes les deux.

J'ai fait le lit dans la chambre de Mikel.

Manuela hocha la tête et aspira une nouvelle bouffée.

Je vais dormir pendant quelques heures, et après je partirai, annonça Lola.

Tu iras où ?

Je monterai au village.

Pour voir Txema ?

Lola inclina le front. Et ma mère, ajouta-t-elle en éteignant sa cigarette.

Bien sûr, fit Manuela.

Ce n'est pas une mauvaise femme, se dit Lola. Son fils unique vient de passer toute sa jeunesse en prison. Peut-être qu'elle a seulement épuisé ses réserves de sensibilité.

Je suis fatiguée, déclara-t-elle en se levant. Elle se pencha sur Manuela pour l'embrasser sur le front. Merci pour le riz au lait.

Tu veux une boisson chaude à emporter dans ta chambre ?

Non, je suis bien comme ça.

Je te réveille ?

Oui. À huit heures. J'attraperai l'autocar de neuf heures.

Ça te laissera assez de temps ?

À sept heures trente, alors. Est-ce que je vous laisse une autre cigarette ?

Manuela fit non de la tête. Avant de sortir de la cuisine, Lola prit son paquet sur la table.

Elle s'immobilisa à l'entrée de la chambre de Mikel. Les posters avaient disparu. Elle se rappelait ceux du Che et de Jimi Hendrix, et le poster noir et rouge barré de ce magnifique mot basque, INSUMISOA. Les livres avaient disparu également, ayant tous fini par rejoindre Mikel en prison. Lola chercha des traces de sa présence, mais il n'y en avait plus. Trop d'années s'étaient écoulées. Et même son odeur s'était évaporée, cette odeur de renfermé, de moisi. Elle observa le lit étroit placé contre le mur. Il y avait autrefois, au milieu de cette couche, un creux dans lequel ils roulaient ensemble. Lola avait dormi dans les bras de Mikel à l'âge de dix-sept ans. Tout en se demandant si elle pourrait en faire autant à trente-sept, elle déposa son sac sur le plancher et alla s'asseoir sur le rebord du lit. Derrière le chevet, la fenêtre était toujours illuminée par l'éclat jaune d'un lampadaire de la rue. Lola leva le menton et sourit. Mikel, murmura-t-elle. Où es-tu ? Lola avait le cœur lourd, mais ne voulait pas pleurer. Manuela avait versé assez de larmes pour elles deux. Et si c'était comme ça, se demanda-t-elle, qu'Astrid réparait ses forces ? Dans la contemplation de la faiblesse de sa petite sœur ? Elle retira ses sandales. Ses pieds étaient striés par la poussière du voyage, pourtant elle décida de ne pas prendre de douche, de peur que son humeur ne s'en trouve altérée. Allongée tout habillée sur le lit, elle entrecroisa ses doigts sur son ventre et ferma les yeux. Aspirant autant d'air que l'y autorisait son asthme, elle sentait obscurément qu'elle devait à tout prix se montrer forte, cette fois. Pour Astrid. Elle qui avait cherché une occasion de s'acquitter de sa dette envers sa sœur, peut-être allait-

elle la trouver ici, au cœur même de cette épreuve. Et Lola priait, Donnez-moi la force. Pour une fois, donnez-moi la force.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9

Tout en se rendant à la cuisine, Astrid lut le petit mot de Chastel.

Pardonne-moi. J'ai abusé de ta patience, hier soir. Tu étais fatiguée, et je suis parti trop tard. Je me demandais si tu envisagerais de me laisser abuser de toi de toutes les manières possibles pendant un nouveau bail de dix ans.

À toi pour toujours, J. C.

Elle roula le message en boule et le jeta dans la poubelle à pédale, où il chut parmi les œillets morts et le café moulu. À défaut de charme, l'immeuble d'Astrid possédait un vide-ordures, une buanderie, un garage avec boxes individuels verrouillés. Les fenêtres donnaient sur un triangle pompeusement nommé *square* planté de marronniers d'Inde qui cachaient la lumière du jour. Les stores électriques avaient été fournis avec le logement, tout comme la cheminée du salon, protégée par du verre, et le séchoir à vêtements au-dessus de la baignoire. Astrid avait personnalisé les placards en formica blanc au moyen de poignées adhésives rouges, mais le reste de l'appartement était aussi intact que s'il avait été loué par trois terroristes venus repérer une cible.

Après y avoir versé de l'eau, elle alluma la cafetière. Chastel se moquait de l'attitude utilitaire adoptée par Astrid à l'égard de son domicile. Le sien, à lui, situé au bord de l'île Saint-Louis dans un immeuble du dix-huitième siècle, n'était que bougies parfumées et bibelots. Un de ces appartements donnant sur la Seine, dont les rideaux s'écartaient chaque soir sous les projecteurs des bateaux-mouches afin que les touristes puissent admirer, dans cette lumière liquide, les plafonds peints et les chandeliers.

Tout en regardant le café qui passait, Astrid se dit que ça faisait effectivement dix ans. Cette affaire d'ictus n'était-elle pas un simple rappel qu'elle s'était adressé à elle-même ? Une sorte de métaphore, si la métaphore est du concentré de sens, de toutes ces années vécues dans un état de somnambulisme. Thomas Meydenburger avait raison : l'image de l'autoroute s'appliquait bien à sa situation. Depuis le virage de la trentaine, elle avait roulé sur une autoroute dans un état d'inconscience dont seules, de temps à autre, les lettres de Mikel étaient venues la tirer. Astrid adorait les stations-service sur les autoroutes espagnoles ; les lettres de Mikel étaient comparables aux cafétérias qui y servent des *tapas*.

Elle prit le pot de café sur la plaque de cuisson.

Je sais faire la tortilla. Je ne t'en ai jamais parlé, mais je pense que ça a son importance. Quand je serai sorti d'ici, je te ferai une très bonne tortilla. Pomme de terre, poivron vert, oignon, chorizo et tomate. Ou alors, s'il y a certains de ces ingrédients que tu n'aimes pas, juste pomme de terre et oignon.

Astrid avait cru que c'était la simplicité de ce message qui la faisait sourire, mais le plaisir qu'elle avait ressenti à sa lecture aurait dû lui mettre la puce à l'oreille. En effet, peu après la réception de ces remarques sur les *tortillas*, elle s'était mise à rêver de Mikel. Elle ne rêvait jamais de lui pendant la nuit, seulement au petit matin, après que Chastel avait regagné le lit de sa femme. C'était encore l'époque

d'avant la culpabilité et son escorte de peur. Et puis, alors qu'Astrid s'était mise à attendre ces rêves avec impatience, ils avaient pris fin.

La veille au soir, elle avait parlé à Chastel de son intention de prendre des vacances. Une tasse de café entre les mains, assise à la table de sa cuisine devant une pile d'articles en anglais qu'elle était censée lire et résumer, elle se sentait fatiguée. Chastel, lui aussi, paraissait fonctionner au ralenti. Quand il se leva, on aurait dit qu'il se déplaçait dans un élément plus dense que l'air. Parvenu à l'embrasement de la porte, il s'était retourné.

J'aimerais partir deux semaines en congé, lui avait lancé Astrid.

Bonne idée. On va où ?

Non. Je veux dire que je voudrais rentrer chez moi pendant un petit moment.

Oh. Quand ça ?

Cette semaine, lui répondit-elle sans détourner le regard.

Il fit une grimace.

J'ai peur que ça ne tombe pas très bien.

Je m'en rends compte.

Chastel se pinça le lobe de l'oreille.

Tu es de garde pour les prélèvements.

Oui, je sais.

On en reparlera demain matin. Appelle-moi du labo, on déjeunera.

Il était parti sans attendre de réponse, si rapidement qu'il avait oublié sa cravate sur la chaise de la cuisine.

Tout en buvant son café à petites gorgées, Astrid promena son regard sur les surfaces qui l'entouraient. Sa cuisine était aussi propre que son laboratoire. Ayant repéré au milieu du linoléum à damier noir et blanc un miraculeux losange de lumière, elle y plaça ses pieds nus. Ça faisait maintenant vingt-six heures que Mikel était sorti de prison.

Elle nettoya sa grande tasse, vida la corbeille à pain, puis alla ouvrir la porte du fond pour jeter le sac-poubelle dans le vide-ordures. De l'escalier de derrière montaient une odeur de poisson bouilli et un bourdonnement guttural. La cassette de mélodies bouddhistes du voisin du rez-de-chaussée.

Astrid enfila le tailleur de lin rouge qu'elle avait acheté en compagnie de Lola, mais changea d'avis en se voyant dans la glace de

l'armoire. La jupe était trop courte, comme elle l'avait toujours soupçonné. Il y avait bien sa robe beige, mais c'était un cadeau de Chastel et elle aimait autant porter autre chose en revenant au pays. Finalement, elle se décida pour une robe noire ornée de marguerites, qui faisait partie de ce que Lola appelait ses habits de deuil. Après avoir passé à son poignet un large bracelet d'argent, en guise de concession à la passion de Lola pour les bijoux, Astrid remonta ses cheveux avec une épingle.

Ensuite, elle glissa la cravate de Chastel dans une enveloppe matelassée, accompagnée d'un petit mot.

Cher Jacques,

Tu sais que je n'aime pas réclamer des faveurs. Celle-ci sera la première et, je l'espère, la dernière. Pendant toutes ces années où j'aie travaillée pour toi, je n'aie jamais pris de vacances. Non pas que j'ai jamais souhaitée en prendre, d'ailleurs. Mais aujourd'hui, je vais partir. Vincent s'occupera de tout en mon absence. Je te préviendrais de mon retour, et je préparerais le congrès depuis la-bas.

Affectueusement,

Astrid

Elle relut son message. Décidément, elle avait toujours autant de mal à écrire en français, et faisait plus de fautes d'orthographe que jamais. Astrid remplit de vêtements un petit sac et bourra de documents imprimés une grande serviette en cuir. Ensuite, elle sortit de l'appartement, ferma la porte à double tour, et prit l'ascenseur pour descendre au sous-sol. Après avoir jeté ses bagages dans le coffre de sa voiture, qu'elle avait garée trop près du mur, elle fut obligée de monter à bord par la portière du passager. Lorsqu'elle tourna la clé de contact, la rafale de musique classique déversée par les haut-parleurs la fit bondir. Elle éteignit la radio et sortit du garage, consciente de s'accrocher au volant comme une petite vieille.

La circulation était fluide sur le périphérique, mais la visibilité ne tarda pas à être réduite par la fine couche d'insectes écrabouillés qui

recouvrait le pare-brise. Obligée de se pencher en avant pour essayer de distinguer quelque chose par les trouées dans le film gras de chlorophylle et d'hémolymphes, Astrid n'en resta pas moins dans la voie rapide, en prêtant attention à la saison pour la première fois : ces insectes écrasés, ce revêtement de poussière sur les voitures, ces lambeaux de plastique noir rejetés contre la barrière centrale de séparation comme des algues, autant de signes de l'été urbain. Avant de dépasser la Porte de la Muette, elle leva les yeux vers les marronniers d'Inde ; ils fleurissaient ici en tout égalitarisme, dans l'air lumineux et transparent du seizième arrondissement, avec la même vulgarité que ceux de son « square » minable du dix-huitième.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10

La voiture du R.E.R. se remplissait rapidement. Lorsqu'une femme entre deux âges vint s'asseoir sur le strapontin voisin du sien, Kader s'écarta légèrement et s'appuya contre la portière, en faisant attention à protéger son épaule. Et, pour empêcher ses mains de trembler, il les enfonça plus profondément dans les poches de son survêtement.

Quand il avait envoyé le haut de son front contre l'arête du nez de Fabien, le type s'était effondré sous le choc avec une expression de stupeur laissant supposer qu'il n'avait pas l'habitude de se battre. Kader l'avait regardé se mettre à genoux, puis se relever, vertèbre par vertèbre, lentement, les bras pendants, comme une femme à un cours de gym, jusqu'à ce qu'il se retrouve nez à nez avec son agresseur pour le deuxième round; mais cette fois, les petits yeux de Fabien ne reflétaient pas la surprise, juste un problème de vue. Le deuxième coup, un direct au plexus solaire, lui coupa le souffle; il poussa un grognement qui fit réfléchir Kader. En y repensant, il se disait que c'était cette ingérence de la réflexion qui l'avait perdu. Car c'est à ce moment-là que la lame était apparue, en bordure de son champ de vision, et il l'avait vue étinceler comme un poisson d'argent avant qu'elle le morde à l'épaule et que ce soit son tour de s'étonner, en apercevant le sang qui commençait à teindre en rouge la manche de son T-shirt. Kader se rendit compte qu'il n'était plus seul avec Fabien, qui avait retrouvé sa voix. Et le patron du café n'appelait pas des

renforts, il saluait leur arrivée, étant redevenu non seulement un homme, mais le membre d'une bande. Lorsque Kader bondit en arrière pour échapper au couteau, quelqu'un le ceintura par-derrière. L'abdomen de Kader esqua de lui-même la lame, et il tournoya en agitant les bras pour se dégager, après quoi, tout en courant, il prit conscience de la lourdeur de ceux qui le poursuivaient. Alors que ces types donnaient surtout l'impression de frapper le sol du pied de plus en plus fort, Kader volait. Néanmoins, il n'y avait pas de quoi pavoiser. Cette bagarre avec Fabien n'avait rien eu de glorieux.

À une certaine époque, Kader avait rêvé de gloire. Gamin, il était le meilleur footballeur de Nanterre et son entraîneur lui promettait un grand avenir. À l'âge de douze ans, il avait commencé à se préparer pour le célèbre centre d'entraînement situé dans la forêt, à l'ouest de Paris. Six heures de foot par jour au programme. Mais il n'avait pas grandi comme les autres gosses. Leur voix avait mué, leurs muscles s'étaient développés, des poils noirs leur avaient poussé dans les narines. Le temps passa. Il restait le meilleur, techniquement, mais leurs coups de pied étaient tellement plus puissants que les siens qu'on le cantonnait au rôle sans panache de « piston », beaucoup plus exigeant au plan de la mobilité qu'à celui de l'efficacité. À quinze ans, la puberté n'étant toujours pas au rendez-vous, il en eut marre d'attendre et se mit à dealer ; et, lorsqu'elle arriva enfin, l'année suivante, Kader devint plus grand que tous les autres. Mais il était trop tard ; ça ne l'intéressait plus. Un soir, sa mère lui demanda pourquoi il rentrait déjà à la maison.

J'ai quitté l'équipe, répliqua-t-il. Je suis parti comme un prince.

Sa mère se prit la tête dans les mains.

Comme un prince, gémit-elle. Comme un prince.

Kader regarda par la fenêtre du R.E.R. À présent, des années plus tard, l'expression le faisait sourire. Comme un prince, c'était ce qu'on disait quand on sautait avant de se faire pousser. Ce que Kader aimait chez Amadou, c'est qu'il n'avait jamais besoin de ce genre de formule. Avec lui, pas de frime. Amadou se tenait droit, solidement campé sur ses jambes. Il ne se remontait pas les couilles en public, ni ne jouait au caïd devant les femmes ; il n'avait pas commencé à fumer à dix ans avec les autres gamins de la classe, et n'avait jamais racketté des petits.

Et ceux qui avaient voulu le racketter lui-même avaient rapidement compris que le seul moyen d'obtenir sa montre serait de lui couper la main. Ce n'était pas qu'il risque de balancer; il était simplement obstiné, il se suffisait à lui-même. Comme Thuram. Mais bon, qu'est-ce que Kader pouvait savoir d'un footballeur professionnel qui valait sans doute plus de trois cents millions de francs? Qu'est-ce que je peux bien savoir d'un mec comme ça? se demanda-t-il, tandis que la rame s'arrêtait à La Défense. Thuram était peut-être black, mais il venait d'une autre planète.

Les portières s'ouvrirent et Kader, livré à lui-même, sentit la peur l'envahir. Sans la présence d'Amadou à son côté, il craignait soudain sa propre nature. Amadou était à l'image de son nom, tout amour et douceur, tandis que Kader ne voyait partout que des occasions de conflit. Dans le Discman, Amadou lui avait laissé un CD. Du Bach. Il aimait la musique classique, et prétendait que c'était la dernière bonne chose que la civilisation des Blancs ait produite. Et qu'au bout de tout ce temps, c'était en quelque sorte tombé dans le domaine public. C'est pour tout le monde, affirmait Amadou. Et ce que font les gens comme nous en incorporant cette musique dans la nôtre, ajoutait-il, ça représente un bon dosage de gratitude et de vengeance. Gratitude et vengeance : ça avait bien plu à Kader.

Il mit le casque et alluma l'appareil. La femme assise à côté de lui le regardait fixement. Kader essaya de l'ignorer et d'apprécier la musique, mais la vieille sorcière le serrait de près. Il décrocha le casque de derrière ses oreilles.

Tu veux écouter? C'est du Bach.

Mais la femme fit tss-tss et se détourna.

Qu'est-ce qu'y a, espèce de salope? Ça te plaît pas, Bach?

À cet instant, l'attention de Kader fut attirée par un type qui se tenait non loin de la portière. Lorsqu'il le vit plonger la main dans la poche de sa veste en cuir, son radar à flics lui fit oublier la bonne femme. Juste avant l'interruption du signal sonore indiquant que la portière allait se refermer, Kader se leva et bondit sur le quai.

La rame suivante arriva presque aussitôt. Ça lui paraissait miraculeux qu'il n'y ait pas plus d'accidents entre deux rames; et tout aussi miraculeux qu'il n'y ait pas plus de gens qui se jettent sur la voie.

Un jour, Amadou avait vu quelqu'un essayer. Il avait repéré le mec à quelques mètres de lui et avait deviné ce qu'il s'apprêtait à faire, aussi sûrement que si l'autre avait brandi un panneau. Heureusement pour ce type, ou malheureusement, Amadou s'était trouvé à son côté pour le soustraire, de son long bras, à une mort certaine et à la désintégration physique. S'il était catholique, ce détail ne devait pas le préoccuper, car le corps ne représentait à ses yeux qu'une enveloppe inutile. Pour un musulman, au contraire, la tête était nécessaire pour valider toute demande d'entrée au paradis. Kader tenait cette information de sa mère. Quoi qu'il en soit, que le mec ait été catholique ou musulman, il n'aurait pas eu tellement de chances de la récupérer intacte, sa tête.

Pour l'instant, Kader n'était décidément pas d'humeur à écouter du Bach. Son bras continuait à l'élancer, et El Niño lui manquait, et Amadou lui manquait. Après être remonté dans le R.E.R., il changea de ligne à Châtelet. Il avait oublié ce couloir interminable, et ce déprimant tapis roulant qui semblait avoir été conçu pour distinguer les gens actifs, ceux qui marchaient, des passifs, ceux qui se laissaient transporter. Kader, lui, marchait toujours : au cas où une femme séduisante arriverait en sens inverse, il voulait être vu en mouvement. À l'extrémité du tapis roulant, des musiciens péruviens jouaient de la flûte en frappant le sol du pied. Lorsqu'il passa devant eux, de la démarche souple que lui donnaient ses baskets neuves, le sac Adidas prêté par Amadou se balançait à son épaule, et son esprit se détournait déjà de cette ville qui, de toute façon, ne l'avait jamais accepté.

Sauf, se dit-il, pendant ce bref épisode de l'été précédent, le lendemain de la finale de la Coupe du Monde. Ce jour-là, Paris avait retourné sa veste, pour montrer enfin sa doublure bronzée. Kader se rappelait ce qu'il avait ressenti en prenant possession des Champs-Élysées. Quelle différence avec tous ces vendredis et ces samedis soir où, lui et sa bande, ils restaient assis sur le muret qui entourait l'entrée du métro, comme s'ils craignaient de s'aventurer trop loin de leur territoire souterrain.

Cette glorieuse journée qui avait suivi la finale avait déjà accédé au statut de phénomène social bien documenté. Les médias appelaient ça

«l'effet Coupe du Monde». Les journaux avaient annoncé que la joie collective partagée ce jour-là par la France, immigrants et enfants d'immigrants inclus, sonnait le glas du Front National. Pures conneries, évidemment. Kader savait bien que le monstre n'était qu'endormi.

Quand même, ç'avait été une belle journée. Kader se souvenait de la fille aux longs cheveux soyeux, couleur de blé, noués par-derrière en queue de cheval. Elle avait un teint laiteux, des yeux brun-vert. Tandis qu'elle bondissait souplement au rythme des cris de la foule, Kader savait qu'elle appréciait sa présence à son côté, qu'elle était consciente du moindre de ses mouvements; et, lorsque les jeunes avaient commencé à taper sur leurs *djembs* et que tout le monde avait commencé à sauter, et qu'elle s'était retournée pour lui passer les bras autour du cou et le laisser danser avec elle dans un élan d'apparente spontanéité, il avait su à quel point c'était prémédité, et ça l'avait transporté de joie. Et plus tard, quand ils avaient flotté avec la foule jusqu'à la place de la Concorde et qu'ils avaient dansé le slow tous les deux sur *We Are the Champions*, il avait enfoui son visage contre le long cou blanc, en respirant l'odeur de cette chevelure qui lui faisait penser au blé, aux champs de blé de France, et Kader avait savouré cette victoire héroïque. Il souriait maintenant en se rappelant l'avoir regardée noter son nom, Françoise, sur un bout d'enveloppe, avec un numéro de téléphone. Qui devait par la suite se révéler bidon.

Après avoir émergé sur la place de la Porte d'Orléans, sous un soleil éclatant, Kader remarqua que sa blessure à l'épaule s'était remise à saigner. Il posa son sac par terre et jeta un coup d'œil autour de lui. L'entrée du périphérique se trouvait de l'autre côté de cette grande place. Kader chercha vainement une pharmacie où il aurait pu se procurer un bandage pour son épaule. De l'autre côté de la rue, à côté du dépôt d'autobus, il aperçut des bancs alignés devant un parterre de roses jaunes dépenaillées, retenues captives derrière une barrière métallique. Kader avait mal à la tête, et ses yeux refusaient de s'ouvrir normalement dans cette lumière éblouissante. Il traversa la chaussée pour aller s'allonger sur un des bancs, en se servant du sac d'Amadou comme oreiller. Ayant passé toute la nuit à regarder El Niño mourir dans ses bras, Kader était rompu de fatigue. Bien qu'il ait pris soin

d'empoigner son épaule de la main opposée, le sang continua de couler longtemps après qu'il se fut endormi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 11

Un ictus survient généralement à l'improviste, parfois à la suite d'une émotion violente, d'un bain chaud ou froid, d'un effort physique ou encore d'un coït.

Astrid sourit en repensant au chapitre de son manuel diagnostique intitulé «Troubles mnésiques». Le jour de l'ictus, elle avait fait son jogging autour du lac qu'elle était à présent en train de longer, au beau milieu de ce bois de Boulogne où elle venait d'entrer dans l'espoir d'éviter les embouteillages. Au lieu de quoi, elle se retrouvait coincée dans ce secteur lugubre au sol jonché de capotes, et cernée de conducteurs fébriles eux-mêmes bloqués par des touristes sexuels dont rien ne semblait pouvoir altérer la nonchalance. Elle se rappelait maintenant avoir repensé, en courant autour de ce lac, à une histoire que sa mère avait l'habitude de leur raconter. Afin de se venger d'un fermier sanguinaire, une bande de canards avait roulé son lac comme un tapis avant de l'emporter dans le ciel.

Pendant la durée de l'ictus amnésique, le sujet demeure capable d'effectuer des activités complexes : il peut conduire, faire son travail

normalement, jouer aux échecs... La mémoire sémantique est intacte, de même que toutes les fonctions cérébrales supérieures.

Astrid ne se souvenait de rien d'autre que d'avoir pensé à ces canards.

Il y avait maintenant une semaine qu'elle n'avait pas couru. Quand elle arrêta le jogging, ça ne tarda pas à se traduire par une sérieuse perte d'endurance en salle d'opération. Privée d'entraînement, elle avait mal aux jambes au bout d'une heure au lieu de trois.

Elle alluma la radio. Le *Concerto pour deux violons*, de Bach, joué au pas de charge, l'irrita à tel point qu'elle finit par éteindre le poste. Un transsexuel latino-américain en bustier bleu électrique et minijupe de P.V.C. écarlate émergea de derrière un massif de frênes. Il régla la courroie de son sac à main et défroissa sa jupe, dont le plastique rouge lui moulait le pénis. Astrid détourna les yeux. Cette époque de transplantations d'organes et de changements de sexe représentait dans l'histoire de la médecine une phase décidément barbare. On la considérerait un jour, Astrid en était persuadée, comme une ère d'obscurantisme. Alors qu'elle venait de dépasser un groupe de Portugais, jeunes et vieux, qui jouaient aux boules dans une clairière, son mobile sonna, et elle le sortit vivement de son sac à main.

Colette, du service de coordination des greffes, voulait savoir si Astrid était de garde pour les prélèvements. Prélèvement d'organes : cette expression avait toujours fait l'effet à Astrid d'un délicat euphémisme, compte tenu du pillage auquel ils se livraient.

Je suis désolée, docteur. Le tableau de service est pas clair. Vous êtes de garde, oui ou non ?

Colette avait toujours eu une attitude un peu agressive, mais Astrid, en général, ne lui en tenait pas rigueur. C'est à elle qu'incombaient les délicates négociations avec les familles, en vue d'obtenir leur accord pour un don d'organe, puis la supervision de toute l'intervention. Notamment, elle devait veiller en cas de prélèvement d'os à ce que le corps soit rendu à sa rigidité antérieure ; ou, en cas de prélèvement de cornée, à ce que celle-ci soit remplacée par une cornée de verre, « de la même couleur que celle d'origine » ; plus généralement, elle devait

s'assurer que le corps soit recousu «de façon hermétique et esthétique», conformément aux dispositions de l'article L771/11. Astrid n'ignorait pas à quel point cette question de l'accord des familles était arbitraire. Elles pouvaient rarement anticiper ce que ça représentait, de donner son consentement pour que le corps d'un être cher soit ouvert et vidé de ses organes. Souvent, Astrid s'en rendait compte, les gens ne disaient oui que pour ne pas faire d'histoires, ou bien de crainte de décevoir le chirurgien. Il arrivait qu'une mère, hantée par des images du corps de son fils en train de se faire soigneusement débiter en morceaux, revienne voir Colette et s'asseye pour boire un café dans son bureau, juste à côté de la salle d'opération. Et qu'elle se montre incapable de seulement commencer à formuler les questions qui auraient pu la soulager.

Votre nom est toujours sur la liste, expliquait Colette à Astrid. Mais quand j'ai appelé le labo, votre assistant m'a dit que vous étiez partie en vacances.

Chastel n'avait pas supprimé son nom de la liste. Soit pour la punir, en lui mettant sur le dos une faute professionnelle lourde. Soit, tout simplement, parce qu'il ne l'avait pas crue. Parce qu'il n'avait pas cru Astrid capable de défier sa volonté. Le fait est qu'il s'agissait d'une première.

Je pourrais appeler le docteur Phung, mais ça risque de me causer des problèmes par la suite, comme il n'est pas officiellement de garde et tout ça...

Je vais appeler le professeur Chastel pour lui demander de vous rappeler.

Désolée, docteur Arnaga. C'est juste que je ne peux pas prendre cette responsabilité...

Oui, je comprends.

Astrid appela Chastel sur son portable.

Ici Chastel.

Je suis en train de quitter Paris.

Tu n'es pas partie, alors.

Elle imagina son sourire, la dent de devant cassée qu'il n'avait pas fait refaire, parce que ça lui donnait un air canaille.

Je viens d'avoir un appel de La Pitié, lui annonça-t-elle. Ils ont une mort cérébrale. Ça remonte déjà à une heure. L'équipe des reins doit arriver dans deux heures. Si tu n'envoies pas Phung, tu peux renoncer à l'organe.

Phung est à Lille.

Dans ce cas-là, tu as intérêt à prendre les choses en main.

Astrid, je ne suis pas en mesure de discuter de ça maintenant.

Chastel avait de la visite.

Je suis désolée, Jacques. Tu vas devoir t'en occuper toi-même.

Comme il restait sans voix, elle lui facilita les choses en raccrochant.

En arrivant sur l'autoroute, Astrid jeta un regard à l'horloge du tableau de bord. Il fallait compter huit heures pour atteindre Saint-Jean-de-Luz. Elle serait en avance de quelques heures. Mikel avait écrit :

On fera comme tu voudras, on en parlera à Lola ou bien on le lui cachera. C'est toi qui décideras. Je serai au kiosque à musique de Saint-Jean-de-Luz à 22 heures, le mardi 22, le lendemain de ma libération. On prendra le train de nuit pour Paris.

C'était le ton assuré, entendu de cette dernière lettre qui avait fini par convaincre Astrid de ne pas aller rejoindre Mikel. Elle avait sincèrement cru sa décision arrêtée, jusqu'à l'instant où elle avait vu le train de Lola s'éloigner en ondulant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 12

Lola, dans un état second, regardait par la vitre de l'autocar. Où que se portent ses regards, elle voyait ses souvenirs déployés telles de mélancoliques banderoles. Là, par exemple, en contrebas, parmi les peupliers bordant les eaux brunes et apathiques de la Bidassoa. C'était pendant sa seizième année, en hiver. Accroupie à côté de Mikel, elle se penchait contre lui pour se réchauffer.

Il est là, lui soufflait-il. Tu le vois ?

Non. Où ça ?

De l'autre côté, à gauche de la cabane. Là, il bouge. Tu le vois ?

Non. Oh, Mikel, où ça ?

Tu ferais une drôle d'éclaireuse, petite Lola. Le voilà parti, maintenant.

C'était un membre d'une unité spéciale de la *Guardia Civil*, en patrouille. On les débarquait par hélicoptère et ils passaient les collines au peigne fin, à la recherche des dissidents qui avaient pris le maquis et tentaient de passer la frontière. Ils portaient des tenues de camouflage et vivaient en plein air, par tous les temps, pendant des semaines. C'étaient eux qui, deux ans plus tard, allaient capturer Mikel; et pourtant Lola, à sa grande honte, ne pouvait se rappeler le nom de cette unité.

Le soleil du matin lui brûlait déjà la joue à travers la vitre. Elle se leva pour aller s'asseoir de l'autre côté du car, au premier rang, à la

droite du conducteur. La plupart des passagers étant descendus à Hemani, trois sièges seulement restaient occupés lorsque le car commença de monter à l'assaut des hautes collines. Assise trois rangées derrière Lola, une gitane aux cheveux rouges de henné, aux yeux soulignés d'ombres profondes, tenait dans ses bras un grand sac de linge à rayures rouges et bleues, rempli à craquer. Un jeune type dormait comme un loir sur la banquette du fond. D'où elle était installée, Lola ne pouvait apercevoir que ses lourdes bottes, mais elle l'entendait ronfler.

Avant de monter dans cet autocar, elle était entrée distraitement dans un bistrot de Donostia, où elle avait pris une tasse de café et un croissant au bar. C'est seulement une fois montée à bord du car qu'elle avait reconnu ce bistrot. Celui où Mikel et elle étaient venus après avoir placé leur première bombe.

Comme c'était un dimanche, le bâtiment des archives était fermé. On leur avait garanti qu'il s'agissait d'une bombe de protestation, qu'on ne voulait faire aucune victime. Ils devaient la poser sur un rebord de fenêtre, côté nord. C'était le printemps, et les arbres du square regorgeaient de fleurs roses. Lola n'avait que quinze ans, mais Mikel ne le savait pas encore; elle paraissait assez âgée pour être sa petite amie. Il l'entourait de son bras; quant à la bombe, il l'avait cachée sous son anorak. Elle n'avait pas peur, puisqu'il l'accompagnait. En observant son visage, elle pouvait voir que toute l'attention de Mikel était en éveil; mais elle ne se rendait guère compte de ce qu'ils étaient en train de faire. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il l'entourait de son bras comme s'ils formaient un vrai couple. Ils s'arrêtèrent sous la fenêtre du bâtiment des archives. Lola sentit la pression de la bombe contre ses côtes lorsque Mikel l'embrassa, mais elle s'en fichait. Comme il tremblait de tout son corps, elle était consciente que Mikel avait peur, mais elle-même ne craignait rien parce qu'elle se trouvait dans ses bras et qu'il lui écrasait la bouche de ses lèvres, et elle se moquait pas mal que la bombe risque de les réduire en bouillie d'un instant à l'autre. Puis Mikel s'était écarté brusquement, et il avait sorti la bombe de dessous sa veste pour la placer sur le rebord de la fenêtre.

Ils avaient entendu la déflagration depuis l'intérieur du café. Lola n'avait pas réfléchi à ce que ça signifiait. Toute à leur sortie du dimanche matin, elle n'envisageait pas la possibilité que cette prétendue bombe de protestation puisse arracher le bras de quelqu'un. Au moment de l'explosion, elle regardait simplement le visage de Mikel, comme si elle attendait un signal. Il lui avait souri, et elle lui avait rendu son sourire. On aurait pu lire tout leur avenir dans ce sourire de Lola.

Le car venait de s'arrêter à mi-hauteur d'une colline et, apparemment, au beau milieu de nulle part. Des deux côtés de la route, Lola n'apercevait que des pins. Elle chercha en vain un arrêt d'autocar, ou un signe quelconque de vie humaine. La gitane descendit du véhicule, en serrant toujours contre elle son sac volumineux.

C'était Txema qui leur avait donné leurs instructions concernant cette mission au bâtiment des archives, le grand Txema Egibar, l'ami et le mentor de Mikel. Lola n'aimait pas Txema. Ce n'était pas tant qu'il soit hostile aux femmes ; il ne les voyait même pas. Autrefois, elle avait l'habitude d'accompagner Mikel lorsqu'il allait se suspendre aux lèvres de Txema afin de recueillir le miel inestimable de sa sagesse politique. Chaque fois qu'elle hasardait une remarque, le regard de Txema la survolait un instant avant de revenir se poser sur Mikel, comme si Lola s'était contentée d'émettre un bruit perturbant. Mais le principal motif de la haine que Lola vouait à Txema, c'était qu'en dépit de tous ses crimes de sang, il n'avait passé que neuf mois en prison. Et en France, encore. Puis, en mille neuf cent quatre-vingt-deux, alors que Mikel croupissait depuis trois ans au fond d'une geôle espagnole, Txema avait été libéré par les autorités françaises. Appartenant au triumvirat qui dirigeait le comité exécutif, il était réclamé par le gouvernement espagnol afin de négocier le démantèlement de la branche militaire. Mikel n'avait jamais ressenti autant d'espoir qu'à ce moment-là. Txema lui avait promis que sa libération serait un des points inscrits à l'ordre du jour, que ce n'était qu'une question de mois. Ensuite, lorsque Txema avait insisté auprès de Lola sur le mal qu'il s'était donné, elle n'en avait pas cru un traître mot. Elle trouvait que tout, chez ce type, respirait l'envie. Il avait été

le premier de leur génération à rentrer dans le rang pour jouer le jeu de la politique traditionnelle. Lola était persuadée qu'il ne tenait pas à être éclipsé par Mikel.

Ils approchaient du village. L'autocar tanguait dans les virages en épingle à cheveux. Le chauffeur avait remonté ses manches pour manœuvrer le volant, et Lola voyait jouer les muscles de ses bras. Elle se pencha en avant pour lui parler.

Est-ce qu'on s'arrête à Vera ?

Il lui jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

C'est toi ? Lola ?

Elle lui adressa un sourire rayonnant.

Paco !

Le chauffeur lui tendit la main, et Lola se leva pour la serrer. Il en profita pour l'attirer vers lui, et elle lui fit une bise sur la joue.

Non, on s'arrête pas à Vera, répondit-il, les yeux rivés sur la chaussée. Bon Dieu, Lola. C'est pas trop tôt. Ça fait combien de temps ?

Je suis revenue il y a cinq ans, lorsque ma mère est sortie de l'hôpital, mais je ne t'ai pas vu. Tu étais à Bilbao.

J'ai été viré depuis. Tu es ravissante, lui lança-t-il en reportant son regard vers la route. Comment va ta sœur, la grosse tête ?

Astrid va bien. Elle est chirurgienne qualifiée, maintenant.

Oui, c'est ce que j'ai entendu dire. Et toi ? La danse ?

Je suis prof. Quand on ne sait pas, on enseigne, ajouta-t-elle avec un sourire.

Pas d'accord. J'enseigne le chant, et je chante pas mal.

Elle lui effleura l'épaule.

Tu as une belle voix, Paco.

Paco lui raconta la perte de son emploi à la conserverie de Bilbao, et les longs mois de chômage sur la côte. Tout en l'écoutant, Lola l'observait. Il avait le teint lisse et pâle, des yeux d'un noir liquide, des lèvres de femme, vermeilles, pleines. Quand il parlait, le rouge lui montait aux joues. Amoureux de Lola depuis l'époque où ils allaient ensemble à l'école, Paco n'avait jamais paru lui tenir rigueur de ce qu'il éprouvait pour elle.

En me réveillant un matin, j'ai su que j'étais pas à ma place, là-bas. Ma place, c'étaient les montagnes, Lola. C'est ce que j'ai ressenti. Je savais que là-bas j'aurais toujours l'impression de manquer d'air, alors voilà, je suis revenu.

Paco confia à Lola combien il aimait sa vie au village. Il dirigeait la chorale, maintenant, quinze hommes et dix garçons qui interprétaient des chants polyphoniques dans les églises, au nord et au sud de la frontière; ils avaient même chanté dans la cathédrale de Saint-Jean-de-Luz avec un chœur philippin de renommée internationale.

J'ai entendu dire que Mikel était sorti, finit-il par déclarer.

Oui.

Vous êtes encore ensemble ?

Oui, Paco. Mais je ne sais pas où il est. Lola baissa la voix. Je crois qu'il se cache.

Pourquoi ?

Je ne sais pas. Il y a des gens qui le cherchent, ils sont venus chez sa mère.

Le visage de Paco parut se fermer. Il secoua la tête.

Demande à Txema. S'il y a quelqu'un qui a des chances d'être au courant, c'est lui. Il est au village, aujourd'hui. Txema reçoit le mardi et le mercredi.

Il *reçoit* ?

Il est maire. Tu savais pas ?

Non. Depuis quand ?

Depuis les élections de novembre dernier. Ta mère t'en a pas parlé ?

Maman ne dit plus grand-chose, ces temps-ci. Lola était incertaine des sentiments de Paco à l'égard de Txema. C'est un bon maire ? lui demanda-t-elle.

Il fit un grand sourire.

Très bon. Il m'a bombardé chef de la chorale. Paco marqua une pause. Écoute, je pense pas qu'il soit pire que les autres.

Un peu plus imbu de lui-même, peut-être, suggéra Lola.

Paco sourit.

L'autocar s'était arrêté. Lola regarda un troupeau de chèvres traverser la route dans un concert de clochettes.

Comment va Maïté ? demanda-t-elle à Paco.

Elle va bien.

Et toi ? Est-ce que tu es marié ?

Paco leva une main, la paume tournée vers le troupeau de chèvres, avant de faire repartir le car.

Elle a épousé Koldo. Ils ont un restaurant à Zumaya, c'est dans tous les guides touristiques.

Toi, ça ne t'intéresse pas de te marier, Paco ?

Quand Maïté est partie, j'ai réalisé que ce que j'aimais le mieux chez elle, c'était son silence. À part toi, Lola, j'ai jamais rencontré une femme qui me donne envie de passer plus de vingt minutes par jour avec elle.

Lola assena un coup de poing sur le haut du bras de Paco, en visant le nerf, comme il le lui avait appris. Elle l'observa pour s'assurer qu'elle l'avait touché au bon endroit. La douleur mettait toujours quelques instants à se déclarer. Il sourit, et se frotta le bras.

Excellent, admit-il.

Oh, regarde ! Un terrain de jeu ! Ils étaient en train de franchir le pont de pierre qui menait au village. On avait construit un terrain de jeu à l'emplacement de l'ancienne gare routière. Regarde, Paco, je n'arrive pas à y croire ! Il y a tellement d'enfants. D'où est-ce qu'ils viennent tous ?

Ça a changé, par ici, et les gens reviennent. Dieu sait comment Txema s'y est pris, mais il a réussi à convaincre le gouvernement d'implanter chez nous l'école des guides de montagne, et le village est devenu un vrai centre pour ce qu'on appelle les éco-touristes. Tu peux pas les rater, avec leurs shorts et leurs chaussures de marche, et leurs grands sacs sur le dos. Ils débarquent de partout : d'Amérique, d'Italie, de France. Ces gens-là sont bourrés de fric, pourtant ils aiment crapahuter un peu. Paco fit une pause. Tout le monde est pas enchanté, Txema a des ennemis ; n'empêche qu'ici, c'est la prospérité.

Lola constata que les rues étaient plus animées, et que les passants avaient un air moins languissant. Ils s'avançaient d'un air déterminé dans les rues. Paco avait raison ; c'était prospère. Un bon endroit pour élever un garçon. Puis elle pensa à Astrid, toute seule à Paris, et son humeur s'assombrit.

Paco la déposa devant la mairie. Elle dut lui promettre qu'ils prendraient un pot ensemble dans la soirée. Avec ou sans Mikel, précisa-t-il. Lola lui fit au revoir de la main tandis qu'il emmenait son dernier passager, le jeune homme endormi sur la banquette du fond, vers le terminus situé devant l'école des guides de montagne.

Alors que Lola tournait les pages d'un magazine dans la salle d'attente de la mairie, des cris lui parvinrent par les fenêtres ouvertes, et elle leva la tête pour mieux écouter. Encore des enfants. Ils jouaient sur le terrain de pelote basque situé en contrebas. Elle entendit les hirondelles qui, de leur étrange sonar, paraissaient rassembler l'appel des gamins pour l'entraîner avec elles dans les profondeurs du ciel des montagnes. Quelque temps auparavant, elle avait écrit :

Je n'ai pas envie d'enfants, Mikel. J'ai envie de tes enfants. C'est un désir si profond en moi que c'en est comme un savoir. Rien ne pourrait me l'enlever.

Mais cette lettre, elle ne l'avait pas envoyée.

Le magazine était un guide touristique de la région. Lola contempla les pittoresques photographies de son village, ainsi que des vallées et collines environnantes où elle avait passé son enfance, sans que rien de tout cela ne suscite en elle un quelconque sentiment de familiarité.

La désignation par l'UNESCO de cette région unique en son genre comme réserve de la biosphère a contribué à maintenir le précieux équilibre entre la diversité biologique et le développement économique et culturel. À partir de là, le Plan d'harmonisation et de développement de l'activité sociale et économique nous a permis d'atteindre notre objectif de « développement durable ».

Lola retourna la revue pour voir qui pouvait être ce « nous » : Eusko Jaurlaritza, le gouvernement basque. Après l'avoir rejetée sur la table

voisine, elle leva les yeux vers l'horloge. Ça faisait presque une heure qu'elle attendait. Elle se mit debout et ouvrit la porte pour aller jeter un coup d'œil dans le couloir désert. Guidée par un bruit de voix étouffé, Lola s'arrêta devant un bureau portant l'inscription : «Affaires culturelles». Après avoir frappé doucement, elle poussa la porte. Une femme était au téléphone. En apercevant Lola, elle sourit et leva une main. Elle avait les cheveux noirs, avec une frange acérée ; ses yeux bleus étaient maquillés comme ceux de Cléopâtre.

En attendant que la femme ait terminé, Lola examina les affiches accrochées aux murs. Il y avait une grande photographie d'un détail d'une arche gothique ; une autre d'un héron tenant un poisson dans son bec ; une autre encore, de trois pêcheurs démêlant leurs filets dans un port quelconque, que Lola ne reconnut pas. La femme raccrocha.

Oui ? Est-ce que je peux vous aider ?

J'attends le maire. Ça fait quarante minutes. Il sait que je suis ici ? La dame qui m'a fait entrer dans la salle d'attente a l'air d'être partie.

Ah, j'ai peur qu'il ne soit plus là. La femme jeta un regard à sa montre, en la tenant délicatement sur son poignet. Il avait un déjeuner.

Lola comprit soudain que Txema et cette femme couchaient ensemble.

C'est dommage. Comme je l'ai dit, ça fait un moment que j'attends. Je suis venue de Paris pour le voir.

La femme se redressa légèrement sur son siège. Elle prit un stylo posé sur son bureau.

De Paris ?

Lola hocha la tête.

Est-ce que je peux vous être utile à quoi que ce soit ?

J'ai peur que non. C'est personnel. Je suis une vieille amie. Est-ce que vous pourriez m'apprendre où il est allé déjeuner ?

J'aimerais pouvoir.

Vous vous appelez comment ? demanda aimablement Lola.

L'autre était maintenant sur ses gardes.

Lorea Molina.

Lola hocha lentement la tête. Manuela, la mère de Mikel, avait raison. Cette femme avait un visage dur.

Eh bien, Lorea, je ne vais pas vous faire perdre plus de temps, lui lança Lola en se dirigeant vers la porte.

Et vous, vous êtes ?

Lola. Dites juste que Lola est passée. Vous pouvez lui signaler que je serai chez ma mère.

Lola parcourut hâtivement le couloir, descendit le large escalier de chêne et sortit du bâtiment. Elle s'arrêta au bas du perron de pierre. Un ballon de football roulait dans sa direction. Avant de passer son chemin, Lola le renvoya aux garçons d'un coup de pied. Qui était cette Lorea Molina ? Quand Manuela avait mentionné son nom, ça lui avait déjà rappelé quelque chose. Une fois assise sur le muret de pierre qui entourait le terrain de *pelota*, Lola prit conscience de l'étrange clarté de son esprit, des picotements de son corps engourdi. Les sensations familières de la peur. Elle se leva, et se dirigea vers la rue qui menait au bistrot de Txema.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 13

Face au flot des voitures qui changeaient lentement de voie à l'approche de l'autoroute, Kader, debout sous le soleil brûlant, brandissait de son bras valide le panneau qu'il avait confectionné. Il aurait volontiers rabattu le capuchon de son survêtement pour se protéger du soleil, mais il savait que c'était le meilleur moyen pour que personne ne s'arrête. Déjà qu'il craignait d'avoir épelé Marseille de travers. Oscillant légèrement dans la poussière et les vapeurs d'essence, Kader essayait de se concentrer sur les visages des conducteurs, mais ses yeux se fermaient involontairement à chaque vague de nausée. Dans sa blessure, à laquelle son T-shirt était maintenant collé, le sang battait à contretemps du martèlement qui lui résonnait dans le crâne.

Ce fut tellement bon, de tomber. Kader vit le grand ciel bleu tournoyer au-dessus de sa tête, puis se réduire à la taille d'un cachet d'aspirine, et disparaître. À aucun moment, il ne cessa de percevoir le son de cette voix féminine. Elle avait un accent. Qu'est-ce que ça pouvait être, comme accent ? Italien ? Quand son visage apparut à Kader, il lui sourit. Un vrai canon. Plus toute jeune, mais quand même une bombe italienne. Ses yeux étaient baissés vers lui. Il la contempla pendant un bon moment, sans pouvoir ni vouloir retrouver la parole, et découvrit qu'il pouvait suivre les pensées de cette femme en examinant le haut de son visage, autour des yeux. Là, juste entre les

sourcils sombres, il distingua de l'inquiétude ; puis, quelque chose se produisit au niveau de son front, comme sous l'effet d'un fer à repasser invisible, et Kader détecta du soulagement. Dans le rétrécissement de l'espace situé entre les paupières et les sourcils, il lut qu'elle était en train d'établir une sorte de liste de contrôle. Ah, elle venait de repérer le regard de Kader. Une lueur de méfiance dans ses yeux, et c'était déjà fini. Alors qu'il se demandait comment cette femme pouvait se balader comme ça avec toutes ses émotions badigeonnées sur la figure, là où tout le monde pouvait les voir, Kader remarqua qu'il ne se sentait plus malade. En fait, ça faisait même un bail qu'il ne s'était pas senti aussi bien. La femme avait placé une main derrière la nuque de Kader pour pouvoir soulever sa tête du sol. Maintenant qu'elle la remuait un peu, il se sentait la tête légère, incroyablement légère, comme un ballon flottant dans les airs au bout d'une ficelle ; et cette ficelle, c'était la femme qui la tenait.

Vous pouvez vous tenir debout ? Vous n'avez rien de grave.

Ce film plaisait à Kader. Il n'avait pas envie de bouger.

Essayez de vous lever. Vous ne devriez pas rester au soleil, vous êtes déshydraté.

Et vous, qu'est-ce que vous êtes ? Infirmière ?

La femme lui passa un bras sous le dos, et il grimaça de douleur en sentant sa blessure se rouvrir.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle entreprit de dégager le bras de Kader de sa veste de survêtement.

Quel âge vous avez ? lui demanda-t-il. Il pouvait sentir la pression de ses doigts au-dessous de la blessure.

Quarante-deux ans. Quand est-ce que ça vous est arrivé ? l'interrogea-t-elle.

Vous êtes belle.

C'est un coup de couteau ? voulut-elle savoir.

Vous êtes flic ?

C'est à peine si le muscle a été touché.

Kader tourna la tête pour voir. Elle avait écarté le T-shirt, et la blessure s'était remise à saigner. Il regarda la femme, en se demandant

si elle était impressionnée, et en se disant que ça lui arrivait peut-être de coucher avec des jeunes.

Je vais vous emmener à l'hôpital le plus proche. Ils vont vous recoudre.

Il lui agrippa le poignet avec force.

Je vais pas à l'hosto. Je vais à Marseille.

Cette autoroute va à Bordeaux. Pas à Marseille.

Sans déconner ?

Elle hocha la tête, et accrocha derrière son oreille une mèche de ses cheveux noirs qui s'était libérée.

Bordeaux, maugréa-t-il. Je pourrais aussi bien aller à Bordeaux. C'est pas une mauvaise équipe. Vous allez à Bordeaux ?

Je vais en Espagne.

Vous êtes espagnole. Je vous prenais pour une Italienne.

Essayez de vous relever, s'il vous plaît.

Il se laissa installer sur le siège du passager. Dans le rétroviseur extérieur, il regarda les jambes de la femme qui faisait le tour de la voiture pour aller mettre le sac de Kader à l'intérieur du coffre. Ça lui plaisait, de se retrouver dans la voiture de cette femme, sur le siège du passager. On pouvait en penser ce qu'on voulait, mais c'était agréable. Il ferma les yeux.

Quand il les rouvrit, elle était assise à côté de lui derrière le volant, et fouillait dans une boîte en plastique bleu qu'elle avait posée sur ses genoux. Une sorte de trousse de secours, pour administrer les premiers soins. Kader referma les yeux. L'Espagne. Ça, c'était une idée. Amadou et Aïcha en Espagne. Il ne connaissait personne de là-bas. Leur musique était nulle, mais à part ça, ils avaient des plages. De nouveau, il ouvrit les yeux.

Comment vous vous appelez ? demanda-t-il. Les mots avaient du mal à sortir de sa bouche desséchée.

Elle prit un rouleau de gaze.

Je vais désinfecter votre blessure et vous mettre un pansement. Ensuite, je vous déposerai à la première station-service qu'on trouvera.

Kader ne discuta pas.

Je suis pas recherché par les flics, déclara-t-il.

Ça ne me regarde pas, répondit-elle sans se tourner vers lui. Elle découpait la gaze au moyen d'une paire de grands ciseaux argentés. Il trouvait ça bien, qu'elle y mette du soin. Alors qu'elle trempait la gaze dans du liquide rose contenu dans une bouteille en plastique, il remarqua le lourd bracelet d'argent qui se balançait à son bras. Il regarda rouler le muscle long et mince sous la peau d'un brun jaune ; c'était la couleur de la peau de Kader quand il n'était pas bronzé.

Donnez-moi votre bras, lui ordonna-t-elle. Ça ne fera pas mal.

Il la regarda nettoyer la plaie au moyen du morceau de gaze replié. Le liquide rose sentait le chlore. La gaze ne tarda pas à être entièrement brunie par le sang de Kader. La femme avait des mains petites, aux ongles coupés court. Une fois nettoyée, la blessure consistait en une incision d'une netteté parfaite ; Kader trouva que ça ressemblait à une tranche de pastèque.

Si on ne vous met pas de points de suture, vous aurez une grande cicatrice.

Kader lui fit un grand sourire.

Cool, répliqua-t-il. Mais elle ne le regarda pas. Je suis pas recherché par les flics. Je le jure.

Ce n'est pas mon problème.

Je vais en Espagne.

Eh bien, pas moi.

C'est ça, ouais.

Elle découpa encore un peu de gaze, pour l'appliquer sur la blessure.

J'ai changé d'avis, lui expliqua-t-elle en déchirant un morceau de sparadrap, avant de mettre le pansement. Je vais m'arrêter à une dizaine de kilomètres d'ici. Il y a une station-service juste avant la sortie, et à partir de là vous pourrez trouver une voiture.

Changé d'avis, mon cul. Vous tenez pas à vous retrouver avec de la racaille arabe dans votre caisse. J'ai pas raison ?

La femme le regarda dans les yeux. Elle avait des yeux sombres, encore plus noirs que ceux de la sœur de Kader, mais brillants.

D'accord, j'ai pas raison, fit-il en levant les mains. Je vois que j'ai pas raison.

Je vais vous donner une petite réserve pour que vous puissiez changer le pansement. À partir de demain, vous pourrez laisser la plaie à l'air libre. Vous aurez votre cicatrice, et tout ira bien. Tendez le bras.

Il la regarda lui enrouler un morceau de fin bandage autour du bras. Elle avait la bouche entrouverte, et son souffle lui chatouillait la clavicule. Une sensation de chaleur commença à remonter de l'aîne de Kader vers son visage. Il n'osait pas respirer, de peur de déranger quelque chose. Quand elle eut fini, elle se cala dans son siège.

Allons, c'est quoi, votre nom ?

Astrid.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Espagnol ?

Je crois que c'est suédois, mais il y a une célèbre chanteuse brésilienne appelée Astrid. Mon père était fan de cette chanteuse, alors il m'a donné son nom.

Chanmé, fit-il. Vous me demandez pas mon nom, à moi ?

Astrid était en train de ranger son matériel.

C'est Karl, poursuivit-il.

Elle haussa les sourcils.

Drôle de nom pour un Arabe.

Pas plus drôle qu'Astrid pour une Espagnole.

La femme baissa les yeux vers sa boîte pour cacher son amusement. Il se rendit compte qu'il avait envie de voir ses dents, mais ce n'était pas évident de lui dire, Montrez-nous vos dents, ma petite dame.

Elle se retourna et se pencha vers la banquette arrière pour ranger la boîte.

Tenez, dit-elle en lui tendant une bouteille d'eau. Vous devriez boire.

Vous êtes mariée ?

Oui.

Kader la regarda poser sa main sur la clé de contact. Il n'était pas pressé de partir.

Où il est, votre mari ?

Tenez-vous tranquille, et buvez.

Et elle est où, votre alliance ?

Je n'en porte pas. Je suis chirurgienne.

Kader émit un sifflement.

Si vous êtes chirurgienne, vous pouvez me recoudre.

Je n'ai pas ce qu'il faut avec moi. Buvez, maintenant.

Kader renversa la tête en arrière et obéit.

Astrid regarda se déplacer la pomme d'Adam du garçon. Sa peau était tellement douce qu'il n'avait sans doute même pas besoin de se raser. Il engloutit l'eau minérale jusqu'à ce qu'elle se mette à lui couler sur la mâchoire et dans le cou. Lorsqu'il eut fini, il lui rendit la bouteille vide, qu'elle jeta sur la banquette arrière avant de remettre le contact, puis de revenir en marche arrière jusqu'à l'autoroute. Elle ressentait de la gratitude envers ce garçon. En l'apercevant au bord de la route, elle s'était comme réveillée. Astrid s'émerveillait de l'espèce d'hébétude qui lui avait permis d'abandonner son poste, de raccrocher au nez de Chastel et de prendre sa voiture pour sortir de Paris. Elle était effrayée à l'idée qu'elle aurait pu conduire tout du long jusqu'à Saint-Jean-de-Luz sans être arrêtée par le réel. Une force arbitraire était intervenue. Astrid décida sur-le-champ d'aller voir Régis Aubry, à Orsay. Elle lui poserait des questions sur ses recherches. Le temps que Régis ait fini de lui parler de cette nouvelle molécule immunocompétente, elle était sûre qu'il serait trop tard pour aller retrouver Mikel.

Elle lança un nouveau regard à son passager. L'arête de son nez avait subi au moins une fracture.

Allez, Astrid, plaidait-il sans la regarder. Emmenez-moi avec vous en Espagne. Ça vous distraira. Je vous raconterai toutes mes aventures.

Il ne peut pas y en avoir beaucoup. Vous n'êtes pas assez vieux pour ça.

Devinez mon âge, la défia-t-il en se frappant la poitrine du plat de la main. Allez-y.

Elle lui jeta un coup d'œil.

Dix-sept ans ? Dix-huit ?

Vingt et un, répondit-il triomphalement.

Vous mentez.

On est deux, alors.

Pourquoi ?

L'histoire du mari, dit-il en s'enfonçant plus profondément dans son siège. Il se mit à tambouriner en rythme sur ses cuisses. Y en a pas. Il est mort ou divorcé, je dirais.

Et vous, Karl ? Vous avez une petite amie ?

Il lui adressa un large sourire, épanoui et généreux. Visiblement, il avait appris à s'en servir. Astrid remarqua que ses dents de devant se chevauchaient légèrement. Peut-être, se dit-elle, ce sourire avait-il émergé intact de son enfance.

D'où est-ce que vous êtes ? lui demanda-t-elle.

De Nanterre.

Et vos parents ?

D'Algérie.

Quel coin ?

Pourquoi, vous connaissez ?

Je connais un peu Alger.

Mon père est d'Alger, et ma mère, elle est kabyle. Elle vient d'un village dans les montagnes.

Ça vous arrive d'y retourner ?

Pourquoi j'y retournerais ? Vous lisez pas les journaux ? C'est le bordel, là-bas. Des gens qui se font découper la tête à la scie. Des flics en cagoule qui démolissent votre porte à coups de pied au milieu de la nuit. Non, merci. D'où vous venez, en Espagne ?

D'un petit village du Pays basque.

Il secoua la tête.

Jamais entendu parler. Basque. C'est pas là qu'ils font la soupe de homard ?

Elle prit un air incrédule.

Bisque, rectifia-t-elle. Bisque de homard.

Vous avez souri ! Je les connais, les Basques. Ils posent des bombes. Je sais pas où ni pourquoi, remarquez.

L'Espagne. Ils veulent être indépendants par rapport à l'Espagne.

Topez là ! s'exclama-t-il en lui tendant la main. On est tous les deux d'une race opprimée. Basques, Berbères, Kabyles... Quelle différence ?

Astrid lui tapa dans la paume, mais il garda sa main dans la sienne et la contempla. Il avait des yeux pâles, couleur de miel. Elle dégagea ses

doigts d'une secousse.

Nous y voilà, annonça-t-elle en s'arrêtant devant la station-service.

Son jeune passager s'affaissa dans son siège, en plongeant les mains tout au fond des poches de sa veste de survêtement.

Merde. Vous pouvez pas me laisser dans ce trou. Regardez. C'est un restau de routiers. Je vais me faire violer.

S'il vous plaît, dit-elle.

Un *S'il vous plaît* qu'il trouva décourageant.

Dites-moi la vérité. Vous allez où, en fait ?

La note pathétique qui venait de percer dans sa voix créait un climat pénible. Astrid n'avait plus qu'une hâte, c'était de le voir descendre de sa voiture.

Je vais au campus de l'université d'Orsay, département de biologie moléculaire. Je vais parler avec un collègue, et puis je ferai demi-tour et je reviendrai sur Paris.

Très bien, alors, madame Astrid-la-Chirurgienne. Dites-moi juste quel genre de chirurgienne vous êtes, au cas où j'aurais besoin de me faire opérer un jour.

Je suis spécialiste du foie, répondit-elle.

Et qui je devrai demander, le jour où mon foie va me lâcher ?
Dr Astrid quoi ?

Arnaga.

Alors, merci et salut, Astrid Arnaga, lança-il. Ç'a été un plaisir.

Kader ouvrit la portière et sortit. Impatiente de se dérober à la désolation de ce brusque départ, Astrid redémarra aussitôt, tout en surveillant le rétroviseur extérieur pour le regarder s'en aller. Il avait une démarche chaloupée de délinquant aux grandes jambes. Un frisson la parcourut, et elle éteignit l'air conditionné.

Il était quatorze heures quand Astrid traversa la grande pelouse d'Orsay. Deux étudiants, chacun plongé dans sa lecture, étaient assis côte à côte à l'ombre parcimonieuse de l'araucaria planté au beau milieu du gazon. Sa forme pointue se reflétait à de nombreux exemplaires dans le verre fumé de l'immeuble prismatique qui abritait les laboratoires de recherche. Lorsqu'elle passa sous le portique,

Astrid s'y refléta elle aussi, mais en version raccourcie. Peu après, ses proportions lui étaient rendues par la caméra vidéo de la réception.

La jolie jeune femme en tailleur bleu marine assise derrière le bureau d'accueil lui adressa un sourire interrogateur. En l'apercevant, Astrid regretta le précédent réceptionniste, un type d'âge mûr, à peu près aussi souriant qu'un gardien de musée, qui levait à peine les yeux de son magazine de mots croisés en tendant leur badge aux visiteurs.

Est-ce que le professeur Aubry vous attend ?

Pour autant qu'Astrid le sache, Régis n'était pas professeur.

Non. Non, il ne m'attend pas.

La jeune femme entrouvrit la bouche et coinça le bout de sa langue entre ses dents.

Je vais l'appeler, alors. Nom ?

Dr Arnaga.

Astrid la regarda faire descendre le bout de son crayon, côté gomme, le long de la liste de noms.

Et une pièce d'identité, s'il vous plaît, ajouta la jeune femme sans lever les yeux.

Qu'est-ce que c'était que cet endroit ? Interpol ? Astrid tendit sa carte de séjour.

Merci, chantonna la réceptionniste. Je suis bête, ça doit être au début, non ? Nous y voilà : Aubry. Poste 297.

La jeune hôtesse inclina la tête sur le côté et prit un air mélancolique en écoutant la sonnerie. Quand Aubry lui répondit qu'il allait venir à l'accueil, elle vit dans cette réponse la confirmation de ses soupçons. La femme qui se tenait devant elle était une intruse.

Si vous voulez bien vous asseoir. Le professeur descendra dès que possible.

Il n'est pas professeur.

Je vous demande pardon ?

Aubry n'est pas professeur. Je suis sûre qu'il ne serait pas enchanté de vous entendre lui donner ce titre.

La réceptionniste ouvrit la bouche pour protester, sembla retenir son souffle un instant, puis, avec un sourire indulgent, ramena son crayon vers la liste de noms posée sur le bureau, avant de s'absorber dans une annotation imaginaire.

Maintenant apitoyée, Astrid lui tourna le dos et observa par une vitre triangulaire, en verre fumé, une pie qui se posait sur la pelouse. Une pie, tant pis... Astrid cracha discrètement.

Astrid ?

La voix de Régis avait toujours été trop douce. Astrid se retourna. Il avait les mains dans les poches de sa blouse blanche, et ses épaules étaient soulevées. Une posture peu favorable aux grandes embrassades. Astrid lui serra le bras, juste à l'endroit où elle avait pansé Karl, et lui sourit.

Régis.

Ça ne serait pas venu à l'idée de Régis de lui sourire en retour. Ses yeux de fouine tressaillaient dans leurs orbites.

Tu as déjeuné ? lui demanda-t-il.

Non.

On va à la cafét' ?

En partant, Astrid adressa un hochement de tête discret à la réceptionniste, afin d'ameublir un peu le terrain en prévision de leur prochaine rencontre.

Ils traversèrent la pelouse pour gagner le bâtiment principal ; Astrid n'aperçut nulle part les étudiants qui lisaient sous l'arbre quelques minutes plus tôt. Dans l'ascenseur qui l'emmenait au sous-sol avec Régis, elle éprouva le besoin de lui expliquer ce qu'elle faisait là.

J'étais en train de rouler vers le sud, et j'ai eu l'idée de faire un saut pour voir où tu en étais.

Régis haussa les épaules.

Oh, tu sais. Ça ne bouge pas beaucoup.

Astrid hocha la tête, en se rappelant que Régis ne ressentait aucune curiosité pour le comportement des êtres humains. La porte de l'ascenseur s'ouvrit.

Chez les souris non traitées, précisa-t-il, on voit quelques belles occlusions vasculaires par hypertrophie des cellules endothéliales.

Belles ? s'interrogea Astrid. Drôle de terme pour décrire cette longue agonie. Elle sortit de l'ascenseur derrière Régis, qui développa son sujet tandis qu'ils s'avançaient dans le couloir carrelé de blanc.

La molécule fait son boulot, il n'y a pas de doute là-dessus. Mais ce qui n'est pas clair, avoua-t-il en poussant les portes à battant de la

cafétéria vivement éclairée, c'est ce qu'elle fait d'autre. Régis, tout en se dirigeant vers les plateaux de nourriture, s'était à moitié retourné vers Astrid. Chaud ou froid ? Il y a le buffet de crudités, ou alors le plat du jour. C'est un plat chaud.

Je prendrais bien quelque chose comme une salade.

Ils se séparèrent après s'être emparés chacun d'un plateau. Astrid s'approcha du présentoir du milieu, une espèce de mangeoire décorée de gerbes de blé et remplie de salades diverses. Quand elle eut fini de payer, Régis était déjà à table, en train de saler son veau Marengo. Elle s'assit en face de lui.

Je ne sais pas à quoi tu t'attends, reprit-il entre deux bouchées. Mais ce que je peux te dire, c'est qu'on observe l'effet de suppression à tous les coups.

Au ton de sa voix, elle devina qu'il n'avait pas respecté le protocole expérimental qu'elle lui avait recommandé. Quelques questions plus tard, elle savait qu'elle ne s'était pas trompée. Pas question néanmoins d'afficher toute sa déception.

J'avais espéré que tu reprendrais les recherches de Cambridge, en laissant une fenêtre thérapeutique après le premier rejet. Et qu'on pourrait se concentrer sur la tolérance plutôt que sur le rejet.

Elle regretta aussitôt d'avoir dit « on ».

Personne ne prend ça très au sérieux, par ici. Personnellement, je n'ai pas vu beaucoup d'exemples de ta fameuse « tolérance clinique ».

Voilà qu'il boudait, à présent. Astrid oubliait toujours à quel point il était susceptible. Elle n'avait pas envie de se lancer dans une dispute. Ses pensées dérivèrent vers le jeune Arabe qu'elle avait déposé devant le relais routier.

Eh bien, explique-moi comment ça marche, suggéra-t-elle.

Il n'en fallait pas plus pour le lancer. Astrid connaissait plus ou moins le fonctionnement de la nouvelle molécule ; c'était d'une simplicité splendide, qu'elle ne tenait pas à voir noyée dans les détails. Pendant que Régis pontifiait, elle observa un moment sa bouche avant d'entamer la salade de lentilles, en hochant la tête aux intervalles appropriés. Comme la cantine était en train de se vider, elle jeta un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur, derrière Régis. Seulement quatorze heures trente. Astrid commença à ressentir une désagréable

sensation de lourdeur dans les jambes, qui lui était familière depuis l'enfance; une sensation étroitement associée à l'envie de se trouver ailleurs.

Kader retira sa veste de survêtement pour la nouer autour de ses hanches. Il était enchanté du bandage que la femme lui avait fait; il appréciait la propreté et la blancheur du tissu contre sa peau, et le fait que ce soit elle qui l'ait mis là. Tout en marchant au bord de la chaussée, il jetait de temps en temps un regard au pansement, afin de vérifier qu'il ne se salissait pas. S'étendant toute droite devant lui, la route brûlante dégringolait au fond d'un ravin boisé avant d'en remonter la pente raide, au sommet de laquelle se trouvait l'université d'Astrid. Kader avait pris un risque en laissant ses affaires dans le coffre de la voiture, mais ça en valait la peine. À ses yeux, à part le sac lui-même, le seul objet de valeur en jeu était le Discman d'Amadou. Tout ce que Kader regrettait, c'était de ne pas avoir embrassé cette fille. Il était convaincu qu'il lui aurait fait une sacrée impression si seulement il l'avait embrassée, mais bon, l'occasion ne s'était pas vraiment présentée. Pendant qu'elle mettait le bandage, ç'aurait été relou.

En voyant plonger vers les bois frais, à travers les champs débordant d'herbe jaune, la route sur laquelle dansaient des ondes de chaleur, Kader décida de piquer un sprint. Il se sentait d'humeur triomphante. Ç'avait été tellement simple de retirer le nœud coulant qui l'étranglait; tellement simple de se barrer, de laisser derrière lui la cité, de laisser sa pleurnicheuse de mère, son père aussi faible que rigide, sa tête de mule de frangine; de laisser les travailleurs sociaux, le prof de karaté sympa, les flics à pied qui trimballaient tout leur attirail accroché au même ceinturon, menottes, gants, flingue, sifflet, matraque, et les flics en bagnole qui le débectaient plus que les sous-fifres en bleu parce qu'ils avaient la belle vie, à jouer aux cow-boys et aux Indiens toute la nuit et à boire du Chivas dans des tasses en matière plastique, tout en se plaignant toujours de la lenteur de leurs caisses et de l'ancienneté de leurs armes et du manque de gilets pare-balles. Kader ne pouvait pas les sacquer, avec leurs moustaches de bouffons et leurs vestes en cuir qui étaient déjà démodées au siècle dernier, et ces bottines de pédés qu'ils portaient tous en se prenant

pour Alain Delon, et ces putains de lumières bleues qu'ils aimaient tellement coller sur le toit de leur caisse, et puis la poursuite, lui en scooter et eux dans leur Peugeot de merde dont ils poussaient le moteur au maximum, ils n'en avaient rien à foutre, ils auraient peut-être enfin une bonne voiture si celle-là leur crevait dans les pattes, et puis l'interpellation, comme ils disaient dans leur patois à la con, ils le plaquaient contre la caisse s'ils se sentaient en forme ou bien par terre sur le ventre s'ils n'avaient pas tiré leur coup ce matin-là. Et puis, les insultes. Pitoyables, parce qu'ils avaient à peu près autant de répartie qu'un pitbull... Et Kader ralentit le pas, en repensant à El Niño. Vraiment, sans lui, il n'était pas grand-chose. Un Arabe de dix-neuf ans, pour être précis, avec un casier judiciaire et pas la moindre qualification. Néanmoins, il éprouvait de la reconnaissance envers son chien, parce qu'il voyait bien que sa disparition lui avait permis de partir. C'était le destin. Et cette chirurgienne était un ange.

Kader entra dans la petite baraque située à l'entrée du campus et montra son bras bandé au gardien en uniforme.

J'ai rendez-vous avec le docteur Arnaga. Biologie moléculaire. Elle m'attend.

Le gardien parut perplexe. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Kader était déjà ressorti.

Il trouva la Volvo d'Astrid garée dans un parking avec cinq autres voitures, à côté d'une grande pelouse. Kader essaya d'ouvrir le coffre. N'importe qui aurait pu lui piquer ses affaires, Astrid n'avait pas fermé à clé. Il regarda autour de lui, dans l'espoir de trouver un panneau indiquant le département de biologie moléculaire, mais il n'aperçut rien de tel. Après avoir envisagé de s'enfermer dans le coffre, il repoussa cette idée et décida de traverser la pelouse.

Lorsque Astrid se leva pour partir, la cafétéria était vide, à part le personnel. Il était quinze heures dix. Sur une serviette de table en papier rouge, Régis avait exposé à l'encre noire l'action de la nouvelle molécule, au moyen d'un de ces schémas tentaculaires dont les immunologistes sont friands. Astrid plia poliment la serviette illustrée et la glissa à l'intérieur de son sac à main. Dans l'ascenseur, ils ne se

parlèrent pas. Astrid étouffa un bâillement en examinant le plafond, tandis que Régis contemplait ses chaussures.

Alors qu'ils s'approchaient du bâtiment abritant le laboratoire, des cris leur parvinrent. Astrid reconnut la voix stridente de l'hôtesse d'accueil. La porte vitrée s'ouvrit violemment et Karl apparut, encadré par deux vigiles dont l'un avait l'air d'un enfant et l'autre d'un grand-père. La réceptionniste, qui les suivait, s'arrêta sur le seuil de son domaine, en lissant ses cheveux vers l'arrière et en essayant de retrouver son calme.

Touche pas le bras ! s'exclama Karl. Astrid ! Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Quelle bande de blaireaux. Touche pas le bras, j'ai dit ! Le jeune vigile qui le tenait légèrement par le coude le lâcha. Toi non plus, grand-père.

Le vieil homme jeta un coup d'œil à Astrid, qui hocha la tête et lui sourit. À son tour, il lâcha le bras de Karl. Régis, qui avait ouvert de grands yeux, eut beau se tourner vers Astrid, elle ne lui fournit aucune explication.

Merci, Régis, dit-elle en lui tendant la main. Ça paraît passionnant. On garde le contact.

Régis lui donna sa main à serrer. Du pouce, elle désigna le bureau d'accueil. Je vais juste reprendre ma carte. À un de ces jours.

Alors qu'elle s'éloignait, il la rappela.

Oh, Astrid. Je vais me pencher sur cette histoire de fenêtre thérapeutique. Je te tiendrai au courant.

Abruti, pensa Astrid. Elle se contenta de lever un bras, sans se retourner ; et, en passant devant Karl, elle ne lui accorda pas un regard. L'hôtesse avait repris sa place derrière son bureau. Astrid lui tendit son laissez-passer de visiteur et reprit sa carte de séjour.

Un petit conseil, lança-t-elle d'une voix douce qui obligea la jeune femme à se pencher en avant. Ne jugez pas les gens sur leur apparence. Aubry est préparateur. Je suis chirurgienne, et cet Arabe que vous avez traité comme un délinquant est technicien en optométrie, il a une bourse de recherche de l'université de Rabat.

Il y eut un silence, puis la réceptionniste lui servit son charmant sourire et répondit simplement : je ne vous crois pas.

Lorsque Astrid sortit, le vigile âgé était en train de bavarder avec Karl, et son jeune collègue se dandinait en dessinant des cercles avec son pied dans l'allée de gravier. Le vieux hochait la tête en écoutant Karl lui raconter sa vie, tout en tirant des bouffées discrètes des vestiges de la Gauloise qu'il avait réussi à dissimuler dans le creux de sa main pendant toute la scène.

Je pouvais les ouvrir vite fait, ces saloperies, disait Karl. Mais jamais aussi vite que le vieux Yann...

Brusquement, Karl donna une tape sur le bras du vieil homme et lui fit un signe d'adieu jovial avant d'aller rejoindre Astrid, qu'il venait d'apercevoir.

Ils retraversèrent ensemble la pelouse.

Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'ai oublié mes affaires dans votre voiture. Encore une chance que je vous aie retrouvée. C'est tout ce que je possède au monde.

Astrid marchait tellement vite qu'il devait trotter pour ne pas se faire distancer.

Hé, ça va ! Y a pas le feu. Comme elle ne réagissait pas, il lui demanda, Vous faites du sport ? Je parie que oui. Je parie que vous vous entraînez dans un de ces endroits avec une fausse plage et des palmiers et des vrais jus de fruits fabriqués à partir de vrais fruits.

Ils étaient parvenus à la voiture. Astrid ouvrit le coffre et en sortit le sac de sport. Pendant ce temps, le garçon s'était déjà installé sur le siège du passager. Après avoir contourné le véhicule, Astrid posa le sac par terre devant la portière de Karl et baissa les yeux vers lui.

Sors, s'il te plaît.

Oh, putain.

S'il te plaît.

Oh, allez, Astrid. J'ai mal au bras. Putain, je suis crevé d'avoir fait tout ce chemin par cette chaleur. Emmenez-moi juste un peu en stop.

En stop jusqu'où ?

Où vous allez, n'importe.

C'est idiot.

Mais non, c'est tout simple. Écoutez, j'aimerais me tirer en Espagne si c'est là que vous allez, mais sinon ça m'intéresse pas, je préférerais Marseille. Alors, si vous retournez à Paris, ce sera très bien aussi et

puis je reprendrai la bonne autoroute à partir de là. Karl leva les mains. Vous pouvez aller dans n'importe quel sens, ce sera le bon pour moi.

Astrid le dévisagea. Pour lever les yeux vers elle, il était obligé de plisser le front. Il lui rappela un avant de l'équipe de France de football, le jeune qui pleurerait facilement.

Tu ressembles un peu à David Trézéguet, lui déclara-t-elle.

Il pointa un doigt vers Astrid.

C'est vrai. Vous êtes pas la première à me le dire. Vous regardez le foot ?

Un peu.

Vous supportez une équipe ?

Le Reál.

Il hocha la tête, et elle lut de la douceur dans son regard.

Une bonne équipe, estima-t-il. Figo, Raúl...

Hierro.

Brusquement, elle fut au bord des larmes.

Je suis censée supporter l'Atlético Bilbao. Les Basques ne soutiennent pas le Reál Madrid. Au début, je crois que c'était juste pour énerver mon père. J'adore le Reál. Elle se frotta le front et détourna les yeux. Particulièrement Hierro.

Vous vous sentez bien ?

Astrid ne se sentait pas bien, et se demandait où aller. Elle ne voulait pas de ce garçon dans sa voiture, mais elle ne voulait pas qu'il s'en aille ; elle savait qu'elle ne pouvait pas aller dans le sud, mais elle ne souhaitait pas non plus rentrer à Paris pour y retrouver son appartement vide, le laboratoire, Chastel. À l'issue de cette conversation avec Régis, elle mesurait la vanité de ses recherches. Personne ne l'écoutait, personne ne s'intéressait à ce qu'elle pouvait avoir à dire.

Lola, pensa-t-elle. Lola, où es-tu ?

Vous voulez qu'on aille prendre un café, ou quelque chose ? demandait Kader.

Astrid inclina la tête.

Vous voulez que je conduise ?

Astrid avait dû acquiescer, parce qu'il descendit de voiture et prit son sac, avant de se pencher devant elle pour le jeter sur la banquette arrière. Elle le regarda contourner le véhicule, ouvrir la portière côté conducteur, monter à bord. Lola aurait déjà dû l'appeler. Lola aurait dû faire appel à elle. Chastel avait raison, Astrid était perdue lorsque sa sœur n'avait pas besoin d'elle.

Elle observa deux étudiants asiatiques, une fille et un garçon, qui traversaient le parking à pied. La fille portait ses cheveux relevés en une queue de cheval qui oscillait au rythme de ses pas. Sentant de nouveau monter les larmes, Astrid s'installa sur le siège du passager.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14

Il portait un complet noir, et Lola l'avait d'abord pris pour un prêtre. Quand elle reconnut Txema, elle se dit que quelqu'un avait dû mourir. Mais non, il arborait un grand sourire. Il héla le barman, puis traversa la salle. À cinquante ans, il avait encore l'aisance d'un jeune homme qui vient tout juste d'entrer en possession d'un corps splendide. Lola le regarda saluer les trois types qui se tenaient au bar et leur serrer chaleureusement la main, en tournant vers chacun d'eux, à tour de rôle, son regard investigateur. De leur côté, ils observaient le moindre de ses mouvements avec une sorte de fascination réticente. Txema commanda une tournée générale de vin rouge, et leva son verre à leur santé. Lola était partiellement dissimulée à sa vue par le flipper ; mais qu'il tourne seulement un peu la tête vers la gauche, et il l'apercevrait dans la glace placée derrière le bar. Il vida son verre de vin. Et voilà, il l'avait repérée. À la réaction de Txema, elle comprit qu'il était déjà au courant de sa présence dans le village. Il lança aux trois clients et au barman une remarque dont le sens échappa à Lola. Le barman se mit à rire, puis les autres en firent autant.

Déjà, Txema s'asseyait devant elle, se penchait par-dessus la table, prenait les deux mains de Lola dans les siennes et les serrait fort. Elle trouva ça beaucoup plus dérangeant qu'une simple bise. À la manière dont il la dévisageait, on aurait cru qu'il voulait faire un levé topographique de son visage.

Tu es toujours aussi ravissante, Lola.

Ce n'était pas le genre de remarque qu'elle était habituée à entendre.

Comment vas-tu, Txema ?

Il hocha lentement la tête.

Tu m'as l'air un peu fatiguée, remarqua-t-il.

C'est le voyage.

Quand il retira ses mains, Lola fut consternée d'observer que leur pression lui manquait. Elle s'appuya contre le dossier de sa chaise, comme pour se protéger de Txema.

Tu es venue de Paris. Comment c'est, là-bas ?

Eh bien... Tu sais. Ne trouvant pas ses mots, Lola se sentit rougir comme si elle avait de nouveau dix-sept ans, et baissa les yeux vers ses genoux.

Je ne sais pas, répliqua-t-il. Je n'y suis jamais allé. Tu me connais. Je m'éloigne d'ici le moins possible.

Elle leva les yeux.

J'ai vu ton assistante. Lorea Molina.

Ce n'est pas mon assistante. Elle s'occupe des Affaires culturelles, et elle dépend du gouvernement, pas de moi. C'est mieux comme ça. Tu sais l'intérêt que je porte à la culture.

Lola était perplexe. Pourquoi est-ce qu'il lui parlait de cette façon ? Il posa ses mains sur la table, dans un geste d'apaisement.

Tu bois quelque chose ?

Ses mains à la paume large, aux doigts courts, n'avaient pas la beauté des mains de Mikel.

Je vais prendre une bière, merci.

Txema lança la commande d'une voix claire, experte. Avant de revenir au village pour y entamer sa vie de personnage public, il avait été serveur à Donostia.

Il se retourna vers Lola et l'examina. Txema avait toujours eu un regard interrogateur ; non pas qu'il ait douté de lui-même, mais il se méfiait beaucoup d'autrui. Un véritable inquisiteur.

Je cherche Mikel, hasarda Lola.

Txema l'observait toujours, en gardant un silence cruel.

Puis il se recula, pour permettre au barman de leur servir les bières. Le soleil du soir qui brillait derrière la vitre faisait rougeoyer le liquide doré. Txema avala une gorgée. Il prenait son temps pour répondre, ça l'amusait de la faire lanterner. Elle comprit alors qu'il buvait trop. Le blanc de ses yeux était jaune; la couperose marquait ses joues. Aux reflets indigo de ses cheveux, elle sut qu'il les teignait. Les épaules de son costume étaient poudrées de pellicules.

Je me rappelle, finit-il par dire, quand je lui ai appris à tirer. Les mains les plus fermes que j'aie jamais vues, ajouta Txema en essuyant sa lèvre mousseuse. Il posa sa bière et regarda Lola. Elle se sentait salie, de l'entendre parler de la fermeté des mains de Mikel. Elle pria pour qu'il ne sache pas où Mikel se trouvait.

Tu n'as pas une idée de l'endroit où il aurait pu aller ?

Txema examina son verre.

Il m'a appelé ce matin, d'une cabine téléphonique. Il voulait du boulot...

Mikel t'a appelé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Il avait l'air fatigué, Lola. Très fatigué. Il faut que tu comprennes.

Elle sentit ses joues s'enflammer de nouveau. Ses oreilles étaient brûlantes.

Que je comprenne quoi ?

Il croit qu'il n'a rien à t'offrir.

Pardon ?

Mikel n'a rien, Lola. Après avoir été enfermé pendant vingt ans, il a l'impression de ne rien avoir à donner à personne. Il faut d'abord qu'il guérisse.

Elle sentit des larmes de rage lui monter aux yeux.

Je peux le guérir.

Personne ne peut le guérir, Lola. À part lui-même.

Lola se sentit piégée. Elle souleva son verre et but une gorgée de bière, avant de reporter vers Txema un regard brouillé de larmes.

Tu dois être forte pour lui, Lola. C'est le destin d'une femme, d'attendre.

Qu'est-ce que tu peux raconter comme conneries, Txema. Lola regretta aussitôt cette remarque; elle aurait voulu la retirer. Elle percevait bien l'agitation intérieure de Txema, les mécanismes de

calcul et de vengeance à l'œuvre dans son esprit. Grâce à cette démonstration d'hostilité, elle pouvait dire adieu à son aide, car il savait désormais qu'elle ne pourrait rien lui donner en échange.

Lola appuya ses coudes sur la table et couvrit son visage de ses mains. Elle espérait qu'il allait se lever et s'en aller, mais il se contenta d'attendre, en continuant à l'observer. Enfin, elle le sentit poser une main sur son front.

Ne pleure pas, Lola. Il viendra te rejoindre.

Elle leva les yeux.

S'il te plaît, Txema. Dis-moi où il est.

Il retira sa main.

Je ne sais pas où il est, Lola.

Oh, Txema, s'il te plaît. J'ai peur qu'il se tue, ou quelque chose.

Il ne se tuera pas, Lola. Mikel n'est pas du genre à faire ça.

Qu'est-ce que tu en sais ? Comment tu pourrais le savoir ?

Mikel est comme un frère pour moi. Je le connais. Nous avons passé six semaines ensemble dans la montagne. Il n'y a rien dans une relation entre un homme et une femme qui puisse s'approcher de ce genre d'intimité. On ne connaît pas l'âme d'un homme à moins d'avoir frôlé la mort avec lui, Lola.

Txema prit sa bière et avala une gorgée. Une telle cruauté était peu commune. En quelques minutes, il venait de mettre en pièces les illusions de Lola et de les étaler devant elle, comme s'il lui mettait ses propres boyaux sous le nez. Il y avait en fait quelque chose de fascinant dans la précision de cette cruauté. Mais le plus étonnant, c'était qu'autant de gens prennent cette aptitude pour de la compassion.

Quand elle réussit enfin à parler, ce fut d'une voix un peu étouffée.

Dis-moi où il est, Txema.

Je ne sais pas où il est, Lola, et même si je le savais, je ne te le dirais pas. Mikel te rejoindra quand il sera prêt.

Lola scruta le visage de Txema, pendant ce qui lui parut un long moment. Il soutint son regard. Elle finit par se lever, passa lentement devant le billard électrique et sortit du bistrot d'un pas mal assuré.

CHAPITRE 15

Kader regardait Astrid siroter son café. Ils étaient assis à une petite table carrée avec vue sur l'autoroute qui passait en contrebas du restaurant, tel un fleuve fatal. Elle restait silencieuse, et Kader commençait à se sentir mal à l'aise. Son esprit tournait en rond sans pouvoir s'arrêter. Tout ce qu'il arrivait à se dire, c'était : *C'est toi, Kader. C'est toi. Cette femme a besoin de toi.* Il avait compris qu'il était devenu quelqu'un aux yeux d'Astrid quand ils s'étaient soudain remplis de larmes. Kader savait qu'elle attendait quelque chose de lui, et il savait qu'il était prêt, mais il ignorait à quoi. Il se sentait empli d'une énergie formidable, comme s'il avait été un guerrier sur le point de partir au combat.

Pendant deux heures, il avait conduit et elle avait travaillé. En l'entendant parler dans un petit magnétophone à cassettes, Kader s'était dit qu'elle devait s'entraîner pour une espèce de discours ; mais, quand il avait essayé de l'interroger, Astrid avait levé une main et il n'avait pas insisté, tellement il était heureux de se retrouver là, au volant de ce tank équipé d'un moteur V6, avec cette femme à côté de lui, plongée dans son travail. Il pouvait à peine contenir sa joie : il conduisait et elle travaillait.

Cependant, elle n'avait pas prononcé un mot, et Kader, de son côté, n'aurait su que lui dire, même si sa vie en avait dépendu. Il voulait lui demander pourquoi elle était devenue subitement aussi triste en

pensant au défenseur du Real Madrid, mais il savait que c'était une question idiote.

Sentant quelque chose de gluant qui lui collait les coudes à la table du restaurant, il s'appuya contre le dossier de sa chaise et croisa les bras.

J'ai horreur de ça, grogna-t-il. J'ai travaillé au McDo, et je faisais toujours gaffe à ce que mon torchon soit propre. Kader désigna la table de la tête. Mon torchon pour essuyer les tables. C'est la moindre des choses.

Astrid posa sa tasse de café. Elle avait le visage rouge, les yeux brillants. Elle semblait attendre qu'il continue.

Quand j'étais gosse, poursuivit-il, j'avais l'habitude d'aller sur un pont au-dessus de l'autoroute avec mes potes. On montrait nos culs nus par-dessus le parapet pour pousser les caisses à se crasher.

Elle le regardait fixement, comme depuis un point très éloigné.

Vous avez l'air malade, annonça-t-il en ouvrant les bras. Si vous avez envie de vomir, faut pas vous retenir. Vous vous sentirez mieux après.

Je vais très bien. Je vais très bien.

Vous avez pas l'air bien du tout.

Elle parut soudain le découvrir. Il croisa les bras un peu plus étroitement, par crainte de sa réaction.

Tu as payé pour le café ? lui demanda-t-elle.

Non, c'est vous qui avez payé. Elle se repliait à nouveau sur elle-même. Quelque chose était en train de se produire autour de ses yeux. Écoutez, Astrid, lâcha-t-il soudain. Mon nom, c'est pas Karl. C'est Kader.

Pourquoi tu as dit que c'était Karl, alors ?

Il haussa les épaules, et fit un grand geste circulaire.

Karl. Je sais pas. Ça me plaît, c'est tout. Kaaaarl, déclama-t-il, en rejetant tous les autres noms d'un revers de la main. Vous aimez pas ?

Non.

Qu'est-ce que vous me suggérez ? Je veux changer de nom.

Carlos, répondit-elle.

Kader la dévisagea, puis il baissa les yeux vers le flot de circulation qui disparaissait sous leurs pieds, et attendit d'avoir digéré l'idée.

Non, protesta-t-il en agitant le doigt. Ça le fait pas. C'est pas sérieux. Qu'est-ce que je ferai d'un nom comme Carlos, une fois que je serai devenu vieux ? Soyez raisonnable.

Généralement, en vieillissant, on cesse de se préoccuper de son nom.

Karl, c'est mieux, insista-t-il.

C'est un nom de nazi, Karl.

C'est pour ça que ça me plaît. Ça me donne l'impression de voler quelque chose à un ennemi, comme un trophée.

Tu ferais mieux de t'en tenir à Kader, lui conseilla-t-elle. Pense à ta mère.

Astrid trouvait amusant de se laisser entraîner dans cette discussion ridicule.

Vous avez des enfants ? lui demanda-t-il.

La question la prit au dépourvu. Elle contempla sa tasse vide.

Non.

Pourquoi ?

Je suppose que je n'en ai jamais eu assez envie.

Il n'y a pas besoin d'en avoir envie, objecta Kader. Y a plein de gens qui ont des gosses sans en avoir eu envie. Et puis une fois qu'ils sont là, on s'y attache.

Tu ne me fais pas l'effet d'un enfant non désiré.

Cette remarque parut faire plaisir à Kader.

Je suis le prince de ma mère, proclama-t-il en se frappant la poitrine, dans ce geste qui devenait déjà familier à Astrid. J'avais un chien. Il s'appelait El Niño. C'est de l'espagnol.

Je sais.

Ça veut dire le gosse.

Ça veut dire aussi le Christ bébé, l'enfant Jésus.

Non !

C'est vrai.

Kader eut un grand sourire.

Cool. Un musulman avec un chien qui s'appelle Jésus.

Il était seize heures dix quand Astrid jeta un coup d'œil à sa montre. Elle pouvait voir Mikel au pied de ce ridicule kiosque à musique ; elle

se le représentait toujours avec son visage de jeune homme et son corps de jeune homme, qui n'existaient plus ni l'un ni l'autre.

Astrid se leva.

Allons-y, lança-t-elle.

Où ça ? demanda Kader en se levant à son tour.

Elle se tenait devant lui. Pour une raison quelconque, il serrait sous son bras le sac à main d'Astrid, qu'elle ne se rappelait pas lui avoir confié. Tout en se rendant compte qu'elle aurait pu passer pour sa mère aux yeux d'un observateur extérieur, elle tendit la main vers le sac. Il le lui rendit.

Vous voulez que je conduise ?

Astrid secoua la tête.

Allez.

Donne-moi les clés, Kader.

D'un air sincèrement déçu, il sortit les clés de la poche de son survêtement. C'était vraiment un gosse.

Pourquoi les Blanches sortent avec des Arabes ?

Je ne sais pas.

Pour récupérer leur sac à main.

Il l'examina en soulevant les sourcils, avec une expression d'encouragement.

Astrid ébaucha un sourire, qu'un démon emporta aussitôt.

Elle se retourna et se dirigea vers la porte du restaurant. Sous leurs pieds, l'autoroute grondait. Kader rattrapa Astrid à grandes enjambées chaloupées pour lui tenir la porte battante.

Où on va ? lui demanda-t-il.

Astrid s'immobilisa en haut de l'escalier.

Je vais en Espagne. Et je crois que toi, tu devrais aller à Marseille. Tu as de la famille, là-bas ?

Ben, non.

Personne ?

Non.

Pourquoi Marseille, alors ?

J'ai connu quelqu'un qui est allé là-bas pour chercher du taf, et il est jamais revenu. Ça doit lui avoir plu, là-bas. C'est plein d'Arabes, pas seulement en banlieue, mais aussi dans le centre. Il marqua une pause

en lançant des regards à la ronde, comme s'il cherchait de l'aide. Je sais pas. Le climat, le foot, les plages.

Astrid le regardait fixement. Dépouillée de sa joie, la figure de Kader était méconnaissable. Il soutint son regard. Elle remarqua qu'il avait l'œil gauche plus pâle que le droit. À l'endroit où une cicatrice rose lui barrait l'arête du nez, on distinguait encore les points de suture. Et il avait une coupure plus ancienne, tout en haut du front.

Regardez pas mes cicatrices, protesta-t-il en se couvrant le front de la main.

Comment tu t'es fait ça ?

En boxant.

Ce n'est pas une cicatrice de boxe. Les autres non plus, d'ailleurs.

Laissez-moi juste venir avec vous, insista Kader. Ils émergèrent dans la chaleur déclinante de l'après-midi. S'il vous plaît. En étudiant ses traits, elle constata que l'enfant était revenu. Vous pourrez bosser pendant que je conduirai, poursuivit-il. Ses traits s'éclairaient progressivement.

Astrid pressa le pas, afin qu'il ne voie pas son visage. Afin qu'il ne voie pas qu'elle avait déjà cédé.

Tu es sûr que tu as ton permis ?

Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Évidemment que je l'ai. Filez-moi les clés.

Le parking jouxtait un champ de colza en pleine floraison. L'odeur écoeurante, presque humaine, rappelait à Astrid ses premières autopsies.

Non, répondit-elle en lui tournant le dos pour ouvrir la portière de la voiture. Entre. J'ai une longue route à faire, et je n'aime pas conduire la nuit.

Elle perçut l'excitation de Kader tandis qu'il se détournait et faisait le tour de la voiture, avec sa feinte nonchalance, pour gagner la portière du côté passager.

Lorsqu'ils reprirent l'autoroute, la circulation s'était calmée. Kader tambourinait un rythme rapide et compliqué sur le tableau de bord ; Astrid avait baissé sa vitre, et conduisait le bras appuyé sur la portière. Elle avait décidé de s'avouer qu'elle avait besoin de la présence de ce garçon.

Qu'est-ce qui t'a fait partir de chez toi? lui demanda-t-elle. Je suppose que tu vis toujours à la maison.

Kader tourna la tête afin de regarder par la vitre, en se suçant les dents pour toute réponse. En prison, les femmes arabes émettaient ce bruit quand elles étaient contrariées. C'était le bruit que produisait leur bouche en réprimant les injures qu'elles risquaient de regretter plus tard.

Vous avez la clim, l'informa-t-il en se tournant vers elle.

Je sais.

Pourquoi vous la mettez pas, alors?

Ça ne me plaît pas.

Pourquoi ça?

Ça me dessèche le mucus dans le nez et dans la gorge.

C'est dégoûtant.

Kader se racla la gorge, baissa sa vitre et projeta un crachat magistral vers l'accotement.

Pourquoi vous me laissez pas conduire? Je sais que vous aimeriez mieux bosser, plutôt que de faire des manières comme ça avec moi. De toute façon, moi, j'aime pas faire des manières.

Elle lui jeta un coup d'œil. Son corps longiligne paraissait déplacé sur ce siège où il était obligé de se replier et ne cessait de s'agiter.

Le soleil commençait à brûler le bras d'Astrid, et elle releva sa vitre. Ils étaient encore à une demi-heure de Tours, et à sept heures au moins de la frontière espagnole. Même si elle l'avait voulu, il était trop tard pour aller retrouver Mikel, maintenant. Il n'allait pas tarder à se murer dans son désespoir.

Astrid mit son clignotant et s'arrêta sur l'accotement.

Avant même que la voiture se soit immobilisée, Kader avait ouvert sa portière. Il jeta un coup d'œil à Astrid, puis fut dehors d'un bond et contourna le capot au pas de course. Elle se glissa sur le siège du passager, en ramenant sa robe par-dessus ses genoux, mais Kader ne regardait pas, trop occupé à régler son siège puis le rétroviseur, avant d'agripper le volant, les bras tendus, comme un enfant attendant que le manège se mette à tourner.

Merci, fit-il sans la regarder.

Astrid devinait à quel point ça devait être difficile, pour lui, de témoigner de la gratitude. Elle se remit à travailler, c'est-à-dire à parler dans son magnétophone : *Depuis la fin des années soixante, on situe le moment de la mort à l'arrêt de toute fonction cérébrale, plutôt que cardiaque ou respiratoire.*

Astrid écouta ce qu'elle venait d'enregistrer.

Qu'est-ce qui te fait rire ? demanda-t-elle à Kader.

Votre accent.

Tu devrais entendre le tien.

Qu'est-ce que vous racontez ? J'ai pas d'accent.

Elle remit le magnétophone en marche. *En général, jusqu'à une époque récente, l'approvisionnement en cadavres au cœur encore battant dépendait exclusivement des accidents de la route.*

Vous pouvez pas dire ça.

Astrid arrêta le magnétophone.

Pourquoi pas ?

En général, ça dépendait exclusivement.

Et pourquoi donc ?

Il leva un instant les mains du volant.

Je sais pas. Ça sonne bizarre.

Astrid resta un moment silencieuse. Kader remuait la mâchoire, et elle voyait bouger les muscles sous la peau de son cou.

Elle reprit, en continuant à maintenir le magnétophone devant sa bouche. *Aujourd'hui, la plupart des comas dépassés résultent d'hémorragies cérébrales, dont la fréquence croissante a compensé la diminution de nombre des accidents de voiture.*

Quand elle arrêta l'appareil, il émit un petit bruit sec.

Là.

Vous ressemblez un peu à ma mère, vous savez, décida Kader. Un petit quelque chose du côté des yeux. Il reporta son regard vers la route. Regardez dans mon sac Adidas. J'ai mon portefeuille dedans. Sortez-le. Y a une photo d'elle. Il lui adressa un hochement de tête. Allez-y, regardez.

Astrid tendit le bras vers la banquette arrière et plongea la main à l'intérieur du sac. Dans le portefeuille, elle trouva une pochette en plastique contenant la photographie d'une femme coiffée d'un foulard

rose bonbon. Les deux yeux noirs qui brillaient dans ce visage pâle, bien en chair, rayonnaient d'une tristesse et d'une pitié infinies. La photo rappelait à Astrid la lithographie de la Madone qui était accrochée au-dessus de son lit et de celui de Lola, quand elles étaient gosses. Elle avait toujours été effrayée par cette image d'une poitrine ouverte comme un placard pour révéler le cœur en flammes. Astrid se demandait si son aversion pour les chirurgiens cardiaques ne remontait pas à ce chromo.

Elle est pas belle ? demanda Kader.

Astrid le regarda, puis reporta son regard vers la photo. Dans l'éclair du photomaton, le visage de la femme luisait de transpiration.

Elle est encore mieux la tête découverte, expliqua l'adolescent. Mais elle met toujours le *hadjib* pour sortir. C'est pas du tout une fanatique religieuse, c'est juste que sans ça, elle se sent toute nue. Vous connaissez l'histoire du foulard ? Ça vient du Coran. Le but, c'est pas de couvrir les femmes et de les enfermer, comme les Français racontent. Je vais vous dire. Il y avait une jeune femme très belle, partie chercher de l'eau ou quelque chose, je me rappelle pas exactement, mais de toute façon, elle s'est fait violer. Quand elle est rentrée chez elle, son père lui a mis un beau tissu sur la tête, pour montrer que c'était toujours une princesse, que le viol pouvait pas effacer ça. C'était une marque de respect. Vous voyez ?

Astrid hocha la tête. Qu'aurait-elle pu objecter à une telle innocence ?

Elle replia le portefeuille et le rangea dans le sac. Puis, elle ralluma son magnétophone.

Il y a de la vie tant que les centres vitaux du tronc cérébral continuent à être irrigués par du sang oxygéné.

Astrid éteignit l'appareil. Ils passèrent devant un grand champ de blé convexe, pas encore fauché, au-dessus duquel flottait une brume de poussière incendiée par le soleil déclinant. Au milieu du champ se blottissait un minuscule bosquet, maigre concession à la nature inviolée. Elle eut soudain envie de revoir les grandes forêts de chênes qui entouraient son village.

Je rêve d'une vie simple avec toi, Astrid. Je veux te construire une maison.

Kader l'observait.

Vous vous sentez bien ?

Elle ralluma le magnétophone et se remit à parler : *On peut en revanche affirmer que l'extinction de la conscience est inéluctable en cas de dommage bilatéral, irréversible, subi par le secteur paramédian de la calotte du tronc cérébral au niveau du mésencéphale et de la face antérieure de la protubérance annulaire.*

Le mobile d'Astrid se mit brusquement à sonner. Elle sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine ; mais ce n'était pas Lola.

Astrid.

Des années de chagrin étaient condensées dans ces deux syllabes. Astrid fut tentée de raccrocher, mais une vieille hantise du péché la retint. Il avait la voix plus grave que dans son souvenir.

Lola te cherche, répondit-elle. Et elle est allée chez ta mère.

Il y eut un long silence. Astrid entendait un bruit de respiration dans l'écouteur. Elle ferma les yeux, avala sa salive, ouvrit la bouche pour ajouter quelque chose, et finalement n'y parvint pas.

Où est-ce que tu es, Astrid ?

En remarquant que la voix de Mikel tremblait, elle serra les dents. Son poing crispé sur le téléphone lui faisait mal.

Astrid. Viens, s'il te plaît. J'ai besoin de toi.

Elle comprenait. Le monde du dehors était trop grand pour lui. Il était terrifié.

S'il te plaît, insista Mikel.

Astrid eut l'impression qu'un courant d'air frais lui traversait la tête. Elle se sentait calme.

Je ne peux pas. Appelle Lola. Je vais raccrocher.

Non ! s'exclama-t-il d'une voix rauque.

Elle raccrocha.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 16

Mikel Angel Otegui n'avait pas l'ombre d'un projet. Après être sorti de la cabine téléphonique, il entendit ce que disait la femme qui venait d'y entrer après lui. Elle parlait d'aller faire un tour le lendemain matin dans une grande surface du bricolage, Conforama. Mais elle prendrait d'abord les moules, et elle passerait aussi chez le teinturier, pour récupérer le linge. Au lieu de faire griller les moules au barbecue, elle préférait les préparer à la marinière ; Mikel trouva que c'était une bonne idée. Le mari voulait des sardines, mais la femme n'était pas d'accord, elle disait que la maison empesteraient trop. Pas s'il les grille au barbecue, se dit Mikel, et qu'il nettoie bien après. Et puis, les sardines étaient un produit local. Il donnait raison au mari. La femme l'observait maintenant à travers la vitre éraflée de la cabine. Son visage arbora une expression d'indignation, et elle lui tourna le dos. Mikel s'éloigna. Elle avait la lèvre supérieure qui avançait ; il imagina que ça devait être ce détail qui avait conquis son époux, bien des années auparavant.

Mikel traversa la place jusqu'au port de Saint-Jean-de-Luz et s'assit en laissant pendre ses jambes au-dessus de l'eau. Le ciel s'obscurcissait, mais il pouvait distinguer un banc de roussettes, agitant la surface des eaux de leur museau sombre et lisse. Tout en observant les figures que dessinaient leurs ébats, il laissa son esprit se vider. La lumière baissait, bleuissait ; une brise se leva, qui fit claquer

les gréments des embarcations. Mikel ferma les yeux et tourna son visage vers la brise chargée de sel, en écoutant le cliquetis des gréments, le clapotis de l'eau contre le quai. Un chien aboya. Tiens, se dit-il, ça, c'est un projet. Il allait se trouver un chien. Et puis un boulot qui convienne au chien. Si le boulot convenait à un chien, animal qui n'apprécie pas d'être enfermé, alors il lui conviendrait à lui aussi. Mikel sentit son cœur se gonfler, et il sourit à la pensée de ce vieux chien qui serait son compagnon. Un vélomoteur privé de pot d'échappement déchira la quiétude du soir, et Mikel ouvrit les yeux.

Il constata que, pendant sa rêverie, le monde avait évolué. La lumière n'était plus bleue, mais grise. Le fracas des gréments lui paraissait maintenant assourdissant, et les poissons semblaient se disputer la possession de quelque invisible proie. Il repensa au bruit de la cantine, à l'hostilité particulière qui planait dans l'air quand les gars se trouvaient à proximité de la nourriture. Ça le choquait tellement qu'il allait s'isoler dans un coin avec son plateau, afin d'essayer de trouver un peu de paix. En vain.

La paix. Il cherchait la paix. Les autres prisonniers ne tardèrent pas à le comprendre, et ils se méfièrent de lui. Aux yeux de ses anciens collègues, ça faisait de lui un type dangereux; et même, pour certains, quelqu'un à éliminer. Mikel savait que son pacifisme avait commencé à se répandre autour de lui en prison, comme une mauvaise odeur. Il savait que tout ce qui le concernait, sa façon de marcher, de manger, de parler, les livres qu'il lisait, tout était observé et noté par l'organisation. Parfois, cette surveillance l'effrayait. Même après avoir été transféré dans une autre aile, où il n'y avait pas un seul *liberado*, il pouvait sentir les espions dans son dos, et il devait faire appel à toutes ses forces pour dissimuler sa peur. Il savait maintenant que cette peur avait fait partie d'une phobie, bien plus profonde, du monde extérieur. À mesure que le temps passait, l'appréhension du jour de sa libération avait grandi. La nuit, il rêvait qu'on le laissait sortir, et qu'il découvrait que personne ne pouvait le voir ou l'entendre. Il n'existait plus.

Le moyen qu'il avait trouvé pour conjurer cette peur, c'était d'écrire à Astrid. Il ne le faisait pas pour recevoir d'elle des lettres qui restaient de toute façon rares, hésitantes; il ne réclamait pas la réciprocité. Mais le fait qu'elle prenne connaissance de ce qu'il lui

écrivait, tout simplement, prouvait à Mikel qu'il existait. S'il n'avait pas su qu'Astrid recevait et lisait ses lettres dans le monde extérieur, il n'aurait pu être assuré de rien.

Mikel se releva, secoua les jambes. Il avait les hanches raides, depuis quelque temps. La pensée de sa dégradation physique lui arracha un sourire. C'était comme une vengeance. L'organisation croyait à la jeunesse éternelle, croyance encouragée par le flot incessant de jeunes recrues. Les vieux ne mouraient pas; ils devenaient membres historiques. Mikel aurait pu accéder à ce grand honneur; il avait normalement droit au titre de membre historique, car il présentait toutes les qualifications requises. Il était devenu membre de l'organisation sous Franco, à l'époque où il n'y avait pas un seul Basque qui ne garde une place dans son cœur pour l'E.T.A.; il avait assassiné des représentants de l'État, il avait formé de jeunes commandos, il avait été torturé par la *Guardia Civil* et passé vingt ans en prison. Mais, même lorsqu'il avait appartenu à l'organisation, il n'avait jamais été intéressé par les égards qu'on aurait pu lui témoigner, ni par l'autorité qu'il aurait pu exercer sur ses camarades. En prison, Mikel s'était laissé dire qu'on avait pensé à lui pour la commission des réfugiés. Toute autre considération mise à part, il ne savait plus qui «on» était, et il s'en fichait pas mal. Tous ceux qui appartenaient à l'organisation quand il en était devenu membre étaient morts, ou alors ils étaient revenus à une vie ordinaire, confortable, après l'amnistie. Quelques-uns s'étaient essayés à la politique traditionnelle, mais un seul, son vieil ami Txema, exerçait un véritable pouvoir.

Le matin même, Txema lui avait affirmé au téléphone qu'il allait lui trouver un travail du côté français.

Tu seras plus heureux, là-bas.

Mikel se demanda ce qui permettait à Txema de se montrer aussi affirmatif. Ça faisait quatre ans et demi qu'il n'était pas venu le voir.

Je vais parler à des gens, avait poursuivi Txema. On trouvera quelque chose.

Il me faut juste une vie tranquille.

Je sais bien.

Sans politique.

Oui, je sais. Il y eut quelques instants de silence. Tu as besoin de repos. Où es-tu ?

Mikel hésita.

Où es-tu exactement, Mikel ?

Il avait perçu une note d'insistance dans la question de Txema.

Mikel. Tu es là ?

Oui.

Dis-moi où tu es.

Et Mikel lui avait répondu qu'il était du côté français.

Bien. C'est bien. Où ça ?

Quelqu'un a besoin du téléphone. Faut que j'y aille. Je te rappellerai.

Attends, Mikel. Je peux te trouver du travail. Où es-tu ?

Je vais me trouver un boulot, Txema, t'en fais pas. Je te rappellerai. Il faut que j'y aille.

Revenu devant le kiosque à musique, Mikel se dit que ça ne servait vraiment à rien de faire des projets, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison. Son plan, élaboré dans son esprit au fil des ans, s'était écroulé dès l'échec de la première phase. Après avoir compris qu'elle ne viendrait pas le retrouver ici, qu'ils ne prendraient pas le train de nuit pour Paris ensemble, il s'était attardé dans cette cabine téléphonique qui empestait les vieux mégots de cigarettes, et il avait sangloté comme un enfant. Lorsque la femme était arrivée pour téléphoner à son mari, elle avait trouvé Mikel penché en avant, le visage caché derrière ses mains. Il s'était rué au-dehors en la bousculant presque, au cas où elle aurait voulu lui témoigner de la compassion ; mais heureusement, ce n'était pas le genre. Et il s'était attardé un moment devant la cabine, en attendant que sa haine de lui-même se décante, et que vienne l'apaisement.

Ayant poussé la porte d'un bistrot qui s'appelait L'Amiral, Mikel se dirigea vers le bar. L'endroit était animé, et il dut élever la voix pour se faire entendre. Il commanda un double whisky, et le régla avec une partie de la somme que son agent de probation lui avait remise pour son premier mois. Comme l'endroit ne vendait pas de tabac, il demanda une Lucky Strike à son voisin, un tout petit bonhomme au visage découpé en sections distinctes par de profondes rides. Le type

lui tendit son paquet ouvert, sans prononcer un mot, et Mikel prit une cigarette en le remerciant d'un hochement de tête. Tout en buvant, il se sentait reconnaissant de cette présence à son côté. Et il aimait bien le barman, ce savoir-faire manifesté dans chacun de ses gestes; et le bruit derrière eux, et le silence entre eux, il aimait bien ça aussi.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 17

Kader se sentait bouleversé. La tristesse de cette femme était presque palpable. Il voulait l'aider, mais se sentait incapable de parler. Son cœur lui pesait dans la poitrine telle une pierre brûlante. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était continuer à conduire.

Ils avaient atteint l'entrée de Bordeaux. Sur le périphérique, la circulation avançait très lentement. Kader apercevait dans son rétroviseur les vestiges du soleil couchant, barbouillés sur l'horizon.

La circulation était maintenant paralysée. Il se tourna vers Astrid et l'observa. Il voulait lui demander... n'importe quoi. Vous vous sentez bien ? Je peux vous aider ? Mais les mots ne venaient pas. Accablé par un sentiment d'échec, il reporta son regard vers la route, puis inspecta le rétroviseur.

Les voitures ne bougeaient plus. Le soleil avait basculé derrière l'horizon. Coincé au milieu de l'embouteillage, Kader sentit la colère l'envahir.

Je vais m'arrêter, annonça-t-il avant de s'engager sur la voie de droite. On n'avance pas, de toute façon.

Après avoir arrêté la voiture sur la bande d'arrêt d'urgence, Kader coupa le moteur.

Parlez-moi de vous, lança-t-il à Astrid, en s'adossant contre sa portière.

Il avait l'impression d'être un pompier en train d'essayer d'éloigner quelqu'un du bord d'un toit. Ça lui aurait bien plu, de faire pompier, mais il n'avait pas réussi à s'inscrire pour la formation.

Astrid regardait droit devant elle. Il examina ses mains, des mains de chirurgienne qui avaient farfouillé à l'intérieur des gens.

Parlez-moi de votre enfance, la pressa-t-il.

Astrid se tourna vers lui. Elle sourit presque. Pendant un instant, Kader crut qu'elle était contente qu'il lui ait posé la question.

Mon enfance ?

Elle dirigea de nouveau son regard vers la route, et secoua la tête.

Allez-y. Pourquoi pas ? Il se croisa les bras. Racontez-moi une histoire, exigea-t-il.

Astrid lui lança un nouveau regard.

Très bien. Je vais te raconter une histoire.

Elle remuait sur son siège, et Kader se demanda si elle n'allait pas lui mentir.

Mon père est avocat, commença-t-elle. Kader était émerveillé par son accent. Il pensa soudain à Amadou. Il aurait voulu qu'il puisse la voir.

Mon père travaille à Saint-Sébastien. Donostia, comme disent les Basques. Il défend les membres de l'E.T.A, le groupe terroriste basque. Son propre père était un héros de la résistance basque contre Franco.

Kader ne voulait pas l'interrompre, mais il ignorait qui était ce Franco.

Franco était un dictateur, poursuivit-elle. Il a gouverné l'Espagne pendant près de quarante ans. Sous Franco, les Basques n'avaient pas le droit de parler leur langue ou d'arborer leur drapeau. Ils étaient persécutés, emprisonnés, tués, rien que parce qu'ils étaient basques.

En jetant un coup d'œil à Astrid, Kader nota que l'ombre était revenue se poser sur son front. Il devinait que son récit allait les éloigner encore l'un de l'autre ; néanmoins, il voulait l'entendre.

Lorsque mon grand-père est mort, ça faisait sept ans que Franco avait disparu. Il y avait un gouvernement démocratique en Espagne. Avant de mourir, mon grand-père a demandé à mon père de ne plus

défendre des tueurs. Mais mon père ne l'a pas écouté. Aujourd'hui encore, il défend les *liberados*.

Qui ça ?

Les *liberados*. Les membres de l'E.T.A. qui commettent les attentats. Les commandos. Astrid marqua une pause. Je ne vois plus mon père. Je le connais à peine, mais ce que je sais de lui ne me plaît pas. D'un côté, il se prend pour un révolutionnaire. De l'autre, il prétend que si les membres de l'organisation qu'il défend mènent cette vie-là, c'est pour des raisons métaphysiques, et pas politiques. Il porte des costumes de tweed bien coupés, afin de se donner le genre gentleman anglais, et il se tient très droit, en gardant toujours une main derrière le dos.

Les yeux tournés vers le côté, perdus dans le vide, elle s'enfonçait dans sa propre histoire, à la poursuite de ses souvenirs.

Ma mère est anglaise. Elle était venue à Saint-Sébastien pour étudier l'histoire de l'art à l'université. Ma mère était riche, belle, romantique. Elle a rencontré mon père dans un bar du vieux quartier, et elle est tombée amoureuse de lui. Je ne crois pas que lui, il l'ait aimée. Pendant quelque temps, il l'a convoitée.

Bien que le terme ne lui soit pas familier, Kader crut comprendre ce qu'Astrid voulait dire.

On habitait dans une grande maison, à deux pas d'une des résidences d'été du général Franco. Lola est née cinq ans après moi. Ma mère espérait qu'après cette naissance, mon père se rapprocherait d'elle. Mais c'est le contraire qui s'est produit, ça l'a éloigné encore plus. Il ne supportait pas le bruit, et Lola en faisait beaucoup. Mon père s'est mis à détester ma mère, cette élégance qui l'avait d'abord attiré, sa beauté, sa fragilité. Et, par-dessus tout, sa richesse. Il a pris une maîtresse, une avocate comme lui, qui défendait elle aussi l'organisation, et puis il a cessé de rentrer à la maison. Ma mère s'est mise à boire. Elle buvait jusqu'à ce qu'elle tombe dans les pommes. Quand je rentrais de l'école, ça m'arrivait de la trouver étalée sur le carrelage de la cuisine.

Astrid s'interrompt. Elle alluma puis éteignit son magnétophone, plusieurs fois de suite. Kader, ne trouvant rien à dire, attendait.

Je m'occupais de Lola, poursuivit Astrid. En allant à l'école, je la déposais chez la nourrice, et puis je la reprenais au retour. Je l'habillais, lui donnais à manger, lui apprenais à parler. Ma mère essayait parfois d'arrêter de boire, en général après les visites de son frère Angus. Il l'aimait beaucoup, et lui redonnait toujours confiance en elle. Un jour, après une visite d'Angus, elle est allée voir mon père dans son bureau. Elle lui a annoncé qu'elle allait retourner en Angleterre. Très calmement, il lui a interdit de nous emmener hors du pays. Il l'a prévenue que l'organisation ferait en sorte que ça ne puisse pas se produire. Je ne sais toujours pas pourquoi, puisqu'il ne nous a jamais témoigné le moindre intérêt.

Elle se tut, et lissa son visage de ses mains. Elle regarda Kader.

Continuez. Ça me plaît, les histoires. Ma mère en connaissait que trois, alors elle les racontait par roulement. J'avais ma préférée, mais j'ai jamais révélé laquelle c'était. J'attendais juste qu'elle revienne.

Dis-moi laquelle c'était.

Kader secoua la tête.

Pas maintenant. Continuez à parler.

Astrid l'observait, mais il regardait droit devant lui.

Continuez, insista-t-il.

Comme mon père obligeait ma mère à rester au Pays basque, elle a au moins décidé de quitter la ville. Avec son frère, elle a acheté une belle maison dans un village des collines, derrière Saint-Sébastien, parce que ça lui rappelait la région d'Écosse où elle avait grandi. Quand on y a emménagé, j'avais huit ans. J'ai adoré cet endroit. Ma mère a cessé de boire. On a passé trois années heureuses, là-bas.

Astrid s'arrêta une fois encore.

Et ensuite ?

Elle se contenta de le regarder.

Kader ouvrit les mains.

C'est pas une histoire, ça, fit-il. Y a pas de fin.

Ah, il te faut une fin.

Vous voulez un peu d'air ?

Non.

Ben, accouchez, alors.

Elle retira ses sandales et posa ses pieds nus sur le tableau de bord, en entourant ses genoux de ses bras.

L'homme qui cultivait les terres de ma mère s'appelait Josu. C'était un type calme, un grand costaud tranquille, dans les cinquante ans et quelques, qui avait toujours vécu seul. Josu adorait ma mère. Il lui apportait tous les jours un cadeau, quelque chose qu'il avait trouvé, ou fabriqué. Je ne sais toujours pas comment ça s'est produit, mais au bout d'un an, Josu a emménagé chez nous. Ma mère et lui dormaient dans le même lit. Certaines personnes du village étaient choquées, mais je m'en fichais. Moi, je l'aimais bien. Il était timide, gentil, et il rendait ma mère heureuse. Elle s'est mise à faire la cuisine, à s'occuper de la maison. Avec l'aide de Josu, elle a réalisé un beau jardin. Dans le jardin, il y avait un endroit, une sorte de renforcement de verdure, avec un banc d'où on avait vue sur les montagnes. Le soir, Josu et elle s'asseyaient ensemble sur ce banc.

De nouveau, Astrid se tut. Kader se tourna vers elle, craignant que cette fois ce ne soit pour de bon. Elle libéra ses cheveux de leur barrette, puis reposa les pieds par terre, près de son sac, dans lequel elle rangea la barrette. Kader la regarda s'abîmer dans la contemplation du monde qui les entourait. Il observa également les voitures, qui avaient recommencé à avancer, bien qu'avec lenteur ; il parcourut du regard la forêt de pins, le lac brillant au loin d'un éclat orange, les oiseaux qui volaient dans le ciel selon une formation en V puis en U puis en forme de fer de hache.

Continuez, implora Kader. Il s'éclaircit la gorge, et Astrid parut découvrir sa présence.

Un dimanche, on est rentrées de la messe toutes les trois. Ma mère, Lola et moi.

Vous êtes croyante ?

Non. Tout le monde allait à la messe, à l'époque. Pour certains, c'était l'occasion de voir tous les gens du village ensemble. Pour d'autres c'était un endroit où chanter, ou bien juste rester au chaud pendant une heure. Moi, ça me plaisait bien, à cause de l'odeur. Ça sentait le bois ciré et la pierre humide. Astrid marqua une brève pause. Les hommes et les femmes occupaient des parties différentes de l'église. Les hommes étaient dans les tribunes en bois, loin au-

dessus de nous. Et les hommes et les femmes chantaient les uns pour les autres.

Kader pensa à la mosquée qu'on avait installée dans le sous-sol de sa tour d'habitation, à Nanterre. Il avait toujours détesté cet endroit. Ça sentait le pied, et les hommes et les femmes n'avaient pas la possibilité de se voir.

On est revenues de la messe, reprit Astrid, et ma mère est entrée dans la maison pour préparer le déjeuner, pendant que Lola et moi on restait dans le jardin. Dans ce jardin, il y avait une statue de chèvre en bronze qu'Angus avait rapportée de chez lui, en Angleterre, pour ma mère. J'étais en train de soulever Lola pour la mettre sur le dos de cette chèvre, qu'elle adorait, et puis j'ai vu ma mère sortir de la maison et descendre l'escalier de pierre qui conduisait à la cave. Elle tenait un torchon à vaisselle à carreaux rouges et blancs. J'avais les mains sur les hanches de Lola quand j'ai entendu le cri de ma mère. C'était plutôt comme un petit gémissement. J'ai lâché Lola, en la laissant perchée sur la chèvre, et j'ai couru vers l'escalier. Il était glissant, à cause de la mousse et de la pluie. Il y avait toujours ce courant d'air glacial qui soufflait par la porte en fer de la cave. Je ne voulais pas les descendre, ces marches, j'avais le cœur qui battait très vite. Je me suis avancée dans la cave, et à ce moment-là ma mère m'a attrapée par le bras et du coup je me suis mordu la langue, jusqu'au sang. Josu se balançait au bout d'une corde. Ma mère me serrait le bras si fort que ça me faisait mal. Elle n'arrêtait pas de répéter mon nom, encore et encore. Je me souviens que les manches de la chemise de Josu étaient trop courtes, on voyait ses poignets, et ses grandes mains pendaient de ses poignets de chemise. Astrid resta silencieuse un moment. Maintenant, quand je me mords la langue, le goût du sang me rappelle toujours Josu, pendu là-bas à la lueur de cette ampoule nue.

Kader aussi sentait son cœur battre à toute vitesse. Il n'avait plus envie de toucher Astrid, maintenant. Son chagrin était une muraille, quelque chose d'infranchissable. Il tourna son regard vers un objet orange, loin devant lui, qu'il prit d'abord pour le soleil; mais c'était déjà la lune.

Pourquoi il avait fait ça ? demanda-t-il.

Je ne sais pas. Ma mère raconte que c'est parce qu'il l'aimait trop. Mais elle est folle. Elle vit dans un monde imaginaire.

Kader se sentit soudain très fatigué.

Qu'est-ce que vous voulez dire, folle ?

La réalité ne l'intéresse plus. Elle vit dans ses souvenirs, les petits morceaux de passé qui la rendent heureuse. Son enfance, les moments avec Josu. Et elle oublie le reste.

Alors, elle est pas cinglée ? Genre qui gueule et qui bave, avec des cheveux de sorcière ?

En voyant Astrid sourire, Kader se détendit un peu.

Si on sortait de cette caisse ? suggéra-t-il. J'ai besoin de bouger.

Astrid hocha la tête.

Avec El Niño, lui confia-t-il, on avait l'habitude de regarder le soleil se lever. Ça nous faisait du bien. Il descendit de la voiture, dont il fit le tour pour aller ouvrir la portière d'Astrid. Regardez, dit-il en lui montrant, au bord de la route, un talus dont le gazon avait été récemment tondu. C'est parfait, là.

Astrid resta assise un moment sur le siège du passager, à sentir la brise sur son visage, à respirer l'odeur de l'herbe coupée. Elle regarda Kader escalader la pente puis, une fois parvenu au sommet, disparaître de l'autre côté. Astrid ignorait pourquoi elle lui avait parlé de Josu ; c'était le récit qui l'y avait entraînée. Au cours des quelques heures écoulées depuis leur rencontre, elle s'était davantage confiée à ce garçon qu'à quiconque auparavant. Il en savait plus sur sa vie que Chastel. Elle avait même été tentée de lui parler de Mikel. Peut-être parce qu'elle savait qu'elle ne reverrait plus Kader.

Elle sortit de la voiture et claqua la portière derrière elle. Tout en gravissant la pente raide que Kader avait grimpée, elle repensa à la voix de Mikel, tremblante de tristesse. Cette voix semblait l'attirer en arrière pour l'empêcher de monter. Lorsqu'on l'avait libérée de prison, elle s'était attendue à une sensation de liberté, mais n'avait rien éprouvé de tel, se sentant seulement déplacée, inutile. Maintenant, tout en rampant vers le haut du talus, elle ressentait une légèreté qui lui était totalement inconnue.

Kader était revenu s'installer au sommet du talus. Assis dans l'herbe qui se couchait sous son poids, il contemplait la grande lime jaune en

serrant un genou contre sa poitrine. Astrid vint s'asseoir auprès de lui.

En fait, El Niño regardait pas le soleil, précisa-t-il. Le soleil l'intéressait pas. C'était moi qu'il regardait. Il se couchait à côté de moi, la gueule ouverte, la langue pendante, en souriant. Kader se tourna un instant vers Astrid. Sans déconner, insista-t-il.

Je te crois.

Il levait les yeux vers moi, puis ensuite il regardait ailleurs et il se remettait à haleter, et puis il regardait encore vers moi, et puis encore ailleurs. Un petit va-et-vient, histoire de vérifier que j'étais bien avec lui. Des fois je lui faisais un sourire, moi aussi, et des fois pas. Kader se tourna de nouveau vers Astrid, pour la contempler. Allongez-vous avec moi, lui dit-il, en s'animant soudain à cette pensée. Appuyez votre tête sur ma poitrine.

Astrid le regarda s'allonger dans l'herbe, sur le dos, à flanc de talus. Il soutint son regard pendant quelques instants, en battant des paupières, puis ferma les yeux, vaincu. Après s'être étendue à côté de lui, elle posa la tête contre sa poitrine et put sentir sa respiration s'arrêter, puis repartir. Et, au bout d'un petit moment, il passa les bras autour de l'épaule d'Astrid. Ils restèrent couchés là, silencieux, tandis qu'elle écoutait battre le cœur du garçon.

Je veux aller rejoindre ma petite sœur, finit-elle par dire. C'est la seule personne au monde dont je ne peux pas me passer.

Kader posa une main sur les cheveux d'Astrid et se mit à en tamiser les mèches entre ses doigts.

Elle est à la maison, au village, en train d'essayer de retrouver son ami qui vient de passer vingt ans en prison. C'était un *liberado*. Il est sorti hier.

Et il veut pas la voir, suggéra Kader. Lorsqu'il parlait, Astrid sentait vibrer la poitrine de l'adolescent. Il a peur d'être déçu, poursuivit-il. Et il a sans doute raison. Moi aussi j'en ai fait, de la prison. Dix-huit mois. Même dix-huit mois, ça vous nique la tête, vous pouvez me croire. Elle s'appelait Aurélie. Putain, je pensais tellement à elle que quand je l'ai revue en chair et en os, ça pouvait pas être aussi bien. Elle était chaude, mais comment elle aurait pu être à la hauteur de tout ce que j'avais rêvé en taule ? C'était pas possible.

Astrid se rendit compte qu'elle ne porterait jamais de jugement sur ce garçon, quoi qu'il dise. Kader ne pouvait pas la décevoir. Il était simplement lui-même.

Elle prit la main qu'il promenait dans ses cheveux, et la retourna pour en examiner la paume lisse et brune, les doigts longs, la peau qui était plus fine au niveau des articulations et, en dessous, les minuscules veines violettes. Astrid maintint les doigts de Kader pressés entre ses deux mains, mais ils étaient légèrement recourbés, et refusaient de rester à plat.

S'étant redressée pour s'asseoir sur l'herbe, elle observa le lac artificiel qui s'étendait en contrebas, telle une nappe de bronze liquide. Elle discernait à l'horizon l'enseigne de l'hôtel Mercure, d'un rouge brillant, qui se détachait sur la nuit. À mi-distance, la forêt de pins était comme découpée et ficelée en sombres rangées, séparées les uns des autres par des raies pâles.

On devrait y aller, déclara Astrid.

Tandis qu'elle commençait à se relever, il lui prit le poignet. Elle le dévisagea. Sa prise était ferme, mais pas impérieuse; comme celle d'un petit frère, qui n'aurait été le plus fort que physiquement. Il s'obstina à la retenir. À la lueur de la lune, elle distingua au sommet de son crâne deux cicatrices qui luisaient. Enfin, Kader la laissa retirer sa main.

Comment tu t'es fait ces cicatrices ? lui demanda Astrid.

Je sais pas comment je dois être avec vous, avoua-t-il en la contemplant, le visage soudain complètement ouvert.

Prenant alors conscience de son propre péché, Astrid se sentit envahie par la terreur. Il fallait qu'elle se mette hors de portée de la confiance de ce garçon. Elle se leva et se mit à brosser violemment sa jupe, pour en faire tomber les brins d'herbe.

Allons-y, dit-elle.

C'est ça, approuva Kader, et il se leva en détournant son visage, conscient du doute qu'il exprimait.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 18

José Maria Egibar, alias Txema, était assis dans la lueur orange émise par le tableau de bord de son quatre-quatre Mercedes. Il attendait que la voiture de Lorea Molina apparaisse dans son rétroviseur. Au passage, il examina son propre visage et fut déçu, comme d'habitude, par l'affaissement des chairs de son cou, par l'aspect de sa peau couperosée. Haïssant son regard, il essaya, comme chaque fois qu'il se regardait dans un miroir, de le modifier. Ses yeux avaient eu de l'éclat, jadis. Maintenant, on aurait dit deux trous. Cette vacuité de son expression, il le savait, venait de la peur dans laquelle il vivait. Il était résolu à ne plus vivre encore très longtemps dans cette peur.

Lors de sa première rencontre avec Lorea, il s'était rétracté en entendant sa voix stridente. Cinq ans plus tard, Txema ne s'était pas débarrassé de ce réflexe de recul. Même l'organisation avait perçu l'instabilité de Lorea et, comprenant que cette femme n'entrait pas dans une catégorie utilisable, elle avait refusé de l'admettre en trois occasions différentes. Ce qui avait fait parfaitement l'affaire de Txema, qui avait bien observé le zèle de Lorea, ainsi que sa déception, et pris conscience des possibilités que ce mélange pouvait lui offrir. Au fil des ans, il avait entretenu le ressentiment de Lorea, en le détournant consciencieusement vers le plus grand danger qui le menaçait lui-même : Mikel Angel Otegui.

La Mégane jaune banane apparut dans le virage. Il regarda Lorea se garer, puis vérifier son maquillage dans le rétroviseur. Incapable d'ignorer un miroir, Lorea ne perdait jamais longtemps sa propre figure de vue. La première fois qu'il avait vu ce visage sans maquillage, Txema avait eu un choc, non qu'il l'ait trouvé dépourvu d'attraits, mais à cause de la terrifiante vulnérabilité qu'il y avait découverte. Lorea avait eu l'air épinglée contre le lit quand, allongée au-dessous de Txema, elle avait levé vers lui des yeux sombres, d'abord clignant dans la lumière crue qui se déversait par la fenêtre de l'hôtel, puis renonçant à leur affût et soumis, pleins de honte, à l'examen qu'il lui faisait subir. Il l'avait laissée se dégager pour qu'elle puisse aller retrouver la sécurité de la glace, dans la salle de bains.

Lorea ferma à clé la portière de sa Mégane. Tout en la regardant s'approcher avec ses hauts talons, Txema se donna une contenance; et il mit le contact quand elle arriva devant la portière du quatre-quatre, côté passager. À peine installée sur son siège, Lorea rabattit le pare-soleil pour faire apparaître le miroir de courtoisie; et, après avoir vérifié qu'elle n'avait pas de rouge à lèvres sur les dents, elle se pencha vers Txema et l'embrassa sur la bouche.

Alors, lança-t-elle en se penchant en arrière pour s'appuyer contre sa vitre, afin qu'il puisse bien la voir. Tu es prêt ? On le fait ?

On fait quoi ?

On réveille le chat qui dort, répondit-elle en souriant. Son sourire charmant, qu'elle savait utiliser à très bon escient, le mettait parfois mal à l'aise. Ce soir-là, par exemple, dans l'éclairage macabre de cet espace confiné.

C'est toi la chatte, répliqua-t-il en démarrant.

Tais-toi donc, murmura Lorea d'un ton ravi.

Tu es ma chatte siamoise, continua Txema. Maligne. Élégante.

Oh, Txema ! Sentant qu'elle lui jetait un regard plein de désir, il regardait droit devant lui, impatient de la faire changer d'humeur.

Où sont les lettres, alors ? demanda-t-elle avec véhémence.

Elles sont dans la boîte à gants.

Lorea sortit la chemise verte et la serra contre elle. Pour avoir été facile à obtenir, ce dossier n'en était pas moins précieux. Jusqu'en février dernier, date à laquelle il avait pris sa retraite pour aller

s'installer du côté français, à Bayonne, l'avocat Gomez Igari avait fait sortir clandestinement de prison les lettres de son client, Mikel. Il les avait toutes postées pour lui, mais non sans les avoir préalablement photocopiées, afin de remettre les doubles à Txema. Celui-ci avait convaincu Gomez qu'il était dans l'intérêt de tout le monde de garder des traces de la correspondance de Mikel. Après des années d'insinuations soigneusement distillées, Txema avait réussi à faire croire à Gomez, comme à Lorea, que Mikel Angel Otegui était un informateur. Les lettres contenues dans cette chemise verte étaient toutes destinées à Astrid Arnaga.

J'irai voir Lola demain matin ? demanda Lorea.

Non, répondit sèchement Txema. On doit d'abord l'observer. Et attendre. Mikel va peut-être la contacter.

Lorea soupira et rabattit de nouveau le pare-soleil.

Bien sûr que non, fit-elle d'un ton boudeur. Il n'en a rien foutre d'elle. J'ai hâte de lui faire rentrer son sourire dans la gorge, à cette petite poupée, poursuivit Lorea tout en examinant son reflet dans le miroir. Elle se tourna vers Txema. Franchement, quelle vie privilégiée. Ce sont deux enfants gâtés, c'est ça leur problème.

Txema supportait de plus en plus de mal que Lorea se montre aussi jalouse des autres femmes.

Je ne suis pas d'accord, Lorea. Ils ont eu des vies difficiles.

Mais ils ne croient en rien, rétorqua-t-elle.

Qu'est-ce que tu en sais ? Ne sois pas aussi pressée de juger. Il sentit fléchir la volonté de Lorea. On attendra.

Lorea regarda devant elle d'un air renfrogné. Txema savait qu'elle allait mettre son frère sur le tapis. Comme ils s'approchaient de leur cachette habituelle, il accéléra.

On va à notre coin ? demanda-t-elle.

Il hocha la tête.

Oh, Txema.

Il gardait les yeux fixés sur la chaussée, en lui dissimulant son plaisir.

J'ai sept minutes, annonça-t-il après avoir jeté un coup d'œil à sa montre.

C'est largement suffisant.

Quand Txema quitta la route, il sentit qu'elle lui jetait un regard d'admiration. Il s'engouffra par la trouée qui s'ouvrait dans la haie, prit le chemin de terre vers la gauche et, au terme d'un dérapage, s'arrêta sous le marronnier.

Txema retira ses verres fumés.

Il y a juste une chose, minaуда-t-elle.

Sept minutes, Lorea.

Elle sourit.

Je sais. Est-ce qu'Anxton ne pourrait pas suivre Lola Arnaga ? Il est bon, il a des armées d'expérience à moto. Anxton a besoin que quelqu'un lui fasse confiance ; il a besoin de faire ses preuves.

J'y penserai, répondit Txema. Puis il la prit par la nuque et l'attira doucement vers lui. Viens, petite cochonne, murmura-t-il. Elle poussa un gémissement, ferma les yeux et plongea vers l'entrejambe de Txema, sans qu'il la quitte du regard.

Tel était leur pacte. Ce qui les maintenait ensemble. Ils n'aimaient ni l'un ni l'autre enlever leurs vêtements, et n'étaient pas particulièrement intéressés par la pénétration. Après cette première nuit à l'hôtel, ils étaient convenus tacitement de ne pas renouveler l'expérience. Ils préféraient tous deux ces rencontres furtives. Lorea, comme il n'avait pas tardé à le découvrir, était parfaitement frigide. Son plaisir paraissait localisé exclusivement dans sa cervelle. Elle aimait se faire dominer et traiter de salope, ce qui convenait à merveille à Txema.

Tout en serrant dans son poing une mèche des cheveux de Lorea, il gardait un œil sur le rétroviseur pour surveiller la route obscure, parce qu'on pouvait essayer de l'avoir à tout moment. Sa constante vigilance n'interférait pas avec son plaisir. Il avait la capacité d'être à la fois au-dedans et au-dehors.

Txema attendit que les feux arrière de la voiture de Lorea aient disparu au bas de la montagne, puis il mit le contact et prit la direction opposée, vers le haut. En face de lui, une grande lune jaune oppressante était suspendue dans le ciel. Il roula devant un pâté de maisons modernes, adaptations géométriques du style local qu'il avait

personnellement approuvées. Son approche activa un projecteur accroché au flanc d'une de ces maisons, dans laquelle vivait sa mère. Il tourna dans l'allée de gravier et alla se garer sur la rampe d'accès en béton qui menait à la porte du garage, puis coupa le contact. Au bout de quelques instants, assis derrière sa vitre baissée, il identifia une odeur d'eaux usées qui se mêlait au parfum poussiéreux des hortensias. Ça provenait de derrière cette rangée de thuyas que les voisins avaient plantée récemment. Txema descendit de sa voiture et jeta un regard haineux au grand rempart de conifères. Ces emmerdeurs avaient l'intention de construire une piscine, et il savait qu'il pouvait les empêcher d'obtenir un permis de construire, en tout cas pendant quelques étés; mais ça paraissait maigre, comme dédommagement pour le préjudice de leur présence. Ils avaient acheté la ferme en ruine située derrière la villa de sa mère, ainsi que trois hectares de terre, et Txema n'avait rien pu y faire. Ce n'était pas de chance pour lui que la seconde épouse du ministre basque de l'Intérieur soit originaire de ce village, et qu'elle ait voulu à tout prix que son mari vienne prendre sa retraite dans cette maison. Et maintenant, évidemment, le ministre débarquait de Vitoria quasiment chaque fin de semaine, accompagné d'un essaim de gardes du corps. De sorte que Txema ne pouvait plus courir le risque de venir inspecter son argent pendant le week-end.

Il monta les marches du perron et ouvrit la porte d'entrée, en espérant que sa mère soit endormie. Dans l'humeur où il se trouvait, il n'aurait pas réussi à se montrer aimable avec elle. Quand il s'avança dans l'obscur vestibule, il constata que c'était allumé dans la chambre de la vieille dame, au premier étage, et que sa radio beuglait; mais ça ne voulait pas forcément dire qu'elle ne dormait pas. Depuis quelque temps, elle était totalement sourde d'une oreille et partiellement de l'autre, et ce récent silence du monde l'effrayait. Même pendant qu'elle dormait, la télévision ou la radio marchaient toujours à plein volume. Après avoir refermé la porte d'entrée derrière lui, Txema s'engagea dans l'escalier qui conduisait à l'étage.

La porte de l'ancre maternel était entrouverte; sans même y jeter un coup d'œil, il continua de monter l'escalier, jusqu'au grenier. Il y avait apporté le reste du fric dès que sa mère s'était trouvée clouée au lit, et

qu'il n'y avait plus eu aucun risque qu'elle se rende là-haut. En prison, il avait vécu dans la terreur que le magot enterré au pied d'un pin soit découvert par l'organisation, ou par la *Guardia Civil*. Les deux camps écumaient toujours les hautes collines, à l'époque, pour des missions d'entraînement, ou à la recherche de caches. À présent que ces collines n'étaient plus sûres, l'organisation planquait ses armes en ville et formait ses recrues dans des appartements de location, dûment insonorisés. Après sa libération, en prenant chaque fois des risques considérables, Txema avait déménagé l'argent à plusieurs reprises dans divers endroits des collines. Maintenant qu'elles grouillaient d'enragés de sport, on ne pouvait plus rien y planquer. Tandis qu'en gardant le fric ici, il pouvait venir le contempler chaque fois qu'il en avait envie. En plus, depuis qu'il s'était mis à rendre régulièrement visite à sa mère invalide, sa cote de popularité avait grimpé dans le village.

Incontestablement, c'était Lorea qui lui avait sauvé la mise. Après l'avoir rencontrée, il n'avait pas tardé à comprendre que cette femme était prête à faire n'importe quoi pour l'aider. Lorea se rendait bien compte que Txema Egibar représentait pour elle une occasion unique de pouvoir graviter dans l'orbite de l'organisation.

Lorsque Txema lui avait parlé de l'argent, elle avait été submergée d'amour et de gratitude. Il lui avait laissé entendre, sans jamais le dire clairement, qu'il conservait ce fric pour l'organisation. En janvier quatre-vingt-treize, elle avait tout transporté en voiture jusqu'en Suisse, sauf une petite partie qu'il avait décidé de garder sous la main, pour se rappeler la chance qu'il avait. Elle avait placé la somme sur un compte au nom de Txema. La dépendance de Txema aux tranquillisants datait des trois jours que ce voyage avait pris à Lorea. Sa libido en avait certainement pris un coup au passage, mais il s'en fichait. L'argent était en sûreté, et Lorea ne lui avait pas demandé une seule fois d'où il provenait.

Txema s'avança dans le grenier de sa mère. L'endroit débordait d'objets qui avaient appartenu à son père. Elle avait monté tout ça là-haut après sa disparition, en mille neuf cent cinquante-quatre, quand Txema avait dix ans. Les flingues du mort étaient là, et ses vêtements, ses chaussures et son matériel de pêche, et tous les magazines qu'il

avait jamais achetés, sans exception. Et la correspondance avec son frère Inaki, l'oncle de Txema, tué par un taureau à Pampelune. Sa veuve n'avait pas trié ses affaires, mais leur fils savait bien que c'était par indifférence et non par amour qu'elle n'avait rien jeté. Depuis que Txema avait commencé à venir dans ce grenier pour contempler son trésor, il s'était attaché à la mémoire de son père. Il essayait de se convaincre que l'endroit avait conservé son odeur, et qu'ici, entouré de ses affaires, il arrivait à se souvenir de lui très clairement.

Ce qui restait de l'argent était dissimulé dans un coffre, sous l'uniforme que son père avait porté pendant la guerre civile. Txema adorait ce vêtement, son odeur de camphre, son poids, sa couleur vert lichen; il était chargé, à ses yeux, d'une magie solennelle. C'était en effet le symbole de la légitimité de son père, et par conséquent de la sienne; en tant que tel, il avait garanti à Txema une place dans le monde. Après l'avoir soulevé du coffre, il l'étendit avec révérence sur le plancher et retira la sacoche en cuir de son père. Il ne l'ouvrit pas tout de suite, mais la serra contre sa poitrine et porta son regard vers la lune, qui s'inscrivait maintenant harmonieusement dans l'encadrement de la fenêtre du grenier.

Txema avait toujours été persuadé de connaître Mikel. Il voyait en lui un type au comportement désespérément prévisible, et se disait que ça finirait par causer sa perte. Txema pensait que si Mikel le soupçonnait d'avoir gardé l'argent, il ne le trahirait pas, mais viendrait plutôt lui demander des comptes. C'était ce genre de scène qu'il avait redouté au cours de toutes ces années. Que Mikel se dérobe maintenant, qu'il lui échappe de cette manière, mettait Txema très mal à l'aise. Son cœur se gonflait de haine lorsqu'il repensait à l'amitié de Mikel, et il était conscient de le haïr d'autant plus qu'il l'avait perdu.

Il ouvrit la sacoche et regarda à l'intérieur. Les billets du dessus étaient un peu sales; ceux du dessous, propres et craquants. La satisfaction que Txema tirait de ces instants s'étiolait. Il y avait eu une époque où il s'était senti parfaitement en sûreté dans ce grenier, en compagnie de son argent. Autant que, tout gosse, dans sa cachette chez sa grand-mère, le placard contenant la chaudière. Le petit Txema pouvait y rester pendant des heures, perché sur la dernière étagère, le

visage enfoui dans le linge parfumé à la lavande. Il décida de laisser Lorea se rendre chez Lola Arnaga. Lorea l'avait mérité. Elle pourrait y aller dans la matinée, tandis que lui-même irait à son rendez-vous avec l'aveugle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 19

Il était plus de deux heures du matin, et le barman de L'Amiral avait fermé les portes à clé, empilé toutes les chaises en aluminium et appliqué d'un bout à l'autre du comptoir un produit de nettoyage à fort pouvoir de dissuasion; néanmoins, les trois hommes buvaient toujours. Mikel savait que le barman s'appelait Jean-Louis, mais le petit bonhomme qui se tenait à sa droite n'avait pas encore révélé son identité. À plusieurs reprises, l'idée était venue à Mikel qu'il pouvait s'agir d'un flic, mais il avait conclu que non, à tort ou à raison, parce que ce type fumait des Lucky Strike. En tout cas, il n'était pas bavard, et c'était surtout le barman qui faisait les frais de la conversation, tout en remplissant leurs verres de Pastis 51. Jean-Louis avait des problèmes avec sa femme, qu'il trouvait trop belle pour lui. Cidalia, qu'elle s'appelait, et elle était portugaise. Par ailleurs, Mikel apprit qu'elle avait un dauphin tatoué sur la hanche. Le barman avait soulevé sa chemise et dévoilé son volumineux ventre blanc, afin d'essayer de leur indiquer l'endroit exact. Mikel aurait voulu dire à Jean-Louis de cesser de s'imaginer que cette fille lui était supérieure, et que c'était ça, la source de tous ses problèmes; mais il était trop ivre pour trouver ses mots. Le temps que Jean-Louis soit prêt à partir, Mikel était tellement raide qu'il eut besoin de l'aide de ses deux compagnons pour pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Ils quittèrent le café par la porte du fond. Dehors, dans la rue, l'odeur du jasmin flottait dans l'air, et Mikel se sentit de nouveau au bord des larmes.

Il essaya de tendre la main au barman.

Mikel Angel Otegui. Ravi d'avoir fait votre connaissance.

T'es sympa, lui répondit le barman en le soutenant fermement. D'habitude, je m'entends pas avec les Basques, ils sont trop susceptibles. Mais toi, t'es sympa.

Mikel essaya de saisir la main de l'autre gars, mais celui-ci était trop occupé à le soutenir. Deux fois plus petit que Jean-Louis, c'était pourtant sur lui que semblait reposer tout le poids de Mikel, qui avait apparemment perdu l'usage de ses jambes, car elles traînaient derrière lui.

Je t'appellerai monsieur Lucky, l'informa Mikel, si tu permets. Monsieur Lucky, ou alors monsieur Strike. Qu'est-ce que tu préfères ? T'es vachement costaud, pour un mec de ta taille. Ici ! s'écria soudain Mikel. Laissez-moi ici ! C'est bien.

Il voulait dormir dans le kiosque à musique.

Monsieur Lucky n'avait pas l'air tellement d'accord.

Faut que je dorme ici, mon pote, insista Mikel. Laissez-moi ici, c'est bon.

Le petit homme lui tendit quelque chose qu'il tenait à la main, mais Mikel n'arrivait pas à fixer son regard. Il remarqua que ce type répandait une forte odeur de poisson. Ça doit être un pêcheur, se dit Mikel avant de tomber à genoux.

Lorsque Mikel se réveilla, il faisait encore noir, et il était encore saoul, et un grand matou au poil roux était couché sur ses pieds. Il regarda le chat, et le chat le regarda. Mikel ne voulait pas bouger, parce que l'animal lui réchauffait les pieds.

Je voulais un chien, déclara-il à voix haute.

À ces mots, le chat se leva, s'étira et s'en alla.

Non ! Mikel eut beau essayer de le persuader gentiment de revenir, l'animal se mit à trotter et disparut dans la nuit.

Mikel se trouvait au milieu du kiosque. La tête lui tournait toujours. Il se recoucha et ferma les yeux. Son rêve de prendre Astrid entre ses bras dans le train de nuit pour Paris lui semblait maintenant dérisoire. Elle n'était venue le voir qu'une fois en prison, et ils n'avaient pas fait l'amour. Il avait passé les mains sur le corps d'Astrid, poussé par une force irrésistible, comme s'il se livrait à un complexe processus de scanographie, destiné à l'approvisionner en souvenirs. Et, en effet, il était devenu dépendant de ces souvenirs. Celui du corps d'Astrid contre ses mains, qu'il avait glissées sous l'étoffe glissante de cette robe verte. Le souvenir de son odeur, qui lui revenait parfois la nuit avec une telle violence qu'il se réveillait. Ils n'avaient pas fait l'amour pendant la visite d'Astrid, bien qu'il ait eu le droit de bénéficier de cette «commodité», comme les autorités appelaient la possibilité d'accouplement sous surveillance vidéo. Mikel avait voulu attendre d'être devenu un homme libre. Quand il avait constaté qu'elle ne revenait pas, il s'était maudit de s'être montré aussi sentimental.

Pour une raison ou pour une autre, en voyant s'éloigner ce chat roux, il comprit que la visite d'Astrid avait été un geste de charité impersonnel accompli envers un être humain privé de sa liberté. C'était une femme d'une compassion infinie, mais elle ne pouvait pas plus l'aimer que Jésus-Christ n'aurait pu aimer Marie-Madeleine.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 20

Le visage du dormeur était tourné vers la fenêtre. Depuis l'embrasure de la porte, Astrid regardait son dos se soulever et s'abaisser au rythme de sa respiration. Elle observait la peau dorée, lisse, l'ombre violette que faisait la colonne vertébrale nettement découpée, l'arrière de la tête, les cheveux taillés en pointe au bas de la nuque. La lumière brunâtre des lampes du parking introduisait une note de chaleur dans la chambre morne aux murs d'un blanc granuleux, à la moquette grise empestant l'insecticide de ménage. Astrid hésita devant la porte ouverte, posa son sac à main par terre, en sortit le désinfectant, quatre compresses et un rouleau de bande de fixation pour la blessure de Kader, et plaça le tout au sommet du poste de télévision installé à l'extrémité du lit. Ensuite, sans se retourner, elle ramassa son sac et sortit de la pièce.

Parvenue à l'accueil, elle pressa une sonnette électrique qui se mit à bourdonner par intermittence, jusqu'à ce que la porte située derrière le bureau finisse par s'ouvrir. Un homme d'âge mûr, au teint terreux, apparut et la regarda en clignant des yeux d'un air endormi, tandis qu'elle lui annonçait son intention de régler la note pour les chambres 201 et 203. Une fois dehors, dans la nuit, Astrid se rendit compte qu'elle était un peu essoufflée. Elle demeura là un moment, devant les voitures garées. La brise tiède sentait la lavande. Puis elle traversa le parking, heureuse de l'impression de détermination que

donnaient, en heurtant le macadam, les chaussures à talons contre lesquelles elle avait troqué ses sandales.

Quand sa voiture fut arrêtée par la barrière, elle dut appuyer sur l'interphone pour déranger le type une deuxième fois. Elle s'excusa. Il leva la barrière, et raccrocha sans lui avoir répondu.

En roulant sous la barrière, elle aperçut loin devant elle, sous le ciel qui virait au rose à l'horizon, le lac noir serti dans la vallée pâle. Elle ouvrait grand les yeux, pour mieux absorber la beauté du monde. Un sentiment de chaude gratitude irradiait dans sa poitrine. Ce jeune Arabe de Nanterre était entré dans la chambre mal aérée de sa vie et lui avait fait prendre conscience de son exigüité, il lui en avait montré la laideur, et l'urgence qu'il y avait à la quitter. Elle s'engagea sur l'autoroute et appuya fermement sur l'accélérateur.

La veille au soir, ils avaient dîné dans la salle du restaurant de l'hôtel. En se penchant vers elle d'un air confiant, il lui avait déclaré n'avoir encore jamais mis les pieds dans un endroit aussi chic, et Astrid s'était laissé gagner par sa joie. Elle avait eu envie de rire en le regardant taquiner le garçon, un vieux bonhomme pompeux affligé de bajoues et de cheveux teints en auburn.

Mais c'est sans joie qu'Astrid avait décrété, Pas de sexe entre nous, Kader.

Et il avait levé les yeux vers elle avec une expression éteinte, absente, avant de se remettre à harponner ses frites.

Je peux attendre, lui avait-il répondu.

Après le dîner, ils étaient montés à l'étage, et Kader lui avait tourné autour pendant qu'elle ouvrait la porte de sa chambre.

Laissez-moi entrer. Je vais pas vous sauter dessus, lui avait-il dit. C'est promis, avait-il ajouté, une main sur le cœur. Et Astrid, constatant à sa consternation qu'elle n'avait pas envie de rester seule, l'avait laissé entrer. Il s'était assis sur le lit pour regarder la télévision bruyante pendant qu'elle se déshabillait dans la salle de bains et se mettait en chemise de nuit. Lorsqu'elle s'était glissée dans le lit, il avait détourné les yeux.

Astrid roulait maintenant sur la route à quatre voies qui traversait la grande forêt de pins des Landes. Elle aurait voulu montrer à Kader la plage magnifique qui s'étendait sans interruption de Bordeaux à

Bayonne. Les bunkers allemands parsemant les dunes de sable lui auraient sûrement bien plu. Il aurait été émerveillé par leur indestructibilité. Réfléchissant à sa rencontre avec Kader, elle mesurait avec quelle rapidité et quelle sûreté il s'était faufilé dans sa vie. En tout juste vingt-quatre heures, ils semblaient avoir acquis un passé commun, tous les deux. Astrid se rappelait pourquoi, pendant aussi longtemps, elle avait dressé une muraille entre elle et les autres.

Quand Kader avait demandé s'il pouvait la tenir de nouveau dans ses bras, elle lui avait répondu non. Et il n'avait pas insisté, mais n'avait pas non plus quitté sa place sur le lit, près d'Astrid.

Quand elle lui avait déclaré vouloir travailler, Kader avait aussitôt éteint la télévision et il était resté étendu là, les bras croisés sur la poitrine.

Je veillerai sur vous, avait-il promis.

Et Astrid ne l'avait pas chassé. Non, elle s'était attelée à côté de lui à la rédaction du brouillon d'une lettre destinée à la revue médicale *The Lancet*, concernant la récente prise de position du Conseil de l'Europe sur la xénotransplantation d'organes à partir de primates non humains. Ce faisant, elle s'était sentie étonnamment heureuse, tandis que Kader s'endormait tout habillé auprès d'elle.

Il avait dû se réveiller au milieu de la nuit et enlever ses vêtements avant de venir la rejoindre sous les draps. Ça n'avait pas troublé le sommeil d'Astrid. Avant le point du jour, il avait émané de la peau de Kader un parfum tiède, légèrement caoutchouteux. Elle savait que ce qui l'avait aiguillonnée et remplie de cette énergie grisante, c'était en partie de s'être arrachée au plaisir de cette présence proche, de céder à son ancienne propension au renoncement. Astrid conduisait vite, maintenant. L'accélérateur était au plancher et le volant vibrait entre ses mains.

Elle s'arrêta dans une station-service. Pendant que le pompiste nettoyait son pare-brise, elle se pinça le nez pour ne pas sentir l'odeur d'essence. Quand elle était petite, son père conduisait une vieille Simca bleu pâle, dont le bouchon de réservoir devait avoir une fuite. Aucune autre odeur, ou sensation, ou pensée, ne lui rappelait son père comme les vapeurs d'essence.

À l'intérieur de la boutique, les tables qui entouraient les machines à café étaient à hauteur de coude. Debout face à deux routiers, elle but son café brûlant dans une tasse en plastique qui s'amollissait entre ses doigts.

Son téléphone sonnait. Elle le sortit de son sac.

Oui ?

Astrid ?

C'était Chastel.

On se tire d'ici, lança le plus costaud des deux routiers au plus grand. S'il y a une chose que je peux pas sacquer, c'est d'écouter les gens parler dans leur putain de portable.

Astrid se dit qu'il avait dû prendre des amphétamines. Le grand lui adressa un sourire embarrassé, puis suivit le costaud à l'extérieur.

Je suis désolée, Jacques. Je ne peux pas te parler maintenant. Il faut que j'y aille. Lola m'attend.

Je t'appelle pour te parler d'un poste au Kosovo, insista Chastel. Jean a pensé à toi. Si ça t'intéresse, tu n'as qu'un mot à dire. Je me suis dit que je t'empêchais peut-être d'avancer. Que tu pourrais...

Tu ne m'empêches pas d'avancer, et je n'ai aucun désir d'aller au Kosovo.

Et pourquoi ?

Parce que je ne peux pas supporter ces gens-là.

Qui ça ? Les Albanais ?

Non. Les gens de Médecins sans Frontières.

On peut savoir pourquoi ?

Je ne supporte pas leur bonne conscience. Ce n'est qu'une bande d'adolescents attardés, qui essaient de dissimuler leurs désillusions. Je les trouve déprimants.

La question n'est quand même pas là. Ils ont besoin de chirurgiens.

Qui a besoin de chirurgiens ? Les réfugiés ? Ils n'ont pas besoin de chirurgiens. Ils ont besoin de rentrer chez eux.

Évidemment, mais...

C'est aussi simple que ça. Les réfugiés ont besoin de rentrer chez eux, et ils sont gardés en otages par une bande d'intellos bourgeois, de donneurs de leçons qui ont désespérément besoin, eux, de se sentir... humains. Le problème, c'est qu'humanitaire et humain, ça fait deux.

Astrid, je crois que tu es simplement vidée.

Bien sûr que je suis vidée. Pourquoi, tu crois que tu n'es pas vidé, toi ? Ça fait des années que je n'ai pas observé chez toi la moindre étincelle d'enthousiasme véritable. Maintenant que j'y pense, tu étais déjà vidé quand je t'ai rencontré. C'est pour ça que tu t'es accroché à moi. Parce que j'étais jeune, et pleine de confiance et d'enthousiasme.

Qu'est-ce qui te rend aussi agressive ? D'où ça sort ?

Je suis peut-être vidée, Jacques, mais au moins je le sais, moi. Ça fait un an et demi que je suis dans une impasse. Pas pour des raisons scientifiques, mais parce que je n'arrive pas à obtenir le matériel le plus élémentaire. Quand il s'agit de mes propres recherches, il n'y a plus d'argent et plus de matériel. Voilà ce que j'ai appris.

Allons, Astrid, tu sais bien que je me bats pour tes recherches.

C'est faux. Tu te bats pour moi quand je fais *les tiennes*, de recherches.

Tu es injuste !

Je viens de passer près de deux ans à essayer de construire une machine qui existe déjà sur le marché. Avec Vincent, on a perdu des milliers de souris, uniquement parce qu'on n'arrive pas à faire fonctionner la pompe convenablement. Les niveaux sanguins fluctuent, et l'animal meurt.

Je t'avais suggéré d'utiliser des animaux plus grands.

Comme quoi, par exemple ?

Je t'avais dit que les gens du musée d'Histoire naturelle pourraient te refiler quelques-uns de leurs primates.

Ils sont séropositifs, bon Dieu !

Pas tous.

Écoute, Jacques, je n'attends rien de toi. J'ai accepté le fait que je suis essentiellement un plombier. La transplantation, pour moi, c'est devenu de la plomberie. Et je veux bien l'admettre. Mais ne me demande pas de faire joujou avec la science. Je ne vais pas préparer ce congrès pour toi. Je ne partage plus tes idées. C'est à peine si je crois aux miennes, mais j'ai certainement cessé d'avaler les tiennes.

Tu es si amère. C'est terrifiant.

Chastel avait vraiment l'air terrifié.

Oui, acquiesça-t-elle d'une voix douce. Parce que je crois que j'ai perdu mon temps.

Comment ça ? Comment ça, tu as perdu ton temps ? Sans moi...

Non ! cria-t-elle. Ne t'avise pas de dire ça. Ça me rend malade. Comment oses-tu ? J'avais de bonnes idées, et j'étais infatigable.

C'est vrai, et on a fait des choses remarquables ensemble...

Tu veux parler de l'IVG ?

Astrid se tut, aussi horrifiée que lui.

Elle entendit le silence. Il était chargé de la haine de Chastel.

C'est tout ce qui me revient aujourd'hui, poursuivit-elle.

Mais Chastel n'était plus là.

Astrid jeta à la ronde des regards inquiets. Apparemment, personne ne faisait attention à elle. Un calme anormal régnait dans le magasin. La femme assise derrière la caisse examinait un grand œuf transparent rempli de petits œufs multicolores, en essayant de découvrir comment ça pouvait s'ouvrir. Un type en veste de cuir fauve à épaulettes rôdait devant les revues pornos. Les paumes moites, la bouche sèche, Astrid avala sa salive ; elle voulait s'en aller, mais n'était pas sûre de pouvoir arriver jusqu'à la porte. Marcher lui était soudain devenu impossible. Elle avait parlé de l'enfant. Pour la première fois, elle avait pensé, non à l'avortement, mais à l'enfant lui-même. Et maintenant, Astrid avait l'impression qu'un grand barrage s'effondrait en elle. En fait, elle ne savait pas où aller, elle avait menti. Lola ne l'attendait pas ; Lola ne l'avait pas appelée. Peut-être avait-elle retrouvé Mikel ? Astrid baissa les yeux vers le linoléum que le soleil faisait étinceler. Et, à petits pas chancelants, elle entama la traversée de la boutique.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 21

« *Painfully thin* » : d'une maigreur effrayante. Une expression anglaise que Lola avait apprise de Margot, qui l'employait toujours sur un ton impatient plutôt que compatissant. Et maintenant que sa mère y était réduite, à cette maigreur effrayante, Lola se surprenait à ressentir une exaspération similaire. Tout en prenant le plateau sur les genoux de la vieille dame, elle eut un haut-le-cœur en pensant aux jambes d'oiseau dissimulées sous les couvertures, aux genoux enflés. À leur peau écailleuse.

Tu n'y as même pas touché, maman.

En baissant les yeux vers la soupe verdâtre qu'elle avait confectionnée à partir d'un sachet, et servie à sa mère avec un yaourt nature et un verre d'eau, Lola se rendit compte à quel point l'ensemble était peu appétissant.

Qu'est-ce que tu aimerais ? Il n'y a pas quelque chose qui te fasse vraiment envie ?

Sa mère mettait un petit moment à répondre, maintenant, comme s'il lui fallait chaque fois s'arracher à un monde plus attrayant.

Maman ?

Sa mère la regarda enfin, et lui adressa un de ses sourires à bouche fermée. Quoi ? demanda Lola. Dis-moi.

Mais son impatience actionna un signal d'alarme quelque part, et la vieille dame battit en retraite vers ce monde mystérieux où elle avait

l'habitude de se réfugier.

Après avoir posé le plateau sur le banc rembourré qui se trouvait au pied du lit, Lola alla s'asseoir à côté de Margot. D'une main, elle remit en place ses grands oreillers carrés, tandis que de l'autre elle la maintenait penchée vers l'avant, non sans remarquer l'odeur écœurante qui émanait du corps de sa mère, une odeur rappelant le beurre rance. Ensuite, Lola l'aida à s'appuyer de nouveau contre les oreillers.

Est-ce que je peux t'aider à prendre un bain, maman ?

Margot se mit à lisser les couvertures du plat de ses mains, en supprimant méticuleusement tous les plis, jusqu'à ce que ses jambes se trouvent enfermées dans un impeccable sarcophage d'étoffe. Lola vit dans cette réaction un signe de mécontentement. Elle attendit que sa mère ait terminé ; puis, prenant les mains de la vieille dame dans les siennes, elle baissa les yeux vers les veines violettes qui les sillonnaient, juste sous la surface de la peau nacrée.

Maman ?

Mais Margot Hamilton Arnaga était têtue comme une mule. Elle aurait très bien pu répondre si elle l'avait voulu, et Lola savait que ce n'était pas la peine de la harceler. Tout en lui tenant les mains, elle regardait la pendulette de la commode, dont le balancier oscillait. Ayant toujours détesté les objets dont sa mère aimait s'entourer, Lola, maintenant que celle-ci avait perdu la tête, les trouvait plus sinistres que jamais.

Ce qui avait le plus choqué Lola, cette fois-ci, ç'avait été de la voir aussi diminuée physiquement. Margot Hamilton avait toujours été grande ; elle avait dominé de sa stature son mari et ses deux filles. Lola la revoyait, jeune femme, au cours de cet intermède de bonheur qui avait précédé la mort de Josu. Elle pouvait l'apercevoir, profilée devant la fenêtre de la salle à manger de cette maison, en train de disposer des fleurs violettes dans un vase. Comme c'était le début de l'été, il s'agissait sans doute de lilas. À l'époque, sa mère fumait des cigares qu'Angus avait dû lui envoyer d'un quelconque endroit exotique. Ils étaient présentés dans des boîtes en bois blanchi que se disputaient Astrid et Lola. Lola n'avait jamais oublié cette image qui se découpait dans l'encadrement de la fenêtre, sa mère occupée à

disposer les branches de lilas, un cigare entre les dents et la fumée drapée autour de sa tête comme un voile. Elle se souvenait d'être restée à l'entrée de la pièce pour s'imprégner de ce spectacle, submergée de joie à l'idée qu'elle aussi, un jour, elle serait belle. Finalement, pour surmonter ses imperfections physiques, Lola avait choisi la danse. Son espoir était d'accéder par le mouvement à la grâce dont témoignait sa mère sans avoir à lever le petit doigt.

Qu'est-ce qu'il y a de drôle, Béatrice ? lui demanda Margot.

Lola ne s'était jamais reconnue dans son vrai prénom. Lola, c'était le nom qu'Astrid lui avait donné dès que leur mère l'avait ramenée de l'hôpital, et tout le monde l'avait toujours appelée Lola. Sauf Margot.

Rien, répondit Lola.

Où est Astrid ?

Elle est à Paris, elle travaille. Un congrès important à préparer...

Quelle jolie fille, fit la vieille dame d'un air songeur. Mais quels cheveux difficiles.

J'en ai toujours été jalouse, avoua Lola.

Moi, j'ai donné une mèche de mes cheveux à Josu avant qu'il parte pour Madagascar. Il veut absolument l'avoir toujours sur lui.

Lola sourit.

Tu sais, je crois que je vais prendre un peu de saumon fumé, finalement.

Lola savait pertinemment qu'il n'y avait pas de saumon fumé dans la maison. Elle se leva néanmoins, soulagée d'avoir une excuse pour s'absenter.

Je vais voir si je peux te trouver ça.

Lorsque Lola s'éloigna de sa mère, celle-ci avait déjà commencé à feuilleter un numéro de *Paris-Match* d'avril mille neuf cent soixante-sept. C'était un de ses favoris, à cause des photos de la princesse Grace de Monaco au festival de Cannes, dans une robe noire et blanche de chez Dior. Lola s'émerveillait de la diversité des aspects sous lesquels se manifestait la démence de sa mère, aspects dont la fascination pour la famille Grimaldi était un des plus récents.

Lola détestait la cuisine de cette maison. Elle avait été décorée par sa mère au début des années soixante-dix, selon un principe directeur que sa mère avait défini d'un mot : la gaieté. Pour Lola, le résultat

était tout le contraire de la gaieté, tout comme le film *La Mélodie du bonheur* représentait l'opposé du bonheur. La cuisine en pin verni, coquettement tapissée de vichy rouge et blanc, petits carreaux pour les rideaux, grands carreaux pour la nappe en toile de coton, lui avait toujours fait penser aux Nazis. Quand elle ferait venir Mikel ici, la première initiative de Lola serait de transformer cette pièce.

Elle jeta un coup d'œil à l'intérieur du réfrigérateur et en inspecta le contenu, tandis qu'une odeur de fromage pourri lui montait aux narines : une terrine de pâté, trois œufs blancs, enveloppés dans une serviette de table à damier rouge et blanc, un morceau de brie figé sur une assiette. Si seulement Astrid avait été là pour remplir ce frigo de denrées comestibles, et pour préparer les repas. Qu'est-ce que cette femme, Gachucha, pouvait bien venir faire tous les jours pendant deux heures ? Lola devrait peut-être lui demander de nettoyer le frigidaire.

Après avoir refermé la porte de l'appareil, elle alla s'asseoir à la table de la cuisine et se frotta les yeux, de la base des paumes. Elle essaya d'imaginer le visage de Mikel, tel qu'il devait être maintenant, mais ne parvint à se le représenter que tel qu'il était quand on l'avait mis en prison, avant que ses joues ne se creusent de profondes rides verticales, que sa bouche ne s'amincisse, que des ombres épaisses ne lui soulignent les yeux. La dernière fois qu'elle l'avait vu, Lola avait tendu la main pour passer les doigts dans ses cheveux raides, et il l'avait prise doucement par le poignet, et lui avait souri.

Je suis un vieil homme, avait-il déclaré.

J'aime tes cheveux blancs.

Ne dis pas ça.

Pourquoi ?

Mais Mikel lui avait lâché la main, et il avait croisé les bras et l'avait regardée comme il le faisait parfois, avec un détachement bienveillant qui donnait envie de pleurer à Lola. Elle savait qu'il était inutile d'insister pour obtenir une explication.

Les mains toujours appuyées sur les yeux, Lola se surprit à appeler sa sœur intérieurement, comme si Astrid pouvait l'aider cette fois encore.

Elle se leva soudain pour chasser ses pensées, la tête droite, le regard fixé sur un des carreaux du mur, au-dessus de l'évier. C'était un carrelage à damier rouge et blanc, évidemment, avec un motif de cerises. Lola leva les bras, en maintenant ses coudes un peu plus haut que ses mains, et en laissant ses doigts se recourber et s'ouvrir, se recourber et s'ouvrir, avec le lent mouvement des algues bercées par la marée. Puis, la moitié inférieure de son corps commença de s'animer, tandis qu'elle gardait la tête et la poitrine parfaitement immobiles. Parti des pieds, qu'elle avança doucement et lança en l'air l'un après l'autre, le mouvement gagna en complexité et se communiqua telle une vague à ses genoux et à ses cuisses, pour aboutir à l'ondulation de ses hanches, et de son dos, et de son cul.

Tout en dansant, Lola revit le visage d'Astrid attendant le verdict dans le box des accusés. Avant que le juge ne l'annonce, Lola savait qu'Astrid allait faire de la prison. Toutes les personnes présentes semblaient le savoir, moins grâce à une analyse rationnelle du procès qu'à cause de l'expression du visage d'Astrid, qui reflétait une résignation de martyre. Lola avait regardé sa grande sœur, assise à environ quatre pas d'elle dans le box surélevé. Elle avait observé les joues pâles, les calmes yeux noirs, les sourcils sombres au magnifique dessin que Lola, émerveillée, aimait caresser du doigt. C'était un visage tellement ravissant, mais tellement voué à la tristesse, que lorsque était tombé le verdict condamnant Astrid à cinq ans de prison par la faute de Lola, cela avait paru juste à maints égards. Quand on avait conduit Astrid hors de la salle d'audience, elle s'était retournée vers Lola pour lui jeter un regard anxieux. Elle s'inquiétait, non pour elle-même, mais pour sa sœur, qu'elle abandonnait. C'était déjà le regard que lui lançait Astrid, autrefois, après l'avoir accompagnée à l'école maternelle. Et Lola avait pleuré, non parce que Astrid allait en prison à sa place, mais à cause du sentiment de vulnérabilité que lui communiquait la sollicitude de sa sœur.

Lola continua de danser jusqu'à ce qu'elle sente les gouttes de sueur lui couler entre les seins. À l'instant où elle s'immobilisa, la grâce la déserta et elle redevint humaine, soumise aux lois de la gravité, promise à la putréfaction. Elle gagna la porte de la cuisine, l'ouvrit et sortit de la maison. C'était le soir. En marchant sur le chemin

empierré qui longeait le vieux potager, elle longea l'écrin de verdure abritant le banc d'où sa mère aimait autrefois profiter de la belle vue sur les hautes collines ; le banc était maintenant couvert de ronces. Du jardin, il ne restait plus rien, que la bordure de buis irrégulière qui l'avait entouré jusqu'à la hauteur des genoux. Lola constata que son odeur lui rappelait Josu, qui avait planté des légumes, rangée après rangée, tout autour des parterres de fleurs de sa mère. À Josu, dont la mort avait signifié l'anéantissement de Margot en même temps que de cet endroit, Lola ne pardonnait pas ce qu'il avait fait, et elle restait persuadée que seule la naissance de son propre enfant pourrait enfin exorciser ce spectre.

Le loquet de la barrière était rouillé. La clenche refusait de se soulever, et Lola s'érafla les jointures de la main en essayant de la forcer. Elle renonça et, tenant sa main rougie de sang, contourna le potager jusqu'à la trouée qui s'ouvrait parmi les hortensias. Sa mère avait jadis semé de la poudre d'ardoise à leurs pieds pour qu'ils deviennent bleus, mais ils avaient maintenant retrouvé leur vilaine couleur rose. Alors qu'elle franchissait cette haie, une ronce lui griffa la cuisse, en arrachant un peu de peau.

Peu après, Lola pénétrait dans le bistrot de Txema et retrouvait Paco au bar. Elle se détendit après qu'il lui eut assuré que Txema ne risquait pas d'apparaître.

Il est à Donostia, ce soir, précisa Paco.

Comment tu le sais ?

Tout le monde sait toujours ce que Txema est en train de faire. Enfin, jusqu'à un certain point, ajouta-t-il en levant son verre. À ton retour ! Paco avala une gorgée, sans la quitter des yeux. Qu'est-ce que tu prends ?

Il lui commanda une bière et ils allèrent s'asseoir.

Le café était vide, à part deux jeunes garçons qui jouaient au flipper dans un coin.

C'est les neveux de Txema, indiqua Paco. Ils sont toujours là. Deux petits emmerdeurs.

Lola leur jeta un coup d'œil. Ils avaient tous les deux la même coupe de cheveux, qui leur faisait comme un casque noir, brillant. Le plus jeune devait avoir dans les dix ans. Le dos voûté de l'aîné, son regard

de chien battu trahissaient la honte qui vient avec la puberté. Après avoir assené, du bas-ventre, des coups furieux à la machine, il s'écarta pour laisser la place à son frère.

Comment Txema a-t-il bien pu se payer cet endroit ?

Il exporte du linge de table basque en Argentine, répondit Paco en soulevant les sourcils.

Et ça rapporte ? demanda Lola.

Apparemment. Il a une maîtresse qui lui revient cher, et un quatre-quatre Mercedes.

Où tu veux en venir, Paco ? Il est corrompu ?

Paco leva de nouveau son verre.

Est-ce que Txema est vendu, Paco ?

Cette fois, Paco s'appuya contre le dossier de son siège.

Il y en a qui pensent qu'il touche du fric de l'organisation, mais j'en crois pas un mot. Tu sais à quel point les membres sont mal payés.

Comme ça, on est sûr qu'ils ne le font pas pour l'argent, commenta Lola.

Paco plaça ses grandes mains sur la table.

Tu as couru ? lui demanda-t-il. Tu as les joues rouges.

Dansé, répondit-elle.

C'est mignon.

Il contempla sa bière, avant d'en avaler une gorgée.

Je ne peux pas rester longtemps, le prévint-elle.

Bien sûr que non. Ce fut au tour de Paco d'avoir le rouge aux joues.

C'est parce que maman est toute seule. J'ai laissé Gachucha partir tôt. Lola lissa les plis de sa robe, sur ses cuisses. Paco, j'ai besoin de ton aide. J'ai demandé à Txema de m'aider à retrouver Mikel, mais il a refusé. Il m'a dit qu'à son avis, il fallait laisser un peu de temps à Mikel. Il a prétendu qu'il n'avait aucun renseignement à me donner. Pendant qu'elle marquait une pause, Paco garda un silence respectueux. Je crois qu'il pourrait être du côté français. En tout cas, ça m'étonnerait qu'il ait quitté l'Euskadi. Tu ne vois pas quelqu'un à qui il aurait pu aller demander du travail ?

Lorsque Paco se pencha en arrière, sa chaise grinça sous son poids. Il se tourna vers le comptoir et attira l'attention du barman, pour lui montrer son verre vide.

Un autre ? demanda-t-il à Lola.

Lola, qui était en train de sucer le sang perlant aux jointures de sa main, secoua la tête.

Je demanderai à un chauffeur que je connais en France.

Un de ses amis avait l'habitude d'aider les réfugiés à se loger.

Oh, merci, Paco.

Prends pas cet air désolé pour moi, Lola. Elle baissa les yeux. Je suis ton ami, Lola.

Je sais que tu l'es, dit-elle en levant les yeux vers lui.

Pendant qu'il buvait sa bière, Lola observa le battoir avec lequel il tenait son verre. Il avait les mains larges, mal équarries, d'un homme simple. Elle aurait voulu pouvoir aimer quelqu'un comme Paco.

Tu ne veux pas avoir d'enfants ? lui demanda-t-elle.

Si, bien sûr.

Maïté aurait fait une bonne mère.

Sûrement.

Les yeux noirs de Paco brillaient. Pour la première fois, Lola y découvrit de la colère. Des excuses auraient été déplacées. Elle se leva.

J'attendrai chez ma mère.

Je passerai demain soir, après le travail. Vers six heures.

Elle lui tendit la main. Il la porta à ses lèvres, sans quitter Lola des yeux.

Je suis coriace, Lola. Commence pas à t'en faire pour moi, maintenant.

Lola sourit.

Merci, Paco.

Au moment où elle sortait, les deux garçons éclatèrent de rire. Sur le perron du café, Lola se palpa le derrière. Elle avait déchiré sa robe dans les hortensias, et l'on apercevait sa petite culotte.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 22

Couché sur le côté, entre les draps, Kader n'eut pas besoin de se retourner pour savoir qu'elle n'était plus là. Il pouvait percevoir l'absence d'Astrid derrière son dos, comme un courant d'air. Après s'être assis dans le lit, il se sentit oppressé par la vacuité et l'obscurité de la pièce qui se refermaient sur lui, et se leva pour aller ouvrir les rideaux. Le soleil faisait déjà son cirque depuis un moment, et le bleu du ciel avait quelque chose d'insultant. Kader, tournant le dos à la fenêtre, contempla de l'autre côté du lit la penderie vide où elle avait suspendu sa robe, la veille au soir. La sensation de la moquette sous la plante de ses pieds lui déplut soudain, et il alla s'asseoir au bout du lit, devant la télévision. Il examina les bandages qu'elle lui avait laissés, tendit la main pour s'emparer de la bouteille de désinfectant rose, la remit en place. Et il resta là un bon bout de temps, à vagabonder au hasard de ses propres pensées comme le délinquant qu'il était. Elle s'était barrée, elle avait sa propre vie ; ce n'était pas la faute d'Astrid s'il n'en avait pas, lui. Maintenant que sa tentative de détournement de majeure avait échoué, la situation de Kader était encore pire qu'auparavant. Il avait cru que la perte d'El Niño représentait la galère absolue, mais ce n'était rien, comparé à ce qui lui arrivait maintenant.

Kader alluma la télé et regarda un moment un dessin animé japonais. Une histoire d'ados qui jouaient dans un groupe de rock et

qui attrapaient les criminels. Puis il zappa sur MTV-France. Assis en slip à l'extrémité du lit, sans cesser de maintenir son bandage serré, il ingurgita trois clips d'affilée. Dans le dernier, on voyait une autoroute qui passait sous un tunnel. La chaussée était couverte de voitures sur lesquelles trois Blacks grimpaient en déclamant du rap américain. Amadou savait rapper; Kader n'avait jamais entendu personne de meilleur. Sa voix était douce et forte à la fois; il avait fait partie d'un groupe, et puis Hocine, le seul musicien potable, était tombé pour vol de voiture. Sans Hocine, Amadou n'avait pas réussi à assurer la cohésion du groupe. Il était trop doux, Amadou, et il fallait une caillera comme Hocine pour faire sortir les trois autres de leur lit le matin.

Une fois levé, Kader se dirigea vers le téléphone fixé au mur, près du lit, et l'examina un moment. Il souleva le combiné et composa le numéro d'Amadou, trois fois, sans résultat, avant de découvrir enfin les instructions dispensées par un papier posé sur la table de nuit. Pour les appels extérieurs, faites le zéro. Quelques instants plus tard, Amadou décrochait.

Kader, mon frère ! C'est toi ? Je te croyais mort.

Et Kader sourit.

Je suis mort, et je t'appelle du ciel. Ça s'appelle l'hôtel Mercure.

Tu déconnes.

J'ai passé la nuit avec cette meuf. Elle a quarante-deux balais.

Amadou aspira de l'air entre ses dents.

Tu peux développer ?

Je suis tombé dans les pommes au bord de la route. Fabien avait une lame, il m'a pécho. Rien de méchant, mais ça a un peu saigné. Cette femme, elle m'a ramassé dans sa Volvo. Et maintenant, y a ce truc entre nous. Kader hésita.

Cette relation. Je peux pas t'expliquer, Amadou, mais c'est *elle*. C'est tout ce que je sais.

Pas de réaction.

T'es toujours là, Amadou ?

Cool, répondit Amadou.

Sauf qu'elle s'est tirée. Quand je me suis réveillé, elle était partie. Elle, sa sacoche de médecin et sa Volvo.

T'as sauté un médecin ?

Une chirurgienne. Elle est belle, putain qu'elle est belle. C'est une Espagnole. T'as jamais vu une meuf pareille, Amadou, je te jure.

Sauf qu'elle s'est taillée, et que tu restes là comme un branleur.

Elle est partie voir sa ginefran. Le mec de sa ginefran vient juste d'être libéré, il était en taule pour meurtre.

Oh, gémit Amadou.

Je l'ai dans la peau, Amadou. Tu sais ce que c'est.

Kader entendit le petit bruit que faisait Amadou en se suçant les dents.

Putain, Kader. T'as trouvé les emmerdes.

C'est pas les emmerdes, Amadou. C'est la réponse.

T'as un plan ?

Si j'ai un plan ? Je vais me barrer d'ici dès que j'aurai raccroché ce téléphone, et puis je vais essayer de la retrouver.

Tu vas essayer de la retrouver.

Amadou aimait répéter ce qu'on venait de lui dire. Après, il hochait la tête.

Je la veux, cette femme, Amadou. On a pas baisé. Et je te jure que ça m'a pas posé de problème. Je veux m'occuper d'elle.

Ouais, je vois ce que tu veux dire.

Je vais en Espagne.

T'as pas de passeport, man. Tu peux pas y aller, en Espagne.

Merde. Kader jeta un regard circulaire sur la chambre. Il n'avait pas de solution à apporter à ce problème particulier, mais en attendant, il savait qu'il devait se tirer de cet endroit. Hé, je trouverai quelque chose. Je t'appellerai quand je serai en Espagne. Aïcha, comment elle va ?

Ça va. Elle a fébou avec ta mère et ton père hier soir. Après, on a parlé un peu devant la laverie. Aïcha m'a dit d'arrêter de fumer ; elle a posé sa main sur ma joue. J'ai pas touché un splif depuis.

Kader sourit.

Espèce de geonpi.

Ouais.

Je t'appellerai.

Ouais.

À plus.

À plus.

Kader enfila son survêtement par-dessus un T-shirt blanc tout propre, glissa le Discman d'Amadou dans sa poche et se mit le casque autour du cou. Il fourra dans son sac Adidas les affaires qu'Astrid avait laissées pour sa blessure à l'épaule, et, après avoir jeté un dernier coup d'œil au lit qu'ils avaient partagé, il sortit en refermant la porte derrière lui. Dans le couloir, Kader croisa une femme de ménage qui poussait un chariot grinçant, surchargé de matériel de nettoyage. Il lui fit un sourire en se souvenant de sa mère, mais la femme se contenta de lui jeter un regard mauvais avant de passer son chemin.

Vieille sorcière ! lança-t-il.

Le grincement s'interrompit. Kader, continuant de marcher comme si de rien n'était, disparut bientôt à l'angle du couloir.

Dehors, il faisait chaud. Tandis que Kader, sans avoir payé l'appel téléphonique, s'élançait sur le macadam qui collait aux semelles de ses baskets, Joey Starr, de NTM, lui vomissait sa colère dans les oreilles.

Ça va tomber Seine-Saint-Denis style, gueulait Joey. *Fous donc ton gilet pare-balles...* Pourtant, en contemplant cet arrogant ciel bleu, et la courbe élégante de l'autoroute au loin, et la circulation qui s'écoulait avec une telle efficacité dans les deux sens, Kader sentit le chaos tenu si fermement en respect qu'il se dit, Joey Starr peut beugler tout ce qu'il veut, rien ne va tomber dans ce pays : pas plus la Seine-Saint-Denis que la Bastille.

Kader ne possédait pas de montre, mais lorsqu'il parvint à la station-service Total, il avait eu le temps d'écouter un CD et demi. En plus des cinq cents francs contenus dans son portefeuille, il détenait une carte bancaire qui pouvait lui permettre d'en retirer mille, et sept cents de mieux dès qu'Amadou aurait versé sur le compte sa moitié du bénéf sur la vente des faux T-shirts Chanel à Khaled. Le vieux faisait la gueule parce qu'il n'arrivait pas à les fourguer. Ils étaient encore sous cellophane, dans un sac de sport, au-dessous du comptoir de son café crade. Quand il les lui avait refilés, Kader savait bien que le marché des faux Chanel s'était effondré. Les filles voulaient des vraies marques, maintenant. Pauvre Khaled ; sa femme ne le soutenait jamais dans ses deals. Elle arrête pas de me critiquer, qu'il se

lamentait, voilà donc tout ce qu'un mari peut attendre de son épouse ? Pourtant, cette femme ne manquait pas de jugeote, elle qui répétait à qui voulait l'entendre que si Khaled était allé acheter une mule quelque part, il serait revenu avec un âne.

Après s'être payé un hot-dog et une canette de Coca, Kader alla s'asseoir sur le perron de la boutique de la station-service. Il observa les camions qui arrivaient, les routiers qui descendaient de leurs cabines puantes où se balançaient tout un tas de gadgets, et puis qui se frottaient leur gros ventre en secouant leurs jambes courtes. Certains regardaient Kader tout en s'approchant de la boutique, d'autres détournaient les yeux. Quand il eut avalé son hot-dog, il alla pisser un coup aux toilettes, puis se nettoya les mains et la figure et se brossa les dents au-dessus du lavabo, à côté duquel il posa le désinfectant et les pansements propres. Et il défit soigneusement son bandage, pour examiner la blessure. Elle était scellée par une crête de sang et de pus orange qui ressemblait à du caramel séché ; de chaque côté de l'arête, la peau était violette. Kader trouva tout de même que l'ensemble avait meilleure allure que la veille. Il tamponna du désinfectant rose sur la plaie, puis la recouvrit d'un carré de gaze. En voulant remettre le bandage, il se rendit compte que c'était impossible d'une seule main ; il essaya de tenir l'extrémité du bandage entre ses dents, mais ça merdait complètement.

Hé, mec, j'ai besoin de ton aide. Tu pourrais me tenir ça une minute ?

Il avait posé la question à un type d'âge mûr, en blazer couleur cerise, qui venait juste de remettre sa bite dans son pantalon. Le type sursauta et leva les yeux.

Je demande pardon ?

Le bandage. Est-ce que vous pourriez le tenir pour moi ?

L'homme sourit, d'un air soulagé. Il avait des cheveux gris qui se redressaient en brosse au sommet de son crâne, et un visage rose, porcin.

Vous parlez français ? demanda Kader d'une voix forte.

Oui, répondit l'autre. Je suis polonais mais je parle. Je suis ici avec la mère. On fait circuit avec camping-car.

C'est génial. Vous pourriez juste me tenir ça, là, pour que je puisse faire ce bandage ?

Le type s'avança et tendit les mains, comme pour une inspection.

Je lave d'abord. Oui ?

Ouais. Bonne idée.

Le Polonais se débrouilla comme un chef avec le bandage. Et, quand ils sortirent des toilettes, Kader s'était dégotté un chauffeur.

Il s'acheta du chocolat pour la route, ainsi que le dernier *France Football*. Sur la couverture, on voyait une photo de Marcel Desailly à côté d'une de ces cabines téléphoniques rouges qu'on trouve en Angleterre. L'intérieur du camping-car polonais était moquetté de marron du sol au plafond, en passant par les parois. Kader s'assit sur la banquette entre le conducteur et sa mère, Katya, qui lui sourit en hochant la tête comme si elle n'avait attendu que lui. Derrière eux, dans l'espace d'habitation, un petit caniche d'un blanc sale, qui clignait patiemment des yeux, culbuta au démarrage du véhicule.

Kader commença à se plonger dans « Ma vie à Londres », l'article de Marcel Desailly, mais le Polonais avait envie de tchatcher.

Je m'appelle Piotr, proclama-t-il. Mais vous pouvez appeler Pierre.

Kader leva les yeux de son magazine de foot.

Cool. Il jeta un regard à la route qui s'étirait devant eux. La circulation était léthargique. On est encore loin de la frontière espagnole, Pierre ?

Il faut moi te déposer avant ça. Passer nuit dans ville de Bayonne. Il y a festival, là-bas. Ma mère et moi on aimer voir. On est heureux si tu viens avec nous.

Merci, Pierre, mais je peux pas traîner. Faut que j'aille en Espagne.

Tu as famille là-bas ?

Non. Pas de famille. Kader regarda défiler les rangées de pins. Une femme, ajouta-t-il.

Pierre lui lança un coup d'œil, puis reporta son regard vers la route.

Ça bien, fit-il. Excellent. Très bien. Pierre était visiblement aux nues. Toi romantique. Ça merveilleux. Non ? Il se tourna vers sa mère. Maman, commença-t-il, et il se mit à lui baragouiner quelque chose en

polonais. Pendant ce temps, Katya continua simplement à hocher la tête et à sourire à Kader, comme si, quoi que son fils puisse lui dire, elle était déjà au courant. À la fin de son compte rendu, Pierre semblait verser des larmes de joie. Romantique, répéta-t-il en s'essuyant les yeux. Oh, mon Dieu, ça merveilleux.

À ce stade, Kader n'avait qu'une seule envie, mettre fin à son expérience polonaise. Bayonne n'était plus qu'à vingt kilomètres.

Tu sais quoi, Pierre ? T'as qu'à me déposer à la prochaine station-service, tu veux ? Ce sera plus facile pour faire du stop.

Tu veux pas venir avec nous pour Bayonne ?

Une station-service, c'est mieux pour moi. C'est plus facile.

Comme tu préfères.

Kader lui offrit un peu de chocolat, qu'il refusa ; mais Katya ne se fit pas prier. Pierre, ayant décidé de boudier, ne prononça plus un mot jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à un garage Shell, juste avant Bayonne.

Quand vint le moment de se dire au revoir, Katya fit un sourire et un grand geste de la main à Kader. Il eut du mal à garder son sérieux, vu qu'elle était assise juste à côté de lui.

Ben, au revoir, Katya, dit-il en lui tapotant le bras. Il descendit du véhicule derrière Pierre, qui avait enlevé son blazer rouge et arborait une chemise jaune à manches courtes. Ses bras étaient blancs comme de la pâte à pain. Impatient de s'éloigner, Kader lui tendit la main. Mais Pierre s'y agrippa, trop fort au goût de Kader. Et, à son horreur, il ne la lâcha pas.

Salut, Pierre. Merci pour le stop.

Kader donna des petites tapes sur le bras de Pierre, qui s'accrochait toujours à lui. On avait l'impression qu'il essayait d'exprimer quelque chose.

Tu peux me lâcher, mec, l'informa Kader, en essayant de garder un ton enjoué.

Mais l'autre se cramponnait à lui de plus belle.

Pierre, putain, qu'est-ce qui t'arrive ?

D'un coup sec, Kader dégagea sa main de la poigne du type et fit un saut en arrière. Pierre esquissa une baffe dénuée de vigueur, qui alla se perdre dans le vide. Lui tournant le dos, Kader se dirigea d'un pas

nonchalant vers la cafétéria, et ne se retourna pas avant d'être parvenu devant la porte coulissante. Pierre se tenait toujours au même endroit, le dos rond, comme si quelqu'un venait d'en extraire la barre de fer qui lui avait permis de se tenir droit jusque-là. À l'intérieur du camping-car, Kader distingua la forme sombre, massive, de la mère qui attendait.

Il avait beau être persuadé de n'avoir couru aucun danger, il se sentait secoué. Une fois entré dans la cafétéria, Kader s'attarda un moment près de la porte vitrée, et ne quitta pas des yeux le camping-car avant que celui-ci ne soit parti.

Putain ! s'exclama-t-il à haute voix. Quel cinglé.

Kader refusa trois propositions d'auto-stop, émanant toutes d'hommes seuls. Pas question de se retrouver coincé avec un autre malade aux réactions imprévisibles. À deux heures de l'après-midi, alors qu'il attendait depuis trois CD à l'intérieur de la station-service, un convoi de quatre camions de cirque vint se garer sur le parking et il en descendit une trentaine de forains. Ils s'approchèrent sans se presser de la cafétéria. Assis à la table la plus proche de la porte à glissière, Kader était en train de faire les mots croisés footballistiques de son magazine. L'assiette posée devant lui contenait les reliefs du plat du jour : *osso bucco* et coquillettes. Il observa les gens du voyage qui attendaient leur tour pour se faire servir à déjeuner. Ils étaient bruyants et, sauf erreur, espagnols. Son attention fut attirée par un couple qui patientait tranquillement dans la file. Le type était très grand ; des tatouages compliqués, orientaux, recouvraient ses bras nus jusqu'aux doigts. La fille, enveloppée dans un imperméable gris, était petite et mince, avec des cheveux blonds coupés court ; Kader trouva qu'elle avait l'air d'un jeune garçon, mis à part ses chaussures à talons hauts, d'un rouge brillant. Le type et la fille ne se parlaient pas, mais c'était évident qu'il s'agissait d'un couple, vu leur façon de s'incliner légèrement l'un vers l'autre. Avant de s'approcher d'eux, Kader attendit qu'ils aient apporté leurs plateaux jusqu'à une table, et se soient assis.

Vous parlez français ?

Ils l'examinèrent tous deux si longuement que le silence devint pesant. Ça ne commençait pas très bien. L'un comme l'autre, ils avaient choisi le plat du jour, mais Kader nota, avec une pointe de jalousie, qu'ils avaient eu des frites au lieu des pâtes. Tandis que la fille reportait son attention vers le jarret de veau, son compagnon finit tout de même par répondre.

On parle français.

Bien. Ça, c'est bien. Je me demandais si vous pourriez m'emmener en stop jusqu'en Espagne.

Bien sûr.

Considérant apparemment la question réglée, le type attaqua son repas.

Y a juste un petit problème.

L'homme ne leva pas les yeux. Il était maintenant occupé à dévorer sa nourriture. La fille n'était pas en reste ; elle arrachait des morceaux de pain pour saucer, et se les fourrait dans la bouche aussi vite qu'elle le pouvait.

J'ai pas de passeport.

Tu as une carte d'identité française ? demanda le mangeur, la bouche pleine.

Oui.

Alors, t'as pas besoin de passeport.

Comment ça ?

Ça commençait à énerver Kader, qu'il ne veuille pas le regarder.

L'Espagne, c'est l'Europe, répondit le type.

Kader hocha la tête d'un air perplexe et désigna sa propre table.

Je suis là-bas, quand vous serez prêts.

Où tu veux aller, en Espagne ?

Saint quelque chose. Il ne se rappelait pas le nom de la ville.

Saint-Sébastien.

Kader tendit le doigt vers lui.

C'est ça !

Ce sera notre prochain arrêt.

Tout en regardant le couple se goinfrer, Kader attendit quelques instants, au cas où le gars se déciderait à lever les yeux. Puis, il regagna

sa table d'un pas nonchalant. Il aimait mieux ne pas penser à la manière dont ils devaient baiser, ces deux-là.

Finalement, Kader se retrouva seul dans la cabine du camion avec René, le tatoué, tandis que la fille montait à l'arrière. René était lanceur de couteaux; et ses couteaux, c'était sur la fille qu'il les lançait. Il avait un chien qui les retirait de la cible avec ses crocs, un petit chien blanc à la gueule pleine de marques brunes qui lui faisaient comme un masque. René le gardait à ses pieds, juste devant les pédales. L'animal avait commencé à gronder dès que Kader était monté dans la cabine.

Tout ce que je te demande, précisa René, c'est de pas croiser son regard.

Kader baissa les yeux vers le chien.

Pourquoi ?

Parce que sinon, Raoul t'attaquera.

Kader eut un grand sourire.

Tu déconnes.

Non.

Cool.

Kader s'installa plus confortablement sur son siège. Il savait que René n'allait pas essayer de lui sauter dessus, et il se sentait heureux. Bientôt, il serait en Espagne. En observant de plus près les tatouages qui ornaient les bras de René, il les trouva très beaux. On aurait dit des arbres avec des nichons.

Comment tu t'es retrouvé lanceur de couteaux ?

À cause de mon oncle. C'est lui, le patron de ce cirque. Il m'a appris en douce. Je pratiquais déjà tout gosse, mais secrètement, parce que ma mère était contre. Quand elle est morte, j'ai quitté mon boulot et j'ai rejoint mon oncle.

C'était quoi, ton boulot ?

La sécurité.

Où ça ?

À Bordeaux. Les centres commerciaux, surtout.

Un job de merde, commenta Kader. Je l'ai fait.

Pas pendant dix-neuf ans.

Putain, pas de danger. Je me suis barré au bout d'une semaine. Après ça, j'ai eu un job cool, ouvrier d'huîtres dans un restau à Paris. Je bossais avec un vieux Breton, il s'appelait Yann. C'était un enculé de raciste, mais il m'aimait bien. Il a fait la gueule quand je suis parti.

Pourquoi t'es parti ?

J'ai eu une embrouille avec un client.

René secoua la tête.

Non. Non, non. Kader leva une main. Écoute un peu. Ce mec était en train de sortir du restau avec sa femme, et je te jure qu'en passant à côté de moi, elle me jette un regard tellement sexe que ça me fait rougir rien que d'y penser maintenant. C'était choquant, franchement. Et voilà ce petit bâtard qui se met à m'insulter avec des mots à tiroir rien que pour me dire, Sois sympa, arrête de draguer ma gonze. S'il avait été poli, j'aurais mis les mains au-dessus de ma tête, mais c'était vraiment un chieur. Un peu le genre du vieux Raoul, là, je dois dire, court sur pattes et susceptible. De toute façon, je lui ai dit que c'était pas de ma faute si sa salope cherchait les embrouilles, et il a appelé le patron. Comme c'était un habitué, ça a réglé la question.

Moi, j'évite les emmerdes, déclara René après un long silence. Quand j'ai des emmerdes, y a de la casse.

Kader sentit que René ne frimait pas.

Ça t'est déjà arrivé de toucher la nana avec un couteau ?

Carla ? Non. Mais celle d'avant, oui. Une fois. Juste là. Il pinça le haut de son bras, au niveau de l'aisselle.

Kader fit une grimace.

Ah, elle avait pas eu de bobo. Mais il a fallu qu'on se sépare. Quand t'as touché quelqu'un une fois, c'est pas pour rien, c'est qu'y a une raison. C'est trop facile de recommencer. Carla, elle est unique. Elle a une technique, quand on travaille, ça m'avait bluffé. À l'époque où j'ai commencé à pratiquer avec elle, je pouvais sentir qu'elle avait envie que je la touche. Ouais, elle le voulait vraiment. Si on se concentre suffisamment, on peut percevoir ce genre de truc.

Elle est malade, ou quoi ?

Non. Juste un peu à côté de la plaque. Elle en a vu des vertes et des pas mûres.

Raoul s'était remis à gronder. Quand Kader baissa les yeux vers lui, le chien lui montra les crocs.

Carla va bien, maintenant. Elle voudrait encore que je la touche, mais c'est le jeu. C'est à celui qui sera le plus fort.

Vous êtes ensemble ? Comme un couple ?

Un couple ?

Ouais. Tu sais. Tu l'aimes ?

On est pas un couple. Mais je l'aime.

C'est-à-dire ?

Carla, elle est seule, répondit René. Elle l'a toujours été. Tous les mecs qui ont été assez cons pour essayer de la tenir en bride d'une manière ou d'une autre, ils se sont fait mordre. Salement. Moi, j'ai du bol, je l'aime telle qu'elle est, alors elle me laisse m'approcher.

Man, t'es entouré de choses qui mordent.

René sourit.

C'est vrai, admit-il.

Kader croisa les bras et contempla le ruban d'asphalte qui s'étirait devant eux. De cette hauteur, c'était beau, une route, surtout par une journée comme celle-là. Il était content de ce voyage, et il était content de sa destination.

Cette impression toute neuve de se trouver au bon endroit, et de faire ce qu'il fallait, lui donnait envie de chanter. Alors, il se laissa aller. C'était une chanson de Khaled appelée *Bakhta* :

Bakhta est la lumière d'Oran, fredonna-t-il. Sa beauté me brûle comme le soleil.

Sa mère aimait cette chanson, parce qu'elle avait une mélodie à l'ancienne. À la manière dont René l'écoutait, Kader se rendit compte qu'à lui aussi, ça lui plaisait.

Quand Kader se réveilla, il était tout seul dans la cabine du camion. À en juger d'après la lumière, l'après-midi touchait à sa fin. Des cris lui parvinrent par la vitre baissée. En ménageant son épaule douloureuse, il se redressa sur son siège pour regarder à l'extérieur, et constata que le camion s'était arrêté sur un terrain plat, de la taille approximative d'un stade de football. On voyait d'un côté un pont

routier, noir de circulation, et de l'autre une voie ferrée. Les forains s'étaient regroupés à une cinquantaine de mètres du camion de Kader. Ça ressemblait à une bagarre. René gueulait en espagnol; il dominait tout le monde de la tête et des épaules. Kader sentit des relents apportés par la brise, une odeur écœurante du genre légumes pourris. Jetant un coup d'œil à la ronde, il aperçut droit devant lui, avant de descendre du camion, une montagne d'ordures multicolores qui s'élevait au-dessous du toboggan. Il commençait à s'approcher de l'attroupement, lorsqu'il repéra deux silhouettes en uniforme qui faisaient face aux gens du cirque. Ces types portaient des uniformes bizarres : béret rouge incliné sur la tête, à un angle idiot; étui de revolver blanc. Ils avaient peut-être l'air de petits soldats, mais il s'agissait bien de flics, pas de doute là-dessus; et, quel que puisse être le sujet de la discussion, leur réponse était clairement non. Estimant qu'il avait intérêt à ne pas s'en mêler, Kader tourna les talons et reprit la direction du camion, d'une démarche paresseuse. Quelques secondes plus tard, il entendait le grondement étrangement féminin du chien. Kader pivota sur lui-même pour lui balancer un coup de pied, mais c'était déjà trop tard. Les crocs de l'animal se refermèrent sur son talon, une violente douleur lui remonta dans la jambe. Il sentit ses couilles se contracter, n'y vit plus rien, et s'entendit pousser un cri. La puanteur des ordures lui retournait l'estomac. Il recouvra la vue au moment où René ouvrait de force les mâchoires de Raoul. Kader eut l'impression que le chien résistait, il crut apercevoir les incisives dénudées de l'animal, et le sang qui commençait à suinter à travers sa chaussette blanche.

Je l'ai pas regardé, gémit-il. Je l'ai même pas regardé, ce con.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 23

Mikel se tenait dans l'entrée, à moitié immergé à l'intérieur de ce magasin qui répandait une forte odeur d'appât. Un gros type en chemise hawaïenne, à manches courtes, était en train d'acheter une bobine de fil en nylon et une boîte d'hameçons à monsieur Lucky. Ses cheveux noirs et huileux lui tombaient sur les épaules; sur son bras dodu était tatoué un poignard dégoulinant de sang. Monsieur Lucky avait aperçu Mikel, mais il n'en laissait rien paraître. Après avoir regardé les deux hommes se serrer la main, Mikel s'écarta pour laisser passer le client, qui abaissa vers lui son regard endormi. L'impression d'indifférence et de docilité qu'il dégageait rappela à Mikel son projet d'acquisition d'un chien.

Après le départ du gros type, Mikel s'attardait un peu dans l'encadrement de la porte lorsque monsieur Lucky lui lança, Entrez !

Son nom, comme l'avait découvert Mikel sur sa carte de visite, était Pierre Etcheberry. Ils se serrèrent la main. Etcheberry s'empara du paquet de Lucky Strike posé sur le comptoir et le tendit à Mikel, avant de prendre une cigarette à son tour.

Merci.

Je vois que vous avez trouvé ma carte, fit Etcheberry.

Mikel hocha la tête, en tapotant sa poche.

Merci.

Etcheberry tira une bouffée et se mit à farfouiller derrière son comptoir, sur lequel il plaçait bientôt un carnet noir.

Vous avez dit que vous cherchiez du travail.

Ah. J'ai parlé, alors.

Un peu. Etcheberry reporta son attention vers le carnet. J'ai un ami. Il a des vendeurs qui font les marchés en camionnette, et il cherche quelqu'un en ce moment.

De quel côté ?

Je vous demande pardon ?

Ici, en France ?

Oui. Ça pose un problème ?

Non, non. Vendre sur les marchés en camionnette, ça a l'air intéressant. C'est quel genre de marchandises ?

Ça peut être des sous-vêtements ; des balais, aussi.

Mikel se mit à rire trop fort, et après, il fut incapable de s'arrêter. Tandis que la petite boutique résonnait de son hilarité stupide, Etcheberry attendait que ça passe, en le regardant d'un air un peu embarrassé.

Je suis désolé, fit Mikel en s'essuyant les yeux. Oh, mon Dieu.

Allez le voir. Il s'appelle Lamarck. On était ensemble dans la marine marchande. Etcheberry recopia le numéro de téléphone et le tendit à Mikel. C'est une grande gueule, mais il est sympa.

Le commerçant avait noté le numéro sur une nouvelle carte de visite, que Mikel rangea dans sa poche à côté de la première, après l'avoir remercié.

Je vous suis très reconnaissant, dit-il.

Etcheberry lui rendit son regard, et Mikel se rendit compte que ce type carburait à l'alcool. Il avait les pupilles bleu pâle, et le blanc de l'œil d'un jaune sale.

Vous feriez pareil pour moi, répondit Etcheberry.

Mikel lui serra la main et se détourna pour s'en aller. Il avait hâte de se trouver un chien avant de rencontrer Lamarck. Parvenu à la porte du magasin, il se retourna.

Je peux vous demander autre chose ?

Etcheberry ouvrit les mains.

Il y a quelqu'un que j'essaie de contacter. Je peux lui donner votre numéro de téléphone ? Jusqu'à ce que j'en aie un à moi.

Bien sûr.

Merci.

C'est quel nom ?

Mikel réfléchit un instant.

Carmen. Elle s'appelle Carmen.

Joli nom.

Si elle appelle... Mikel se retint de lui fournir des informations supplémentaires.

Je vous tiendrai au courant, l'assura Etcheberry.

Oscillant dans l'encadrement de la porte, Mikel aurait voulu revenir sur sa demande ; mais il était trop tard. Etcheberry le regardait comme s'il n'attendait qu'une occasion supplémentaire de l'aider.

Je vous paie un coup, dans la soirée ? lui demanda Mikel.

J'ai peur que ça ne soit pas possible. Je vais à la pêche, ce soir. Vous pouvez venir si ça vous tente. Philippe, le gros costaud qui vient de sortir, il a une barque. On va retrouver des gars de Hondarribia, du côté espagnol. C'est au bateau qui fera la plus belle prise. Les perdants doivent inviter les gagnants dans un restau qui s'appelle Chez André, à Biarritz. Pour souligner la qualité de la cuisine, le commerçant planta un baiser sur la pointe de ses doigts réunis.

Soudain, Mikel ne lui fit plus confiance.

Peut-être une autre fois. Il brandit la carte de visite. Merci encore pour ça.

Etcheberry secoua la tête.

Pas de problème. Si vous cherchez un endroit où dormir, je connais une dame qui prend des locataires. Ici, à Saint-Jean ; mais c'est pas cher.

Mikel brûlait de se soustraire à l'obligeance de cet homme.

Merci. Vous en avez déjà trop fait, protesta-t-il.

Tuya, qu'elle s'appelle. Hortense Tuya. Dites-lui que vous venez de ma part. Elle est dans l'annuaire !

Mais Mikel s'était déjà enfui de la boutique.

Furieux d'avoir été incapable de se fier à Etcheberry, il longea le port jusqu'à la cabine téléphonique d'où il avait appelé Astrid. En prison, sachant parfaitement qu'il n'y avait rien de tel que ce genre d'environnement pour détruire les sentiments de loyauté, il s'était forcé à faire confiance, et ça avait payé. Il n'avait jamais anticipé de trahison. Les rares fois où ça s'était produit, il avait adapté sa réaction à la personnalité du traître. Il avait cassé la gueule à Mateo Cruz, parce qu'il n'avait pas le choix ; quant au gosse, Fuentes, il s'était contenté de l'ignorer. Tous deux avaient essayé de se faire pardonner. Maintenant que Mikel était libre, il sentait qu'il se refermait sur lui-même, qu'il se tournait vers l'intérieur. Ce gars venait de lui offrir son amitié. Mikel était libéré depuis quarante-huit heures, et il avait déjà un ami digne de ce nom. Mais il ne voulait pas d'ami. La seule relation qu'il pouvait envisager d'avoir pour l'instant, c'était avec un chien.

Comme il n'y avait pas d'annuaire dans la cabine, Mikel se rendit chez L'Amiral et demanda au barman s'il pouvait jeter un coup d'œil aux pages jaunes. En les feuilletant, il tomba sur le nom d'un vétérinaire nommé Pascal Pasqua, qui habitait rue Garispe. Il se roula une cigarette et la fuma en buvant une bière, puis ressortit du café. De sa nouvelle démarche raide, il longea la belle église où un grand roi de France avait épousé une princesse espagnole pour essayer de mettre fin à un bain de sang. Il passa devant les magasins qui vendaient des bérets, des peaux de moutons, des caramels mous et des tissus locaux, et devant les grandes maisons étroites qui s'inclinaient légèrement vers lui et n'étaient plus habitées que par des gens qui auraient eu les moyens d'aller vivre ailleurs, s'ils l'avaient voulu.

Le cabinet du docteur Pasqua était situé dans une ruelle sentant l'urine humaine et le désodorisant. Au-dessus de la porte vitrée opaque, une enseigne lumineuse proclamait en lettres bleues : *Vétérinaire*. Mikel appuya sur la sonnette, et la porte s'ouvrit avec un petit bruit sec. Il pénétra dans une salle d'attente au sol recouvert de lino rouge et aux murs vert pâle décorés de posters de chats et de chiens, photographiés en flou artistique. Un vieil homme patientait en compagnie d'un vieux labrador. Mikel salua le vieillard d'un hochement de tête et s'assit deux sièges plus loin, mesure qui ne suffit pas à le mettre à l'abri de l'odeur dégagée par le labrador.

Le vieux et son chien ne tardèrent pas à être appelés par Pascal Pasqua, dont le visage bronzé apparut dans l'encadrement de la porte. Une fois assis, Mikel se mit à feuilleter une brochure sur la vaccination des animaux et la rage, tout en s'étonnant de ce nouveau problème physique qui s'était manifesté dès qu'il avait franchi les portes de sa prison, et qu'il avait attribué à la rapidité de son changement de situation : une curieuse sensation d'engourdissement dans les jambes, qui lui donnait envie de donner des coups de pied, ou de courir. Comme il n'avait aucun désir de courir, il conclut que ses jambes, ou peut-être son système nerveux, devaient être dotés d'une volonté indépendante, aussi rudimentaire soit-elle. Il faudrait qu'il pense à en parler à Astrid. Astrid...

Mikel voyait encore son visage, capturé par la caméra de télévision lors de la conférence de presse qui avait été donnée à sa sortie de prison. Il avait deviné que c'était à cause de ce visage que la chaîne Euskal TV s'était d'abord intéressée à son cas, puis avait couvert la campagne en faveur de sa libération. Astrid était devenue l'image de l'innocence, la victime symbolique d'un injuste châtement. Vaguement irrité par le bruit de fond que faisaient des détenus en jouant au ping-pong, Mikel s'était assis devant le téléviseur de la prison pour suivre le reportage, qui passait aux informations locales. Sans être dupe du cynisme des médias, il avait été fasciné, lui aussi, par ce visage. Il avait remarqué la pâleur que le teint d'Astrid avait acquise en prison, et les cernes sous ses yeux ; et aussi, petite concession à la coquetterie, les anneaux d'or brillants qui se détachaient sur ses cheveux noirs. Et il avait cru discerner, derrière cette beauté, toute la force de cette femme, sa patience, sa compassion. Mikel s'était alors dit que si Astrid pouvait l'aimer, il lui resterait peut-être une chance ; et il s'était mis à lui écrire.

Il regarda Pascal Pasqua raccompagner le vieil homme et son chien jusqu'à la porte. Le chien boitait, maintenant, et le vieux avait l'air abattu, comme si l'affabilité du vétérinaire l'avait dépouillé de ses dernières forces. Il s'en alla la tête basse.

C'est à nous, lança Pasqua d'un ton encourageant, et Mikel le suivit à l'intérieur de son cabinet, imprégné de la même odeur de désodorisant que la ruelle. Les murs étaient tapissés de posters

célébrant tous le thème du golf : un golfeur en plein swing ; un dessin impressionniste représentant un golfeur devant la mer ; une aquarelle qui montrait une femme en habits des années mille neuf cent vingt, penchée sur son club de golf.

Le centre de la pièce était occupé par une table en formica, placée juste en dessous d'une lampe au néon. Croisant les bras et les chevilles, Pasqua s'assit au bord de cette table, sur laquelle Mikel imaginait des animaux en train de se débattre pour essayer d'échapper aux mains du vétérinaire.

Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je cherche un chien. Mikel hésita. Pour l'adopter.

Tandis que Pasqua examinait ses chaussures, Mikel aperçut au sommet de sa tête, parmi les fins cheveux blonds, un début de calvitie de la taille d'une hostie. Mikel baissa les yeux à son tour. Les chaussures du vétérinaire étaient longues, pointues, avec des glands de cuir. Rien qu'à les voir, il comprit qu'il n'avait pas frappé à la bonne porte.

Il y a bien un chien, répondit Pasqua. Mais il n'est plus tout jeune. Son maître ne peut plus le garder, il a été hospitalisé. Je l'ai soigné pour une blessure à la patte qui s'était infectée. Le chien, je veux dire. L'homme, c'est ma femme qui s'en occupe. Pasqua sourit. Elle est infirmière.

Au bout de trois heures de marche, tard dans l'après-midi, Mikel parvint au refuge pour animaux. Il était situé en bordure d'un village perché dans les collines, au-dessus de Biarritz. Si le chien était vraiment blessé, Mikel serait obligé de faire du stop pour redescendre. À mesure qu'il montait l'allée poussiéreuse, le chœur d'aboiements gagnait en frénésie. Certains chiens se jetaient contre le grillage, d'autres se contentaient de dormir de la voix de loin, prudemment. À demi assourdi par leurs cris, Mikel les contempla avec affection.

Une jeune femme en bleu de travail essaya de fendre cette foule vociférante pour se diriger vers lui, mais les animaux l'empêchaient d'avancer, en se pressant autour d'elle comme si elle avait été leur

gourou. Sans ouvrir la barrière, elle demanda à Mikel, d'un ton aigre, ce qu'il voulait.

Je suis venu voir un chien qui s'appelle Castro.

Personne m'a rien dit. Vous venez de la part de qui ?

De Pascal Pasqua, le vétérinaire.

La fille l'examina des pieds à la tête. Elle avait un anneau dans un sourcil et un clou d'argent dans le nez ; ses cheveux noirs étaient coupés court.

Il me faut une pièce d'identité et un certificat de résidence.

Après avoir fouillé au fond de sa poche, Mikel lui tendit sa carte d'identité râpée, que la jeune femme inspecta à travers le grillage. Cette photo remontait à plus de vingt ans.

Un berger allemand appuya ses pattes de devant contre la fille.

Du calme, Toto, lui murmura-t-elle en le grattant derrière les oreilles, avant de reporter son attention vers Mikel.

Vous êtes espagnol, lui lança-t-elle sèchement. On évite d'envoyer des chiens en Espagne, dans la mesure du possible.

Je vis ici.

Il faut que je voie une facture, ou un justificatif quelconque.

Je viens juste d'arriver dans le coin. Je suis à Saint-Jean-de-Luz. Je loge chez une certaine madame Tuya. Elle est dans l'annuaire.

La fille lui jeta un regard renfrogné.

Castro est blessé.

Je sais.

Il faut lui donner son médicament. Une crème antibiotique. Tous les jours.

Mikel sentit son cœur bondir dans sa poitrine.

Pas de problème, lui répondit-il en la regardant ouvrir la barrière.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 24

Comme Astrid la serrait trop longtemps dans ses bras, Lola se dégagea pour examiner le visage de sa sœur.

Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air complètement retournée.

Elles se trouvaient dans le vestibule, à l'angle duquel l'horloge à balancier égrenait son tic-tac impérieux. Astrid l'avait toujours détestée, cette horloge, avec cette façon qu'elle avait de se mettre à sonner l'heure juste au moment où l'on passait devant. Lola posa sa main sur la joue d'Astrid.

Dis-moi, la pressa-t-elle. De quoi il s'agit ?

Encore en robe de chambre, la tête inclinée sur le côté, Lola était tout oreilles.

J'ai eu une dispute avec Jacques, répondit Astrid, et elle vit une lueur de plaisir briller dans le regard de Lola.

Au sujet de quoi ?

On a parlé de mon avortement.

Lola fit sa petite moue.

Qu'est-ce qu'il a dit ?

Il a raccroché.

Lola dressa les bras en l'air, puis les laissa retomber dans un geste d'exaspération théâtral. Évidemment ! s'exclama-t-elle en se détournant pour se diriger, très droite, vers la cuisine.

Astrid leva les yeux vers le massif escalier de chêne qui conduisait à la chambre de sa mère. Elle avait oublié à quel point cette maison lui était insupportable.

Je devrais aller voir maman, dit-elle.

Plus tard. Viens d'abord prendre une tasse de café.

Astrid suivit Lola dans le couloir sombre, jusqu'à la cuisine.

Tu fumes, ces temps-ci ? demanda Astrid.

Oui. Tu en veux une ? Lola paraissait excitée à l'idée de partager un vice avec sa sœur. J'ai tellement de choses à te raconter. Je suis si contente que tu sois ici. Bon Dieu, je n'arrive pas à y croire, pour Chastel.

Astrid s'assit devant la table, en tournant le dos à la porte vitrée. Lola commença de préparer le café. À chaque geste, elle donnait l'impression de s'étirer. C'était sa façon de se mouvoir. Le dos réchauffé par le soleil, Astrid la suivait du regard.

On n'en a jamais parlé, remarqua-t-elle. Pas une seule fois.

Lola se retourna vivement.

Tu plaisantes.

Quand j'ai découvert que j'étais enceinte, il était sur le point de partir pour le Gabon, visiter un nouveau laboratoire. Après l'avortement, je suis allée le rejoindre. Dès que je suis descendue de l'avion, ç'a été évident qu'il ne voulait pas en parler. J'ai eu une infection là-bas, et je me suis traitée à l'érythromycine. Et maintenant, j'ai l'utérus comme une passoire, mais on n'en a jamais parlé.

Lola la regardait fixement. Elle n'avait pas l'air d'avoir entendu. Pendant un instant, Astrid fut envahie par la peur irrationnelle d'avoir été percée à jour, et elle crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Qu'est-ce qu'il y a ?

Il faut que je te dise quelque chose, annonça Lola en tendant la main pour lui effleurer le bras. Quand je me suis réveillée ce matin, j'ai su qu'il allait me revenir. Ça prendra peut-être du temps, mais Mikel viendra. J'ai fait un rêve, la nuit dernière. Toi et moi, on était en haut d'un grand mur. Tu marchais devant moi, et le mur devenait de plus en plus étroit. À la fin, ce n'était plus qu'une mince ligne, et tu gardais l'équilibre mais je savais que j'allais tomber, ce n'était qu'une question de temps. Tu n'arrêtais pas de m'encourager, en me disant,

C'est bon, Lola, je suis ici, mais je ne pouvais pas continuer, et mes jambes ont commencé à trembler et j'ai su que j'allais tomber. Et ensuite je suis tombée, je suis tombée longtemps, et puis j'ai découvert qu'en donnant des coups de pied, je pouvais rester en l'air, je pouvais voler, alors j'ai volé et j'ai dansé, et il y avait un cirque et Mikel était là, assis dans le public, et tu étais à côté de lui et vous applaudissiez tous les deux.

Lola exécuta une pirouette, puis fit tourner prestement ses poignets, façon flamenco. Prise au jeu, Astrid lui sourit.

Aujourd'hui, j'ai de l'espoir, déclara Lola en s'asseyant sur le tabouret qu'elle venait d'approcher du siège d'Astrid. D'ici demain, mon espoir se sera peut-être envolé, mais j'ai l'intention d'en profiter pendant qu'il est là. Puis Lola se rappela sa sollicitude, et regarda tendrement sa sœur. Mais je veux que tu me parles de toi.

Astrid se passa une main sur le visage.

Je peux avoir une cigarette ?

Lola se leva d'un bond.

Je n'en ai que des fortes, s'excusa-t-elle en s'emparant du paquet posé sur l'égouttoir. Elle avait l'air d'avoir oublié le café. C'est Paco qui me les a données, ajouta Lola.

Il est toujours amoureux de toi ?

Non. Elle tendit le paquet de Ducados à sa sœur. Oui.

Astrid alluma une cigarette et en tira une longue bouffée.

Après être allée chercher, dans le placard situé sous l'évier, un cendrier d'argent qui portait les armoiries de leur mère, Lola revint le poser devant Astrid, et se rassit sur son tabouret pour la regarder fumer.

J'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis arrivée ici, finit-elle par dire. Elle marqua une pause, tandis que son regard s'emplissait de compassion. Astrid, est-ce que c'était horrible, la prison ?

Sa grande sœur secoua la tête, en retenant la fumée dans ses poumons pendant un moment avant de l'exhaler. Non, ça ne l'était pas. Le pensionnat, en Angleterre, ç'avait été pire. Je me suis moins ennuyée en prison qu'en pension. J'y ai été moins malheureuse.

Mais je croyais que ça t'avait plu, la pension.

Ça m'avait fait horreur. Je détestais ces jeunes Anglaises. Elles trouvaient le moyen d'être à la fois ennuyeuses et méchantes.

Dire que moi je n'avais qu'une envie, c'était de leur ressembler, s'étonna Lola. D'aimer les poneys, d'être bonne en tennis. Elle s'interrompit. Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

Je ne sais pas. Tu ne me l'as jamais demandé.

Lola baissa les yeux vers la nappe à damier.

Il y a tellement de choses sur toi que je ne sais pas.

Astrid éteignit sa cigarette.

Je devrais aller voir maman.

Les deux sœurs sortirent de la cuisine et, parvenues à l'étage, se dirigèrent vers la chambre de leur mère. Elles s'arrêtèrent devant la porte. Lola posa une main sur la joue d'Astrid. Sans toi, lâcha-t-elle, je ne sais pas comment je m'en serais sortie dans la vie.

Astrid écarta la main de Lola de son visage et, tout en la serrant dans la sienne, contempla le front lisse de sa sœur, et les yeux d'un bleu intense, pailleté d'or : cinq paillettes dans l'œil droit, six dans le gauche, tels des tessons de lumière. L'amour qu'elle ressentait pour ce visage était lié à la profonde connaissance qu'elle en avait. Elle le connaissait mieux qu'elle ne connaîtrait jamais le sien, car elle l'étudiait depuis que Lola était bébé. Enfant, Astrid avait regardé les yeux de Lola cligner, et se fermer de sommeil; et puis se mettre à rouler lorsque ses paupières se soulevaient. Maintenant, elle se sentait honteuse de tout ce qu'elle avait vu. C'était comme regarder vivre sa sœur derrière un miroir sans tain.

Elle ne trouva rien à dire.

Lola lui pressa la main.

Allons-y. Elles pénétrèrent dans la chambre à coucher richement décorée.

Tiens, remarqua paisiblement Margot. Tu ne relèves plus tes cheveux, Astrid ?

Astrid serra contre elle la forme frêle de sa mère. Il y eut cette résistance presque imperceptible, ce mouvement intérieur de rétraction qu'elle avait toujours senti chez Margot, lorsqu'elle s'efforçait d'avoir un contact physique avec elle. Astrid pensait maintenant que ça devait être quelque chose d'inscrit au plus profond

de son être, antérieur à toute expérience, comme du matériel génétique. Elle s'écarta pour observer le visage de sa mère : rien de nouveau. Les yeux gris, quand on les examinait, s'étaient toujours détournés vivement, de cette manière-là. Margot lui tapota la main. Astrid savait que la vieille dame avait toujours esquivé l'intimité, et qu'à cet instant, si elle l'avait pu, elle se serait éloignée pour aller se livrer à une activité quelconque. Même à l'époque où elle buvait, elle ne tenait pas en place, faisant en général du rangement jusqu'à ce qu'elle tombe ivre morte. C'est que Margot possédait énormément d'objets ; et, en sus de ceux qu'elle avait hérités, elle en avait tellement accumulé au cours de son existence qu'il y en avait toujours à ranger. Maintenant que ses forces l'abandonnaient, elle rangeait et réarrangeait ses pensées décousues à la place. Astrid lissa les cheveux de sa mère vers l'arrière. C'était doux comme de la ouate.

Est-ce que tu manges, maman ?

Évidemment, que je mange.

Convenablement ?

On a eu des œufs de caille délicieux, n'est-ce pas, Béatrice ?

Lola hocha la tête. Il n'y avait pas eu d'œufs de cailles, mais elle ne fit aucun commentaire. Elle remarquait que sa mère perdait de son assurance en présence d'Astrid, et prenait une expression de bête traquée.

Tu prends les pilules que je t'ai envoyées ? demanda Astrid.

Non, ma chérie. Je les ai essayées, j'ai eu la bouche sèche et un mal de tête épouvantable.

Comment dors-tu ?

Comme une chouette. Je somnole dans la journée, mais le soir, je me sens prête à tout. Pas vrai, Béatrice ?

Lola hocha de nouveau la tête.

Dès que j'arriverai à refaire marcher convenablement ces idiots de jambes, je me lèverai et je travaillerai un peu.

Quel genre de travail ? demanda Astrid.

Avec méfiance, Margot leva des yeux clignotants vers sa fille aînée.

Angus ne peut quand même pas tout faire lui-même, si ?

Angus est mort, maman. Tu te souviens ? Il n'y a plus que votre sœur Mary, maintenant. Et les administrateurs peuvent s'occuper de

tout à votre place, tante Mary et toi.

Lola observa sa sœur, toujours aussi calme et implacable avec la vieille dame. Ne la laissant jamais se réfugier dans l'illusion. Lola n'était pas aveugle à la douceur d'Astrid, mais elle savait qu'il y avait aussi, à la racine de ses sentiments pour leur mère, quelque chose de froid et de dur. Quelque chose que Lola, depuis qu'elle était enfant, avait perçu par éclairs. Brusquement, elle eut envie de quitter la pièce.

Je vais préparer le déjeuner.

Astrid leva les yeux.

Je m'en occuperai. Qu'est-ce qu'il y a dans la cuisine ?

Du saumon fumé et du pâté que Gachucha a apportés ce matin, répondit Lola.

Maman, tu ne peux pas vivre uniquement de charcuterie et de ce genre de nourriture. Ce n'est pas bon pour toi.

Tu as parfaitement raison. Margot poussa un long soupir.

Quand Josu reviendra, on pourra tous recommencer à manger convenablement. Il ira dans les collines nous tuer quelques palombes.

Je vais voir ce que je peux préparer, fit Astrid en se dirigeant vers la porte. Je vous le monterai.

Elle quitta rapidement la pièce, et referma la porte derrière elle.

Une fois descendue à la cuisine, elle plongea la main dans son sac et en sortit son portable. Ah, il y avait eu un appel. Astrid attendit le message en surveillant la porte, prête à raccrocher si Lola surgissait ; elle avait appris à mentir avec l'aisance et le détachement qui caractérisaient sa pratique de la vivisection.

Mikel ne prononçait pas le nom d'Astrid. Et sa voix n'avait pas du tout l'aplomb de ses lettres.

J'ai un numéro de téléphone, disait le message. Tu peux l'appeler, si tu veux me voir. Dis au type qui répondra que tu t'appelles Carmen. Il t'indiquera où je suis.

Puis il donna le numéro, à deux reprises.

Le doigt d'Astrid hésita entre les deux chiffres qui commandaient respectivement les fonctions de sauvegarde et de suppression. Enfin, elle appuya sur le deux. Sauvegarder. Mais elle se serait sans doute souvenue du numéro, de toute façon. Sa fameuse mémoire. Elle éteignit le téléphone, le rangea dans son sac et se dirigea vers le garde-

manger, où elle trouva des pommes de terre, des tomates, des œufs et des oignons : de quoi faire une salade. Astrid alla se pencher au-dessus de l'évier pour éplucher les pommes de terre sous un jet d'eau froide, et eut bientôt les mains rouges et brûlantes de froid ; au lieu de s'accorder la permission de les retirer, elle repensa à la première lettre que Mikel lui avait écrite :

Tu es partie vivre à Paris. Je n'y suis jamais allé. Ni nulle part ailleurs, en fait. Je n'ai jamais quitté Euzkadi ou l'Espagne, la terre de mes oppresseurs, parce que ça m'aurait fait l'effet d'un péché d'aller à la découverte du monde tant que ma patrie n'était pas libre.

Astrid se rappelait à quel point l'avait horrifiée cette façon de s'exprimer, dans laquelle elle reconnaissait la langue de bois des mouvements de libération. Cependant, les lettres de Mikel avaient très vite perdu leur vernis idéologique, et il avait commencé à adopter le vocabulaire mystique de l'amant non payé de retour :

Astrid,

J'ai une cellule avec vue, j'arrive à peine y croire. Pour la première fois depuis que je suis incarcéré, je peux voir la terre et le ciel. Aujourd'hui, le ciel est rempli de grands nuages qui défilent à toute allure. Je distingue les ombres qu'ils projettent sur la plaine, et je crois que c'est un signe, ça m'annonce que je serai bientôt libre. Rien qu'à l'idée de la liberté, je panique. Ce paysage m'ouvre l'esprit pour y laisser entrer l'espoir, mais avec l'espoir vient la peur, qui me serre la poitrine et m'affaiblit. Mon amour pour toi emplit mes jours et mes nuits. Parfois, il m'étouffe. Mais je crois que c'est mon destin, et que sans lui je ne serais rien.

Une lettre qui s'était gravée dans la mémoire d'Astrid, cette mémoire qui l'avait portée sans effort d'examen en examen et qui

avait envoûté Chastel, en l'asservissant tellement à son infailibilité qu'il en perdait la sienne, faute de s'en servir. Cette mémoire qu'elle haïssait.

Elle enfonça la pointe du couteau dans la pomme de terre et en arracha l'œil gris, en pestant intérieurement. Mikel, ne te sers pas de moi pour te forger des certitudes.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 25

À Saint-Sébastien, Kader s'assit sur un banc du front de mer, tourna son visage vers le soleil, ferma les yeux. Lui qui croyait savoir s'y prendre avec les chiens, l'incident avec Raoul l'avait déprimé. Mais cette espèce de con à quatre pattes ne méritait pas le nom de chien.

Je l'ai pas regardé dans les yeux, le faux cul, murmura-t-il. Kader n'avait pas regardé ce bâtard de sa race dans les yeux.

René en avait été malade.

T'inquiète pas pour ça, l'avait calmé Kader en lui tapotant le bras. Il est raciste, Raoul, c'est tout.

C'est bien ça qui me gêne, avait répondu René, en jetant un regard attristé à l'animal qui, enchaîné à la porte arrière du camion, sommeillait sans vergogne, la tête entre les pattes.

René avait conduit Kader en ville dans la jeep de son oncle. Tandis qu'ils roulaient le long du fleuve, il lui avait déclaré, Je vais te filer mon numéro de portable, petit. Des fois que t'aurais besoin de quelque chose pendant que t'es dans la région.

Super, avait répondu Kader. Fais juste gaffe à pas m'appeler petit. D'accord ?

Mais René était un type bien.

L'océan avait été tel que Kader s'y était attendu : ni plus, ni moins. Ce spectacle lui avait arraché un grand sourire béat, et il était resté debout à regarder les eaux turquoise avancer et reculer, avancer et

reculer. Kader les avait contemplées pendant tellement de temps qu'il s'était senti régénéré, comme si c'était son âme que, chaque fois, les vagues inspiraient et expiraient. Il en oubliait sa douleur à l'épaule, et la douleur plus récente au talon. Il en oubliait où il était, et qui il était.

Kader se leva de son banc pour s'approcher une dernière fois des vagues, en boitillant. Quelques personnes nageaient ou barbotaient dans les eaux peu profondes. Il aurait voulu s'y plonger, lui aussi ; il aurait aimé pouvoir y baigner son corps douloureux. Mais il tenait d'abord à trouver le père d'Astrid.

Tournant le dos à l'océan, il prit la direction de l'hôtel Londres. Kader n'était pas trop sûr de ce qu'il allait faire, mais quel meilleur point de départ qu'un hôtel chic ? Clopin-clopant, il traversa la vaste esplanade qui s'étendait devant l'hôtel. Il aimait ce que cette ville lui faisait ressentir, il aimait l'odeur de l'air, et la lumière du soleil sous laquelle tout paraissait étinceler. Kader observa les gens qui se trouvaient sur l'esplanade ; trois vieux faisant la causette à l'ombre de ces arbres gracieux ; deux jeunes filles qui s'avançaient vers lui d'un pas rapide, bras dessus bras dessous, en discutant furieusement dans leur langue, les yeux et la bouche empreints d'un grand sérieux. Il s'arrêta pour les regarder marcher, émerveillé. C'était une grande et belle ville, et, contrairement à Paris, elle ne semblait pas le rejeter.

Kader passa devant le bar de l'hôtel et contourna le bâtiment pour gagner l'entrée principale, située à l'arrière. Sans même saluer le pauvre bougre en livrée qui se tenait au pied de l'escalier, il monta les marches, poussa la porte à tambour et pénétra dans le hall comme si tout l'hôtel l'attendait, et n'attendait que lui.

Il n'était encore jamais entré dans ce genre d'endroit. Un palace, à côté duquel le Mercure n'était qu'un trou à rats. Sans rien laisser paraître de son ébahissement, il se dirigea vers le bureau de la réception. Une fois devant la vieille tante en uniforme gris, Kader attendit d'abord qu'elle daigne lever les yeux de son registre ; mais il ne tarda pas à comprendre qu'à force d'attendre, il allait perdre toute chance d'être pris au sérieux.

Vous parlez français ?

Le type leva la tête et se contenta de fermer les yeux pour dire oui.

J'ai rendez-vous avec un avocat du nom d'Arnaga. Mais je suis très en retard, j'ai été retenu. Est-ce qu'il a laissé un message? Je m'appelle Benmassoud.

Le type renifla, puis, après s'être tourné pour jeter un coup d'œil à la case B, l'informa qu'il n'y avait aucun message. Kader eut la surprise de ressentir une certaine irritation à l'annonce de cette nouvelle.

Merde, fit-il en tapant sur le bureau. Puis il regarda autour de lui, comme pour une dernière vérification. Vous permettez que je jette un coup d'œil dans le bar?

L'homme ouvrit une main pour désigner le bar.

Je vous en prie.

Kader fit mine de s'éloigner, puis revint sur ses pas et assena un nouveau coup sur le bureau.

Je pense que je vais devoir rester ici cette nuit. Vous feriez mieux de me réserver une chambre.

J'ai peur que ce ne soit complet, monsieur.

Kader était vraiment contrarié. Il balança la tête d'un côté, puis de l'autre, avant de jeter au type un regard pouvant indiquer qu'il était prêt à lui coller un pain. Le vieux pédé hésita.

Vous allez devoir m'aider, l'avertit Kader. Il faut que je trouve cet avocat. Et puis, j'ai besoin d'une chambre, une chambre correcte. Je viens de faire un long voyage. Vous comprenez?

Le réceptionniste le regarda en pinçant les lèvres. Kader soutint son regard, conscient que c'était le moment décisif : ou bien la tantouze céda, ou bien elle appelait les flics.

Elle finit par pousser un petit soupir, et Kader sut qu'il avait gagné.

C'est quoi, le nom? Arnaga, vous dites?

C'est ça, répondit Kader. Arnaga.

Après s'être éclipsé derrière un lourd rideau, le type reparut avec un annuaire téléphonique, qu'il posa devant Kader.

J'espère que vous avez le prénom, le prévint-il. Il y en a beaucoup.

Kader prit l'annuaire et alla s'asseoir dans un fauteuil, derrière un pilier, hors de la vue du réceptionniste.

En examinant les trois pages consacrées aux Arnaga, il découvrit qu'ils avaient tous deux noms. Sentant que sa cervelle commençait à

chauffer, comme au collège quand il devait passer un examen, il arracha les pages concernées, les plia dans sa poche et se sentit mieux. Après quoi, il rapporta l'annuaire au bureau, en le tapotant avec gratitude.

Vous avez été très aimable, lança-t-il au réceptionniste avant de se détourner et de s'éloigner en boitant.

Sur une des avenues qui quadrillaient le quartier situé derrière l'hôtel, Kader trouva un bar appelé El Bikini, avec une enseigne au néon papillonnante, agréable. Il aurait adoré posséder un bar. Mais un bar avec de la musique sur scène, pour apporter le raï, la musique du plaisir, aux ignorants et aux indigents du cul. Après avoir poussé la porte d'El Bikini, il alla s'asseoir au fond d'un des boxes. L'endroit était plaisamment éclairé, avec une petite lampe sur chaque table. En fond sonore, Mick Jagger faisait son numéro de crooner dans *Angie*. Kader s'était moqué d'Amadou qui écoutait ce morceau, et maintenant, il était fou de joie de l'entendre. L'odeur des frites lui réchauffait le cœur. Après avoir étudié le menu, illustré de photos montrant les plats qu'on pouvait commander, Kader désigna le numéro dix-sept : côtelettes d'agneau, portion de frites et deux œufs au plat, avec un accompagnement de tomates, d'oignons et de laitue. Quand Kader leva les yeux vers la fille qui était venue prendre sa commande, il découvrit avec ravissement qu'elle ne portait qu'un bikini bleu ciel.

Elle avait sur la langue un piercing qui se mettait à briller dès qu'elle ouvrait la bouche. La fille ne parlait pas français, mais elle était aimable et souriait facilement. D'une voix rauque, elle répéta la commande avant de se pincer la gorge et de s'excuser d'un sourire : ça l'embarrassait beaucoup, mais elle perdait sa voix. Il regarda s'éloigner ce corps mince, musclé, bronzé, couvert d'un glaçage de poils blonds et agrémenté d'un cul de garçon. Derrière le bar, un gars qui devait avoir l'âge de Kader, avec un grand soleil tatoué sur le sternum, était en train de nettoyer des verres. Kader remarqua que lui aussi, il portait un bikini. Mais rose.

Après être allé s'installer au bar, Kader sortit de sa poche les pages consacrées aux Arnaga, qu'il avait piquées dans l'annuaire de l'hôtel Londres. En les épluchant, il trouva deux avocats, dont il souligna les

noms. Lorsqu'il eut fini, le couple en bikini lui tendit un joint, avant de le suivre dans son box. Une fois assis en face de lui, le garçon et la fille se mirent à bavarder. Ils se débrouillaient bien, tous les trois, compte tenu de l'absence de langue commune. La serveuse s'appelait Natalia, et le barman Chech ou Ketch ou un truc dans ce genre; d'un mime qu'il exécuta, tout maladroit qu'il était, Kader conclut que c'étaient des fans de surf. Il arriva à se foutre un peu de leur gueule, et à leur parler de la mort de son chien, et de sa rencontre malheureuse avec Raoul. Au bout de quelques pétards, ils étaient tous les trois morts de rire.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 26

Castro était un bâtard mince au poil lisse, couleur de miel, au museau brun foncé, aux sourcils minutieusement dessinés. Il portait une chaussette sale, jadis blanche, à l'une de ses pattes de devant, la droite. Le précédent propriétaire de l'animal, un musicien des rues séropositif nommé André, avait été admis à l'hôpital de Bayonne pour pneumonie. N'ayant ni famille ni amis susceptibles de recueillir Castro, André avait demandé à son infirmière, avant qu'elle le mette sous respirateur, de s'assurer que le chien trouve un bon foyer. Elle lui avait répondu que son mari était vétérinaire.

Pas de fascistes, l'avait implorée André. Je vous en prie. Castro est un animal politique. Je veux pas qu'il se retrouve chez un facho.

Si Mikel se sentait attiré par Castro, c'est précisément parce que ce clébard n'était pas politisé, ça crevait les yeux.

Assis, mon gars, lui ordonna son maître avant d'entrer dans la maison de la presse.

Castro commença par s'asseoir sur le trottoir, puis s'allongea devant la boutique, d'où Mikel ne tarda pas à émerger avec un petit paquet de tabac et un exemplaire d'*El País* daté de la veille. Il avait hâte d'aller s'asseoir sur le banc, près du mur du cimetière, afin de lire les nouvelles en fumant une cigarette. Par-dessus ce mur, un vieil if se penchait sur le banc, qu'il abritait du soleil comme du vent.

Mikel avait quelques minutes devant lui, après quoi ce serait l'heure d'ouvrir la camionnette pour le marché.

Une fois confortablement installé devant le cimetière, il baissa les yeux vers son nouveau compagnon, qui haletait à ses pieds. Castro ne tourna pas la tête ; néanmoins, Mikel eut l'impression que l'animal se savait observé.

Voyons un peu cette patte, fit Mikel en posant son journal sur le banc.

Le chien se tourna et s'assit, et son maître tendit une main pour qu'il lui donne la patte. Castro se laissa examiner en regardant autour de lui, la langue pendante.

Au-dessous de la chaussette, il y avait un pansement. Mikel s'assura qu'on ne voyait pas de pus suinter au travers, mais non, le tissu ouaté était bien propre. Deux semaines plus tôt, le vétérinaire Pascal Pasqua avait retiré une seringue cassée de l'abcès qui suppurait entre les coussinets de la patte.

On pourra bientôt te l'enlever, cette chaussette à la gomme, annonça Mikel à l'animal.

Il reprit son journal et alla droit à la page des sports. L'équipe d'Astrid, le Reál, était en tête du championnat. L'Atlético de Bilbao se retrouvait à la cinquième place.

La chambre de Saint-Jean-de-Luz s'était révélée inadaptée pour Castro. Hortense Tuya, la propriétaire, avait reçu Mikel dans son vestibule ; et, le visage luisant de crème de nuit, elle lui avait aimablement déclaré qu'elle adorait les chiens, mais pas dans sa maison, qui était remplie de bibelots et de mobilier en bois soigneusement verni. Elle voulait bien réserver un coin du garage à Castro. Mikel avait alors décidé de chercher une chambre quelque part à la campagne, de préférence dans une ferme. En attendant, il dormirait dans la camionnette avec son chien.

En examinant la fourrure sombre qui poussait entre les oreilles de Castro, Mikel se sentit envahi par la gratitude. La nuit précédente, il avait dormi sur le côté, tandis que l'animal se pelotonnait contre lui. Il avait constaté que ce chien n'avait pas besoin d'être dressé ; s'il obéissait, c'était sans doute parce qu'il en avait envie.

Je rêve d'une vie simple avec toi.

Castro se tourna vers son maître pour l'observer.

C'est l'heure d'y aller ? lui demanda Mikel.

L'animal se redressa et agita la queue.

Après avoir jeté son mégot, Mikel roula son journal et le fourra dans la poche arrière de son jean.

Lorsqu'ils revinrent à la camionnette, une grosse poissonnière était en train de verser de la glace pilée dans des plateaux de polystyrène, à deux places de là. Elle portait un tablier à carreaux bleus et blancs ; son visage et ses mains étaient rouges, comme à vif. Mikel ouvrit le côté de la camionnette et déplia l'auvent orange pour aménager un stand. Une fois qu'il eut achevé de disposer les marchandises, il s'assit sur une marche, à l'arrière, et fuma encore une cigarette. Castro vint se coucher à ses pieds, la tête placée entre les pattes.

Tout en fumant, Mikel contemplait les couleurs changeantes du ciel de l'aube, au-dessus du haut clocher carré. À mesure que les teintes fonçaient et s'intensifiaient, il s'efforça d'isoler les étapes de leur évolution ; et, de la vanité de ses efforts, il dut conclure au miracle. Il avait un jour écrit à Astrid une lettre contenant le mot *fantasmagorie*. Le mot lui était venu à l'esprit quelques jours auparavant, et il avait attendu une occasion de l'utiliser. Elle s'était présentée tout naturellement, pendant la rédaction de cette lettre :

Ma vie quotidienne m'apparaît comme une vaste fantasmagorie. Tu es la seule chose qui soit réelle à mes yeux.

Mikel avait toujours trouvé que la lumière et l'espace paraissaient plus abondants du côté français de la frontière. Il admira l'église blanche et propre, aux fenêtres de pierre, aux lignes pures, au portail magnifiquement proportionné.

Par comparaison, les villages basques situés en Espagne paraissaient recroquevillés, sur la défensive. Son intuition ne l'avait pas trompé, pour une fois, en lui soufflant que le côté français ne serait jamais entraîné dans un conflit déclaré. La pacification remontait à des siècles. Ça se sentait dans la somnolence de l'air.

Delbos, le boulanger, arriva dans une fourgonnette beige marquée de caractères gothiques. Mikel jeta son mégot et monta à bord de sa camionnette pour attendre les premiers clients. Le terme français de *quincaillerie*, qui désignait son commerce, lui plaisait particulièrement; mais, ne vendant malheureusement que des ustensiles d'entretien, il n'était pas un vrai quincaillier. Il n'avait pas été étonné d'apprendre par Etcheberry que cette branche des affaires de Lamarck, son employeur, prospérait. Mikel avait toujours su que les femmes de son pays étaient obsédées par l'ordre et la propreté; apparemment, elles n'étaient pas différentes de ce côté-ci de la frontière, et il leur vendait tout ce qui était susceptible de les aider à préserver leurs illusions : seaux (avec ou sans essorage) en fer galvanisé ou en plastique, balais, balais à franges, éponges (végétales et synthétiques, abrasives ou autres), lingettes, torchons à vaisselle, serpillières, peaux de chamois, balais-éponges (avec ou sans essorage)...

Il fit un sourire à la première cliente de la journée, une adolescente dont les boucles d'oreilles en or tremblaient à l'extrémité des lobes. Son bébé, endormi dans une poussette au fond troué, avait l'air d'être sur le point de glisser par la déchirure de l'étoffe, mais la jeune maman ne manifestait aucune inquiétude. Même lorsqu'elle restait immobile, constata Mikel, ses boucles d'oreilles tremblaient. Elles lui rappelaient celles qu'Astrid avait portées à la conférence de presse. La jeune maman, avant de s'éloigner, acheta un paquet d'éponges abrasives.

Mikel voyait bien que le monde avait un peu changé en son absence, mais il aurait été en peine de préciser en quoi. Il savait que ça s'était produit, comme la modification des couleurs du ciel, mais il ignorait de quelle manière. Ce changement expliquait sans doute cette impression qu'il avait, que tous ceux qu'il rencontrait participaient à un jeu auquel il n'était plus capable de jouer. Pourtant, à l'intérieur de sa camionnette, il se sentait bien. Mikel aimait le plaisir que l'achat d'éponges neuves pouvait procurer à une femme; et aussi, il aimait son chien.

CHAPITRE 27

Kader parcourut la ville pendant des heures à la recherche du premier des deux avocats nommés Arnaga. Son bureau était situé sur une certaine rue Loyola, mais personne ne semblait comprendre la prononciation du Français. Il finit par se résoudre à montrer l'adresse à un jeune policier, qui sortit un plan de sa poche de poitrine et l'examina longuement d'un air songeur. En voyant que c'était un type simple et consciencieux, Kader se sentit soudain désolé à la pensée de toutes les merdes que sa vie de flic allait forcément lui apporter. Finalement, ce dernier lui annonça qu'il allait l'accompagner jusqu'à l'adresse en question. En clopinant, Kader le suivit de rue en rue jusqu'à ce qu'ils soient parvenus devant un bâtiment qui ressemblait à une banque. On accédait à ses portes de bois sculpté par un escalier spacieux.

Il serra la main du flic, boita jusqu'en haut des marches et pénétra dans le hall de marbre. À sa gauche et à sa droite, des escaliers de marbre blanc lançaient leurs courbes à l'assaut du premier étage. Des talons cliquetèrent le long du balcon, au-dessus de la tête de Kader. Le bruit s'interrompit, et une porte s'ouvrit, puis se referma. Le mur, à sa gauche, portait des plaques noires gravées de lettres d'or, et Kader comprit qu'il s'agissait d'un repaire d'avocats : *abogados*. Il lut, Élisegui, Lopez, Lopez; Fernandez, Garcia, Sepel; Abberribat, Garcón, Ortega; Borges, Arnaga, Fando. C'était au premier étage.

Parvenu à l'étage, il attendit un moment devant la porte en verre cathédrale du bureau d'Arnaga, le temps que son talon douloureux se remette de l'ascension. Après avoir pris une profonde inspiration, en laissant l'air s'échapper lentement de ses poumons comme le lui avait enseigné son professeur de karaté, il frappa fermement à la porte, qui s'ouvrit avec un bruit sec. Une jeune femme très pâle, lunettes cerclées d'acier, cheveux noirs ramenés en queue de cheval, leva les yeux vers Kader puis se contenta de le dévisager sans sourire, ni prononcer un mot.

Je suis venu voir monsieur Arnaga, déclara-t-il en français.

Il est à l'étranger, répondit-elle. Elle était trop cool, cette nana. Peut-être même encore plus cool que sa sœur Aïcha.

Vous pouvez peut-être m'aider, poursuivit-il.

Peut-être.

Kader lui fit un sourire niais.

Je cherche un avocat qui s'appelle Arnaga, il défend un groupe de terroristes. J'ai oublié leur nom. C'est des Basques.

La femme continua de l'observer, sans répondre. Ses yeux, derrière les lunettes, étaient petits et très bleus. On aurait dit qu'elle essayait de parvenir à une immobilité parfaite.

Je suppose que je me suis trompé d'Arnaga, finit par marmonner Kader. Je vais vous laisser.

Pourquoi cherchez-vous ce monsieur ?

En fait, il connaît quelqu'un que je cherche. Une amie. C'est perso, ajouta-t-il.

La femme le scrutait toujours, comme si elle avait pu en apprendre plus de ce qu'il taisait que de ce qu'il disait.

Kader se laissa docilement regarder. Il commençait à s'y faire.

Si vous pouvez pas me donner l'adresse de ce gars, vous pourriez peut-être me dire où trouver un médecin. J'ai été mordu par un putain de chien ce matin, et ça me fait mal, je vous dis pas.

Faites-moi voir.

Il s'avança jusqu'au bureau de la femme, qui se leva en lissant les plis de sa jupe. Elle portait un tailleur marron, d'un genre qui serait bien allé à Aïcha. Kader essaya d'apercevoir ses jambes, mais il se trouvait trop près. La femme sentait le citron.

Montrez-moi, lui dit-elle en se penchant.

Kader se tourna sur le côté et remonta la jambe de son survêtement. La morsure était rouge, vilaine, enflée.

La femme aspira de l'air entre ses dents.

Allez voir un médecin tout de suite. Avant de faire quoi que ce soit. Vous pourrez aller à la recherche de votre avocat ensuite.

Elle se redressa, retourna s'asseoir derrière son bureau et ouvrit un tiroir, d'où elle sortit une feuille de papier blanc.

Vous écrivez vite, remarqua-il en la regardant faire.

La femme leva les yeux en souriant presque. Presque. Elle plia la feuille avant de la lui tendre.

La première adresse est celle du médecin, la seconde celle de l'avocat.

Kader glissa le papier dans sa poche. Puis, après avoir observé la femme pendant quelques instants, il tendit le bras et lui prit la main pour y déposer un baiser, en se disant que ça ne pouvait pas faire de mal.

Merci, déclara Kader en lui lâchant la main.

Il n'y a pas de quoi, répondit-elle d'une voix qui semblait parvenir de très, très loin.

Ayant préféré se rendre d'abord à la seconde adresse, il regretta ce choix en constatant que l'avenue, non contente de monter, se prolongeait sur des kilomètres. Un autobus le dépassa en trombe. Quand il le vit freiner à l'arrêt suivant, tous clignotants allumés, Kader se mit à courir en boitillant, puis ralentit lorsque le bus redémarra. Il avait la gorge sèche, il avait mal, et il décida de s'asseoir sur le trottoir pour griller une cigarette. Tout en fumant, il essaya de se rappeler la femme pour laquelle il faisait tout ça. Les yeux fermés, il s'efforça de visualiser son visage, mais en vain. Tout ce qu'il arrivait à distinguer, c'étaient des barres rouges horizontales.

Quand il atteignit sa destination, le soleil était en train de se coucher. Une Mercedes noire était garée sur le trottoir, devant la grande demeure en pierre jaunâtre. Assis derrière le volant, un type costaud au crâne rasé écoutait une musique de danse dont la ligne de basse lancinante s'échappait par les vitres baissées pour se mêler au ronronnement du moteur. Kader s'arrêta au bas des marches de la

maison pour lire le numéro inscrit sur la façade : 1277. Un drapeau dépassait du balcon, au-dessus de l'entrée, comme s'il s'agissait d'une espèce d'ambassade. Un drapeau rouge, vert et blanc, que Kader n'avait jamais vu à une Coupe du monde ; il se dit que ça devait être basque.

Après avoir monté l'escalier, il appuya sur la sonnette. Sur une plaque de bronze fixée au mur, à côté de la porte, était gravé en lettres incurvées le nom d'Eugenio Riano Arnaga. La femme qui vint ouvrir la porte avait des cheveux noirs coupés court, et des cernes si profonds sous les yeux que l'on aurait dit des bleus.

Elle l'accueillit d'une voix douce et lasse, en espagnol.

Je cherche monsieur Arnaga, lui répondit Kader en français. Cette femme entrouvrait juste assez la porte pour montrer son visage fatigué. Je suis un ami de sa fille. Et elle regardait fixement Kader. Un ami d'Astrid Arnaga.

Enfin, elle ouvrit la porte et le laissa entrer.

Vous pouvez vous asseoir ici, déclara-t-elle en français, en lui montrant un fauteuil trapu. Kader se rendit compte qu'il aurait du mal à s'en extraire s'il avait le malheur de s'y installer.

Je vais rester debout, répondit-il.

Elle s'éloigna et disparut, à l'autre bout du hall, par une porte à deux battants. Les murs de ce hall étaient couverts de portraits de vieux bonshommes, certains portant perruque, d'autres non. Le plus moderne représentait un type vêtu d'un costume de tweed et arborant le genre de lunettes carrées, à monture noire, que portaient souvent les D.J. blancs. Il tenait un livre à la main. Kader trouvait l'arrière-plan bâclé.

La femme était déjà de retour.

C'est pas terminé, l'informa Kader au sujet du tableau.

Après avoir jeté un coup d'œil à l'objet, elle décida de ne pas répondre.

Il va vous recevoir.

Ça craint pas, de laisser ça ici ? demanda-t-il en désignant son sac.

Bien sûr que non.

Il franchit la porte à battants derrière elle, et se retrouva dans une grande pièce brillamment éclairée, aux murs ornés de miroirs

poussiéreux. Un chandelier pendait du plafond. Derrière un grand bureau blanc aux décorations dorées était assis un petit vieillard en costume trois-pièces de couleur bordeaux. Kader lui tendit la main, en se disant que ce mec devait être bourré de thune.

Kader Benmassoud. Heureux de vous rencontrer.

Le vieux d'Astrid avait une drôle de figure ; le teint jaunâtre, l'air malade, on aurait dit un masque trop grand pour lui. Sans prêter attention à son visiteur, il s'adressa à la femme, en espagnol. Sa voix était une sorte de chuchotement, mais tonitruant. Kader regarda la femme quitter la pièce, puis il se retourna vers le vieil homme.

Je vais pas vous prendre votre temps, lui annonça-t-il. Je veux juste vous demander quelque chose.

Même si c'est pour me demander quelle est ma couleur favorite, répliqua Arnaga dans un français impeccable, il faut prendre un rendez-vous.

Kader hocha la tête. Est-ce que c'était censé être drôle ? Ce type n'était pas facile à jauger, parce que sa voix n'avait aucune expression. Kader avait beau scruter ses yeux noirs, humides, ses joues affaissées, sa bouche mince et molle, il n'y retrouvait pas la moindre trace d'Astrid. Néanmoins, il se jeta à l'eau.

C'est au sujet de votre fille.

Arnaga se carra dans son fauteuil.

Laquelle ?

Astrid.

Et alors ?

Kader regarda autour de lui.

Est-ce que je peux m'asseoir ?

Je vous en prie.

Deux fauteuils étaient placés en face de celui d'Arnaga. Comme le vieux regardait celui qui se trouvait à gauche de son visiteur, Kader décida de s'y asseoir.

Elle est en danger, lâcha-t-il.

Pendant un moment qui lui parut très long, Arnaga ne répondit rien. Kader n'arrivait pas à se détendre.

Pourriez-vous m'indiquer qui vous êtes ? lui demanda enfin le vieil homme.

Kader Benmassoud, un ami d'Astrid. Elle m'a opéré du foie, et on est devenus amis. Astrid m'a appelé avant-hier soir, à Paris, en disant qu'elle devait quitter la capitale. Qu'elle avait reçu des menaces par téléphone.

Quel genre de menaces ?

Il n'avait pas répété son histoire. L'examen auquel le soumettait ce type le mettait mal à l'aise.

Astrid m'a dit qu'elle allait passer prendre sa sœur et rentrer avec elle dans leur village, en Espagne, et puis elle a raccroché. Je l'ai tout de suite rappelée, mais c'était occupé. Quand j'ai rappelé le jour suivant, toujours occupé. D'après la standardiste, le téléphone était décroché. Alors j'ai pris le train, et me voilà. Je savais qu'Astrid était au Pays basque, mais je savais pas où.

Arnaga se pencha en avant et joignit les mains sur son bureau.

Qu'est-ce que vous voulez ?

Kader se demanda si le vieux n'avait pas la cervelle ramollie.

Je veux le nom du village.

Pourquoi ?

Pour aller retrouver Astrid, voir si elle va bien.

Je ne vous connais pas.

Je suis son ami. Je sais tout sur elle. Je sais qu'elle avait une chèvre en pierre dans son jardin. Je sais que sa mère picolait...

Votre degré d'intimité avec ma fille m'est parfaitement indifférent, l'interrompt Arnaga de sa voix rauque. Elle raconte sa vie à qui elle veut, ça ne me regarde pas.

Kader le regarda fixement. Il y avait quelque chose chez ce type qui l'intimidait salement.

Écoutez, reprit-il. Y a rien de compliqué là-dedans. Dites-moi juste où je peux la trouver.

Il n'y a aucune raison pour que vous la trouviez. Je sais où sont mes filles. Si elles étaient en danger, je le saurais et je ferais le nécessaire pour les protéger.

Sur quoi, Arnaga baissa les yeux vers une grande chemise rouge posée sur son bureau, l'ouvrit, et commença à feuilleter des papiers.

Kader le regardait toujours, les yeux ronds. Il avait l'impression d'être redevenu un gamin.

Filez-moi juste son téléphone.

Non, répondit Arnaga sans lever les yeux. Maintenant, laissez-moi, je vous prie. J'ai du travail.

L'homme paraissait essoufflé.

Kader se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Il se leva. Lorsqu'il sortit de la pièce, il avait l'impression de s'observer lui-même. Ce n'était pas beau à voir.

Dans le hall, il aperçut son sac Adidas et s'arrêta. Reprenant courage à la pensée d'Amadou, il s'assit dans le fauteuil court sur pattes.

Je vais attendre, lança-t-il à la femme, qui était déjà en train d'ouvrir la porte d'entrée.

Vous ne pouvez pas. Vous feriez mieux de vous en aller.

Si, je peux, riposta Kader. Je vais rester assis là tout le temps qu'il faudra.

La femme poussa un soupir, referma la porte principale, puis entra dans une des pièces qui donnaient sur le hall. Bientôt, il entendait le crépitement d'une machine à écrire.

Après que Kader eut rejeté la tête en arrière et fermé les yeux, une idée lui vint soudainement : Aïcha Benmassoud, faut que tu te libères. Il fallait qu'elle se libère d'eux tous, y compris de lui-même. Amadou était peut-être la personne la plus indiquée pour l'aider dans cette entreprise; peut-être pas. Kader se dit que la prochaine fois que sa sœur le verrait, elle ne le reconnaîtrait pas. Elle l'aimerait, le respecterait.

En se réveillant, il vit le chauffeur baraqué s'approcher de lui à grandes enjambées à travers le hall. Ce type portait un blazer bleu marine, un déguisement de bouffon. Il était trop tard pour réagir, et Kader ne put que se préparer, plutôt mal que bien, à la collision. Le gorille le souleva de son fauteuil par son survêtement. Au moment où Kader, suspendu dans les airs, passait devant la secrétaire d'Arnaga, il nota l'expression inquiète de ses yeux tristes et fatigués. Transporté par l'ogre à l'haleine fétide, il put anticiper de quelques instants le sort qui lui était réservé lorsqu'il aperçut la porte d'entrée, grande ouverte,

et qu'il sentit chez le chauffeur la détermination et la concentration du lanceur de disque. Lorsque le type le lâcha, Kader sentit son estomac se contracter. C'était comme si tous ses organes internes se ratatinaient en prévision de l'impact, qui fut long à venir. Il eut le temps de humer l'air chaud, chargé des poussières de la circulation, et de remarquer que l'obscurité était tombée, et de distinguer les marches blanches au-dessous de lui, et, là-haut, la cime des arbres tout illuminée par les projecteurs d'un petit stade de football, et les gaz d'échappement de la Mercedes qui s'élevaient en panaches dans cette magnifique lumière, et c'est alors, seulement alors, qu'il entra en contact avec le trottoir.

Kader n'avait pas la moindre idée du délai qui s'était écoulé avant que son sac Adidas ne traverse les airs pour venir le rejoindre. Étendu sur le côté, une moitié du corps sur la chaussée et l'autre sur le trottoir, il avait la tête en plein dans les gaz d'échappement de la Mercedes, mais était incapable de faire un geste. Il pensait à son vieux, Adel Benmassoud. Pas moyen de se rappeler une époque à laquelle la vue de son père ne lui ait pas tapé sur le système. Tout, chez lui, son visage, ses yeux en particulier, donnait envie à Kader de crier, Putain, mec, comment tu veux que quelqu'un te donne un jour un boulot correct, avec des yeux pareils? Rien que de te regarder, ça donne envie de pleurer. Et pourtant, Adel avait les mêmes yeux que son propre père, le grand-père de Kader, qui avait réussi comme maquignon à Oran. Mais c'est parce que les yeux tristes vont bien aux maquignons, comme les longs bras aux boxeurs. Enfin, pas vraiment comme ça. Kader s'entendit gémir tandis que la Mercedes s'éloignait. C'était à l'idée qu'il s'était peut-être remis à saigner. La perspective de perdre encore du sang lui paraissait intolérable. Il avait l'impression de sentir ce truc lui dégouliner du corps pour se répandre dans le caniveau et descendre la colline, avant de disparaître par une grille d'égout.

Quand Kader s'éveilla, la douleur était là. La douleur était partout. Elle le pénétrait, tel un froid glacial. Il leva les yeux vers le ciel où régnait encore l'obscurité, bien que l'on puisse déjà deviner le jour.

Les oiseaux chantaient. En se tournant sur le côté, il constata que son sac Adidas avait disparu. Avec le Discman d'Amadou. Mais il sentait encore son portefeuille dans la poche arrière de son pantalon; ses voleurs ne l'avaient pas retourné. Il n'y avait pas de sang. Kader ferma les yeux.

De nouveau, il se réveilla, harcelé cette fois par une douleur intolérable, qui l'obligeait à jurer et à grimacer comme un de ces cinglés qu'on voit dans les rues. Elle était entièrement localisée dans un endroit précis, à présent : sa hanche gauche. Et pas moyen de se lever; sa jambe gauche refusait de se mouvoir, et la douleur privait de forces tout le haut de son corps. Kader passa une main sur sa hanche. En sentant quelque chose de dur, il comprit que c'était son os qui pointait à travers la peau. Il poussa un cri. La souffrance fut submergée par des vagues de nausée, et il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il était entouré de visages. Tout le monde lui parlait en espagnol.

Français, bredouilla-t-il.

Une femme rousse, avec des taches de rousseur sur toute la figure, y compris sur les lèvres, bombardait d'instructions les deux types qui étaient en train de le soulever pour l'allonger sur un brancard. Il s'aperçut qu'ils avaient découpé une ouverture dans son survêtement.

Enculés, grogna Kader.

On avait dû lui donner quelque chose, parce que non seulement il n'avait plus mal, mais un sourire lui fendait la bouche jusqu'aux oreilles sans qu'il puisse s'en empêcher. Il reconnut instantanément cette odeur. L'hôpital.

Quel pied, murmura-t-il.

Le jour bleu flottait derrière la fenêtre de sa chambre.

Une infirmière entra en produisant ce bruissement qu'il aimait tant. Il garda les yeux clos pour l'écouter se déplacer à travers la pièce. Pssshhh pssshhh pssshhh pssshhh...

Plus tard, un médecin en blouse blanche vint se pencher sur lui, en inclinant la tête de côté d'un air bienveillant. Ses lunettes en demi-lune étaient perchées bêtement sur son front.

Je suis le Dr Ribeiro, déclara-t-il à son patient en lui tendant la main.
Kader, terrorisé, resta immobile, dans l'attente de sa sentence.

Vous vous êtes démis la hanche, poursuivit le médecin, qui avait un accent à couper au couteau. D'habitude, il n'y a pas de problème, ça se remet en place d'une poussée. Il assena un coup de poing contre la paume de son autre main. Facile. Mais là, vous êtes resté plusieurs heures sans soins, alors les contusions et l'inflammation se sont aggravées. On a été obligés de vous endormir.

Les yeux de Kader se remplirent de larmes.

Je pourrai encore marcher ?

Le docteur sourit. Kader lui cria, Rigole pas, Ducon !

Le sourire du médecin s'évanouit.

Je suis désolé, fit-il. Vous allez très bien. Il vous faudra des béquilles pendant quelques semaines, jusqu'à ce que la blessure guérisse. Évitez de faire porter le poids du corps dessus, c'est tout. Vous allez très bien. Il serra son bloc-notes dans ses bras.

Kader sourit et lui tendit la main.

Merci, docteur.

Mais le médecin avait perdu son enthousiasme.

N'oubliez pas de passer prendre votre facture à la réception, au rez-de-chaussée.

Kader hocha lentement la tête. Compte là-dessus, mon pote, se dit-il. En France, l'hosto c'est gratos.

Docteur, vous connaissiez pas une chirurgienne du coin qui s'appelle Astrid Arnaga ?

De nom, pourquoi ?

Je la cherche.

Je crois qu'elle est à Paris.

Non, elle y est pas. Elle est en vacances. J'ai juste besoin de savoir de quel village elle est.

Navré, je n'en ai aucune idée. Je suis nouveau, ici.

Qui ne l'est pas ?

Je vous demande pardon ?

Un vrai blaireau, ce type.

Qui n'est pas nouveau ? insista Kader. Et qui pourrait connaître Astrid Arnaga ?

Le médecin souleva le menton pour mieux réfléchir, et ses lunettes lui retombèrent sur le nez.

Demandez à la surveillante. Elle saura peut-être.

La surveillante ?

La dame dans le bureau, au bout du couloir. Et, sur un dernier hochement de tête, le médecin quitta rapidement la pièce.

Kader glissa une main sous les couvertures pour se tâter la hanche. L'os ne dépassait plus. Il remonta les couvertures. On lui avait enlevé survêtement et sous-vêtements, pour l'affubler d'une tenue blanche. Il garda le doigt appuyé sur la sonnette jusqu'à ce que fasse irruption dans sa chambre une femme énorme, au menton animé d'un mouvement pendulaire.

Je parle pas espagnol, proclama-t-il.

Mais elle s'en fichait. Elle continua de le saouler avec sa voix de travelo.

Je veux mes fringues. Où il est, mon portefeuille ? Mon putain de survêt avec un trou dedans.

Il essaya de sortir du lit. La femme dégoisait toujours.

Merde, ta gueule. Ta gueule !

Elle se tut enfin, lèvres hermétiquement closes.

S'il vous plaît, fit Kader en levant une main. Et il entreprit de mimer ce qu'il voulait.

Ils firent la paix. La grosse dame l'aida à s'habiller. Il l'interrogea au sujet d'Astrid Arnaga, dont il prononça le nom à plusieurs reprises, mais ça ne paraissait rien lui dire, à cette femme, et elle secoua la tête. Pendant qu'elle l'aidait à la façon d'une mère, sans dire un mot, il écouta le sifflement de l'air qui s'échappait de ses narines, et respira la délicieuse odeur de talc qui émanait de sa chair. Après être allée lui chercher une paire de béquilles, la femme l'emmena dans le couloir pour lui montrer comment s'en servir. Elle l'accompagna jusqu'à l'ascenseur, devant lequel Kader déposa un baiser sur sa joue veloutée.

Pour retourner au bureau d'Arnaga, il prit un taxi, qu'il regarda s'éloigner après avoir réglé la course. Kader n'avait aucun plan en tête ; mais, se sentant brusquement furieux à l'idée d'avoir perdu le Discman d'Amadou, il monta les marches en clopinant.

Il pressa la sonnette jusqu'à ce que la femme fatiguée vienne lui ouvrir. Et il lui adressa un grand sourire.

No està, dit-elle.

Mais il se força un passage avec ses béquilles, alla droit au bureau d'Arnaga, ouvrit la porte. L'avocat était assis à son bureau, une lime à ongles à la main. Le lanceur de disque n'était nulle part en vue.

Kader s'assit dans le même fauteuil que lors de sa précédente visite, brandit ses béquilles, les laissa retomber bruyamment par terre.

Regardez ce que vous m'avez fait !

Arnaga ouvrit la bouche pour parler.

Non ! s'écria Kader. Il débordait d'une énergie qu'il savait feinte. C'était du cinéma. Si vous étiez pas le père d'Astrid, tonna-t-il, je vous démolirais la gueule.

Je ne cède pas aux menaces, murmura le vieil homme. Je ne l'ai jamais fait, et ce n'est pas aujourd'hui que je vais m'y mettre. Je me suis trouvé dans des situations beaucoup plus menaçantes que celle-ci, vous pouvez me croire.

Écoutez, je vous menace pas. J'ai dit, Si vous étiez pas le père d'Astrid, non ? Et vous l'êtes, non ? Mais ce que je vais faire, c'est rester assis ici, jour et nuit, jusqu'à ce que vous me disiez où elle est. Vous pouvez appeler le gros con avec son petit blazer pour me foutre à la porte, ça m'empêchera pas de remonter les marches de votre perron. J'ai rien d'autre à faire.

Eh bien, restez assis, alors. Ça vous fera du bien.

Cool, répondit Kader. Mais entre-temps, je vais vous raconter une histoire. Il était une fois un jeune avocat très doué, vraiment capable, il réussissait tous ses exams, pas de problème. Kader se servait de ses mains pour animer son récit.

Ce mec, il était élégant, poursuivit Kader, et il avait de la tchatche. Il était peut-être pas grand, mais il en avait rien à foutre parce que les meufs voulaient se le faire de toute façon, elles savaient qu'il irait loin. Un jour, il a rencontré une belle femme. Et il a tout de suite pigé que c'était pas du toc. Pas comme lui. Kader leva un index. Elle était pas en toc, elle, insista-t-il. C'était une princesse, cette femme. Tout ce qu'elle demandait à la vie, c'était de pouvoir donner des gosses à son avocat, et de le rendre heureux. Kader marqua une pause, en joignant

les mains, comme pour prier. Il sentait l'exaltation le gagner à mesure qu'il entrait dans son rôle de prédicateur black. Seulement, y avait une faille, chez cet avocat. Il avait pas d'amour. Tout ce qu'il avait, c'était de l'ambition. Et, parce que lui il avait pas d'amour, tout ce qui lui portait de l'amour était détruit. Il y pouvait rien, il finissait toujours par être obligé se s'éloigner de tout ce qui avait de l'amour pour lui. Kader fit une nouvelle pause. L'expression des petits yeux noirs d'Arnaga restait indéchiffrable. Tout ce qu'on pouvait y lire, c'était son combat contre la maladie. Au bout d'un moment, reprit Kader, l'avocat est tombé malade. Très malade. C'était couru d'avance. Et maintenant, ce type va bientôt mourir, et il sait qu'il a vécu toute sa vie sans amour. Il a de la chance que ses filles soient pas comme lui. Kader se baissa pour prendre ses béquilles. Votre fille Astrid, elle peut faire des miracles, lança-t-il encore à son interlocuteur. Elle peut inspirer des remords aux criminels. Elle peut donner à un homme la force d'aller la retrouver au bout du monde.

Ébloui par sa propre performance, il avait envie de pleurer. Arnaga contemplait son bureau vide. Les chairs de son visage semblaient s'être encore un peu affaissées. Kader sentit nettement que là, il était important de ne plus rien dire. Ça pouvait partir dans n'importe quelle direction.

Dehors ! cria Arnaga de son mieux, mais sa voix resta piégée dans sa gorge. Le vieux avait l'air de trembler. Kader se leva et, pendant quelques instants, chercha quelque chose à ajouter. Dehors ! répéta Arnaga d'une voix rauque.

Kader lui tourna le dos et sortit de la pièce.

Dans le hall, Kader croisa de nouveau la femme. Elle lui jeta un regard, d'un air plus fatigué que jamais, avant de regagner son propre bureau. En se disant qu'elle avait dû les entendre, Kader décida de s'asseoir une minute sur les marches du perron, histoire de se remettre les idées en place. Dehors, des nuages menaçants se massaient dans le ciel. Il n'avait pas de vêtements corrects, quasiment pas d'argent, et aucun moyen de retrouver Astrid. Non seulement il avait échoué, mais il regrettait les paroles qu'il venait de prononcer dans ce bureau. Même si Arnaga était un connard, il était vieux, et Kader avait appris de sa mère qu'il faut respecter les vieillards.

La porte s'ouvrit derrière lui, et il sentit un petit coup sur l'épaule. La femme lui fourra un bout de papier sous le nez.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Va-t'en, chuchota-t-elle en lui assenant une nouvelle tape sur l'épaule, de la main qui tenait le papier.

Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en le prenant. C'est le numéro ?

Oui. Va-t'en, maintenant, et ne reviens pas.

Kader se mit debout.

Merci, dit-il.

Elle lui tourna le dos sans lui avoir rendu son sourire et rentra dans la maison, en claquant la porte derrière elle.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 28

Le soleil était en train de se coucher lorsque Mikel, au volant de sa camionnette, passa devant le terrain de golf de Saint-Jean-de-Luz puis traversa le pont qui surplombait la Nivelle. La rivière coulait rapidement, à cet endroit, et ses eaux montaient très haut. Des gamins portant un kayak escaladaient la rive; leurs jambes maigres dépassaient au-dessous du bateau. Un homme sans enfants, voilà ce qu'était Mikel. Ce constat ne lui causait aucune amertume. Pas question d'élever des enfants avec la vie qu'il avait menée. Ils voudraient savoir qui avait été leur père, et il ne pourrait pas le leur révéler. Mikel ne pourrait pas leur dire : voilà la vie que j'ai menée, voilà qui je suis. C'était seulement depuis sa libération qu'il trouvait que sa vie lui ressemblait. C'est-à-dire, depuis trois jours. Il caressa le chien qui, couché à côté de lui sur la banquette, appuyait son museau contre le rebord de la fenêtre.

On a de la veine, lui souffla Mikel. Ce bon vieux monsieur Lucky.

Castro remua les oreilles.

Mikel se rappela que Lola avait toujours été folle des banquettes.

La prison n'avait pas seulement arrêté sa propre vie. En vingt ans, rien n'avait changé pour aucun d'entre eux. Mikel pensait avoir toujours aimé Astrid, d'un amour n'attendant que l'occasion de se déclarer. Il aimait Astrid, et Lola était sa petite amie. Plus si petite,

maintenant qu'elle avait, quoi, trente-sept ans. C'était là son péché : lui avoir fait perdre tout ce temps.

Quand Mikel entra dans le village au volant de sa camionnette, la nuit venait de tomber. Il détourna les yeux de tous les détails familiers, tandis que le véhicule commençait à gravir la colline. Après l'avoir garé non loin de la demeure des Arnaga, il mit pied à terre, suivi de Castro, sans ressentir d'appréhension, seulement une paix apportée par l'odeur que répandait le figuier du jardin. Là était le bonheur : non dans l'espérance, mais dans la mémoire.

Au premier regard, l'habitation paraissait plongée dans l'obscurité ; mais, sur un côté, Mikel aperçut de la lumière projetée dans un coin de gazon par une des fenêtres du salon. Alors qu'il tendait le bras pour ouvrir la barrière, son chien poussa un gémissement. Qu'est-ce qui se passe, mon gars ? Castro restait à la traîne. Je veux juste jeter un coup d'œil. Mais le chien recula, pleurnichant toujours. Mikel se mit à genoux et lui tendit la main, et Castro s'avança pour la lécher. Tu ne veux pas entrer ? Il caressa la tête de l'animal. Quelqu'un est mort là-dedans, c'est ça ? Castro ferma à moitié les yeux, tandis que Mikel le grattait entre les oreilles. Reste ici, alors. Je n'en ai que pour quelques minutes. Son chien le regarda pousser la barrière et s'avancer dans l'allée pour contourner la maison.

Dans les souvenirs de Mikel, elle n'était pas aussi complètement noyée sous la végétation. Il s'avança jusqu'à la fenêtre du salon et, pour pouvoir regarder à l'intérieur, dut écarter un rideau de lierre. Au milieu de la pièce, Lola était en train de mimer quelque chose pour un public qui n'entrait pas dans le champ de vision de Mikel. Sa chevelure était plus longue ; jamais elle ne lui avait paru aussi belle. Peut-être avait-il été trop proche d'elle pour mesurer l'éclat de sa beauté ? Dans cet éclat, il vit la preuve qu'il avait raison : elle serait heureuse sans lui. L'embrasement de la fenêtre était trop profonde pour que Mikel puisse découvrir au bénéfice de qui Lola donnait cette petite représentation, mais il comprit que c'était le jeu auquel elle s'était autrefois livrée dans son pensionnat, en Angleterre. Ce jeu, qui consistait à mimer un livre, un film ou une pièce de théâtre dont vos

partenaires devaient essayer de deviner le titre, avait assommé Mikel. Jeune homme, il était incapable de se plier aux fantaisies de Lola. Mais là, il ne put s'empêcher de sourire devant son enthousiasme d'enfant, sa façon de faire évoluer son corps magnifique dans cette petite robe rouge à pois blancs qu'elle avait toujours adorée, et qu'il avait toujours trouvée un peu trop provocante. Après avoir applaudi d'un air joyeux, elle disparut du champ de vision de Mikel. Presque aussitôt, Astrid vint la remplacer.

Astrid demeura un moment immobile, les mains jointes devant ses lèvres, comme en prière. Puis elle se mit à rire, sans doute à cause de quelque chose que Lola venait de dire, et le haut de son corps bascula en avant, comme celui d'une marionnette qui s'incline pour saluer. Mikel sourit en la regardant se redresser, puis passer ses mains sur son visage comme pour en effacer la joie. Elle fit le signe convenu pour indiquer qu'il s'agissait d'un film.

Film, murmura-t-il. Astrid leva un doigt. Un seul mot. Puis elle s'assit sur le plancher, et commença à manier des avirons invisibles. Des rames, marmonna Mikel. Astrid saisit successivement ses poignets, puis, à deux mains, ses chevilles. Galérien, décida-t-il. Elle se pencha soudain vers l'avant, les traits déformés par la douleur. On était en train de lui administrer des coups. Ben-Hur ! Certain d'avoir trouvé, il observa le reste de la représentation. Astrid avait beau mimer les syllabes du titre avec un réalisme impressionnant, son public ne trouvait pas la solution. Ben-Hur, chuchota encore Mikel. Il ne pouvait détacher son regard d'Astrid, ni s'empêcher de penser qu'elle n'était pas tout à fait de ce monde. Quelque chose dans son visage, dans son comportement, faisait d'elle un être à part. Quelque chose qui rappelait les personnages que Mikel avait découverts, tout jeune, dans le livre de son père, *Les Vies des saints*. Il y avait une sainte, notamment, sainte Barbara, sur laquelle il aimait alors méditer. L'illustration qui la représentait et le récit de sa vie, pourtant bref, l'avaient envoûté. Elle avait des cheveux indisciplinés, comme ceux d'Astrid. Son père l'avait enfermée dans le but de protéger sa virginité et sa beauté. Enfant, Mikel s'était senti fasciné par la cruauté de ce père qui avait fait torturer sa fille pour une question de croyances,

avant de la décapiter lui-même d'un coup d'épée. La nuit, dans son petit lit, Mikel se demandait, Qu'est-ce que c'est que ça, la torture ?

Il se détourna de la fenêtre et revint sur ses pas pour aller rejoindre Castro, qui haletait toujours, assis sur son arrière-train de l'autre côté de la barrière. Astrid paraissait tellement heureuse, et Lola aussi. Dans leurs vies, il n'y avait aucune place pour Mikel.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 29

Astrid préparait le petit déjeuner dans la cuisine pour Lola et pour leur mère. Elle avait pensé à Mikel, et prié pour qu'il décide de s'effacer. C'était facile de prier, dans son ancienne chambre. Étendue sur le vieux lit au couvre-lit imprégné de cette odeur de poussière si familière, avec ces éternelles ombres découpées sur le mur par le clair de lune, elle pouvait prier, sinon Dieu, du moins le souvenir d'enfance qu'elle en gardait. Astrid avait pensé à Kader, et souri dans le noir en repensant au genre d'énergie qu'il dégageait; et elle avait prié pour son succès.

Vêtue de sa chemise de nuit nacrée, Lola apparut dans l'encadrement de la porte, encore ruisselante de sommeil.

J'allais te le monter, la gronda Astrid.

D'accord, je retourne au lit, alors.

Lola fit volte-face, et Astrid l'entendit s'éloigner dans le hall d'un pas lourd et irrégulier.

Tandis qu'elle chargeait ses plateaux, Paco frappa à la porte de la cuisine. Astrid sourit et lui fit signe à travers la vitre. À peine entré dans la pièce, il la serra très fort dans ses bras.

Astrid ! s'exclama-t-il.

Lorsqu'il s'écarta, elle remarqua qu'il sentait la sueur.

C'est bon de te voir, ajouta-t-il en regardant autour de lui. J'aime cette famille. Ça me rend heureux, que tu vives dans cette maison.

Je ne vais pas rester, Paco. Lola non plus, je crois.

Paco sourit.

On verra.

Tu veux un petit déjeuner ? Je vais te faire des œufs.

J'ai déjà mangé, merci. Paco jeta un coup d'œil aux plateaux. Il y en a un pour Lola ?

Oui.

Je peux le lui monter ?

Astrid hésitait.

Je connais le chemin, trancha-t-il en s'emparant du plateau.

Elle le regarda sortir de la cuisine. Paco était d'une douceur étonnante, comme s'il avait honte de sa force. Astrid se souvenait de lui dans la cour de récréation, un grand gamin fort comme un bœuf mais qui marchait les pieds en dedans, les mains dans les poches, déjà marqué par la honte. Paco avait fait partie de la petite bande d'Astrid, sa *cuadrilla*. Ils avaient été six, six amis jurés, à la vie à la mort ; une fois grands, seuls Paco et Astrid n'étaient pas devenus membres de l'organisation. Le dernier à s' enrôler, Paxti, le plus doux du groupe, s'était révélé l'un des plus impénitents, des plus implacables. Il avait été descendu par la *Guardia Civil* lors de son arrestation, en mille neuf cent quatre-vingt-un. Son meilleur ami, Kepa, qui l'accompagnait, avait reçu une balle dans le genou, avant d'être envoyé en prison. Astrid croyait savoir que les deux autres, des fausses jumelles, étaient parties pour le Venezuela.

Astrid prit le plateau de sa mère et monta à l'étage. En passant devant la chambre de Lola, elle entendit la voix de basse de Paco, et puis le rire de Lola. Il lui vint à l'esprit, et ce n'était pas la première fois, que Lola aurait peut-être une chance d'être heureuse avec Paco.

Leur mère, assise dans son lit, la tête contre l'oreiller, paraissait profondément endormie. Astrid savait qu'elle faisait semblant, à cause du tremblement autour de ses yeux. La dominant de toute sa hauteur, elle songea avec étonnement qu'elles étaient restées de parfaites étrangères, toutes les deux, comme si Margot avait toujours estimé qu'Astrid pouvait se passer de son amour. Sur un dernier coup d'œil aux œufs qui refroidissaient, elle déposa le plateau près du lit de sa mère, sur la desserte, et quitta la pièce.

Alors qu'elle descendait l'escalier, sa sœur déboucha en trombe sur le palier.

Astrid !

Elle se retourna et leva les yeux vers Lola, qui avait de l'œuf sur sa chemise de nuit.

Quoi ?

Si quelqu'un peut m'apprendre où il est, d'après Paco, c'est un type qui vit dans le vieux Bayonne. Il tient un magasin de boutons qui s'appelle le Bouton d'Or !

Formidable.

Tu viens avec moi ?

Maintenant ?

Oui.

Astrid hésita.

Et maman ?

Gachucha doit passer à midi.

Le cœur d'Astrid se mit à battre plus vite.

Je te retrouve en bas dans une demi-heure ! s'exclama Lola.

Lola...

Mais sa sœur était repartie dans sa chambre. Astrid entendit claquer la porte. Tout en imaginant Lola qui se déshabillait et se rhabillait devant le pauvre Paco, elle remonta l'escalier. Elle avait juste le temps de donner un bain à Margot.

Peu après le départ de Paco, Lola était en train de laver sa vaisselle du petit déjeuner dans l'évier, lorsque Lorea Molina, la responsable des Affaires culturelles, frappa à la porte de la cuisine. Personne ne se frottait plus à la porte d'entrée principale, visiblement condamnée, avec son perron couvert de mousse et balaféré par une grande fissure. Lola s'essuya les mains sur un torchon imprimé à motifs de cerises, en regrettant que ce ne soit pas Astrid qui se trouve à cet instant à sa place. Elle aurait mieux aimé donner un bain à leur mère que de parler avec cette femme. Décidée à ne pas lui rendre son sourire, elle se contenta de hocher la tête.

Entrez.

Merci. Quelle maison ravissante.

Lorea Molina serrait dans sa main un petit porte-documents en cuir, dépourvu de poignée. Sa robe rouge, décorée de dés, était parfaitement assortie à cette cuisine nazie.

La décoration aurait besoin d'être refaite, répondit Lola.

Lorea balançait la tête de manière équivoque.

Elle a beaucoup de charme.

Vous voulez du café ?

Non, merci. Je ne bois pas de café.

Du thé ?

Merci. D'accord.

Je vous en prie, asseyez-vous, dit Lola en se mettant à la recherche du thé.

Dès qu'elle eut tourné le dos à sa visiteuse, elle se sentit en danger, comme si cette femme était un chien d'attaque au repos.

Vous n'êtes pas d'ici, lui lança-t-elle en se retournant. Votre accent, c'est catalan ?

Lorea Molina sourit en défaisant la fermeture à glissière de son porte-documents, mais son sourire ne s'adressait qu'à elle-même. De la serviette de cuir, elle sortit une mince chemise verte, qu'elle plaça sur la table et retourna avant que Lola ait eu le temps d'apercevoir ce qui était écrit dessus.

Je suis née à Valence, mais j'ai été élevée ici. Personne ne m'a jamais accusée d'être catalane.

Ce n'était pas censé être une accusation, précisa Lola en souriant à son tour, avant de poser la grande tasse de thé sur la table. Lait ? Sucre ?

Rien, merci. Lorea but une gorgée. Ma mère était basque, ajouta-t-elle sur un ton indiquant que le chapitre était clos.

Après s'être versé du café froid, Lola resta debout, appuyée contre l'évier.

Lorea Molina appuya ses paumes sur la chemise verte posée devant elle.

Je veux vous parler de Mikel, annonça-t-elle.

De crainte que sa voix ne la trahisse, Lola se contenta de hocher la tête.

Je sais que vous êtes à sa recherche.

Mais Lola ne disait toujours rien.

Ce que je vais vous apprendre va vous causer un choc. Il est possible que vous n'arriviez pas à me croire. Tout votre être va se révolter contre cette information. Vous allez refuser de l'accepter. Pourtant, je suis en possession de la preuve.

Refusant de se laisser impressionner par le cinéma de cette bonne femme, Lola secoua la tête et posa sa tasse de café sur l'égouttoir.

Vous n'en faites pas un peu beaucoup, là ? demanda-t-elle. Mais elle se sentait malade, et le tremblement de sa voix révélait sa frayeur.

Nous pensons que Mikel a été retourné pendant son séjour en prison.

Lola sentit tout son corps envahi par une colère salubre.

Nous ? demanda-t-elle, le visage brûlant. C'est qui, ce *nous* ?

Il vous avait écrit une lettre qui a été interceptée.

Quelle lettre ? Qu'est-ce qu'elle disait ?

Lorea Molina ouvrit le dossier vert et en sortit une feuille de papier qu'elle tendit à Lola. C'était la photocopie jaunie d'une lettre que Lola connaissait bien. On distinguait les ombres correspondant aux plis de l'original, car Mikel pliait ses lettres en douze pour que son avocat puisse les sortir facilement de prison, enfouies au fond d'une poche. Lola relut les phrases familières :

Je ne peux pas dire comment je serai, quand je sortirai d'ici. J'ai changé, Lolita. Je ne suis plus l'homme dont tu étais tombée amoureuse. Pour commencer, je ne m'aime plus. Ton héros a perdu l'amour de lui-même qui faisait de lui un héros. C'était peut-être ce qu'on entendait par le terme d'honneur. C'est un mot démodé, mais c'est ce que j'avais, et que j'ai perdu. Je ne crois pas que ce soit quelque chose que l'on puisse retrouver.

Lola se retourna vers Lorea Molina avec une expression de triomphe.

Ça ne veut strictement rien dire !

Quand Lorea tendit la main pour récupérer la lettre, Lola la plia en quatre et la glissa dans la poche arrière de son jean.

C'est à moi que c'était destiné, fit-elle observer.

Lorea Molina sourit de nouveau.

On aimerait que vous nous teniez au courant, s'il vous contacte.

C'est ça, oui, ironisa Lola, qui sentait que la colère vibrant en elle commençait à devenir toxique. Elle voulait que cette femme fiche le camp de chez elle.

Vous devez bien ça au mouvement.

Quoi ? demanda doucement Lola. Je vous demande pardon ?

La commission des réfugiés a financé les visites que vous avez faites à Mikel en prison pendant toutes ces années. Vous aviez des fonds, vous n'étiez pas obligée d'accepter le dédommagement de ces voyages.

Et maintenant, il faudrait que je le trahisse, à titre de remboursement ? Vous êtes cinglée ! s'exclama Lola en se tapotant la tempe du bout du doigt.

Si je suis cinglée, Mikel l'est aussi, puisque c'est un des nôtres.

Vous venez de me dire qu'il était devenu mouchard. Vous avez un petit problème de logique, là.

Lorea souriait toujours, mais jaune. Les coins de sa bouche bien dessinée retombèrent, et son regard perdit de sa détermination. Lola pouvait lire son complexe d'infériorité à livre ouvert sur son visage. Lorea Molina n'était pas intelligente. Ça avait été le drame de son existence. Elle avait essayé de dissimuler sa stupidité derrière son engagement politique. Sentant qu'elle devait continuer à parler pour dissimuler sa découverte, Lola s'assit à table en face de Lorea.

C'est impossible que Mikel soit une balance, reprit-elle. Après son arrestation, il a été torturé par la *Guardia Civil* pendant quatre jours. Et il n'a pas parlé.

Tout le monde n'est pas d'accord là-dessus.

Est-ce que des commandos sont tombés après son arrestation ? demanda Lola. Est-ce que quelqu'un a été arrêté ?

Eh bien, il y a eu Txema Egibar, riposta Lorea.

Mikel n'a pas donné Txema. Txema le sait parfaitement.

Et il y a eu votre sœur.

Ça, c'était différent. C'était de ma faute. Ça n'avait rien à voir avec Mikel.

Je trouve ça étonnant.

Un léger sourire aux lèvres, elle fixa son regard vitreux sur Lola, qui se dit que cette femme avait l'air à moitié défoncé.

Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça ?

Je trouve ça étonnant, compte tenu de la relation qu'il a eue ensuite avec votre sœur.

Quelle relation ?

Lorea Molina retourna la chemise verte.

Cette fois, Lola put déchiffrer : Mikel Angel Otegui / Astrid Hamilton Arnaga. Après avoir tendu la main pour toucher le dossier du bout des doigts, elle reporta son regard vers Lorea Molina, qui semblait l'examiner à travers les barreaux d'une cage invisible.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ouvrez donc, répondit doucement Lorea. Lisez.

Lola prit la chemise et l'ouvrit. Tout de suite, elle reconnut l'écriture furieuse de Mikel, serrée, penchée, qui couvrait la première page. *Astrid...* La poitrine, les bras et les mains de Lola étaient comme engourdis ; elle avait une sensation d'étouffement dans la gorge. Elle se tourna de nouveau vers Lorea.

Lisez, répéta Lorea.

Je ne peux pas. Lola se sentait mal. Sortez d'ici, ordonna-t-elle, mais sa voix était sans force. Elle joignit les mains sur la table, appuya son front sur ses mains. Sortez, répéta Lola d'une voix ivre. Et elle entendit Lorea lui répondre en s'en allant, Vous pouvez garder ces copies. On en a d'autres.

En entendant le cri de Lola, Astrid laissa tomber l'éponge avec laquelle elle était en train de frotter le dos de sa mère, à l'étage. Elle se redressa d'un bond, laissant la pauvre Margot dans l'eau du bain qui refroidissait déjà, les mains sur les oreilles, terrorisée. Astrid dégringola l'escalier.

Non. Mon Dieu, s'il vous plaît, non.

Lorsqu'elle se rua dans la cuisine, sa sœur était agenouillée sur le sol au milieu des lettres éparpillées.

Astrid s'immobilisa, en regardant fixement l'écriture de fou de Mikel. Sachant que ce n'était pas la peine d'essayer de s'approcher de Lola, elle demeura près de la porte.

Soudain, Lola leva la tête et cria son nom. Astrid vit que ses traits étaient déformés par la rage. Elle savait que Lola criait, mais ne pouvait entendre ce qu'elle disait. Astrid tremblait de tout son corps, et la cuisine tombait silencieusement autour d'elle, comme de la neige rouge et blanche.

Par un bel après-midi d'été, Astrid est assise sur le canapé du salon. Toutes les fenêtres sont ouvertes; profondément enfoncées dans les épais murs de pierre, elles encadrent un paysage verdoyant illuminé d'un ciel bleu. Malgré la chaleur, Astrid est enveloppée dans une couverture. Elle souffre d'une forte fièvre. Assise à côté d'elle, sa mère, vêtue d'un kimono de soie orange brodé d'oiseaux de paradis vert émeraude, lui caresse la main. Margot Hamilton Arnaga ignore ce qui tourmente ses filles, mais elle pense que ça doit avoir un rapport avec Eugenio. Il n'essaie pas de cacher sa préférence pour la plus jeune des deux sœurs. Béatrice s'est enfermée dans sa chambre, et elle refuse d'en sortir. Astrid, en larmes, claque des dents.

Là, là, répète Margot. Maman est là.

Astrid recouvrit Margot d'une couverture et hissa ses jambes malingres sur le canapé, afin qu'elle puisse dormir confortablement. Ça avait épuisé la vieille dame, de sortir toute seule de son bain puis de descendre au rez-de-chaussée. Après s'être éloignée du salon à pas de loup, Astrid s'attarda dans le hall en essayant de retirer les échardes plantées dans sa mémoire, mais il ne fallait pas espérer la retrouver intacte : elle se revit en train de descendre l'escalier en courant, et elle revit Lola assise par terre dans la cuisine au milieu des lettres de Mikel. La suite manquait.

Elle remonta l'escalier, s'avança dans le couloir de l'étage et s'arrêta devant la chambre de Lola. Appuyée contre la porte pour écouter, elle entendit seulement le bruit des feuilles que tournait sa sœur, sans doute occupée à les lire une par une, ces lettres envoyées au cours des cinq dernières années. Lola allait découvrir l'obsession de Mikel, elle allait apprendre comment cette folie lui était venue et avait pris ces proportions monstrueuses. Est-ce que Lola possédait aussi les lettres d'Astrid à Mikel? Astrid n'avait pas reconnu sa propre écriture dans le fatras de papiers répandu par terre.

Lola ?

Astrid appuya son front contre la porte.

S'il te plaît, Lola. Laisse-moi entrer.

La porte s'ouvrit. Le visage de Lola était ravagé par les larmes.

Je rêve d'une vie simple avec toi, cita Lola. Je veux te construire une maison.

Son expression s'adoucit brusquement, et elle tendit une main pour la poser sur la joue d'Astrid. C'est si triste. On a gâché notre vie, gémit-elle en prenant Astrid dans ses bras. On l'a tous gâchée.

Tandis que Lola la serrait dans ses bras, Astrid eut l'impression de sentir s'évaporer toute la honte et la peur qui s'étaient accumulées en elle au fil des années. Elles restèrent longuement accrochées l'une à l'autre. Mais, lorsque Lola s'écarta et qu'Astrid put contempler son visage, ce fut comme si les deux sœurs avaient été déposées sur les deux rives opposées d'un torrent. Astrid comprit qu'elle avait perdu Lola.

En la regardant s'écarter, elle se rendit compte qu'elle n'éprouvait plus de souffrance, seulement une sorte de fascination pour les moindres gestes de sa sœur. Attentivement, en notant le mouvement de sa jupe, Astrid regarda Lola se courber, ramasser les lettres sur le plancher, les remettre avec soin dans la chemise verte. Se redresser, se diriger vers son lit. Se retourner vers elle.

Il voudrait avoir des enfants de toi.

Je ne peux pas avoir d'enfants, répondit Astrid.

Tu n'en sais rien. C'est des histoires que tu te racontes.

Je le sais.

Lola posa la chemise sur sa table de chevet et examina Astrid, comme si elle espérait déceler dans son visage quelque chose qui lui aurait échappé jusque-là, un détail avertisseur. Sentant que Lola venait d'acquérir une nouvelle autorité, Astrid craignait de l'interroger. Quand elle s'y risqua, ce fut en baissant les yeux.

Qui t'a donné ces lettres ?

Ça n'a pas d'importance, répondit Lola.

C'est Txema ?

Non, ce n'est pas lui. Pourquoi tu ne m'as rien dit, Astrid ? demanda Lola d'un ton léger, curieux.

Astrid secoua la tête.

Pourquoi tu n'as rien dit ?

J'ai essayé.

Ce n'est pas vrai.

Astrid n'était plus qu'une enfant, essayant de retrouver un objet égaré.

J'avais peur de te perdre, finit-elle par répondre.

Tu m'as perdue en ne me disant rien.

Je sais.

Laisse-moi tranquille, maintenant.

Astrid commença de s'éloigner. Elle se figea après avoir passé la porte, soudain persuadée que si Lola la refermait, elles ne se reverraient plus jamais.

Est-ce que tu es allée le voir ? demanda Lola.

Astrid la regarda fixement.

Lola se mit à crier.

Réponds-moi !

Oui.

Quand ?

Une fois. J'y suis allée une fois.

Quand ?

C'était en été. Il y a quatre ans.

Lola vint lui claquer la porte au nez.

Astrid demeura sur place, à contempler un nœud du bois. Quelque chose l'empêchait de bouger, une crainte archaïque d'être punie si elle le faisait. Elle demeura immobile tandis que la porte se rouvrait. Lola

était défigurée par une émotion qu'Astrid ne lui avait encore jamais vu exprimer.

Elle essaya d'en faire abstraction, pour retrouver les traits qui lui étaient familiers.

Je me rappelle, grondait Lola. Tu m'as menti ! Tu m'as raconté que tu allais au Maroc, c'est ça ? À un congrès avec Chastel. C'était cette fois-là ? Astrid examina la veine qui se gonflait sur le front de sa sœur. C'était ça ? rugit Lola.

Astrid hocha la tête.

Il y avait un parloir intime, dans sa prison. Vous avez fait l'amour.

Astrid avait perdu sa langue. Elle avala sa salive, baissa les yeux. La voix de Lola était maintenant monocorde.

Je te déteste. Tu m'as volé ma vie. Sors de cette maison.

Mais Astrid ne pouvait toujours pas remuer le petit doigt.

On n'a pas fait l'amour, répondit-elle. Et je n'y suis pas retournée.

Eh bien, tu aurais dû. Tu es un monstre. Tu aurais dû lui faire l'amour, à ce malheureux.

Astrid contempla sa sœur et crut, pendant quelques instants, qu'elle allait peut-être pouvoir la retrouver. Mais elle ne tarda pas à comprendre que Lola avait pris sa décision.

Va-t'en de cette maison, lui dit doucement sa sœur. Va retrouver Mikel, ou bien n'y va pas.

Je n'irai pas, répondit Astrid.

Je me fous de ce que tu vas faire. Tout ce que je veux, c'est ne plus te revoir.

Et Lola, cette fois, referma consciencieusement la porte de sa chambre, en laissant retomber le loquet.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 30

Astrid ne redevint consciente de son environnement qu'après avoir franchi la barrière et descendu la colline jusqu'au terrain de pelote basque. Autour d'elle, le matin déployait sa splendeur. Les cris de joie des enfants, la luminosité de la montagne, la brise fraîche composaient un décor à travers lequel elle s'avavançait telle une machiniste égarée. Astrid se savait ridicule; réellement punie, pour une fois. Sa gorge desséchée avait soif de larmes.

Au lieu de larmes, le calme vint. Après tous les tourments, après la révolte de son corps et de son esprit en anticipation de ce moment, Astrid se sentait apaisée. La souffrance la rattraperait plus tard, elle ne l'ignorait pas, lorsque la nostalgie du lien se ferait sentir. Pour l'instant, elle flottait entre deux phases d'angoisse.

Alors qu'elle marchait sur le trottoir, elle aperçut Txema qui traversait la rue, un peu plus loin. La peur cloua Astrid sur place, envahissant même le haut de son corps. Txema venait de la repérer et il s'approchait d'elle à grandes enjambées, en regardant autour de lui comme certains matons qu'elle avait connus, qui se croyaient toujours obligés d'affirmer leur pouvoir. La mâchoire pendante, il lui souriait. Quand il fut tout près, Astrid, en remarquant son regard embué par l'alcool, eut la présence d'esprit de songer que si on lui avait apporté le foie de ce type lorsqu'elle était de garde pour les prélèvements

d'organes, elle n'en aurait pas voulu même si son plus proche parent l'avait suppliée de l'accepter.

Elle le salua en basque.

Astrid ! Quel plaisir de te voir.

Même son plus proche parent, pensa-t-elle encore.

Comment va ta mère, Txema ?

C'est gentil de demander. Elle a quatre-vingt-sept ans, répondit-il en fermant puis en rouvrant lentement les yeux, comme si cette information devait suffire.

Elle va bien ?

Oui. Elle dort beaucoup. Mais elle est en bonne santé.

Et toi ?

Il sourit.

Je vais bien, tant que la médecine ne s'occupe pas de mon cas.

Il y a des gens pour qui ça marche. Mais tu devrais faire attention à toi, tu as l'air fatigué. C'est bon de te voir, Txema, commenta Astrid tout en reculant, impatiente de s'éloigner.

Je ne dors pas beaucoup. Ce n'est pas nouveau. Txema regarda autour de lui. J'ai rencontré ta charmante sœur, on a pris un verre ensemble. Elle s'inquiétait pour Mikel, parce qu'il ne l'avait pas appelée. Je lui ai dit d'essayer d'être patiente, ajouta-t-il en fermant les yeux. Astrid se rappela le ton supérieur qu'il adoptait autrefois, au comité exécutif.

Est-ce qu'il t'a appelé ? lui demanda-t-elle.

Txema hésita.

Oui, finit-il par admettre, en guettant l'effet que cette réponse allait avoir sur Astrid. Elle lui rendit son regard sans ciller. Tu veux qu'on prenne un café ? proposa Txema.

Le vieux démon d'Astrid, le besoin de savoir, d'entrer en possession du maximum d'éléments d'information, l'incita à suivre Txema à l'intérieur de son bistrot, dont il grimpait déjà les marches.

Il l'invita du geste à passer devant lui pour pénétrer dans rétablissement. Txema cultivait la galanterie d'un ancien commando.

Pendant qu'il saluait le barman, Astrid alla s'asseoir à une table. Elle le regarda qui assenait une grande claque sur la main du type avant de la serrer chaleureusement, en se penchant par-dessus le bar

pour lui parler. N'échappèrent à Astrid ni l'admiration qui faisait luire les yeux du barman, ni sa promptitude à rire. Txema Egibar était un héros local. Aux yeux de la plupart des gens, il demeurerait auréolé de son prestige de combattant de la liberté. Ça les faisait se sentir vertueux, de le connaître. Ils se disaient que Txema était un vétéran historique de la lutte armée. Tout le monde avait beau savoir que la lutte armée avait perdu de son lustre, personne ne se serait avisé de la condamner. Pas dans ce village.

Il vint s'asseoir en face d'elle. À la manière dont il s'agitait nerveusement sur son siège, elle comprit qu'il n'aimait pas tourner le dos à la porte d'entrée; néanmoins, elle ne lui suggéra pas d'échanger leurs places.

Elle est patiente, Lola, lui dit Astrid. C'est la personne la plus patiente que je connaisse. Attendre quelqu'un pendant vingt ans, il faut le faire.

Je suppose que ça dépend de ce qu'on entend par attendre, répliqua-t-il.

Astrid plongea son regard dans les yeux noirs et ternes de Txema.

Et par ce que tu viens de dire, qu'est-ce qu'il faut entendre? demanda-t-elle d'un ton délibérément léger.

Allons, Astrid. Lola a eu des petits amis. Des tas, à ce que je crois savoir.

Ça, ça ne regarde personne. À part Lola et Mikel.

Et toi.

Astrid, le rouge aux joues, ouvrait la bouche pour répondre, mais il fut plus rapide.

Qu'est-ce que tu veux boire?

Un café.

Encore secouée, Astrid le regarda lever le bras pour attirer l'attention du barman. Et, quand Txema eut fini de commander, elle se rendit compte qu'elle n'avait pas entendu un traître mot des paroles que les deux hommes venaient d'échanger. Le barman s'éloigna et Txema reporta vers Astrid un regard parfaitement calme.

Elle avait de nouveau envie de s'en aller.

Txema posa les mains sur la table. Astrid observa qu'elles étaient constellées de taches brunes.

Je crois que Mikel est terrifié, disait Txema.

Par quoi ?

Par le monde extérieur. Txema se carra dans son siège. Ça arrive.

Astrid se pencha en avant. Elle se sentait piégée, sachant qu'il ne lui voulait que du mal.

Qu'est-ce que tu en sais ? l'interrogea-t-elle doucement. Tu n'as passé que neuf mois en prison.

Le barman arrivait à leur table ; Txema leva les yeux vers lui et ne le quitta pas du regard tandis qu'il leur servait un café et une bière blonde. Astrid se rendit compte que Txema était heureux de cette interruption. Il attendit que le barman soit reparti avant de prendre une première gorgée. Lorsqu'il tourna son regard vers elle, ses lèvres étaient luisantes d'humidité. C'est le dégoût qui incita Astrid à poursuivre.

Tu as dû être bouleversé, quand on a refusé l'amnistie à Mikel.

Est-ce que quelque chose m'aurait échappé ? demanda-t-il. Est-ce que par hasard tu *connaîtrais* Mikel ?

Il est sorti avec ma sœur pendant quatre ans, avant d'aller en prison.

Txema sourit. Ses dents étaient grises.

Où avais-je la tête ?

Une fois encore, Astrid se sentit rougir du cou jusqu'au front. Elle avala sa salive. Ce type lui voulait du mal, et il était au courant, pour les lettres. Incapable d'affronter son regard, elle but une gorgée de café. Qu'est-ce qu'elle pouvait encore redouter, maintenant qu'elle avait perdu ce qui comptait pour elle ? Astrid posa sa tasse sur la table et regarda son interlocuteur dans les yeux.

Je vais être franche avec toi, Txema. Non seulement je ne t'ai jamais aimé, mais surtout, je n'ai pas confiance en toi. Et je ne pense pas non plus que Mikel devrait te faire confiance.

Les paupières de Txema semblèrent s'affaïsser un peu, et une expression de lassitude se peignit sur son visage.

Tu as toujours été très douée, Astrid. Mais pas en politique.

Il reprit une gorgée de bière.

Le spectacle de cette bouche humide raviva la répulsion d'Astrid, et elle décida de ne pas en rester là.

Tu es si mal informé que ça à mon sujet, pour ne pas savoir que je déteste la politique ?

J'en sais plus sur ton compte que tu ne l'imagines, répliqua-t-il en posant son verre.

De quoi parles-tu ?

Toute information a son prix, Astrid.

Elle pouffa de rire, vida sa tasse d'un trait, se leva. Merci pour le café, Txema.

Quand elle recula sa chaise, Txema, sans lever la tête, continua de dessiner des cercles avec son verre, en élargissant la tache d'humidité qui marquait le dessus de la table. Astrid, sur ses gardes, prête à en découdre, l'observait. Il avait les épaules parsemées de pellicules. En le voyant là, assis à cette table du bistrot qu'il possédait dans le village qu'il administrait, elle se sentit gagnée par l'indignation. Pourquoi avait-il échappé au châtement, lui ?

Astrid décida de se rasseoir.

Il y a une question que j'ai souvent eu envie de te poser, Txema. Qu'est-ce qui s'est passé, le soir où tu as été arrêté ?

Quel soir ? J'ai été arrêté plus d'une fois.

Avec Mikel, répondit Astrid.

Alors qu'elle l'examinait attentivement pour jauger sa réaction, elle nota une crispation autour de sa bouche.

Eh bien ? fit-il.

Astrid attendit quelques instants. Son cœur battait à grands coups, mais elle se sentait remontée plutôt qu'effrayée.

Tu as été arrêté par les Français, non ? Comment se fait-il que vous n'ayez pas été ensemble, tous les deux ?

Les yeux de Txema semblèrent devenir encore plus noirs. Astrid se dit que c'était là le voile qui devait lui avoir permis de se livrer à des actes de violence.

Je suis parti dans une direction, expliqua-t-il en écartant les mains. Et Mikel est parti dans l'autre.

Astrid hocha la tête.

Ç'a dû être affreux pour toi. Mikel a sans doute été torturé, en détention. Tu ne crois pas ?

Txema baissa les yeux vers son verre.

Je serais toi, je ferais attention avant d'aborder ce genre de sujet. Tu as été longtemps absente, Astrid. Tu as oublié comment les choses se passent, par ici.

Prise de fureur, elle se pencha vers lui.

Moi qui n'étais accusée que de soutien logistique, on m'a fait asseoir à poil pendant toute une nuit sur une chaise, dans le sous-sol de la *Guardia Civil*. Txema avait l'air absent, et même ouvertement ennuyé, mais Astrid était déterminée à poursuivre. C'a été la plus longue nuit de ma vie. J'avais trop peur pour pouvoir dormir. Chaque fois que j'entendais un bruit de pas près de la porte, je me disais que c'était mon tour. Je tremblais de tout mon corps, sans pouvoir m'arrêter. J'avais mal aux muscles, partout. Et puis, je crois que j'ai commencé à avoir des hallucinations. J'ai vu cette femme en uniforme kaki, elle lavait au jet les murs carrelés couverts de sang et j'ai cru que ce sang, c'était le mien. Quand ils sont venus me chercher, le lendemain matin, je suis tombée dans les pommes. On ne m'avait pas touchée une seule fois, mais la peur avait suffi. Je ne peux pas imaginer ce que Mikel a dû subir. Et toi ?

Txema ne répondit pas, se contentant d'esquisser des formes dans la bière renversée, du bout du doigt. Son attitude était déconcertante. Il leva les yeux vers Astrid et lui sourit. Soudain, il était devenu dangereux. Assis là, le doigt maintenant immobile dans la bière, on aurait dit qu'un ultime scrupule l'empêchait de révéler le fond de sa pensée.

Je dois y aller, maintenant, fit Astrid.

Il demeura immobile.

Toi, Astrid, tu n'as rien à cacher, bien sûr.

Je suppose qu'on a tous quelque chose à cacher.

Elle se leva et lui tendit une main que Txema examina sans la prendre.

On ne serre pas la main aux femmes, par ici, expliqua-t-il en se levant à son tour. Et, après lui avoir agrippé solidement les épaules, il l'embrassa sur les deux joues. Elle respira l'odeur rance de son cuir chevelu.

Une fois dehors, à l'air libre, Astrid se sentit comme salie. Ramenée à ses anciennes réactions, humiliée, elle n'avait plus qu'un désir, fuir la

magnificence de cette journée. Il lui fallait un bain, une chambre sombre. Elle repartit à pied vers le haut de la colline, où l'attendait sa voiture.

Heureusement, le réceptionniste du Lagunekin, un des hôtels du village, ne la reconnut pas. C'était le neveu de Gachucha ; la dernière fois qu'Astrid l'avait vu, c'était encore un gosse, qui jouait aux billes sur les marches de la cave, dans la maison de Margot et de Josu. Elle réclama une chambre tranquille et il lui remit une clé portant le numéro dix-neuf. Après être montée au premier étage par l'escalier de derrière, elle s'avança dans un couloir sans fenêtres, dont le tapis de couleur bordeaux était maculé de taches. À la lumière vacillante de l'ampoule d'une applique murale, elle trouva sa chambre, coincée derrière une simple cloison. À l'intérieur, il y avait des lits jumeaux, un lit de bébé, un lavabo surmonté d'une glace ; la fenêtre donnait sur une cour en béton, juste assez grande pour accueillir une poubelle municipale et une voiture recouverte d'une bâche d'un bleu électrique. Le poster accroché au-dessus des lits était une reproduction de tableau : une nature morte aux fruits, avec une cruche au bec de laquelle pendait une gouttelette de vin, peinte avec un réalisme obscène. Astrid ouvrit la fenêtre. On n'entendait pas de cris d'enfants ; en revanche, une odeur de friture commença à se répandre dans la pièce. Après avoir refermé la fenêtre et tiré les rideaux, décorés de canards sauvages et doublés de plastique pour plus d'opacité, elle se dirigea vers le lit le plus proche de la porte.

Une fois allongée, Astrid joignit les mains sur son ventre, croisa les chevilles et ferma les yeux. Txema avait été informé des lettres que Mikel lui avait envoyées. Mais comment ? Et pourquoi avait-il voulu l'être ? Elle se dit que Txema n'aurait jamais connu une telle ascension si Mikel ne s'était pas retrouvé derrière les barreaux. Mikel l'avait toujours éclipsé. Il lui était moralement supérieur, et il l'avait toujours fait apparaître sous son vrai jour, au sein de l'organisation mais également en dehors. Astrid était certaine que Txema avait trahi Mikel ; ce qu'elle ignorait, c'était la manière dont il s'y était pris.

Étendue sur le dos, les yeux grands ouverts, elle entendait le sang battre à ses oreilles. On aurait dit un bruit de pas sur du gravier ; ça couvrait le bruissement du ventilateur d'extraction placé sous sa fenêtre. Il ne faut pas que je cherche à savoir, songea-t-elle. Elle pensa à Kader, à son innocence. Voilà où il doit être possible de trouver la paix : dans une nature comme la sienne. Elle devait se tenir à l'écart de la vie d'autrui. Ne pas chercher de réponses au-delà de son domaine de recherche.

En attendant que vienne le sommeil, elle essaya de se rappeler son premier prélèvement d'organes, qui remontait à plus de quinze ans. Une fois ouvert ce corps de femme de plus de cent kilos, Astrid avait été frappée par l'éclat des couleurs déclinées selon une tapageuse palette automnale : l'orange de la graisse, le marron opulent des intestins, et le rouge, bien sûr, la pourpre cardinalice. Bien qu'il se soit agi d'un prélèvement multiple : cœur, foie et reins, Astrid ne s'était pas attendue à ce qu'il y ait autant de monde. Douze personnes, autant que de disciples, penchées sur la carcasse palpitante de la femme. Dans le cadre de cette mise en scène complexe, Astrid avait été critiquée pour avoir joué son rôle à voix trop basse, derrière son masque chirurgical. En outre, à cause de son accent, l'infirmière avait eu du mal à reconnaître les termes, et à réagir assez rapidement. La quantité de graisse avait rendu Astrid nerveuse, et elle avait mis près de trois heures à prélever le foie. Les chirurgiens urologues, qui attendaient de pouvoir accéder aux reins, avaient eu du mal à dissimuler leur impatience. Mais Astrid était la protégée de Chastel, et ils avaient cousu et coupé dans un silence tendu.

La méfiance qu'elle éprouvait à l'égard des chirurgiens du cœur remontait à cette première expérience. Elle se rappelait avoir entendu la voix de ténor tonitruante de ce type qui marchait de long en large dans la salle de réveil attenante à la salle d'opération, en attendant de pouvoir prélever un organe tout frais. Il faisait le malin devant les infirmières. Astrid n'avait jamais rencontré de chirurgien cardiaque qui n'ait pas une voix de stentor et un comportement de chanteur d'opéra. Même à quatre heures du matin dans un couloir d'hôpital, alors qu'ils étaient visiblement épuisés, il fallait encore qu'ils assurent le spectacle. Ils donnaient l'impression d'accomplir leurs destinées

grandioses, sans s'encombrer de scrupules d'aucune sorte. Elle se demandait ce qui pouvait bien conduire ces individus suffisants à s'intéresser au cœur. Y voyaient-ils vraiment le siège de l'âme ? Il ne s'agissait que d'une pompe. Le foie était un organe d'une intelligence bien supérieure, s'acquittant de plus de sept mille fonctions, dont la plupart n'étaient encore que partiellement comprises. Si le cerveau faisait penser à un circuit électrique, le foie, lui, tenait plutôt de l'usine, une usine incroyablement complexe. Et Astrid se sentait plus attirée par les usines que par les ordinateurs.

Pourtant, après que le cœur avait été arrêté, irrigué par une solution hypothermique, soulevé de sa cavité nacrée et placé dans un bocal en plastique, et après que le couvercle de ce bocal avait été bien revissé, et le bocal lui-même dûment glissé à l'intérieur d'un sac plastique fermé par un ruban vert, l'excitation retombait indéniablement dès que les membres de l'équipe cardiaque quittaient la pièce en emportant leur trophée. Lors de cette première intervention, Astrid se rappelait avoir été frappée par leur façon de crier, en partant, Salut !

Et les autres avaient répondu, sans lever le nez de leur travail, Merci !

Même maintenant, une fois que l'équipe cardiaque était sortie, ceux qui restaient pour prélever les autres organes avaient toujours l'impression que la magie s'était envolée, cette impression que l'on ressent lors d'un dîner après le départ de l'invité le plus intéressant ou le plus séduisant.

Astrid avait continué à travailler pendant encore une heure auprès de l'équipe rénale, tandis que son assistant, un jeune interne vietnamien, retenait les intestins au moyen de bandes de mousseline que le sang teignait de rose. Jamais, depuis, l'étrangeté de ce monde dans lequel elle avait choisi de vivre ne lui était apparue avec autant de force : l'odeur des chairs cautérisées, suave ; celle des désinfectants, qui piquait la gorge ; le bruissement de l'appareil respiratoire, qui donnait l'impression que quelqu'un était en train de nager la brasse dans la lumière bleue de cette pièce souterraine ; le bruit strident de métronome émis par l'électroencéphalogramme... Ensuite, la profondeur du silence après que le respirateur avait été débranché, et que les anesthésistes, tels trois marionnettistes boudant derrière leur

rideau vert, avaient retiré les sondes du cadavre, et que les écrans s'étaient éteints.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 31

Bien que Txema soit passé rapidement devant la porte ouverte du bureau des Affaires culturelles, la voix de Lorea vint le griffer par derrière. Il accéléra le pas dans le couloir pour aller s'enfermer dans son propre bureau. Le temps qu'il parvienne à sa table de travail, Lorea frappait déjà à la porte.

Non ! protesta Txema. Pas maintenant !

Il y eut un silence.

Tout va bien ?

Très bien. J'ai juste besoin d'un peu de calme.

Il s'assit dans son fauteuil et regarda la porte s'ouvrir lentement.

Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-elle.

Lorea avait mis sa robe à motifs de dés. Il avait eu le malheur, un jour, de lui avouer qu'il aimait cette robe, et maintenant, chaque fois que Lorea la portait, elle affichait une autosatisfaction exaspérante.

Rien, répondit-il. J'ai un coup de fil à donner.

Elle s'avança à l'intérieur de la pièce.

Tu as l'air pâle. Est-ce que tu vas bien ?

Lorea inclinait légèrement la tête sur le côté, et ses cheveux noirs et raides lui cachaient en partie le visage.

Les épaules de Txema s'affaissèrent vers l'avant, en signe de défaite. Il jeta un coup d'œil à la gravure accrochée au mur, en face de son bureau. Une scène de pêche à la baleine. Le corps de l'animal était

hérissé de harpons, orientés dans toutes les directions; le bateau se tenait en équilibre sur la crête d'une grande vague recourbée. Quelques instants plus tard, tous les hommes seraient morts noyés.

Je viens de rencontrer Astrid Arnaga, déclara Txema.

Ici, au village ?

On a pris un pot.

Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Lorea en s'avancant encore d'un pas dans la pièce, avec une impatience qui le fit se rétracter. Il s'appuya contre le dossier de son fauteuil.

Je veux que tu demandes à Anxton de la suivre, exigea Txema.

Maintenant ? Aujourd'hui ?

Oui.

Bien.

Lorea sourit. Elle avait vraiment un joli sourire.

Vas-y donc, la pressa-t-il en plaçant sa main sur le téléphone. Il faut que je passe ce coup de fil.

Lorea pivota sur elle-même à la façon d'une danseuse, et sa robe, en virevoltant, dévoila l'arrière de ses cuisses. Elle quitta la pièce d'un air digne et referma la porte derrière elle.

Txema resta assis un long moment, la main posée sur le combiné, l'esprit vacant, le regard perdu dans le vide. Par la fenêtre lui parvenaient les cris des enfants qui jouaient dehors, par cette belle journée. Soudain, il y eut une explosion, et des éclats de verre retombèrent en pluie tout autour de lui. Txema bondit de son fauteuil et plongea sous le bureau. Le cœur battant, il regarda la balle de pelote rouler vers lui sur le parquet. Après être sorti en rampant de dessous son bureau, il se hasarda à aller la ramasser au milieu des éclats de verre, puis s'approcha de la vitre brisée. Et, de toute la force de sa colère, il lança la balle vers le groupe d'enfants réunis sous sa fenêtre. Il sentait le sang lui battre aux tempes. La vue brouillée par la rage, phénomène dont il était secrètement coutumier, il baissa les yeux et aperçut, comme à l'extrémité d'un tunnel, les gamins entourant, bouche bée, leur camarade blessé par le missile que le maire venait de renvoyer. Txema prit les clés de voiture sur le bureau ; en se rendant compte que ses mains tremblaient, il les enfonça dans ses poches avant de quitter la pièce.

Il se gara sur le parking de la plage que les Français appelaient «la chambre d'amour». Txema avait repéré la Renault 12 cabossée de Gomez à côté de l'escalier qui descendait vers l'étendue de sable. En retard de dix minutes, il dépassa une petite famille dont les quatre membres, en maillot de bain, clopinaient pieds nus sur le béton brûlant. Crevant de chaud dans son costume sombre, il regrettait d'avoir choisi cet endroit pour la rencontre.

L'aveugle était assis sur le siège passager de la Renault beige; il avait baissé sa vitre. De là où se trouvait Txema, debout à côté de la voiture, face à un océan aux teintes criardes, il ne voyait pas Gomez, le chauffeur; pour cela, il aurait fallu qu'il se penche à l'intérieur. À l'horizon, des nuages se rassemblaient. Objets de la vigilance d'une poignée de maîtres nageurs avachis sur leur plateforme d'observation, les baigneurs s'entassaient dans un couloir d'une dizaine de mètres de large, balisé par deux drapeaux rouges. L'obéissance était vraiment quelque chose de miraculeux.

Qu'est-ce que je peux faire pour toi? demanda Itxua d'une voix rauque.

Txema avait préparé sa formule préliminaire, et il décida de s'y tenir.

J'ai de bonnes nouvelles, au sujet de la maison de retraite, annonçait-il sans quitter des yeux l'océan.

Ce n'était pas tout à fait exact. Sur le papier, il n'y avait pas de place dans le nouveau complexe que l'on était en train de construire pour les retraités, à l'entrée du village; mais Txema était certain qu'en y mettant le prix, il y aurait moyen de convaincre quelqu'un de renoncer à ses droits.

C'est bien, répliqua Itxua. Il est temps que je rentre au village.

Oui, c'est vrai, c'est vrai, fit Txema. Tu sais que Mikel est sorti.

Bien sûr.

Il a disparu.

Qu'est-ce que tu veux dire?

Txema ne répondit pas tout de suite.

Il a appelé le jour de sa libération, et puis plus rien.

Ça remonte à quand?

Il y a trois jours.

On ne peut pas parler de disparition au bout de trois jours.

Tu as peut-être raison. Je me demande juste pourquoi il pourrait essayer de se cacher.

Qu'est-ce qui te fait penser que c'est le cas ?

Ce n'est pas facile pour moi de parler de ça. Txema marqua une pause. Il entendait la respiration bruyante d'Itxua. J'ai été le premier à le défendre, quand les gens ont commencé à dire qu'il avait été retourné.

Qu'est-ce que tu racontes ? aboya Itxua.

Tout vieux et estropié qu'il était, Itxua restait un personnage intimidant. Du temps de Franco, il avait sauté d'un immeuble de cinq étages en essayant vainement d'échapper à une arrestation. Sa chute avait été amortie par un réseau de cordes à linge, et il s'en était tiré avec les deux jambes brisées. On prétendait qu'après sa capture, il avait été torturé pendant dix jours ; et que, lorsqu'il avait émergé du coma dans l'hôpital de la prison, il était plus furieux que jamais. Txema était persuadé que l'aveugle avait toujours des liens étroits avec l'organisation. Il insista.

À mon avis, la seule raison qui puisse expliquer que Mikel ne nous contacte pas, c'est qu'il est devenu indic.

Il peut y avoir d'autres raisons, riposta Itxua.

Txema savait que le vieux ne l'aimait pas. Déjà, dans les années mille neuf cent soixante-dix, à l'époque où la branche militaire recevait ses ordres de la branche politique, Itxua le trouvait trop modéré. Tandis que Txema discutait de méthode marxiste au comité exécutif, afin de définir des cibles en conséquence, Itxua fabriquait des bombes et formait des commandos. Le vieux le jugeait impur, Txema le savait ; mais, à l'époque, Itxua était obligé de tenir sa langue. Après la scission, la branche militaire s'était mise à prendre toutes les décisions. Itxua avait perdu la vue dans l'explosion d'un colis piégé, sans quoi il se serait sans doute retrouvé à la tête de l'organisation, et la vie de Txema aurait pu être menacée. En faisant appel à lui maintenant, Txema prenait le risque de s'attirer ses foudres.

Si Mikel a été retourné pendant son séjour en prison, répondit enfin l'aveugle, je le saurai en deux minutes, rien qu'en parlant avec lui.

J'aime autant ne pas penser aux dégâts qu'il pourrait causer, insinua Txema, tout en regardant les nageurs affronter les vagues dans leur couloir protégé, Mikel ne risque pas de faire grand mal, répliqua froidement Itxua. Il n'a pas eu le moindre contact avec qui que ce soit depuis qu'il a été enfermé. Mais peu importe l'ampleur des dégâts, la question est de savoir s'il y a lieu d'appliquer la procédure.

Txema sourit, puis fut saisi de crainte. Et si le vieux allait deviner son plaisir ? Il ouvrit largement la bouche et fit claquer sa mâchoire. La nuit, Txema grinçait des dents, et ce frottement constant finissait parfois par lui donner des spasmes musculaires. Il y avait des jours où, assis dans son bureau, il était incapable de fermer la bouche.

La procédure, répéta-t-il. Oui.

La procédure qui s'appliquait aux indicateurs, ce n'était ni plus ni moins que leur élimination.

Pourquoi tu m'as contacté, Txema ? demanda l'aveugle.

Flairant un piège, Txema hésita.

Je me suis dit que si quelqu'un était capable de le trouver, c'était toi.

Il y eut un silence. Txema, qui regrettait déjà sa tentative de flatterie, écoutait la respiration sifflante d'Itxua.

Ça sent la pluie, prédit l'aveugle.

Là-dessus, il adressa probablement un signe à Gomez, car le moteur démarra avant que Txema ait pu lui répondre. Txema resta là, face à l'océan, jusqu'à ce que le bruit de la Renault se soit évanoui. Puis il se détourna et, délesté de sa honte, se dirigea vers son quatre-quatre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 32

Paco se gara à côté de la cathédrale de Bayonne, que Lola avait toujours trouvée inélégante et sombre. La pierre en était d'un rose foncé; les gens pissaient dans les renforcements de ses murs. Lola marcha seule vers le fleuve, en longeant les remparts de la ville. Paco et elle avaient quitté le village sous un soleil de plomb. De ce côté-ci de la frontière, le ciel était rempli de nuages tourbillonnants, qui faisaient penser à de la fumée brune. Au loin, la pluie hachurait la surface du fleuve. En passant sous les platanes poussiéreux, Lola sentait leur odeur, elle sentait qu'ils attendaient la pluie de tout leur être. Alors qu'elle marchait dans les étroites rues piétonnes de la vieille ville, l'averse s'abattit soudain. Les gouttes d'eau qui tombaient dru, en tambourinant sur les pavés de pierre, lui coulèrent dans les cheveux, l'aveuglèrent. Bientôt, elle était complètement trempée, et ses pieds glissaient dans ses sandales.

Le magasin était un vrai capharnaüm. Lola y entra sur les pas d'une femme d'âge mûr au maquillage très voyant, aux cheveux auburn coupés en brosse, qui voulait acheter une bande élastique de couleur chair. Lola dut prendre son mal en patience pendant que la cliente hésitait entre diverses largeurs de bandes. Le commerçant qui la servait paraissait très impliqué dans son dilemme. En fait, il ne paraissait absolument pas pressé de la voir prendre une décision.

Chaque fois qu'elle était sur le point de choisir une taille, il émettait une nouvelle suggestion qui la faisait changer d'avis.

Tout dépend de la fréquence à laquelle vous avez l'intention de laver le vêtement, expliquait-il. Ce genre de bande élastique résiste bien au lavage.

Il n'est pas aussi attrayant, objecta la femme d'un air songeur.

On voyait que cet homme était fou de sa boutique ; il adorait ouvrir les petits tiroirs, et n'aimait rien tant que repousser des présentoirs afin d'accéder à des coins et recoins susceptibles de dissimuler toujours plus de bandes élastiques de couleur chair. Finalement, la cliente opta pour une largeur d'un centimètre et demi.

Si vous êtes sûre de votre choix, fit le marchand. Vous pouvez toujours revenir l'échanger, madame, vous le savez.

Une fois sa cliente partie, il se mit en devoir de restaurer le désordre qui régnait dans son magasin avant le début de sa quête de la bande élastique. Lola l'observait, en se demandant quel rapport ce type pouvait bien avoir avec l'organisation. Il était grêle, et si petit qu'il avait sans doute eu des difficultés à se procurer sa blouse de travail grise ; peut-être même avait-il dû se rabattre sur une blouse d'écolier. Ses cheveux raides, d'un blond-roux, n'étaient de toute évidence qu'un postiche en fibre synthétique. Lola remarqua que ses mains de poupée étaient couvertes d'eczéma.

Qu'est-ce que je peux faire pour vous, madame ?

Je cherche quelqu'un. Elle sortit de son portefeuille la photographie qu'elle y gardait toujours, et la lui tendit. Le boutiquier examina la photo, cligna ses yeux porcins, puis reporta son regard vers Lola et secoua la tête.

Désolé.

Regardez bien. Consciente de la note de désespoir qui avait percé dans sa voix, Lola se rendit compte que le petit bonhomme n'avait plus qu'une envie, la voir sortir de son magasin. Elle a été prise il y a vingt ans, insista Lola. Il faut imaginer ce visage, mais plus vieux.

Non. Comme j'ai dit, je suis désolé.

Ayant joint ses mains abîmées, l'homme la contemplait d'un air patient, telle une allégorie du Détachement.

Lola sortit de la boutique. Sans chercher à se protéger de la pluie, qui la trempa de nouveau jusqu'aux os, elle marcha lentement dans les rues vides. Après être remontée dans la voiture de Paco, elle referma la portière et ils restèrent assis côte à côte, en silence, jusqu'à ce que les vitres soient tellement embuées que l'on ne voyait plus rien au travers.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 33

Il n'avait encore jamais admiré de paysage aussi verdoyant, de soleil aussi doré, de rivières aussi transparentes. C'était comme dans un certain jeu vidéo. Un jour, Amadou et lui y avaient joué pendant vingt-quatre heures sans dormir, en s'arrêtant juste un peu pour manger, pisser ou chier un coup. Quand ils avaient eu fini, ils s'étaient sentis tous les deux déprimés de se retrouver bannis des décors magiques du jeu. Il se rappelait être resté assis sans rien dire dans la chambre de son ami, à fumer de la bonne herbe pour atténuer la dureté de leur retour au monde réel.

Alors que Kader était en train de remonter la rue principale du village d'Astrid, en s'appuyant sur ses béquilles, il se mit à sourire à la vue d'une sorte de méga-terrain de jeu entouré d'arbres. Assis sur le muret qui le bordait, des vieillards coiffés de bérets, chacun équipé de sa canne, regardaient jouer les gosses. Kader se sentit submergé par une vague de bonne volonté envers ces vieillards et ces enfants. C'était comme s'il avait reçu un nouveau cœur.

Il aurait voulu s'arrêter et s'asseoir lui aussi sur le muret, afin de savourer cette émotion, mais sa hâte de revoir le visage d'Astrid était trop grande, et il passa son chemin. Quand il l'avait appelée, elle n'avait pas manifesté un enthousiasme débordant; elle lui avait néanmoins donné son adresse, en lui indiquant comment se rendre à la gare routière de Saint-Sébastien. Kader s'était dit qu'elle faisait

peut-être partie de ces rares femmes qui, comme sa mère, n'aimaient pas le téléphone.

Une fois arrivé au village et descendu de l'autocar, il avait interpellé la première passante venue pour lui demander le chemin de la maison des Arnaga. Elle avait une longue chevelure grise, retenue par un bandeau rose; sa barbe et sa moustache duveteuses avaient arraché un sourire à Kader. La femme lui avait rendu son sourire, et elle avait désigné le haut de la colline.

La ultima, avait-elle déclaré.

Kader décida de commencer par aller chercher Astrid. Ensuite, ils iraient s'asseoir ensemble sur le muret, le dos tourné au soleil. Lorsqu'il arriva en vue de la dernière maison, il avait des élancements dans le talon, là où le chien l'avait mordu; sa hanche lui faisait mal et, sous le bandage sale, son épaule blessée le démangeait. Malgré la douleur, Kader se sentait fou de joie. Très impressionné, il contempla l'imposante façade de pierre envahie par les roses, et percée de grandes fenêtres aux volets bleu sombre. En baissant les yeux vers la rue pavée qu'il venait de monter, il aperçut une femme qui la traversait, un bébé juché sur la hanche. Quand elle pénétra dans la boulangerie, Kader entendit résonner une clochette. Après avoir jeté un coup d'œil vers le haut de la rue, qui se réduisait à un simple raidillon avant de disparaître dans les bois, il ouvrit d'une poussée la barrière de fer de la propriété, et gravit en boitillant l'allée qui menait à la porte d'entrée.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 34

Lola, couchée sous ses draps, n'avait qu'une envie : que Paco, qui était assis tout nu au bord du lit, sorte de sa chambre. À la vue des larges épaules penchées en avant, elle sentait l'irritation la gagner. Il se retourna vers elle et lui demanda, Comment on a fait pour en arriver là ?

C'est de ma faute, répondit-elle.

Paco détourna un instant la tête, comme s'il avait reçu un coup de poing.

Qu'est-ce que tu veux dire, de ta *faute* ?

J'avais besoin que quelqu'un me prenne dans ses bras.

Te prendre dans mes bras, j'aurais pu le faire, Lola. Pourquoi tu m'as pas simplement demandé ça ? Son ton était implorant.

Je ne peux pas t'expliquer, Paco. Je suis sans doute différente de ce que tu crois.

Il secoua la tête.

Je te juge pas, Lola. J'essaie de comprendre.

J'avais besoin de m'anesthésier, expliqua-t-elle, en essayant de ne pas laisser la colère percer dans sa voix. J'ai mal.

À cause de Mikel ?

À cause de ma vie.

Mikel a juste besoin de temps, Lola.

C'est aussi ce que m'a dit Txema.

Paco lui tourna de nouveau le dos. Les couvertures, tendues par son poids, emprisonnaient les jambes de Lola.

Je vais y aller, maintenant.

Lola le regarda se lever. Elle regarda ce pauvre colosse nu se pencher pour ramasser ses vêtements avec des gestes de jeune fille.

Je repasserai demain, après le boulot, promit-il.

Incapable de soutenir son regard, elle hocha la tête. Sa douceur et sa lenteur lui donnaient envie de le frapper. Elle se força à lever les yeux et à lui sourire, sans ouvrir la bouche.

Une fois qu'il eut refermé la porte de la chambre derrière lui, Lola s'abandonna à la contemplation du ciel bleu qui se déployait de l'autre côté de la fenêtre ouverte. Paco, dont l'odeur de la salive lui parfumait le visage, s'écoulait encore de son corps. Le froid la gagnait, pourtant elle se sentait incapable de bouger. Une phrase isolée lui tournait dans la tête : *Je suis Lola et j'ai une chatte*. Elle remonta le drap par-dessus ses épaules.

Le bruit de la sonnette la réveilla. Lola avait dormi avec la tête inclinée à un angle inconfortable, et son cou lui faisait mal. Elle ne bougea pas. Un étranger qui sonnait à la porte d'entrée principale, quasiment condamnée. Le carillon retentit de nouveau, cette fois avec insistance. Sachant que le porche l'empêchait d'apercevoir les visiteurs, Lola se rendit dans la chambre voisine, celle d'Astrid, et regarda par la fenêtre. Un adolescent était en train de descendre les marches de pierre moussues et fissurées, en s'appuyant sur ses béquilles.

Qu'est-ce que vous voulez ? lui demanda-t-elle en espagnol.

Le jeune homme rejeta la tête en arrière et leva les yeux vers elle.

Je parle pas espagnol, répondit-il en français. Il lui fit un grand sourire. Vous devez être Lola.

Et vous, vous êtes qui ?

Carlos, répondit-il. Je suis un ami de votre sœur.

Elle n'est pas là.

Où est-ce que je peux la trouver, alors ?

Elle est partie je ne sais où. Et Lola referma la fenêtre.

Kader s'appuya de tout son poids sur la sonnette.

Et fut pris au dépourvu, quand la porte d'entrée s'ouvrit en grinçant, par le spectacle qui s'offrait à lui. Lola ne portait qu'une chemise de nuit rose, soyeuse, à travers laquelle on distinguait le bout de ses seins. Ses cheveux blonds étaient emmêlés, complètement décoiffés, et son maquillage lui avait coulé autour des yeux. Le poing sur la hanche, elle le fusillait du regard. Il crut reconnaître quelque chose du vieil Arnaga dans son port de tête, ferme et altier.

Et merde ! Vous êtes qui ?

Kader. Je suis un ami d'Astrid.

Je croyais que vous aviez dit Carlos.

Vous pouvez m'appeler Carlos, si vous préférez.

Après l'avoir dévisagé comme si elle essayait de se faire une opinion, elle secoua la tête et claqua la porte.

Se servant comme heurtoir du bout caoutchouté d'une de ses béquilles, Kader cogna fortement, jusqu'à ce que Lola vienne rouvrir.

Qu'est-ce que vous voulez ?

J'arrive de loin. Je peux entrer pour un café, ou quelque chose ?

Elle lui tourna le dos et rentra dans la maison, en laissant la porte ouverte. Kader boitilla derrière elle le long d'un vestibule obscur, aux murs ornés de bois de cerf. L'odeur de poussière lui donnait envie d'éternuer. Toujours à la remorque de Lola, il passa devant un large escalier de bois, avant de pénétrer dans une cuisine brillamment éclairée.

De sa démarche féline, Lola se dirigea vers l'évier. À chacun de ses pas, ses pieds nus faisaient un petit bruit, comme s'ils se décollaient du linoléum. Kader contempla son cul pendant qu'elle remplissait une casserole et la plaçait sur le gaz.

Puis il prit un tabouret glissé sous la table et, après s'être assis dessus, entreprit d'arracher de sa blessure à l'épaule le vieux bandage scellé par du sang coagulé.

Alors comme ça, vous êtes Lola, fit-il.

Elle vint se planter devant lui.

Et vous, qui vous êtes ? Et d'où vous venez ?

Je suis de Nanterre. À la sortie de Paris. Mais je suis né à Trappes, comme Anelka. Vous aimez regarder le foot ?

Non, répondit Lola. Comment vous avez connu Astrid ?

Elle m'a pris en stop. Kader tendit le bras. Et elle s'est occupée de ma blessure. Mais j'ai pas changé le pansement, alors c'est en train de s'infecter.

Vous êtes venu ici pour faire changer votre pansement ?

Mais elle ne souriait pas.

Comme Kader continuait de dérouler son bandage, Lola s'avança.

Ce n'est pas infecté, décida-t-elle en observant la plaie.

Cette fille répandait une odeur de sexe.

Vous êtes médecin ? lui demanda-t-il.

Non, danseuse. Je suis prof de salsa.

J'ai un pote, lui confia Kader. Un Black qui s'appelle Adel. Il adore ce genre de connerie latino, il va dans tous les clubs de Paris. Au début, il s'y était mis pour draguer les Blanches qui kiffent la salsa, et puis après, il a continué d'y aller pour la danse. Adel, il connaît tous les pas.

Une lueur de curiosité venait d'apparaître dans le regard de Lola.

Adel comment ?

Je connais pas son nom de famille. Il vient de Mauritanie.

Adel Kamara, décréta Lola. Quel emmerdeur. Il voudrait coller des rythmes africains dans toutes les passes. Et il me traite de fasciste parce que je m'en tiens à la salsa cubaine. Mais je l'aime bien, Adel. Il me fait rire.

En attendant, elle n'avait toujours pas souri une seule fois.

C'est guéri, l'informa-t-elle en reculant d'un pas, mouvement qui raviva son odeur. Vous aurez une jolie cicatrice pour vous rappeler l'événement. C'est un coup de couteau ?

Non, répondit Kader.

Lola prit le bandage sur la table et, tout en le roulant en boule, alla ouvrir un placard au-dessous de l'évier pour le jeter dans la poubelle. Elle prit l'eau qui bouillait sur la cuisinière et, après avoir rempli les deux tasses dans lesquelles elle avait placé les sachets de thé, posa celle de Kader devant lui et enveloppa la sienne de ses mains. Kader détourna les yeux des traces qui maculaient sa chemise de nuit.

Tu ferais mieux de t'en retourner à Trappes, lui conseilla-t-elle. Si c'est par amour que tu t'es lancé à la recherche d'Astrid, tu vas droit dans le mur. Elle est incapable d'amour.

Nanterre, rectifia Kader.

Astrid est incapable d'aimer, parce qu'il faut toujours qu'elle maîtrise la situation.

Tu peux pas me dire où je peux la trouver ?

Non, je ne peux pas, répliqua Lola. Sur quoi elle se leva, et sortit rapidement de la pièce.

Après son départ, Kader se dirigea vers le placard qui se trouvait sous l'évier. Il souleva le couvercle de la poubelle, en sortit son bandage souillé, le seul souvenir qui lui restait, et le fourra dans la poche de son survêtement en loques. Ensuite, il jeta le thé dans l'évier, resta debout un moment à regarder autour de lui, ramassa ses béquilles et s'en alla par la porte de la cuisine.

Une fois remontée dans sa chambre, Lola se mit à genoux pour attraper la boîte en bois rangée sous son lit. Le couvercle était décoré d'une décalcomanie de bobtail. Elle s'assit et, la boîte posée sur les genoux, commença à fouiller parmi les souvenirs qu'elle y avait rangés, comme en prévision de ce moment. Comme autant de clés pour le comprendre.

D'abord, une photo du lycée anglais, en noir et blanc. Le troisième trimestre mille neuf cent soixante et onze. Lola avait neuf ans ; Astrid, quatorze. Elle examina soigneusement la petite fille qu'elle avait été, dos droit, sourire avenant, quelques dents manquantes, debout à côté de sa meilleure amie, Angela Sharpe. Lola essaya de se souvenir. Oui, elle avait aimé Angela, ses taches de rousseur, son cheveu sur la langue, sa robe de chambre rose, moelleuse. Ensemble, elles avaient fabriqué du parfum en broyant des pétales de fleurs. Plus tard, Lola et Angela étaient allées fumer sur les toits. Et plus tard encore, les deux amies avaient pratiqué, dans le village situé derrière l'école, la chasse aux garçons. Elles les entraînaient dans la forêt, et ça plaisait à Lola de savoir qu'Angela se trouvait là, tout près, au fond d'un fossé, si près qu'elle entendait parfois son rire résonner dans le sous-bois clair-obscur. Astrid trouvait Angela un peu simple. Je préfère Georgina Fiennes, affirmait-elle. Elle est intéressante.

S'étant mise en quête de Georgina Fiennes sur la photo, Lola la découvrit dans la rangée du fond : une grande fille dont la stricte raie au milieu faisait retomber ses cheveux de lin, comme des rideaux, de chaque côté de sa figure. Astrid avait raison, Georgina était plus intéressante qu'Angela. À l'âge de treize ans, elle dessinait sur ses jeans, au crayon feutre, des symboles antinucléaires ; et elle avait lu *La République*, de Platon. À partir du moment où Lola l'avait délaissée au profit de Georgina, Angela avait commencé à décliner. Ayant renoncé aux garçons, passant désormais tout son temps dans l'atelier de poterie, elle était devenue dodue, quelconque, et incapable de soutenir le regard de ses interlocuteurs. Lola promena le bout de son doigt sur la face de lune rayonnante d'Angela.

Astrid se tenait sur la même rangée que sa sœur, tout au bout. Son regard avait déjà cette expression triste.

Lola puisa dans la boîte une des coupures de journaux consacrées à la campagne pour la libération de sa sœur. Il y avait une photo prise à la conférence de presse, une photo d'Astrid assise derrière un micro, l'air hébété. Lola roula l'article en boule dans son poing et le jeta à l'autre bout de la pièce. Elle l'avait payé trop cher, le sacrifice d'Astrid. Pendant tout ce temps, Lola avait cru que c'était bien de ça qu'il s'agissait, d'un sacrifice. Maintenant, elle n'en était plus aussi sûre. Astrid était allée en prison à sa place ; cela, c'était indéniable. À l'âge de dix-sept ans, Lola avait emprunté la carte d'identité d'Astrid pour aller voir un film interdit aux mineurs. Ça semblait absurde, mais elle ne pouvait pas se rappeler de quel film il s'agissait. Quand les flics avaient fouillé l'appartement de Mikel, après que le commando *donosti* était tombé, ils y avaient trouvé la carte d'identité. Arrêtée et accusée de soutien logistique, Astrid était convenue avec leur père de ne pas révéler que Lola lui avait emprunté cette carte. Il fallait que la cadette soit protégée à tout prix. À ce jour, elle n'avait pas encore compris pourquoi.

Elle sortit ensuite la seule photographie sur laquelle elle apparaissait en compagnie d'Astrid et de leur père. Lola savait que Margot devait l'avoir prise avec son antique Hasselblad, parce que l'image était carrée. C'était par un jour d'hiver, dans leur jardin, à Donostia. Il y avait de la gelée sur le sol. À l'arrière-plan, Lola

reconnaissait les platanes brutalement taillés. Son père, Eugenio, portait son chapeau à bord étroit et son manteau raide en poil de chameau, entre les revers duquel se croisaient les pans d'une écharpe. Lola se rappela que, plus tard, c'était lui qui avait choisi l'avocat chargé d'assurer la défense d'Astrid. Un choix qui devait se révéler malheureux. Astrid avait certes été accusée de soutien logistique, mais il n'y avait aucune preuve de son implication, à part la présence de sa carte d'identité parmi les affaires de Mikel. Au lieu de démolir les thèses de l'accusation, l'avocat avait échafaudé toute une argumentation idéologique selon laquelle on persécutait Astrid pour la bonne et simple raison qu'elle était issue d'une famille ne faisant pas mystère de son engagement politique. Évidemment, rien n'aurait pu faire plus enrager le juge que cette accusation de partialité, et Astrid en avait pris pour cinq ans.

Sur cette vieille photographie vers laquelle Lola reporta son regard, elle n'était encore qu'un bébé engoncé dans un manteau écossais, et tenu de manière un peu raide entre les bras de son père, Eugenio Riano Arnaga. Astrid aussi portait un manteau écossais, apparemment trop court pour elle; ses bas faisaient des poches aux genoux. Il y avait un espace entre Astrid et Eugenio, qui semblait esquisser un geste de la main pour la rapprocher de lui. Cet espace déséquilibrait la composition de la photo. Contrairement à sa sœur et à son père, Astrid ne regardait pas le visage de leur mère, mais directement l'objectif du vieil appareil. Lola eut la nette impression que cette photographie fournissait la clé de la trahison d'Astrid.

Lola était le lien d'Astrid avec le monde extérieur. Ça, c'était clair. Astrid n'avait jamais eu de vraie relation avec leur mère ni leur père. Elle était venue au monde, et l'avait trouvé hostile, et avait essayé de soustraire sa petite sœur à ses aspérités. La voie que Lola avait empruntée lui avait été tracée par Astrid. Chaque fois qu'elle avait essayé de s'écarter de cette voie, Astrid l'avait persuadée d'y revenir. Seul Mikel avait jamais menacé d'éroder cette influence exercée par Astrid. Lola inclina la tête contre le lit. Elle éprouvait pour sa sœur une pitié inattendue. Astrid n'avait jamais eu de mal à se sacrifier; c'était vivre, qui lui faisait peur.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 35

Trônant au volant de son quatre-quatre Mercedes, juste en face du champ de blé fraîchement moissonné, Txema attendait Lorea. Les chaumes étaient incendiés par le soleil, dont l'énorme boule rouge se reflétait dans le rétroviseur extérieur. Lorea avait toujours voulu l'épouser, mais Txema n'était pas fou. Lorsque le sujet revenait sur le tapis, il lui déclarait volontiers qu'elle se retrouverait comme un puma en cage, si jamais ils se mariaient. En général, ça calmait le jeu.

Txema la vit apparaître, et se frayer un chemin à travers le champ. Pas de doute là-dessus : cette femme lui donnait un sentiment de puissance. Pourvu qu'il n'aille pas tout foutre en l'air, maintenant.

Elle ouvrit la portière, monta à bord et se pencha pour l'embrasser, comme elle le faisait toujours. Puis, elle s'appuya contre le dossier de son siège et abaissa le pare-soleil d'un geste vif pour examiner son reflet dans la glace, avant de se tourner vers Txema en souriant.

Il mit le contact.

Je croyais qu'on restait ici. Dans la voix de Lorea perçait une note de déception qui le transporta. Où va-t-on ?

On va faire une balade.

Où ça ?

Sans répondre, Txema engagea son véhicule dans la trouée de la haie, et prit la route des montagnes.

Lorea croisa les jambes et se mit à boudier.

J'ai quelque chose à te dire, Lorea.

Elle décroisa les jambes.

Quoi ?

Il lui jeta un regard. Elle portait une robe à bretelles, une petite robe bain de soleil, bleu pâle. Sa queue de cheval retombait entre ses épaules étroites. Txema avait envie de toucher son long cou.

Tu es allée à Saint-Sébastien, aujourd'hui ?

Bien sûr. C'est vendredi.

Lorea se rendait en ville tous les vendredis pour un soin complet du visage.

Tu t'es baignée ?

Oui.

Il lui sourit.

Qu'est-ce qu'il y a, Txema ? Je te trouve bizarre.

Je m'apprête à remettre ma vie entre tes mains, Lorea. Je veux être sûr de te connaître.

Mais de quoi tu parles ?

On se trouve en ce moment près d'une ferme qui appartenait à un type appelé Joakin, lui indiqua Txema. Il nous a cachés pendant une nuit, Mikel et moi, avant qu'on essaie de passer la frontière.

Chaque fois qu'il mentionnait Mikel, Lorea l'écoutait avec une attention particulière. Mikel lui paraissait un objet digne de haine. Il avait été un membre historique de l'organisation, et il était devenu indic. Elle n'avait jamais douté de ce revirement, probablement parce que son imagination était moins réceptive aux histoires héroïques qu'aux scénarios de trahison.

On n'a dormi ni l'un ni l'autre, poursuivit Txema. On a fumé et parlé toute la nuit. Le lendemain soir, Joakin nous a conduits dans son camion jusqu'au café du village, où on a rencontré les deux *mugas* qui devaient nous faire passer la frontière.

Lorea se tortillait nerveusement sur son siège.

Tu n'es pas obligé de m'en parler si tu n'en as pas envie, Txema.

Txema s'adossa contre sa portière pour mieux observer Lorea. En fait, il n'avait guère le choix. Cette femme était le seul être au monde qui puisse le délivrer de sa peur. Il avait volé une grosse somme d'argent à l'organisation. Le montant d'un mois d'impôt

révolutionnaire, prélevé sur des entreprises basques. Et il ne se passait pas de jour que Txema n' imagine qu'on l'assassinait. Qu'il ne se représente un browning manié de main de maître, équipé d'un silencieux, lui expédiant une balle dans la nuque. On pouvait l'abattre n'importe où : dans son lit, dans sa voiture, dans son bureau. Un homme cagoulé de noir surgirait pour lui demander, Vous êtes Txema Egibar ? Et il hocherait ou secouerait la tête, et, quelle que soit sa réaction, qu'il se montre terrifié ou qu'il reste digne, le type sortirait son arme et lui tirerait dans la tête et dans le cœur. Lorea l'aimait. Lorea était une bête féroce. Elle attaquerait quiconque essaierait de lui faire du mal, au mépris de sa propre sécurité.

Je veux que tu sois ma femme, lui déclara-t-il.

Elle porta une main à sa bouche et le regarda fixement.

Je veux t'épouser, insista Txema.

Et il tendit le bras, et lui prit la main. Elle tremblait. Cette femme ne pleurerait jamais. Incapable de le regarder dans les yeux, consciente de tout le mal que Txema pouvait lui faire, elle examina la main qu'il venait de saisir et qu'il pressait maintenant contre ses lèvres pour l'empêcher de trembler.

Je t'ai amenée ici pour tout te raconter.

Txema...

Il lui embrassa de nouveau la main.

L'argent que tu as transporté en Suisse appartient à l'organisation. C'était un impôt révolutionnaire.

Lorea arracha sa main à l'étreinte de Txema et le dévisagea, les yeux agrandis par la peur.

Quand le commando de Donostia est tombé, nous avons été identifiés tous les deux, Mikel et moi, et nous avons reçu l'ordre de disparaître. Quelques mois plus tard, on nous disait de passer la frontière française, en emportant l'argent avec nous pour le remettre à quelqu'un vivant à Biarritz, un type surnommé «le Belge». Quand nous sommes partis, c'est moi qui portais le sac. Joakin nous a conduits au village, un vendredi soir, dans son camion. On est arrivés vers dix heures trente. Je ne connaissais aucun des deux *mugas* qui devaient nous faire passer la frontière. Ils étaient frères. Mikel avait rencontré l'un d'eux à un rassemblement, à Guernica. Txema désigna

du menton un étroit pont de bois qui franchissait le ruisseau. À partir de là, on a continué à pied. C'est un sentier public, maintenant, mais à l'époque il s'agissait à peine d'une piste. Et ce pont n'existait pas encore. On a sauté par-dessus le ruisseau. Le fric pesait une tonne. À part le mot de passe, on n'avait pas échangé un mot avec les deux frères depuis qu'on les avait rencontrés. C'était une nuit d'octobre claire et froide ; on pouvait voir notre haleine dans le clair de lune. On a escaladé un chemin raide, à travers ce bois de chênes que je connais depuis que je suis gosse, et qui est censé être hanté. Les troncs étaient tout tordus, couverts de mousse et de lichens. Il avait plu récemment et le sol était trempé, ça rendait l'escalade plus difficile. L'aîné marchait en tête, ensuite Mikel, ensuite moi, et puis le jeune frère. Tous les quatre, on était armés.

Lorea ne tremblait plus. Txema découvrit sur son visage une expression qu'il n'y avait jamais vue. Elle l'écoutait de tout son être, et n'était plus qu'attention pure. Toute trace de vanité l'avait temporairement désertée.

On se trouvait sur un plateau vaguement boisé, juste à quelques minutes de l'entassement de rochers où nous devions retrouver deux autres réfugiés qui, eux, faisaient le chemin en sens inverse. Il était prévu que nos *mugas* les conduisent jusqu'à Joakin. Au début, j'ai cru qu'il y avait un sanglier qui déboulait dans le sous-bois. Les autres se sont dispersés, et moi je suis resté là, paralysé. C'était un homme, et il se tenait là, à quatre pas de moi, en pointant un pistolet automatique dans ma direction. Il était en treillis ; le blanc de ses yeux ressortait sur sa figure noircie. On a entendu un coup de feu, et le type a eu un instant d'hésitation. J'en ai profité pour courir vers lui. Il aurait dû me descendre, mais il ne l'a pas fait. Quand je me suis jeté sur lui, je me rappelle avoir pensé qu'il devait être très jeune. Il est tombé en arrière, comme s'il avait été fabriqué avec des allumettes. Sa tête a cogné contre une pierre. Je n'ai pas pensé à l'argent, alors. J'ai pensé à Mikel.

Txema regarda Lorea, dont les yeux s'étaient emplis d'une expression de peur et de pitié, et il sut que jamais elle ne lui paraîtrait plus belle.

Pendant que je courais vers la frontière, j'ai entendu deux autres détonations derrière moi. Il y avait environ cinq cents mètres de terrain découvert à franchir, avec juste un arbre çà et là, trop mince pour que je puisse me planquer derrière. Le clair de lune illuminait le paysage. Tout en courant, je m'attendais tellement à recevoir une balle que j'en avais mal à la nuque. Mais j'ai continué à dévaler la colline, jusqu'à ce que j'arrive à une forêt de pins qui poussait sur une pente raide. Je me suis jeté dedans. Pendant que je reprenais mon souffle, en m'appuyant contre un arbre, j'ai pensé au fric. Ça m'a redonné de l'énergie. Ça m'a rendu courageux. J'ai mis des heures à creuser une fosse au pied de ce pin, avec un caillou. Il y avait des racines partout. Quand j'ai eu fini, j'avais les doigts en sang. Après avoir enterré le sac, je suis retourné chercher une grosse pierre sur le plateau, pour pouvoir marquer l'endroit où j'avais planqué le magot. Je suis parti au moment où l'aube se levait. L'argent était à moi. Txema pressa la main de Lorea. Il est à nous, maintenant, ajouta-t-il.

Elle baissa les yeux vers ses cuisses. Et Txema sut qu'il resterait avec elle, uniquement à cause de ce qu'il ressentait pour elle à cet instant précis.

Ce que je veux maintenant, Lorea, c'est me sentir en sécurité. Après la disparition de l'argent, l'organisation a mené une enquête. Mais tout ce qu'elle avait comme informations, vu que les deux *mugas* avaient été descendus par la *Guardia Civil*, là-haut dans la montagne, c'était d'une part le rapport de Mikel sur son arrestation, d'autre part le témoignage que j'avais fourni aux gendarmes français. À ce jour, je ne sais toujours pas ce que pense Mikel. Personne, à ma connaissance, n'a jamais pu se procurer une copie de sa *cantada*. Quand j'ai été interrogé en France par Inaki, le gars qui m'avait formé, et Koldo, que j'avais formé moi-même, je leur ai répondu que l'un des *mugas* portait le sac. J'ai déclaré que la *Guardia Civil* devait avoir gardé le fric. Je ne sais pas ce que Mikel leur a dit.

Pourquoi tu ne le lui as pas demandé ?

Perdu dans la contemplation du petit pont, Txema ne l'écoutait pas. Il y a une chose que je sais, en tout cas, murmura-t-il, c'est qu'Astrid Arnaga nous mènera jusqu'à Mikel.

Les yeux de Lorea avaient perdu toute trace de tendresse. Elle était redevenue elle-même.

Anxton a pris la moto pour lui filer le train, dit-elle. Cette fille est descendue à l'hôtel Lagunekin, et elle n'a pas bougé de la journée. Lorea fit un sourire. Je m'occupe du reste.

Soudain vaincu par le désir, Txema tendit le bras et la saisit par la nuque.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 36

Ça ne faisait que deux nuits qu'il dormait dans sa camionnette, et Mikel commençait déjà à s'attacher à l'odeur qui y flottait. La fourrure de Castro dégageait un parfum de sucre brûlé; quand ils étaient tous les deux dans le noir, sa chaude haleine les enveloppait. En comparaison, Mikel était choqué par la fadeur du souffle des êtres humains. Naturellement, il y avait des exceptions, par exemple l'aveugle avec qui il était en train de discuter, ce soir-là, devant le comptoir de ce bistrot d'Ascain, le village où il avait travaillé sur le marché pendant toute la matinée. Comparé à cette créature qui obligeait Mikel à pencher la tête en arrière, Castro aurait pu passer pour un virtuose de la digestion.

Tu n'écoutes pas, Mikel. Je me trompe ?

Mikel assena une petite tape sur l'épaule du vieil homme.

J'ai peur d'avoir un peu perdu l'habitude des relations humaines.

Ne me touche pas.

Excuse-moi...

C'est quelque chose que je ne supporte plus, depuis que je suis devenu aveugle.

Je comprends.

Non, tu ne comprends pas !

Castro se dressa d'un bond et gronda en découvrant ses crocs, le cou tendu, les yeux fous.

Doucement, mon gars, fit Mikel d'une voix apaisante.

Le chien se recoucha mais continua de surveiller, du coin de l'œil, l'homme au bâton.

Mikel se tourna vers Itxua avec une attention renouvelée.

Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon vieil ami ?

Rien. Absolument rien. Je suis ici pour essayer de savoir ce que moi, je pourrais faire pour toi.

Castro se remit à gronder.

Je me débrouille aussi bien que j'aurais pu l'espérer. Mikel se courba pour gratter son chien entre les oreilles. J'ai un boulot qui me plaît, et un compagnon honnête. Se redressant sur son tabouret, Mikel reporta son regard vers l'aveugle qui l'écoutait attentivement, la tête projetée en avant. Dans les yeux d'Itxua, il distinguait les visages de tous les prisonniers basques. C'étaient ses lunettes qui reflétaient l'affiche placardée sur le mur, derrière Mikel qui ajouta, Mais je te remercie de t'en être inquiété.

Le vieux se pencha encore en avant, et les traits des prisonniers s'effacèrent.

Je t'offre mon aide, Mikel, parce que tu es un être supérieur...

Mikel secoua la tête. Un goût amer s'était déposé au fond de sa gorge.

Tu es un homme d'une grande intégrité. Je l'ai toujours su, et je ne suis pas le seul. Ta vie aurait dû être différente. Tu étais destiné à devenir un chef. Je me suis souvent interrogé sur les circonstances qui t'ont empêché d'accomplir ton destin.

De nouveau, Mikel secoua la tête ; et il détourna les yeux. Quand son regard croisa celui du barman, qui avait l'air débordé, il lui fit un signe. La faim le tenaillait, maintenant, et il avait envie de dîner. Itxua représentait une malencontreuse résurgence de son passé. Il aurait dû le savoir dès que l'aveugle s'était approché de sa camionnette et l'avait invité à prendre un verre. Mais Itxua avait tellement changé, il était tellement diminué. Mikel avait eu pitié de lui, en se disant que ses réserves de venin devaient être épuisées depuis longtemps.

Itxua sortit un paquet de cigarettes de sa poche. Mikel prit doucement le paquet, en alluma une et la lui glissa entre les lèvres. Le vieux aspira une profonde bouffée.

Je suis venu te parler de Txema Egibar.

Exprime-toi.

Je suis venu t'avertir que ce type n'est pas ton ami.

Mikel sourit.

Tu as sans doute raison.

Il nous fait honte !

Itxua avait craché ces derniers mots. Sur un ton de réelle rancœur, songea Mikel. Baissant les yeux vers Castro, il constata que le chien, lui aussi, attendait son repas.

Il faut que je te dise quelque chose à mon sujet, déclara Mikel. J'ai passé presque toute ma vie en prison, et j'y ai appris une chose. Une seule, mais à fond. L'importance de mener une vie simple.

Itxua détourna la tête d'un air dégoûté.

Une vie simple. Et qu'est-ce que c'est que ça ? Comment est-ce qu'on peut mener une vie simple dans un univers complexe, à moins d'être simplet soi-même, ou bien fou ? Itxua écrasa le mégot de sa cigarette dans un cendrier en étain posé sur le bar.

Peut-être que je suis fou. On ne peut pas exclure cette hypothèse.

Le vieux émit un son guttural, qui arracha un nouveau grondement à Castro.

C'est un danger public, cet animal, grommela Itxua.

Mikel laissa pendre sa main, afin que le chien puisse la lécher. À présent, il avait hâte qu'Itxua s'en aille. Il sentait monter la colère, et savait que c'était elle qui lui avait mis cette amertume dans la bouche. Ayant fini de lui lécher la main, Castro se recoucha sur le sol.

Qu'est-ce que tu veux, au juste ? demanda Mikel d'un ton froid.

Le vieil homme se pencha vers lui, l'enveloppant à nouveau dans son haleine fétide.

Je tiens à t'aider. Il faut que tu saches que Txema souhaite ta mort.

Mikel ferma les yeux.

Je ne veux pas entendre ce genre de conneries, Itxua, répliqua-t-il en se levant.

Ce genre de conneries, c'est ta vie, Mikel. Ton devoir, ton héritage.

Je l'emmerde, mon héritage. Je suis un homme libre.

Itxua sourit et se leva à son tour.

Aurais-tu oublié que ça n'existe pas, un homme libre ?

Et alors, pourquoi est-ce que vous vous battez tous, nom de Dieu ?
On se bat pour notre dignité.

J'ai peur de ne pas savoir ce que ça veut dire. Mais même si je le savais, je ne crois pas que ça m'intéresserait. La dignité ne mérite sûrement pas qu'on tue ou qu'on meure pour elle.

Tu n'es pas fou, Mikel. Juste simplet.

Mikel abattit violemment une main sur le comptoir, en envoyant le cendrier rouler au sol avec fracas. Castro se leva d'un bond.

Itxua recula d'un pas, et Mikel tendit le bras pour le soutenir.

Ne me touche pas ! Et retiens ton chien.

Castro vint au pied dès que Mikel claqua des doigts.

Le vieux semblait trembler de rage. Mikel l'observait, vaguement conscient que plus il passerait de temps en sa compagnie, plus élevé serait le prix à payer.

Écoute-moi, Mikel, lui dit Itxua en essayant de s'adoucir. Je suis ton ami. Je te connais depuis que tu es gosse. Je veux t'aider. Mais la colère lui déformait toujours la bouche, et lui empourprait les oreilles. Txema détient quelque chose qui ne lui appartient pas, poursuivit-il. Quelque chose que tu dois récupérer.

Que je dois récupérer ? Et pour le donner à qui ?

Ne fais pas ça, commença Itxua. Ne fais pas ça, répéta-t-il après un silence, en secouant la tête.

Tu sais, remarqua Mikel, je me suis demandé pendant des années si Txema était en possession du fric. Longtemps, en prison, je me suis posé cette question. Et puis, j'ai arrêté de me la poser. Je me suis rendu compte que ça m'était égal, qu'il le possède ou pas. Je me suis dit, s'il l'a, j'ai pitié de lui. Il ne peut pas le dépenser et il vit dans la peur, qui est une prison pire que celle que j'ai connue.

Cet argent ne lui appartient pas.

À qui appartient-il ? demanda Mikel.

Il attendit, mais aucune réponse ne vint, et il comprit qu'Itxua était rentré en lui-même. Ce fric appartient aux Basques qui l'ont gagné, insista Mikel.

Qui l'ont gagné en collaborant avec les forces d'occupation et en exploitant leurs compatriotes, riposta Itxua. Personnellement, je n'ai jamais douté de la culpabilité de Txema. Bon, il faut une preuve, bien

sûr. Il y a toujours eu des types qui ont pensé que c'était toi, le coupable. Mais il s'agissait surtout de lieutenants de Txema. Lorsque je t'ai trouvé dans ta camionnette, et que j'ai senti la puanteur dans laquelle tu vis, j'ai su qu'il n'y avait aucune chance pour que ce soit toi.

Mikel brûlait d'envie de partir, mais il savait que ça pouvait être important d'entendre la suite.

Txema a été prudent, poursuivit le vieil homme. Ça, je dois reconnaître qu'il est discipliné, ce type. La compagnie d'import-export qu'il a montée, ça a couvert l'achat de son bistrot, de la villa où sa mère habite, et de cette bagnole ridicule qu'il conduit. Toutes ces acquisitions ont été examinées de près par des gens qui s'y connaissent en matière de fraude, et ils n'ont rien trouvé. Nous pensons qu'il est assisté par un type qui nous conseillait autrefois, et qui vit maintenant au Venezuela.

Le fameux «Nous» dans lequel Mikel ne pouvait plus se reconnaître.

Ce type se fait appeler «le Belge»... poursuivit Itxua.

J'ai peur de ne pas pouvoir rester jusqu'à la fin, l'interrompit Mikel. Je ne veux pas te manquer de respect, seulement il faut que j'y aille.

Tu partiras quand j'aurai fini.

Je ne crois pas, fit Mikel. Désolé.

On a une copie de ta *cantada*, Mikel.

Je n'en ai rien à cirer.

Elle est en mains sûres. Nous savons que tu n'as rien fait de mal.

Tu peux dire «Nous» tant que tu veux, Itxua, et ils peuvent en faire ce qu'ils veulent, de ma *cantada*.

Itxua lui saisit le poignet et l'abattit contre le zinc.

Si tu ne témoignes pas contre Txema, Mikel, alors c'est toi qui seras en danger.

Mikel regarda la main refermée sur la sienne.

Lâche-moi.

Castro émit un grondement féroce et Itxua lâcha Mikel, avec une approximation de sourire qui lui faisait comme une entaille dans la figure.

Tu peux y aller, murmura-t-il en se calmant brusquement. Bien sûr que tu ne trahirais pas Txema. Tu es l'un des nôtres.

Mikel hésita. Ce changement de ton ne lui inspirait pas confiance.

À cet instant, Castro, qui venait de s'éloigner, sortit en trotinant du café par la porte grande ouverte. Il a l'air d'estimer que je devrais laisser le dernier mot à Itxua, se dit Mikel. Et il a raison.

Renonçant à son tour à dîner, Mikel s'écarta du comptoir et suivit son chien. Une fois revenu dans sa camionnette remplie de marchandises, il entreprit de compter la recette de la matinée. Il avait beau fumer cigarette sur cigarette pour essayer de la masquer, cette fichue amertume lui restait dans la gorge. À l'arrière du véhicule, Castro dormait par intermittence. De temps en temps, il poussait un grand soupir, son flanc frissonnait, ses pattes étaient agitées d'un soubresaut. En levant les yeux, Mikel vit Itxua traverser la place déserte pour se diriger vers une vieille Renault 12 beige, garée à côté de l'église. La scène était éclairée par un lampadaire qui se détachait du mur de l'église. Dans le chauffeur qui descendit de la Renault pour aider Itxua à s'installer sur le siège du passager, Mikel reconnut Gomez Igari, son ancien avocat. Il regarda la voiture s'éloigner lentement. Comment ces deux fossiles pouvaient-ils conserver un tel pouvoir de nuisance ? Il reporta son attention vers le livre de comptes relié que lui avait remis son employeur, en essayant de chasser Itxua de son esprit. Ça lui plaisait, d'inscrire dans les colonnes, en majuscules bien nettes, l'article, la quantité, le prix. C'était un travail simple, et sain.

Castro haletait, ralenti par la chaussette dont il essayait de se débarrasser tout en courant. Chaque fois que sa mauvaise patte touchait le trottoir, son œil gauche se crispait de douleur. La langue pendante, il courait dans les rues de cette ville qui sentait le poisson. Le sel dont l'air était chargé exaspérait encore sa soif. Il s'arrêta devant une poubelle renversée. Des fruits pourris. Ayant plongé le museau parmi les ordures, il fit un bond en arrière en poussant un glapissement de douleur. L'abeille agonisante se cramponnait à son museau. Castro secoua violemment la tête, en projetant de la bave dans toutes les directions.

Rien à manger. Pas de maître. Ramené sur la plage où cette fatale épine de métal lui avait esquiné la patte, il s'avança jusqu'à l'océan, la tête penchée, et plongea dans l'eau, son museau tараudé par une douleur lancinante. Il lapa à deux reprises, puis s'allongea dans les vagues et laissa l'écume déferler sur son corps. Tout en se laissant porter par les flots, il vit s'avancer dans sa direction, à travers l'étendue de sable, une silhouette sombre déformée par la chaleur. Quand elle se fut approchée, Castro reconnut le type aux lunettes noires et au bâton. De nouveau, le chien montra les crocs, mais cet homme l'appela et lui parla de nourriture, d'une voix pleine de bonté. Et Castro le suivit le long de la plage, en gardant ses distances, jusqu'à ce qu'ils parviennent au parc où les enfants jouaient au ballon. Il faisait nuit. Aveuglé par un ruissellement de lumières, il cligna les paupières pour essayer de s'y soustraire, mais il avait beau se tourner dans toutes les directions, ces lumières lui brûlaient les yeux. Pendant ce temps, l'homme ne cessait de lui parler d'une voix bienveillante, et Castro continuait à cligner dans la clarté, en attendant la nourriture qu'il pouvait maintenant flairer, et il gémissait de joie. Alors, les lumières s'éteignirent. Tout d'abord, des taches dansèrent devant les yeux du chien, et il ne put rien distinguer. Puis il recouvra la vue, et aperçut son maître étendu sur le sol dur. Debout près du corps éventré de son maître, le type aux lunettes noires encourageait Castro à s'approcher. Mange, l'encourageait le méchant homme, et Castro aperçut les os alléchants à l'intérieur du corps de son maître, de grands os garnis de chair. Mais son maître était vivant, et il l'appelait... Mange, Castro, mange, mon gars. Et Castro se mit à glapir et à gémir. Puis quelque chose le saisit à la gorge, et ses mâchoires se refermèrent avec un claquement.

T'en fais pas, mon gars, lui murmurait Mikel d'une voix apaisante. Tout va bien. Détectant une expression apeurée dans les yeux de l'animal, il lui posa une main sur la poitrine. Le cœur de Castro battait très fort. Tout va bien, mon gars. Viens, on va faire une balade.

Mikel verrouilla la camionnette et ils traversèrent la place du marché déserte. Après avoir laissé son chien flairer les détritiques, il emprunta le chemin semé de rochers qui traversait le bosquet de

châtaigniers. La pleine lune de l'équinoxe d'automne était proche de l'horizon, et Mikel s'efforça de savourer la brise nocturne, chargée des senteurs du foin fraîchement coupé. Il fredonna *Desperado*, chanson qu'il avait toujours adorée, sans pouvoir se défaire de l'impression qu'Itxua, avec sa voix et sa façon de voir les choses, continuait à lui polluer l'esprit.

Cessant de chanter, Mikel s'adressa à Castro, Qu'est-ce qu'ils veulent, exactement? Ils veulent récupérer le fric, non? Le chien détala par une trouée qui s'ouvrait dans la haie de hêtres.

Mikel réfléchissait. En lui demandant de dénoncer Txema, on voulait sans doute mettre la pression sur le maire afin qu'il rende l'argent pour avoir la vie sauve. Après quoi, Txema se ferait descendre. Et moi aussi, sans doute, déclara Mikel à voix haute. Castro, revenu à son côté, trotta d'un pas irrégulier. Qu'est-ce que tu en penses, mon gars? Ils vont me descendre, moi aussi?

Itxua aurait aimé que Mikel occupe un poste de direction, une position en vue; à la commission des réfugiés, par exemple. À cette idée, Mikel eut un bref accès d'hilarité.

Quelque chose avait tenu sa colère en respect jusque-là. Ce barrage céda brusquement. Mikel serra le poing, et en assena un coup violent à un tronc d'arbre. Pendant quelques secondes, il ne sentit rien. Puis, la douleur et la vue du sang qui venait d'apparaître sur les jointures de ses doigts lui arrachèrent un sourire.

CHAPITRE 37

Kader jeta un coup d'œil dans la Volvo par la fenêtre du passager, et sourit. S'il avait été seul, il aurait chanté de bonheur de l'avoir retrouvée, non sans mal; mais il se savait observé, et il soupçonnait que ce n'était pas le genre d'endroit où un faciès comme le sien pouvait se montrer longtemps sans susciter la méfiance. Alors t'imagines ta gueule, Amadou, se dit Kader. Il eut beau examiner attentivement l'intérieur impeccable de la voiture d'Astrid, il ne put déceler aucune trace du séjour qu'il avait effectué à son bord.

À l'issue de cette inspection, Kader s'avança vers la réception de l'hôtel Lagunekin, en maudissant ses béquilles. Parfaitement, avait-il envie de déclarer au type qui se tenait derrière le comptoir, arabe *et* handicapé. Mais ce réceptionniste était sympa. Il accueillit Kader en anglais.

Vous parlez français? lui demanda Kader.

Oui. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

Le type avait le teint pâle; par rapport à ceux de la plupart des êtres humains, ses sourcils étaient exceptionnellement noirs, et ils couvraient une immense portion de son front. Kader devina que ces sourcils lui avaient posé un problème, dans la vie.

Est-ce qu'Astrid Arnaga est descendue ici?

Oui. Je vais appeler sa chambre. Vous vous appelez comment?

Kader hésita.

Kader, répondit-il.

Le réceptionniste décrocha le combiné et pressa l'un des boutons de son standard archaïque. «Pressa», ce n'est pas vraiment le mot. Il s'agissait plutôt d'une poussée mettant en jeu l'ensemble de son bras droit. Le numéro dix-neuf s'alluma, en orange.

Bien que l'homme se soit adressé à Astrid en espagnol, Kader se rendit compte que la conversation ne se déroulait pas comme il l'aurait souhaité. Il fit semblant de ne pas avoir compris et, prêt à s'avancer, cala ses béquilles sous ses aisselles.

Elle dit qu'elle ne veut pas être dérangée.

Je repasserai plus tard, alors.

Elle dit qu'elle ne veut pas vous voir. Que vous feriez mieux de partir.

L'attitude de Gros-Sourcils restait patiente, mais il était soudain devenu plus proche du loup que de l'écureuil. Kader jeta un regard à la ronde. Pas d'ascenseur en vue. Avec ses béquilles, il doutait de pouvoir distancer ce type. Il décida de battre en retraite.

Après être allé s'acheter une canette de bière et un sandwich à l'omelette au café du coin, il retourna sur la grande place, au sommet de la colline. Quelques enfants s'étaient attardés pour jouer au foot à la lumière des projecteurs. Kader s'assit pour boire sa bière et manger son sandwich, qui était loin d'être aussi mauvais que prévu. Il aurait aimé jouer avec les gosses. Au lieu de quoi, il leur gueula des instructions.

Dispersez-vous ! Courez pas tous après la balle, bande d'abrutis !

Ils galopèrent dans tous les sens, en tendant le cou pour essayer de comprendre.

Quand il eut fini de manger, Kader retourna à l'hôtel. Il traversa le hall sans saluer Gros-Sourcils, qui regardait un match de football sur un écran de télévision placé tellement haut au-dessus de sa tête qu'il avait été obligé d'incliner sa chaise en arrière.

Au moment où Kader atteignait le bas de l'escalier, il entendit la chaise de Gros-Sourcils heurter le sol avec fracas. Un cri étouffé retentit. Clopinant toujours, Kader monta les marches aussi vite qu'il

en était capable. Il essayait de ne pas solliciter sa hanche, néanmoins il ressentait une douleur cuisante à chaque pas. Le réceptionniste le rattrapa à l'étage et vint se planter devant lui, hors d'haleine, dans l'étroit couloir. Ses sourcils semblaient maintenant animés d'une vie propre.

Il faut que vous partiez. Vous n'avez pas le droit de monter ici.

Kader jeta un regard à gauche et à droite. À gauche, la chambre numéro treize. À droite, la numéro quinze. Si près du but, et pas moyen de passer. À voir le calme qu'il affichait, Gros-Sourcils ne paraissait pas lui en vouloir particulièrement. Il se tenait simplement là, en attendant que Kader fasse demi-tour.

Et Kader repensa à son prof de karaté, à Nanterre. Sa voix douce, ses longs cheveux blonds retenus par un bandeau l'avaient fait royalement chier. C'est une question d'approche, affirmait-il. Vous devez passer *à travers* votre adversaire. Voyez-le comme de l'eau jaillissante. De cette manière, votre main pourra le traverser. De cette manière, vous serez emporté par le mouvement.

Tu parles de conneries, se dit Kader, et il poussa fermement Gros-Sourcils avec ses deux paumes. Le réceptionniste se retrouva le derrière par terre ; mais il réussit à attraper la cheville de Kader, qui bondissait vers la porte d'Astrid. Sa mauvaise cheville. Kader poussa un cri de douleur. Gros-Sourcils tira d'un coup sec sur le pied de son agresseur, qui vint le rejoindre au sol.

La porte d'Astrid s'ouvrit.

C'est bon, déclara-t-elle d'un ton las. Il peut rester.

Le réceptionniste, qui s'était relevé, baissa les yeux vers Kader, comme pour essayer de déterminer s'il devait lui flanquer un coup de pied. Puis il se détourna et repartit dans le couloir, en direction de l'escalier.

Kader suivit Astrid à l'intérieur de la chambre. Ne pouvant d'abord distinguer que des points rouges dans l'obscurité, il finit par découvrir qu'elle s'était assise au bord du lit le plus proche de la porte. La tête inclinée, elle lui tournait le dos.

Pourquoi tu es venu ? Sa voix était tellement triste que, pendant quelques instants, Kader ne sut que répondre.

Je peux mettre une lumière ?

Non.

Après une brève hésitation, il alla s'asseoir sur l'autre lit, juste en face d'elle, en prenant bien soin d'éviter que leurs genoux ne s'effleurent.

Qu'est-ce que tu fais ici ? Pourquoi t'es pas avec ta frangine ?

Je retourne à Paris, répondit Astrid.

Pourquoi ? Tu viens juste d'arriver.

D'après la position de ses épaules, il devinait son désespoir. Assis là, devant elle, si près qu'il pouvait sentir la chaleur de son corps, Kader n'avait aucun désir de la toucher. Il avait l'impression que tout le désir et la rage qui l'avaient animé s'étaient évaporés, et qu'il était redevenu un gosse. Mais pas le gosse qu'il avait été. Celui qu'il aurait dû être.

Kader se força à tendre le bras, et lui prit la main.

Tout mouvement avait commencé à paraître lent à Astrid, et laborieux. Elle jeta un coup d'œil à sa propre main, qui était tenue par celle de Kader et ne pouvait la tenir en retour.

Il la lâcha, se dégagea de ses béquilles et, après les avoir posées par terre, s'agenouilla dans l'espace qui séparait les deux lits, pour passer les bras autour d'Astrid. Pendant un moment, il la tint serrée, et elle l'écouta respirer. Soudain, il s'empara de la main qu'elle gardait posée sur une cuisse, et passa le bras d'Astrid autour de ses propres épaules.

Serre-moi, lui demanda-t-il.

Et elle s'exécuta.

Plus Astrid s'accrochait à lui, plus elle avait l'impression de s'éloigner.

Kader... murmura-t-elle. Elle le serra plus fort, en essayant d'effacer la souffrance du garçon par la fermeté de son étreinte. Puis, sentant déjà l'inconfort d'un nouveau genre de mensonge venir lui ronger le cœur, elle s'écarta.

Qu'est-ce que tu t'es encore fait ? demanda-t-elle.

Je me suis déboîté la hanche. Il lui prit de nouveau la main. T'as pas idée, Astrid.

Elle enveloppa les mains de Kader dans les siennes.

C'est moi qui vais m'occuper de toi, lui dit-il. Tu comprends ?

Astrid reconnut dans l'attitude de Kader le détachement, la lucidité avec lesquels elle travaillait en salle d'opération.

Je me suis fait jeter du bureau de ton père. Du haut des escaliers. Il souriait, et elle se rappela combien la joie de Kader l'avait attirée, quatre jours plus tôt. Elle le considérait à présent avec une curiosité distante.

Tu as rencontré mon père.

Ouais. Putain de vieux bâtard.

Il t'a dit le nom du village.

Non. Kader marqua une pause. Laisse-moi allumer la lumière. Je veux te voir...

Astrid le laissa se relever et, sans l'aide de ses béquilles, il se rendit dans la salle de bains et pressa le commutateur. La lampe tubulaire surplombant le lavabo répandit une chaude lumière jaune, qui peupla la chambre d'ombres.

J'adore cet endroit, fit-il en revenant s'asseoir sur le lit le plus proche du lavabo. Ce village, c'est le plus bel endroit que j'aie jamais vu. Sans déconner.

Moi, je le déteste.

Tu le détestes en ce moment...

Qui t'a indiqué le nom du village ? l'interrompit-elle.

La secrétaire. À la voir, on dirait que ça fait dix ans qu'elle a pas roupillé.

Cette femme n'est pas sa secrétaire. C'est sa maîtresse. Elle est avocate, elle aussi.

Eh ben, elle a eu pitié de moi. Regarde-moi, la pressa-t-il, et Astrid, cette fois, se sentit touchée par son sourire.

Il faut que je dorme, Kader. Tu veux bien me laisser dormir, et après on s'en ira ?

On s'en ira où ?

On rentrera à Paris.

Kader s'allongea sur son lit.

Dors ici, l'invita-t-il en ouvrant les bras. Viens dormir dans mes bras.

Astrid secoua la tête.

Je ne peux pas dormir dans les bras de quelqu'un.

Eh ben, il est temps que t'apprennes. Viens.

Une telle innocence faisait paraître mesquine la résistance d'Astrid. Elle quitta son lit pour aller s'allonger auprès de lui.

T'as eu une embrouille avec ta sœur, lança-t-il.

Elle a découvert...

Découvert quoi ?

Dans la voix de Kader, il y avait de la douceur. Astrid ne pouvait pas le voir, elle pouvait seulement entendre son souffle, et sentir vibrer sa poitrine quand il parlait.

Qu'est-ce qu'elle a découvert ? insista-t-il.

Astrid ferma les yeux. Elle était revenue dans le confessionnal.

Ce que j'ai essayé de cacher pendant trop longtemps, répondit-elle. Elle a découvert que je lui ai menti. Que l'homme qu'elle a attendu pendant toute sa vie est amoureux de moi, et que je me suis laissé aimer par lui.

Et toi, là-dedans ? Tu l'aimes ?

Elle rouvrit les yeux.

Je n'aime personne, répliqua Astrid.

Tu aimes ta sœur.

Je ne sais pas.

Kader tendit la main et, prenant le couvre-lit poussiéreux par un bord, il en enveloppa Astrid, et la serra plus fort.

À l'adresse que la secrétaire m'avait donnée, dit-il, j'ai rencontré Lola. Elle est comme toi, et aussi le contraire de toi. Et elle avait l'air... Il hésita. L'air de quelqu'un qui vient juste de baiser.

Elle a souvent cet air-là.

Kader étreignit Astrid.

Je te dis que tu l'aimes, ta frangine.

Astrid ferma de nouveau les yeux. Elle redoutait l'instant où elle allait émerger de cette étreinte et redécouvrir à quel point ils étaient différents.

Et lui, ce mec... Tu l'aimes ? lui demanda-t-il à nouveau.

Non.

Tu es sûre ?

Je le déteste. Quand je suis allée en prison, j'ai fait promettre à Lola de cesser de le voir.

Kader leva la tête.

Qu'est-ce que tu veux dire, en prison ? T'en as fait ?

Pendant deux ans.

Putain, Astrid. Qu'est-ce qu'on te reprochait ?

D'avoir apporté du soutien logistique à une organisation terroriste.

Putain de bordel, grogna-t-il en se rallongeant.

Astrid espérait qu'il allait cesser de s'agiter.

J'ai fait dix-huit mois de taule, ajouta Kader.

Tu m'en as parlé.

Ouais, j'ai failli devenir cinglé.

Moi, ça ne m'a pas posé de problème. Ce qui rendait les choses supportables, c'était la personnalité de la femme qui dirigeait la prison. La première personne que j'aie vraiment admirée. Ana Gonzalez avait du courage et de l'énergie à revendre. Elle nous aimait toutes, cette femme, et elle essayait de rendre la détention le moins pénible possible.

T'as eu de la chance, riposta Kader. Notre directeur, il s'appelait Delorme. Tu parles d'un blaireau. Il venait se pavaner sous prétexte de se tenir au courant de tout. D'améliorer les choses. Le directeur avait un petit carnet où il notait nos réclamations, du genre, On est quatre, bordel de merde, dans une cellule prévue pour deux. Et il portait toujours une casquette, une putain de casquette en tweed. Putain de frimeur. Quand Kader s'interrompit, Astrid sut que les odeurs et les couleurs de la prison lui remontaient à la mémoire. Mais vas-y, reprit-il. Je veux que tu me parles de ta prison à toi.

Ç'a été très confortable, admit-elle. La prison était toute neuve, et elle avait été construite pour qu'on ait chacune notre espace individuel, un peu comme un nid d'abeilles, avec des cellules géométriques minuscules, d'environ deux mètres carrés, pour dormir et faire sa toilette et aller aux chiottes. Les cellules empestaient toutes, certaines plus que d'autres, mais on finissait par ne plus y faire attention.

Kader lui caressa les cheveux.

Le luxe, fit-il.

Pendant les six premières semaines, je n'ai fait que regarder.

Moi, j'ai fait que me battre, grommela Kader.

Tous les après-midi, on nous enfermait dehors. Je crois que c'est ce que je détestais le plus, me faire éjecter de ma cellule, et je ne participais à aucune des activités.

Moi non plus. Qu'est-ce que vous aviez, comme activités ?

Coiffure, cuisine, théâtre, peinture... Je ne voulais rien faire, mais j'aimais bien aller m'asseoir dans la salle de peinture. L'odeur me plaisait. J'avais horreur de la puanteur des cuisines, et des relents de vernis à ongles dans le salon de coiffure. Depuis, je n'ai jamais pu supporter les coiffeurs.

Ça se voit ! s'exclama Kader en lui attrapant une poignée de cheveux. Regarde-moi ça.

Astrid sourit. Elle savait que sa propre nature lui accordait un répit ; et aussi, qu'il ne durerait pas.

J'aimais bien la prof de dessin. C'était une grosse dame avec un accent galicien à couper au couteau. À force, elle s'est fatiguée de me demander si je voulais peindre, et elle a fini par me laisser tranquillement assise dans mon coin.

Ce qui me foutait le plus les boules, se souvint Kader, c'était le temps. Le temps en prison, c'est l'enfer. Il se traîne tous les jours et puis, au moment des visites, il se met à courir, le con.

Ana, elle n'avait pas d'horloges, dans sa prison.

Une femme bien.

Oui, c'était une femme bien.

Il y eut un silence.

Dis-moi, Astrid. Est-ce qu'il y avait beaucoup de... Tu sais...

Du sexe ? Oui. Une activité érotique frénétique. Dès les premières semaines, j'ai vu un tas de couples se faire et se défaire. Je voyais les premières lueurs de l'amour s'allumer dans les yeux des filles. Elles relevaient leurs cheveux pour qu'on aperçoive bien leurs suçons. C'étaient toujours les mêmes filles, remarque ; elles étaient un certain nombre à fonctionner de cette manière, et ça ne concernait pas les autres. Et puis, ça leur passait d'un seul coup, comme c'était venu. On se battait rarement, et en général par amour.

Tu fonctionnais comme ça, toi ?

Non. Mais je suppose que j'étais amoureuse.

De qui ?

D'Ana.

Elle était comment ?

Très petite. Et elle fumait tout le temps. Elle avait un rire grave, râpeux. J'étais impatiente de recevoir ses visites. Comme toutes les autres. Quand elle venait faire sa ronde, elle était toujours entourée d'une troupe de filles qui la suivaient jusqu'à la limite de la zone autorisée aux détenues. Elles parlaient toutes en même temps, comme des gamines, et Ana leur répondait gentiment, sans s'arrêter de marcher ni de sourire. Son seul défaut, c'était d'être amoureuse d'une des prisonnières, une fille nommée Gaia. Je n'ai jamais compris sa passion pour cette gitane de Malaga qui ne pouvait souffrir personne, à part son chien. Les murs de sa cellule disparaissaient derrière les photos de Cal, un boxer aux oreilles pointues. Cal, pour *calcetinas*. Parce qu'on aurait dit qu'il portait des chaussettes blanches. *Calcetina*, ça veut dire chaussette en espagnol.

Ouais, j'avais capté.

Et Gaia, elle était comme un chien, mais comme un chien errant. Affamée, avide. Il y avait deux groupes, dans la prison. Celles qui voulaient travailler pour gagner du fric, et celles qui s'en fichaient. Gaia ne pensait qu'au travail, et elle était riche. Elle portait toujours une combinaison bleu marine ajustée. Chaque matin, après le petit déjeuner, elle arrivait la première à l'atelier de fabrication de chambres à air.

Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?

J'étudiais la médecine.

Sans déconner. Putain, je regrette de pas avoir étudié.

Qu'est-ce que tu aurais étudié ?

N'importe quoi. L'histoire. Peut-être le Coran. Histoire d'acquérir des connaissances, pour que les gens puissent pas raconter des conneries aussi facilement.

Si je n'avais pas eu la possibilité d'étudier, la prison aurait été très différente. Les autres filles ne m'aimaient pas, à cause de mon étiquette de *terrorista*. Et puis, c'est devenu évident que je n'étais pas acceptée non plus par les prisonnières politiques. Que je ne leur

ressemblais pas. Les filles qui appartenaient à l'organisation se serraient les coudes.

Elles avaient un comportement réservé, comme si leurs ambitions avaient été supérieures aux nôtres. On aurait dit des bonnes sœurs. Au bout de quelques mois, Ana m'a convoquée dans son bureau. Elle m'a proposé un boulot. Du classement. Je lui ai demandé pourquoi elle m'avait choisie, moi, et elle m'a répondu qu'elle avait l'impression que je me retrouvais là par accident. Que ça se voyait, quand on avait son expérience. Les études que j'ai faites, c'était son idée, au départ.

Qu'est-ce qui est arrivé à la fille au clébard ?

Gaia a démolé le portrait d'une codétenue à coups d'extincteur, et on l'a transférée vers un endroit bien pire. Je n'étais pas là quand ça s'est produit, mais on m'a dit qu'elle avait presque tué cette fille ; elles ne s'étaient pas battues par amour, mais pour des horaires de travail. Quand je suis allée voir Ana dans son bureau, j'ai remarqué qu'elle venait de pleurer. Elle a levé les yeux, m'a souri sans prendre la peine d'essuyer ses larmes, et m'a seulement dit, Je suis une femme stupide, et je l'ai prise dans mes bras. Je me rappelle comment elle me tenait. Comme si c'était moi qui avais besoin de consolation.

Il y eut un silence. Astrid contemplait les ombres qui marbraient le plafond.

Quand je me suis retrouvé dehors, se souvint Kader, j'étais plus du tout capable d'avoir une existence normale.

Qu'est-ce que tu entends par existence normale ?

Un boulot, une bagnole, une petite amie, répondit-il. Une fois ressorti, j'avais l'impression d'être devenu invisible. C'était comme si tout le monde menait sa petite vie pépère, et que moi j'étais une espèce de... de fantôme. Si un fantôme revenait, il trouverait absurde tout ce que les gens font, tout ce qui les intéresse, non ?

Sans doute.

Je vais te dire comment c'était. Dans une prison pour mecs, si t'es pas dangereux, t'es qu'une merde. Après ma sortie de taule, chaque fois que j'allais dans un bar ou dans une boîte, ça se terminait par une bagarre. Mon ami Amadou, il dit que je donnais l'impression de vouloir réveiller les gens. Il a raison. C'était comme si tout le monde avait avalé des tranquillisants, ça me faisait cet effet-là.

Dans ma prison, il y avait très peu de bagarres. En général, on était plutôt dans une sorte de léthargie. La colère de la frustration, on la retournait contre nous-mêmes. J'étais tellement habituée à entendre pleurer des femmes qu'au bout de quelque temps, je n'y faisais pas plus attention qu'au bruit de la pluie, ou d'une plomberie défectueuse.

Ils étaient là, maintenant, étendus sans rien dire. Astrid se sentit parcourue par une vague de chaude gratitude.

Astrid ? T'as dit que tu avais fait promettre à ta sœur d'arrêter de voir son mec. Je voudrais savoir si c'est parce que tu le détestais, ou bien parce que tu l'aimais.

C'était la bonne question. Et aussi, Astrid en avait conscience, la fin de son répit.

Elle se dégagea des bras de Kader.

Je ne l'aimais pas, répondit-elle. Astrid se leva et se dirigea vers le lavabo. Ce type démolissait Lola. Elle tourna le robinet, remplit d'eau un gobelet en plastique et le porta à ses lèvres.

Kader s'assit sur son lit, le dos contre le mur.

Comment ça ?

Tu ne comprendrais pas, répliqua-t-elle en s'approchant de la fenêtre.

Qu'est-ce que je comprendrais pas ?

L'organisation. Les gens pour qui il travaillait, c'étaient des tueurs. Il a assassiné deux personnes.

Kader demeura silencieux. Astrid écarta les rideaux pour observer la lune, qui remorquait un lambeau de nuage dans son sillage. Elle se demanda quelle heure il pouvait être. Toute envie de dormir l'avait désertée.

Ce mec, je le connais pas, rétorqua enfin Kader. Mais je sais que des fois, c'est à cause des circonstances que les gens deviennent des sauvages.

Je sais, reconnut Astrid. Et ça ne m'aurait pas dérangée si ça n'avait concerné que lui. Mais il entraînait Lola dans l'organisation, et je n'ai pas supporté l'idée qu'elle puisse mener cette vie-là. Elle a commencé par distribuer des tracts ; puis elle est allée à des manifs. Il lui a appris à lancer des cocktails Molotov, et ensuite, avant que j'aie eu le temps de me rendre compte de ce qui se passait, il l'a emmenée poser des

bombes avec lui. Lola serait devenue membre de ce qu'ils appellent un commando légal, et alors elle aurait été identifiée par la police. Elle serait entrée dans la clandestinité. Et elle se serait mise à tuer des gens elle-même. C'est toujours la même histoire. Si je n'étais pas allée en prison, voilà ce qui lui serait arrivé.

Tu l'as empêchée de devenir une criminelle.

Tu ne peux pas comprendre, le rembarra-t-elle.

Ce que je comprends pas, c'est pourquoi t'as pas dit à Lola que ce connard t'écrivait derrière son dos. Je pense que tu devais l'aimer, sinon tu en aurais parlé à ta sœur.

Astrid remarqua qu'il avait retiré le bandage de son épaule. De l'endroit où elle se trouvait, près de la fenêtre, elle ne pouvait pas voir si la plaie avait cicatrisé ou non.

C'était de la vanité. Je me sentais flattée, c'est tout.

Peut-être.

Brusquement, elle eut envie qu'il s'en aille.

Tu sauras quand tu le verras, murmura-t-il.

Je saurai quoi ?

Si tu l'aimes.

Je ne l'aime pas.

Elle se tenait toujours hors de sa portée, et il se rendit compte qu'elle était responsable de toute cette souffrance qu'il endurait.

Viens ici, lança-t-il. Viens ici, merde. Je peux pas bouger.

Il la vit ramener une mèche de cheveux derrière son oreille, et il retrouva cette sensation qu'il avait éprouvée en la regardant faire le tour de sa voiture, le premier jour. L'impression d'une ficelle qui se cassait dans son ventre.

Le premier jour... Il ne se rappelait même plus qui il avait été, à cette époque.

Je voudrais que tu regardes mon putain de talon. J'ai mal à crever.

Il releva la jambe de son survêtement, et Astrid vint s'agenouiller à côté de son lit pour examiner la blessure.

C'est tout vert et jaune, marmonna-t-il. On dirait le putain de drapeau brésilien.

Astrid palpa la zone qui entourait la plaie. Ça faisait si incroyablement mal que Kader ferma les yeux.

C'est infecté, remarqua Astrid. Il s'agit d'une morsure de chien ?

Ouais. Putain de Raoul. Un clébard raciste.

Tu as besoin d'antibiotiques.

J'ai besoin que tu m'embrasses.

Le visage qu'elle leva vers lui débordait de compassion.

Je ne peux pas t'embrasser, répondit-elle.

Et pourquoi pas ? J'ai traversé l'enfer pour toi, espèce de garce. T'as pas de cœur, ou quoi ?

Je ne ressens rien, Kader. Je ne peux pas t'embrasser.

Tu pourrais me laisser t'embrasser.

Mais Kader ne bougeait pas, conscient de la douleur qui l'attendait au détour de chaque mouvement.

Tu sais, poursuivit-il, tu as l'odeur d'un dessert. Un dessert tout blanc que faisait Leila, la sœur de ma mère. Je crois qu'il y avait des amandes dedans. Ma mère le gardait au frigo, dans une boîte en plastique. Je raclais toujours le dessus à la cuiller, en me disant qu'elle remarquerait pas. Quand elle le sortait à la fin du repas, pour la famille, il en restait presque plus. Ça avait un goût de fleurs froides, de fleurs trempées dans le sucre.

Astrid sourit.

Ma mère, elle est kabyle. Elle avait une voix magnifique ; elle aurait voulu que je sois chanteur de raï. Ça te dit quelque chose, le raï ?

Oui.

Mais moi, je voulais faire footballeur.

Tu me l'as déjà dit. Astrid se leva. Je vais aller te chercher des antibiotiques.

Je viens avec toi.

Non.

Je vais venir, insista Kader en commençant à balancer ses jambes hors du lit.

La pharmacie sera fermée, répliqua Astrid. Il va falloir que je leur demande d'ouvrir spécialement pour moi, alors il vaut mieux que tu restes ici.

Un instant plus tard, elle avait pris son sac à main et quitté la pièce.

Étendu sur le dos, les chevilles croisées, les mains derrière la tête, Kader vit flotter devant ses yeux fermés le ravissant visage de sa mère. Elle souriait, en montrant l'espace entre ses deux dents de devant : les dents du bonheur, comme on dit. Avec une mère tellement heureuse, comment avait-il pu craquer pour une femme aussi triste qu'Astrid ? Eh bien, parce que cette tristesse, brillant dans ses yeux telle une lanterne, tremblant sur son front tel un voile, la rendait belle. Kader se mit à fredonner un air pour accompagner les paroles. Il le fredonna les yeux fermés, tandis que les phrases s'enchaînaient dans son esprit. Le sourire se répandit sur son visage et son ventre se remplit de chaleur. La chanson commença à déborder de ses lèvres pour se déverser dans la chambre : une chanson arabe en français. Il était un Arabe, chantant une chanson française pour la femme espagnole qu'il aimait.

Après avoir réussi à repousser les couvertures et à se sortir de son lit, il alla examiner sa figure dans la glace, au-dessus du lavabo. Ses traits s'étaient modifiés. Ou bien c'était lui qui avait changé intérieurement, et il ne reconnaissait plus son visage. Ce visage n'appartenait plus à Nanterre. Il se fit un grand sourire. T'es libre, se dit-il.

Kader se pencha sur le lavabo afin de boire au robinet.

Quand il eut fini, il retourna se mettre au lit. Le lendemain matin, il faudrait qu'ils sortent en bagnole pour qu'il puisse se procurer des fringues correctes. Tout en roulant, il lui chanterait sa nouvelle chanson.

Le village était paisible. En descendant la colline, Astrid se raidit quand elle passa devant le bistrot de Txema. Cette fois, elle ne se laisserait pas prendre au dépourvu. Pas question de lui pardonner ce qu'il avait fait à Lola. Et à moi, se dit Astrid. Sentant sa haine croître à mesure qu'elle avançait, elle chercha des moyens de faire du mal à Txema. Astrid savait qu'elle l'avait touché à un point sensible, en mentionnant sa capture. Peut-être qu'il s'était passé quelque chose de pas très catholique, là-haut, sur la montagne. Ils étaient quatre, et ils avaient tous été capturés ou descendus, sauf Txema. Elle n'était pas la seule qui ait toujours trouvé bizarres les circonstances de cette

arrestation. Pendant une brève période, tout le monde avait évoqué la chance dont Txema avait bénéficié. Les quatre hommes s'étaient fait surprendre dans les collines par le F.A.R., une imité mobile de la *Guardia Civil*. Mais, alors que Mikel avait été appréhendé par la *Guardia Civil*, et condamné à perpétuité, c'était la gendarmerie française qui avait arrêté Txema. Enfermé neuf mois à la prison de Bayonne, pour possession d'armes, il avait été mis ensuite en résidence surveillée. À l'époque, ça donnait le droit de se déplacer librement, à condition qu'on n'essaie pas de traverser la frontière.

Pourquoi avait-il échappé au châtiment? Astrid maudissait Mikel d'avoir accepté le sien aussi docilement.

La pharmacie était plongée dans l'ombre, et la grille métallique avait été tirée devant la vitrine. Astrid fit le tour du bâtiment et, parvenue devant l'entrée latérale, appuya sur la sonnette. Au bout d'un moment, une voix masculine endormie retentissait dans l'interphone.

Milo, c'est toi? C'est Astrid Arnaga. Je suis désolée de te réveiller. Il me faudrait un antibiotique et des seringues.

Astrid, gloussa la voix. Attends, j'arrive.

Milo portait un pantalon de pyjama et un tricot de corps à larges mailles. Tout en se grattant le flanc, il adressa un grand sourire à Astrid. Il n'avait pas changé : toujours la même bonne humeur un peu lasse.

C'est charmant de te voir ici, déclara Milo. À cette heure de la nuit, devant ma porte. Un peu curieux, mais charmant.

Une fois revenu avec les médicaments, il les lui présenta, et fit mine de les reprendre lorsqu'elle tendit la main pour s'en saisir.

Tu reviendras nous voir avant de partir?

Oui, Milo.

Pendant la journée, précisa-t-il.

Astrid prit les médicaments et sourit.

Et Lola? demanda Milo.

Elle est ici.

Bien. Revenez nous voir, toutes les deux. Mirabel et moi, on a un bébé. Un petit garçon. C'est à lui que je dois ça, ajouta-t-il en désignant les cernes qui lui soulignaient les yeux.

Sentant brusquement venir les larmes, Astrid sut qu'il était temps de partir et pressa la main de Milo. Elle se détourna et, tout en s'éloignant, l'entendit refermer la porte.

Quand Astrid rentra dans la chambre d'hôtel, Kader s'était endormi. Elle se rendit à pas de loup jusqu'au lavabo, pour préparer la piqure.

J'ai cru que t'allais pas revenir, lui lança Kader.

Il était étendu sur le dos, les bras derrière la tête.

Elle s'approcha de lui et se mit à genoux à côté de son lit, la seringue pointée vers le plafond.

Montre-moi ta cheville.

Kader remonta sa jambe de survêtement et ferma les yeux.

Demain matin, l'informa-t-elle tout en lui faisant la piqure, je te conduirai à Bayonne, et là je te mettrai dans le train pour Paris.

Je vais pas rentrer à Paris. J'ai rien, là-bas.

Parce que tu as quelque chose, ici ?

Ici, je peux repartir à zéro, répliqua-t-il. C'est ça, mon plan. Si je retourne chez moi, j'irai direct en taule.

Qu'est-ce que tu t'imagines pouvoir faire dans le coin ? Il y a encore plus de chômage par ici qu'à Paris.

Pas pour un Arabe de Nanterre.

Et qu'est-ce que tu sais faire ?

Je sais conduire un chariot élévateur ou une grue. Je sais ouvrir des huîtres. Je sais dresser des chiens d'attaque. Je sais me battre...

On risque de sacrés ennuis par ici, Kader, si on ne sait pas travailler.

Il haussa les épaules.

Tu pourrais m'apprendre.

Astrid examina les yeux de Kader, pleins de malice comme ceux de Lola. Il lui vint à l'esprit que Kader et Lola étaient de la même race ; ils n'avaient pas peur de la vie.

Elle se leva.

Je ne pense pas que ce soit quelque chose que je puisse t'apprendre.

Lola aussi m'a dit de rentrer chez moi, avoua Kader.

Le visage d'Astrid s'éclaira.

Vraiment ?

Soudain, Kader en eut assez de la regarder. Il en avait assez de son propre désir.

Je suis crevé, admit-il.

Eh bien, dors.

En profite pas pour te barrer.

Je vais partir à la recherche de Mikel, décida Astrid.

C'est comme ça qu'il s'appelle ?

Elle hocha la tête.

Pourquoi ? demanda-t-il tristement. L'idylle était déjà terminée. Il avait perdu Astrid, et se sentait privé de forces.

Pour Lola.

Je peux t'aider, bredouilla-t-il. Je suis coriace.

Non, tu ne l'es pas.

Tu peux pas savoir.

Tu es peut-être coriace à Nanterre, mais ici, ça ne te mènera pas loin. Tous les gens de la région sont embarqués dans une guerre qui était déjà commencée avant leur naissance.

Kader souffla entre ses dents, d'un air dédaigneux.

Tu parles d'une zone militaire.

Ce n'est pas toujours évident. Mais quand ça le devient, c'est terrifiant, tu peux me croire.

Il lui fit un grand sourire.

C'est pour ça que je suis là, pour te protéger.

Avec des béquilles et un pied infecté, rétorqua-t-elle.

Je peux quand même t'aider, insista Kader. Je sais me servir d'un flingue.

Va dormir, fit Astrid.

Va te faire foutre.

Astrid alla éteindre le plafonnier, puis se déshabilla et se mit au lit.

T'en va pas sans moi.

Mais elle ne répondit pas ; et bientôt, il dormait à poings fermés.

Elle fut réveillée par un appel de Chastel.

Il est quelle heure ? murmura Astrid.

Tôt. Six heures.

Tu viens d'opérer ?

Non. Je n'arrive pas dormir. Je t'aime.

Tu ne m'aimes pas, Jacques.

Ne dis pas ça ! Tu ne sais pas qui je suis vraiment.

La voix de Chastel vibrait de colère.

Je serai revenue à temps pour le congrès, lui assura-t-elle.

Il y eut un silence.

Tu te trompes, Astrid. Je t'aime.

Sa voix s'était adoucie. Il paraissait un peu ivre.

Je suis désolée de ce que j'ai dit, au sujet de l'avortement. Ce n'était pas de ta faute.

On peut repartir à zéro, affirma Chastel.

Oui, répondit-elle. Une fois encore, elle perçut la nocivité de sa propre faculté de dissimulation. Elle fut effleurée par l'idée que, si seulement elle se montrait capable de dire la vérité à une personne, elle serait peut-être sauvée.

Je vais en parler à Laetitia, annonça-t-il.

Elle est déjà au courant.

Je vais la quitter.

S'il te plaît, Jacques. Je ne tiens pas à être encore responsable de la destruction d'un couple.

Comment ça, *encore* ? De toute façon, ce n'est pas un couple, c'est un arrangement à l'amiable. Et je ne te considérerais pas comme responsable.

C'est un couple. Évidemment, que c'est un couple. Vous avez eu des enfants ensemble.

Astrid ne raccrocha pas avant de lui avoir fait promettre de se tenir tranquille jusqu'au congrès du cinq septembre, un mois et demi plus tard. À la seule pensée de ce congrès de la Société de Transplantation, elle se sentait envahie par la terreur. Ce serait comme assister à une cérémonie religieuse après avoir perdu la foi. Bopp serait là, avec ses grandes mains, et il ferait un de ses exposés assommants sur les cochons transgéniques. Depuis qu'il s'était vendu aux gens de Novartis et à leur groupe de pression porcin, il n'arrêtait pas de se rengorger, alors qu'il aurait dû raser les murs de honte. Aux yeux

d'Astrid, les porcs représentaient un gaspillage de temps et d'argent en tant que donneurs d'organes.

Depuis mille neuf cent quatre-vingt-cinq, elle avait effectué plus de cinq cents greffes. Vincent, son laborantin, les avait comptées. Astrid n'avait nullement une âme d'artisan; la technique en elle-même ne l'intéressait pas, même si elle la maîtrisait parfaitement. Un des rares aspects de son activité professionnelle qui lui procurait encore de la satisfaction, c'était sa relation avec certains patients. Elle eut une pensée pour un type nommé Romero Bazzanella, qui avait longtemps joué du violon, chaque soir, dans un restaurant russe des Champs-Élysées. Atteint d'une cirrhose en phase terminale, il avait regardé la mort s'approcher en raidissant ses épaules de bagarreur, dans l'attente du choc. Quand Astrid lui avait appris qu'on avait trouvé un donneur, il lui avait ri au nez et déclaré qu'elle pouvait croire ce qu'elle voulait, mais qu'il savait bien, lui, que son heure avait sonné. Bazzanella était un patient merveilleux, parce que, en se réveillant avec un foie neuf, il n'avait pas regardé Astrid comme une divinité. Il s'était contenté de lui envoyer une invitation à dîner chez Raspoutine, accompagnée d'un petit mot : il estimait qu'ils avaient eu tous les deux de la chance, et qu'ils s'en étaient bien sortis.

Astrid ne partageait pas l'enthousiasme de Chastel pour les transplantations. Elle ne pouvait se dissimuler que ses patients, au réveil, se retrouvaient prisonniers d'une existence étriquée, diminuée. Elle en était venue à voir, dans les médicaments immunosuppresseurs rendant les transplantations possibles, des assassins qui prenaient leur temps. Lorsque l'anesthésiste avait annoncé à Bazzanella qu'il ne pourrait plus se déchaîner au violon comme un gitan, ni boire, fumer, ou bâfrer comme un Cosaque, il avait cessé de prendre son traitement; et six semaines plus tard, une pneumonie l'avait emporté. D'autres patients emménageaient dans des résidences offrant des soins paramédicaux; ils traînaient en robe de chambre en attendant la lente évolution du processus de rejet chronique. Astrid savait que ce qui lui donnait le courage de continuer à opérer, outre le contact avec ses patients préférés, ce n'était pas une quelconque croyance dans la magie de la greffe, mais la petite flamme de joie qui la réchauffait toujours quand un foie transplanté se remettait au travail dans son

nouveau corps. Une joie assez peu différente de celle qu'Astrid pouvait ressentir en voyant le Réal marquer un but.

Un peu avant l'aube, elle se réveilla en pleurs. De la peau de Kader, venu s'allonger à côté d'elle, émanait une odeur caoutchouteuse. Il la tenait embrassée, et couvrait ses larmes de baisers.

Comprenant qu'elle ne lui voulait plus de mal, Kader sentit la chaleur monter dans sa poitrine et envahir son visage. Et puis, alors qu'il se penchait pour l'embrasser, elle prit clairement l'initiative en l'entourant de ses bras. Elle posa ses petites mains froides sur les joues de Kader et l'attira vers elle, et leurs corps s'enlacèrent, et il sentit qu'elle l'entraînait vers elle et lui cédait en même temps, et la pièce disparut. Par bribes, il percevait les yeux d'Astrid, sa bouche, son haleine ; elle lui glissait entre les doigts à la façon d'un ruban, et puis il vit bondir El Niño, et puis les ombres sur le mur derrière la tête d'Astrid, tourbillonnant telle de l'eau, et soudain il sentit céder quelque chose en lui, comme une corde fuyant par un anneau de métal, et il fut seul. Et il tombait, et elle s'éloignait de plus en plus.

Kader était maintenant étendu, la tête appuyée contre la poitrine d'Astrid, le regard perdu dans l'obscurité. Il n'aurait jamais pu imaginer que ça puisse lui arriver. Être comme ça brusquement coupé de son propre désir, et ne plus le contempler que de l'extérieur, tel un câble électrique tranché qui s'agite dans tous les sens.

Je suis désolé, dit Kader.

Ne parle pas, murmura-t-elle en serrant plus fort la tête du garçon. Je suis heureuse.

Il ferma les yeux.

Ils dormirent et s'éveillèrent, dormirent et s'éveillèrent. Astrid avait peur de bouger. Ainsi, c'était donc l'effet que ça faisait d'être tenue dans les bras de quelqu'un, d'être vraiment tenue. Cet homme était à peine sorti de l'enfance et pourtant, avec lui, elle se sentait parfaitement en sécurité. Elle était couchée sur le côté, et, pelotonné

contre elle, il l'enfermait dans son étreinte. Il avait passé un bras entre ses seins, et elle pouvait sentir un souffle léger dans ses cheveux.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 38

Après que Paco l'eut déposée à l'entrée de la zone piétonnière, Lola courut dans la rue pavée, sans se retourner, jusqu'au magasin. Il y régnait une forte odeur de poussière ; mais, cette fois, le soleil matinal se déversait par la fenêtre. Juché sur une échelle, le petit homme était en train de prendre sur une étagère une boîte que Lola aurait pu atteindre rien qu'en tendant le bras. C'est seulement une fois descendu de son perchoir qu'il se rendit compte qu'il n'était plus seul dans sa boutique. Sans saluer Lola, il alla poser la boîte sur le comptoir et en souleva le couvercle. Tous ses gestes étaient d'une grande précision. Lola se dit que ce type fabriquait peut-être des bombes. Elle se faufila entre les présentoirs et vint se planter devant lui. La boîte était remplie de dentelle blanche, qu'il se mit à trier soigneusement. Sous le verre du comptoir étaient exposés divers types de ciseaux de couture. Tout en les examinant, elle s'adressa au commerçant. En basque, cette fois.

Je suis venue hier. Vous étiez peut-être trop occupé. Je cherche Mikel Angel Otegui. Elle leva les yeux. Si vous ne pouvez rien me dire, je comprendrai, mais je vous serais reconnaissante de me donner le nom de quelqu'un qui puisse me renseigner. Peut-être quelqu'un de haut placé.

Le type la regardait, maintenant. Depuis la veille, les contours de sa bouche s'étaient couverts d'eczéma. Il paraissait la voir vraiment pour

la première fois.

Vous êtes qui ? demanda-t-il.

Je m'appelle Lola Arnaga.

Il l'examina avec un intérêt accru, et lui tendit la main.

Goyenetché, se présenta-t-il. En lui serrant la main, elle sentit sa peau crevassée. Vous étiez à Carabanchél, ajouta le petit homme tout en s'emparant d'une broderie anglaise.

Vous confondez avec ma sœur. Mais elle était à Alcalà.

Je vois.

Le bonhomme débobina la broderie anglaise et en enveloppa, comme d'un bandage, sa pauvre main rougie.

Je vais vous donner un nom, dit-il.

Et, plongeant la main sous son comptoir, il ouvrit un tiroir et en sortit un carnet d'adresses, dans lequel il chercha un numéro. Après l'avoir trouvé, il le recopia sur un morceau de papier qu'il tendit ensuite à Lola.

Voici l'adresse et le téléphone d'un avocat, ici, à Bayonne.

Il s'appelle comment ?

Gomez.

Son autre nom ?

Igari. Gomez Igari.

Lola jeta un coup d'œil au bout de papier et hocha la tête. Elle se souvenait que Gomez Igari était l'ancien avocat de Mikel, mais ne fit aucune réflexion.

Alors qu'elle se détournait pour s'en aller, le vendeur de boutons déclara, Il y a un client de cet homme que vous connaissez peut-être. C'est un réfugié, mais je ne peux pas donner son nom. Vous comprenez.

Très bien.

Goyenetché pensait à Itxua. Lola s'éloigna, en essayant de réprimer la sensation désagréable qui lui nouait l'estomac.

Adossé à sa voiture, Paco fumait une cigarette.

Je peux t'emprunter ton téléphone, Paco ?

Il lui tendit l'objet, sans un mot.

Une voix féminine répondit.

Maître Gomez, s'il vous plaît, demanda Lola.

De la part de qui? La femme parlait français avec un fort accent espagnol.

Je m'appelle Lola Arnaga, et j'aimerais venir le voir, je suis à Bayonne. C'est monsieur Goyenette qui m'a suggéré de l'appeler.

La femme la pria d'attendre, et Lola entendit le bruit de ses talons.

Il accepte de vous recevoir, déclara la correspondante de Lola au bout d'un moment. Quand pourriez-vous passer?

Je serai là dans dix minutes.

Paco la conduisit dans les rues du vilain quartier résidentiel qui avait poussé à proximité des tribunaux. Les ronds-points, fréquents, étaient constitués de monticules couverts de parterres de zinnias d'un rouge ou d'un jaune voyants.

Après être entré dans le parking d'un immeuble, Paco se gara à l'ombre d'une haie piquetée de fleurs roses.

Merci, Paco.

Il s'enfonça dans son siège et ferma les yeux, et ne les rouvrit pas avant que Lola ne soit descendue de la voiture.

Le bureau de Gomez était situé dans un immeuble moderne, juste en face des tribunaux. Lola appuya sur la sonnette et patienta. La voix de l'Espagnole lui parvint par l'interphone, *Rez-de-chaussée, à gauche*; la porte en verre s'ouvrit avec un petit bruit sec. Une fois dans le hall, Lola prit à gauche et parcourut un corridor sombre. Elle était en train de palper les murs à la recherche d'un commutateur lorsqu'elle vit une porte s'ouvrir, à l'extrémité du couloir. Lola sourit à la femme qui se tenait derrière la porte et, l'ayant rejointe à l'intérieur de l'appartement, où régnait une forte odeur de cire, saisit la main qu'elle lui tendait. Cette femme avait des yeux d'un bleu pastel lumineux, des cheveux argentés coupés au carré, et une dentition anarchique qu'elle dévoila dans un sourire d'une timidité charmante, avant de refermer rapidement la bouche. Toujours agrippée à la main de Lola, elle semblait examiner son visage.

Je suis si heureuse de te voir. Lola sourit, en attendant que la femme veuille bien lui lâcher la main. Mon mari est au téléphone, il n'en a que pour une minute, assura-t-elle à Lola en la libérant enfin. Je peux te servir quelque chose ? Du sherry ?

Non, merci.

Lola la suivit dans un salon encombré, mal éclairé. Les murs étaient tapissés de livres, qui se répandaient jusque sur le plancher. Des piles de bouquins et de magazines s'entassaient tout autour de la pièce.

Je peux parler espagnol, si vous préférez, suggéra Lola.

Oh, d'accord. J'habite ici depuis si longtemps, et pourtant... La femme secoua la tête et sourit de nouveau, fugitivement. Lola, sous le charme, se demanda quelle place l'organisation pouvait tenir dans sa vie. Elle portait au cou une croix d'Agadez, soutenue par une longue chaîne. En s'apercevant que Lola s'intéressait à cet objet, elle le lui montra de plus près.

J'ai vécu longtemps en Afrique, au début de notre mariage. Surtout dans le Sahel. Ça me plaisait tellement.

Je ne suis jamais allée dans le Sahara, avoua Lola. Je ne suis jamais allée nulle part, en fait.

Oh, tu devrais. La femme s'accrochait au poignet de Lola avec une expression rayonnante. Tu es médecin. Ils *adorent* les médecins, là-bas.

Lola eut l'impression d'avoir reçu un coup. Elle baissa les yeux vers ses chaussures.

Vous confondez avec ma sœur. Astrid.

La femme lui effleura le bras.

Que je suis bête. Vous êtes...

Lola. Lola Arnaga.

Évidemment. Mais le sourire de la femme s'était évanoui, et elle paraissait gênée.

J'ai suivi ce qui était arrivé à votre sœur, reprit-elle. Je me disais aussi que vous...

Alors, vous connaissez Astrid ? l'interrompt Lola.

La femme plaça une main sur sa poitrine.

Je m'appelle Loli.

Lola la regarda fixement. C'était une des fausses jumelles de la *cuadrilla* d'Astrid, à l'école.

Bien sûr que c'est vous, s'excusa Lola. Je suis désolée.

C'est normal qu'on ne se reconnaisse pas. La dernière fois que vous m'avez vue, j'avais onze ans. Vous êtes allée en pension en Angleterre avec Astrid; et lorsque vous êtes revenue, j'étais partie au Venezuela avec ma famille.

Votre sœur à vous... Elle s'appelait comment ?

Lorea.

Qu'est-ce qu'elle fait, maintenant ?

Elle détestait l'Amérique du Sud. Le pays lui manquait beaucoup. Dès qu'elle a eu dix-huit ans, elle est revenue vivre au village.

Lola hocha la tête.

On a aussi un frère, Anxton. Son âge se rapproche plus du vôtre. Vous ne vous souvenez peut-être pas de lui ? Il était tout petit, quand on est partis. C'est un bon gars, mais un peu paumé. Loli sourit. Moi, en tout cas, j'ai de la chance. J'aime mon mari. C'est un homme merveilleux. Mettez-vous à l'aise, asseyez-vous. Je vais lui demander d'accélérer le mouvement. Et Loli sortit de la pièce.

Lola se sentait sans forces. Elle s'assit sur le canapé placé devant une table de bois richement sculptée. Pourquoi Lorea Molina avait-elle cherché à détruire sa vie ?

Gomez entra en trombe dans la pièce. Lola découvrit un petit vieillard; des mèches de cheveux orange pâle s'accrochaient à son crâne d'un blanc brillant. Il retira ses lunettes avant de lui tendre la main. Son visage était constellé de taches de rousseur sombres.

Il désigna le canapé à Lola, qui se rassit et le regarda approcher un grand tambour africain de la table basse. Juché sur cet instrument, les mains coincées entre les cuisses, Gomez baissa les yeux vers Lola. C'était le type à qui Mikel avait remis ses lettres, en prison. Et qui devait l'avoir trahi.

Vous cherchez Mikel, déclara-t-il d'un ton bienveillant.

Elle hocha la tête.

Je ne sais pas où il est, répondit-il, et Lola vit se dissiper le sourire de l'homme. Je ne sais pas où il est, répéta-t-il, mais je connais quelqu'un qui le sait peut-être. Alors, je peux vous mettre en contact; et ce sera à lui de voir.

Ces manières de conspirateur irritaient Lola.

C'est qui ?

L'expression de Gomez avait perdu toute chaleur.

Un membre historique. Il se fait appeler Itxua.

J'ai entendu parler de lui.

C'est le contraire qui m'aurait étonné.

Je croyais qu'il était en prison.

Il en est sorti en quatre-vingt-deux et il a suivi le programme de réinsertion, mais le genre de vie qu'on lui a proposé ne faisait pas son affaire.

Qu'est-ce que vous voulez dire par ne faisait pas son affaire ?

Alors, il a passé la frontière, poursuivit Gomez sans se démonter. Et il est venu s'installer ici, à Bayonne, pour y vivre tranquillement. Jusqu'à ce que quelqu'un lui envoie un colis piégé. Gomez jeta un regard dur à Lola. Et qu'il se retrouve aveugle.

Elle sentit que Gomez avait déjà raconté cette histoire à d'innombrables reprises, exactement de la même façon.

Vous savez qui avait envoyé ce colis ? lui demanda-t-il.

Lola le savait.

C'est le gouvernement espagnol qui l'avait envoyé, accusa Gomez. Un groupe qui n'avait pas été démantelé après la guerre en Angola, recruté par l'intermédiaire des Portugais afin de faire le sale travail pour le compte de l'État espagnol. Gomez se tapota la tempe du bout des doigts. C'est fou, ajouta-t-il.

Mais Lola ne fit aucun commentaire. Elle se sentait de nouveau très mal, cette fois à l'idée de rencontrer Itxua.

Quand pourrais-je le voir ?

Je vais l'appeler.

Gomez se leva et quitta la pièce.

Restée seule, Lola essaya de se concentrer sur ce qu'elle voulait. Elle voulait trouver Mikel. Il y avait quelque chose d'autre qu'elle voulait, mais sans pouvoir mettre un nom dessus.

Avec une solennité qu'il n'avait pas manifestée jusque-là, Gomez revint s'asseoir en face d'elle, sur son tambour.

Il va vous recevoir, annonça-t-il. Aujourd'hui.

Heureusement, Gomez insista pour la conduire lui-même chez Itxua. Sa voiture était garée dans le sous-sol de l'immeuble. Quand ils passèrent devant Paco, celui-ci tourna la tête afin de les suivre du regard. Lola aurait aimé lui faire un petit signe ; elle décida cependant de s'en abstenir. Peut-être qu'il serait encore là quand elle reviendrait, et peut-être pas. Elle se dit qu'elle ne pouvait pas se permettre de se laisser distraire par ses sentiments de culpabilité envers lui.

Le menton au-dessus du volant et le regard braqué sur la route, droit devant lui, Gomez conduisait sans jamais utiliser ses rétroviseurs. Dès qu'ils avaient franchi le seuil de son appartement, il s'était métamorphosé. Son énergie avait paru s'évaporer et, soudain, il n'avait plus été qu'un vieillard dépassé, effrayé par le monde moderne.

Sur la voie express qui reliait Bayonne à Anglet, Gomez roula scrupuleusement à droite. De toute évidence, il n'était pas capable de conduire et de parler en même temps. Lola promenait son regard sur les centres commerciaux : Usine Center, Décathlon, Mr Bricolage, Mammouth... Après s'être engagé dans le parking du Mammouth, Gomez alla se garer au fond de la zone numéro 2, en réduisant sa vitesse sur les ralentisseurs.

Comme c'est moche, par ici, lâcha Lola.

La réaction de la parfaite petite-bourgeoise, répliqua Gomez en coupant le moteur.

Lola se tourna vers lui, puis, comme il évitait son regard, elle descendit de la voiture et en fit le tour. Déconcertée par l'hostilité inattendue de Gomez, elle attendit devant sa portière qu'il ait fini d'extraire sa fragile carcasse du véhicule. Ils se dirigèrent vers le centre commercial, et elle lui offrit son bras. Quand il le prit sans un mot, elle se rendit compte qu'il avait peur.

À l'intérieur du centre commercial, l'air climatisé était glacial et chargé des relents d'un produit de nettoyage à sec. Près des portes, deux petits garçons s'amusaient à faire des glissades sur le sol de granit poli. Les haut-parleurs diffusaient un remix électronique de *I Will Survive*. Tandis qu'un escalier mécanique les emportait vers le premier niveau, Gomez s'agrippa plus fort au bras de Lola. En haut, ils furent accueillis par une agréable odeur de pizza, et Lola comprit

que leur destination n'était autre que la cafétéria du Mammoth. À l'approche du tourniquet, Gomez lui lâcha le bras ; elle le laissa passer en premier.

Itxua était assis à une table, dans le fond de la cafétéria. Il portait des lunettes de soleil et une veste à col Mao boutonnée jusqu'au cou, et redressait le menton.

Mademoiselle Arnaga est ici, l'avisa Gomez en s'inclinant légèrement.

Merci, maître Gomez. Vous pouvez nous laisser, maintenant.

La voix d'Itxua était comme assourdie. Lola se demanda si c'était une séquelle de l'explosion.

Gomez paraissait soulagé d'avoir été congédié.

Je vais vous attendre dans la voiture, lança-t-il à Lola.

Lorsqu'il se fut éloigné, elle s'assit en face d'Itxua, qui gardait ses mains sous la table. Une tasse de café vide était posée devant lui. Derrière ses verres fumés, il donnait à Lola l'impression de la scruter avec attention. File se demanda fugitivement si c'était pour pouvoir flairer son odeur qu'il levait ainsi le menton.

Je cherche Mikel, déclara-t-elle.

Itxua braquait toujours ses lunettes noires dans la direction de Lola. Il prit un paquet de Craven «A» dans la poche de sa veste et en sortit une cigarette. Ne supportant pas de le regarder l'allumer, elle baissa les yeux.

Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-il.

Lola leva les yeux vers lui.

Non, merci.

Tu cherches Mikel Otegui, déclara Itxua. Pourquoi ?

Elle hésita.

Pour raisons personnelles.

Ça ne signifie rien pour moi.

Chaque fois qu'il ouvrait la bouche, on distinguait ses dents du bas, toutes tachées.

C'est mon...

Itxua cracha violemment un nuage de fumée par la bouche. Elle sursauta. Il ne pouvait pas la voir, pourtant elle se sentait dévisagée plus intimement que jamais auparavant.

Ton quoi ? demanda-t-il d'une voix grinçante. Ton *petit ami*. Il grimacha. Mikel est un *homme*.

Je sais...

C'est l'un d'entre nous.

Il ne...

Tais-toi ! siffla Itxua avant de projeter par terre la cendre de sa cigarette.

Alors qu'elle essayait de contrôler sa respiration, Lola s'aperçut qu'elle se tenait le ventre. Plus elle attendait, plus Itxua se contentait de continuer à fumer.

Qu'est-ce que j'ai fait ? finit-elle par l'interroger.

De quoi parles-tu, pauvre idiot ? Tu ne présentes aucun intérêt pour moi.

Pourquoi je suis ici, alors ?

Itxua parvint à tordre ses lèvres dans un fantôme de sourire.

Je voulais te voir.

Lola se dit que jamais encore elle ne s'était approchée d'un cas de folie aussi flagrant. Même l'esprit délabré de sa mère n'avait pas sombré aussi profondément que celui de cet homme.

Elle se leva.

Assieds-toi, siffla Itxua.

Les yeux de Lola se remplirent de larmes. Et elle obéit.

Tout en évitant de le regarder, elle s'efforça d'adopter un maintien qui lui assure une certaine protection contre son interlocuteur. Il y a un prix à payer quand on veut fréquenter des gens qui jouent avec la mort, lui avait un jour enseigné Mikel. Elle comprenait maintenant que ce prix, c'était l'expérience de la peur. Et elle patienta, en écoutant vibrer la gorge d'Itxua à chacune de ses rauques respirations.

Je vais partir le premier, annonça-t-il. Tu attendras dix minutes avant de t'en aller.

Il ramassa ses cigarettes et les fourra dans sa poche.

Ma canne, s'il te plaît, lui demanda-t-il en se levant.

Lola ramassa la canne blanche par terre et la tendit à Itxua.

Si tu le trouves, murmura-t-il, le menton toujours levé, dis-lui qu'il n'a aucune dette envers nous.

Je ne vous crois pas !

Prise de court par sa propre colère, elle s'écarta du chemin de l'aveugle, mais il s'arrêta si près d'elle qu'elle fut obligée de reculer contre la table.

Mikel n'a pas besoin de toi, souffla Itxua. Il n'a besoin de personne.

Après l'avoir regardé s'éloigner d'un pas traînant, Lola se laissa retomber sur sa chaise et contempla l'espace qu'il venait de quitter. Au bout de quelques minutes, elle enfouit son visage dans ses mains et attendit dans le noir que la peur s'atténue.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 39

Plus tard dans la soirée, une « démonstration de force » était prévue sur le terrain de pelote. S'il y avait un élément du folklore euskarien qui avait toujours fait pleurer Txema d'ennui, c'était bien ce spectacle ridicule de deux géants s'échinant à soulever des rochers ou à projeter des troncs d'arbres, ou encore à couper des bûches le plus rapidement possible. Une fois encore, il se surprit à espérer que quelqu'un se blesse. C'était Lorea qui avait organisé ces jeux ; ils attiraient toujours énormément de gens, et notamment des touristes. En attendant de faire son apparition publique, Txema se préparait dans son deux-pièces situé au-dessus de la pharmacie. La chambre à coucher, qui se trouvait à l'arrière, donnait sur le potager de l'épouse du pharmacien, aux rangs de légumes bien alignés. Attachée à un pieu au milieu du jardin, une grande poupée de plastique, aux cheveux blonds et aux vêtements en loques, était censée faire peur aux oiseaux. Txema n'aimait pas ce spectacle, qui devenait positivement macabre, la nuit, quand il n'arrivait pas à dormir ; pourtant, il n'avait jamais pu se résoudre à demander à ses voisins de se débarrasser de cette poupée. Alors qu'il allait sortir de chez lui, le téléphone sonna. C'était Lorea.

J'ai de bonnes nouvelles ! s'exclama-t-elle. J'arrive. Et elle raccrocha.

Txema jeta un regard, par la fenêtre ouverte, à la poupée potagère. Vu sous cet angle, depuis l'étage, on aurait dit qu'elle fermait un œil. Il

entendit la rumeur de la foule qui s'agglutinait autour du terrain de pelote, et les cris des petits enfants. Pour la première fois de sa vie, son aversion pour les enfants ne lui paraissait plus une raison suffisante de ne pas en avoir, et il pensa que si c'était une fille, il se contenterait de laisser Lorea s'en occuper.

Les joues rouges et les yeux brillants, elle franchit le seuil et vint se pendre à son cou, puis se rejeta brusquement en arrière, car la cigarette que Txema tenait au bec venait de lui roussir les cheveux. Cependant, elle ne manifesta aucune irritation.

Oh, Txema! s'écria-t-elle en se lissant les cheveux du plat de la main. On l'a trouvé, il travaille sur les marchés, du côté français. Il fait les marchés en camionnette, et il vend des balais, précisa-t-elle d'un air joyeux.

Txema la dévisagea jusqu'à ce que toute joie ait déserté ses traits.

Comment tu le sais? finit-il par demander.

Par ma sœur. Lorea baissa la voix. Mon beau-frère Gomez l'a vu. Gomez a conduit Itxua jusqu'à lui.

Ta sœur est certaine de ce qu'elle dit?

Sûre et certaine. Loli n'a pas l'habitude de se tromper. Le nom sur la camionnette, c'est Lamarck, ajouta Lorea en retrouvant sa bonne humeur.

Txema ne ressentait pas l'excitation à laquelle il se serait attendu. Il vit Lorea s'approcher de la fenêtre et regarder au-dehors.

Il faut que je réfléchisse, Lorea. Que je reste seul. Je te retrouverai un peu plus tard, aux jeux.

Lorea se retourna pour l'observer. Une question lui monta aux lèvres, mais elle la réprima.

On reparlera de tout ça plus tard, alors, lança-t-elle avec un enthousiasme forcé. Sur quoi, elle changea son sac à main d'épaule et embrassa Txema sur la joue, avant de s'en aller.

Resté seul, il se rendit tout droit à la cuisine et, les bras levés, délogea la grille de la hotte aspirante; puis il plongea la main à l'intérieur du boîtier, et en descendit son vieux browning. L'arme était enveloppée dans un sac Pryca en plastique, recouvert d'une couche de graisse de cuisson. Après avoir jeté le sac et lavé ses mains poisseuses, Txema déballa le pistolet de sa peau de chamois. En le soupesant, il

constata que ce contact lui donnait toujours le frisson. Il retira le chargeur, le remit en place. Tenant le flingue à deux mains, les bras tendus, il visa le centre de l'horloge accrochée au mur qui lui faisait face. *Pan*, prononça-t-il à haute voix. Txema glissa l'arme sous sa ceinture, dans le creux de son dos, enfila sa veste et sortit de son appartement. Ça faisait des années qu'il ne s'était pas senti aussi jeune.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 40

En entendant la voix d'Astrid, Lola se figea sur place. Paco dut sentir son épiderme se refroidir, et tout le corps de la jeune femme lui retirer son attention ; brusquement devenu importun, il s'écarta.

La tristesse de Paco était palpable, et Lola ne voulait pas regarder son visage.

Il faut que je descende, lui dit-elle. Il faut que je la voie.

Lola... répondit Paco. Elle avait toujours trouvé que sa voix aurait dû être plus grave. Étant donné sa carrure, il aurait dû avoir une voix de basse, pas de ténor. Je ne reviendrai plus, ajouta-t-il.

Le géant était en train d'enfiler sa chemise blanche, en tirant nerveusement sur les poignets.

Il faut que je descende, répéta Lola.

T'as entendu ce que je t'ai dit ?

Elle prit les deux mains de Paco dans les siennes.

Tu me connais, Paco. C'est à toi de décider de ce que tu veux.

Lola s'amusait à faire tourner les énormes mains de Paco entre ses longs doigts fins. Après l'avoir regardée faire un moment, il retira ses battoirs.

J'ai décidé, répondit-il en se levant. Tu es cruelle.

Il termina de s'habiller et quitta la pièce.

Lorsqu'il fut sorti de la maison, Lola alla se laver les mains dans le lavabo situé à l'angle de la chambre. En examinant son visage dans la

glace, elle dut admettre que Paco avait raison. Si elle avait survécu, c'était en partie grâce à sa cruauté. Après s'être séché les mains, elle les passa sous ses narines. Sa mère possédait encore un stock de savon anglais à la violette, que Lola adorait et détestait à la fois. Elle mit sa robe rouge à petits pois blancs, qu'elle avait achetée peu de temps après son arrivée à Paris. C'était en été, la première année de l'incarcération de Mikel; elle avait porté cette robe pour lui rendre visite. Et ç'avait été la seule fois qu'il avait émis un commentaire sur ce qu'elle portait. Cette robe plaisait à Lola, même si elle écrasait ses seins et avait tendance à lui remonter sur les cuisses quand elle marchait. Cet été-là, Mikel avait été amoureux de Lola. Son regard avait alors été chargé d'une intensité qui ne tarderait pas à s'estomper. Trois étés plus tard, c'est d'Astrid qu'il allait tomber amoureux.

Lola mit ses sandales et descendit l'escalier. Astrid n'était pas dans la cuisine. Elle la trouva dans le salon. Le soleil du soir qui se déversait par la fenêtre soulignait les contours de la chevelure d'Astrid, en la nimbant d'un irrégulier halo de bronze.

Lola...

La ferme. C'est moi qui vais parler. Je ne veux pas de tes excuses, grinça Lola en allant s'asseoir sur le tabouret du piano.

Tout en respirant l'odeur de ses mains parfumées à la violette, elle jeta à Astrid un long regard dépourvu de douceur, avant de finir par lui désigner le canapé.

Assieds-toi là. Je ne supporte pas de te regarder.

Lentement, Astrid s'exécuta. Lola la regarda se diriger vers le canapé, s'y asseoir puis attendre, les mains posées sur les cuisses. Elle ne croisait jamais les jambes.

Je ne te pardonnerai pas, lui lança Lola. On ne peut pas te faire confiance. Tu es un faux jeton. C'est écrit sur ta figure, je m'en rends compte maintenant. J'ai regardé des vieilles photos de toi, ces jours-ci. J'ai bien vu que, même gosse, tu avais déjà quelque chose de sournois. Comme si tu avais toujours eu besoin de faire des cachotteries. Ça te permet de tout contrôler.

Astrid ouvrit plus grand les yeux. Elle avait l'impression que la lumière crépusculaire qui baignait la pièce lui brouillait la vue. Lola lui apparaissait comme elle ne lui était encore jamais apparue.

Comme une actrice exaltée, inaccessible. Et elle ne pouvait que la regarder en spectatrice ; et, tout en la regardant, elle se sentit envahie par une immense fatigue. Astrid contemplait sa sœur, perchée sur le tabouret du piano à l'autre bout de ce salon encombré, dans sa robe rouge qui se détachait sur le papier peint d'un vert émeraude, et elle se sentait sans forces ; elle avait vu des gens mourir sous son bistouri, et pourtant, jamais encore elle ne s'était sentie aussi impuissante qu'à cet instant.

Ce que je ne comprends pas, continuait Lola, c'est pourquoi. Tu n'avais pas envie de lui.

Astrid secoua la tête.

Quoi ? aboya Lola. Quoi ? Tu veux dire que toi non plus, tu ne comprends pas ?

Lola.

Quoi ?

Lola...

Quoi, bon Dieu ?

La voix d'Astrid semblait sur le point de l'abandonner.

S'il te plaît, Lola. Pardonne-moi.

Lola regarda fixement sa sœur tassée sur elle-même, la tête enfouie entre les bras. Elle la regarda et attendit, mais Astrid ne pleura pas et resta simplement là, recroquevillée. Après s'être levée, Lola fit un pas vers elle, puis se ravisa et sortit de la pièce.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 41

Sous un ciel chargé d'épais nuages, la camionnette de Mikel grimpait la côte. La route serpentait à travers la forêt de Sara, celle-là même où s'était planqué Txema pendant que la *Guardia Civil* arrêtait Mikel. C'était une ancienne forêt, aux pentes abruptes plantées de chênes magnifiques et jonchées de rochers couverts de lichens. Pauvre Txema, se dit Mikel.

Le soleil était en train de se coucher lorsque Mikel, une nouvelle fois, parvint à proximité du village; de ce côté-ci de la frontière, le soleil était encore miraculeusement clair et les balles de foin, dans les champs, luisaient d'un éclat orange. Il franchit le pont de pierre et, en apercevant le nouveau terrain de jeux qui fourmillait d'enfants, tapota son chien en souriant. Mais, après un nouveau virage en épingle à cheveux, son sourire s'évanouit. Le champ verdoyant, toujours tapissé de fleurs à cette époque de l'année, était maintenant décharné. Il n'en restait rien, qu'un coteau de terre sèche. Mikel chercha vainement du regard un indice susceptible d'expliquer cette destruction.

Autrefois, les gens tournaient la tête chaque fois qu'un véhicule inconnu entraînait dans le village. Il y avait désormais trop de gens, et trop de véhicules. Cet endroit était devenu une attraction touristique. Décidant de continuer à pied, Mikel se gara sur une nouvelle aire de repos, à côté d'un immense camping-car blanc, immatriculé en Allemagne.

Mêlé à la foule, il monta la côte en direction du terrain de pelote. Une soirée de jeux basques était annoncée en caractères noirs sur une affiche orange clouée contre un platane. Les années que Mikel avait jadis passées dans ce village étaient sans doute les plus belles de sa vie. C'étaient les années d'avant la conscience, lorsque la joie de se retrouver avec Lola dans cette magnifique maison se confondait avec la satisfaction d'avoir échappé aux taudis de Renteria. Pourtant, aujourd'hui, le village ne paraissait pas le reconnaître. Invisible et oublié, il allait parmi les visages familiers.

Il vit venir dans sa direction un vieil homme à la bouche ramollie, qui descendait la colline en parlant tout seul. Vingt ans plus tôt, ce type était déjà âgé ; il l'était encore maintenant, coiffé du même béret enfoncé sur les oreilles, vêtu de la même veste sombre boutonnée qui lui boudinait le ventre. Quand le vieux arriva à son niveau, moulinant des lèvres et se répandant en lamentations, Mikel lui adressa un signe de tête qui passa totalement inaperçu. Castro s'arrêta un instant pour regarder marcher le bonhomme, puis se remit à trotter derrière son maître, aussi dignement que le lui permettait cette chaussette infernale. En traversant le terrain de pelote, Mikel passa devant l'estrade où l'animateur de la soirée, un homme de son âge en pantalon de cuir noir et chemise blanche, était en train de tester son micro. Un, deux, un, deux, mugissait-il. Toujours suivi de son chien, Mikel monta les marches du perron de la mairie. Assis, mon gars, ordonna-t-il à Castro. Attends-moi ici. La porte du bâtiment était ouverte, et il y entra.

Lorsque Mikel pénétra dans son bureau après avoir asséné un coup péremptoire contre la porte, Txema, qui avait eu le réflexe de lever les mains en signe de reddition, dut se les passer dans les cheveux pour maquiller son geste.

Tout en se mettant debout, il se rappela le flingue planqué au creux de ses reins. Pas question de laisser Mikel lui donner l'accolade. S'avancant d'une démarche qui parut un peu raide à Txema, Mikel prit la main que son vieil ami lui tendait par-dessus son bureau. Txema lui serra vigoureusement la main entre ses deux paumes.

Ils se firent un grand sourire et, pendant un instant, Txema s'autorisa à savourer le plaisir de retrouver son ami. Puis, la méfiance revenant, il le lâcha et lui tapota le bras.

Tu boites, Mikel. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Mikel ferma les yeux, et Txema se rappela que c'était sa manière paresseuse d'exprimer une négation.

C'est l'âge qui vient. Il adressa un grand sourire à son ami. Toi, tu fais de la résistance, on dirait. Si tu crois pouvoir me tromper ! Tu n'as jamais eu les cheveux aussi noirs.

Bien sûr que si, répliqua Txema d'un ton léger. Mikel lui avait déjà tourné le dos, et s'approchait de la fenêtre pour observer la foule qui se massait sur le terrain de pelote, en contrebas.

Tu es content de ton boulot ? demanda Mikel.

Txema examina sa haute silhouette, profilée contre le ciel rouge. Sous cet éclairage, Mikel paraissait inchangé. Il était toujours aussi imposant, avec ses larges épaules et ses jambes arquées. Txema aurait aimé l'abattre sur place.

C'est dur, mais ça me plaît.

Mikel se retourna.

Tu as fait construire un terrain de jeux.

Ses traits étaient plongés dans l'ombre. Txema essaya vainement de distinguer son expression.

Il hocha la tête.

Du bon boulot, approuva Mikel. Et il plongea les mains dans les poches de son jean, ce que Txema interpréta comme un signe de mécontentement. Qu'est-ce qui est arrivé au champ, à côté ?

Le champ ?

Celui qu'on traversait, pour aller s'exercer au tir sur cible. Le champ où il y avait des fleurs.

Oh, ça. Txema sourit. C'est pour les motos tout-terrain.

Domage.

Envahi par une vague d'irritation, Txema se rassit et se carra dans son vaste fauteuil de cuir ; mais ça ne le soulagea pas. Il avait toujours trouvé Mikel d'une vertu exaspérante.

Mikel prit place sur la petite chaise placée devant le bureau. Le village a l'air plus animé, déclara-t-il en hochant lentement la tête ; et,

pour la première fois, Txema prit conscience du changement survenu chez son vieux camarade. Ce que Txema avait d'abord pris pour sa légendaire réserve s'était mué en quelque chose de plus troublant, de plus antisocial. Il avait l'air un peu désaxé, avec son épaisse chevelure grise, sale, ébouriffée, et les croûtes couvrant ses mains occupées à rouler une cigarette.

Tu dois être venu voir Lola, hasarda Txema.

Mikel tira une bouffée de sa cigarette, puis cracha un brin de tabac qui était resté collé à sa lèvre.

Je l'ai vue, poursuivit Txema. Ça fait, quoi, deux jours. Elle avait l'air d'aller bien.

Elle va bien, confirma Mikel.

Tu l'as vue ?

Je l'ai vue.

Excellent, fit Txema. Excellent.

J'ai reçu une visite d'Itxua.

Txema se croisa les bras sur la poitrine, de peur que ses mains ne se mettent à trembler.

Itxua, répéta-t-il stupidement.

Il sait que tu as le fric.

Txema sentait la pression du pistolet contre ses reins. Il ne pouvait pas bouger.

Quel fric ?

Qu'est-ce que tu vas faire, Txema ?

Txema le regarda fixement. Incapable de répondre, il entendait un seul son, la voix de l'animateur des jeux, rendue stridente par l'enthousiasme.

Tu comptes aller au Venezuela ? insista Mikel.

Pourquoi ? Txema s'éclaircit la gorge. Pourquoi le Venezuela ?

Ton partenaire n'est pas là-bas ?

La pièce était maintenant plongée dans l'obscurité, et Mikel n'était plus qu'une ombre.

De quoi parles-tu ? Txema avait la bouche sèche ; il crevait de soif. Qu'est-ce que j'irais foutre au Venezuela ? J'ai un travail à faire ici.

Je ne dis pas que tu devrais. Je veux juste t'avertir de ne pas t'emballer quand Itxua va se manifester. Le calme de Mikel était

terrifiant. Je pense qu'il agit seul.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

Il est peut-être encore en contact avec l'organisation, mais il ne la représente pas.

Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Mikel tira une bouffée de sa cigarette. Quand il ouvrit la bouche pour répondre, de la fumée s'en échappa.

Il s'est pointé dans une bagnole préhistorique, conduite par un vieux bonhomme, remarqua Mikel sans mentionner le nom de Gomez, son avocat. Il n'a personne sur qui compter, sinon tu penses bien qu'il aurait un véhicule correct, avec un jeune chauffeur décidé à faire ses preuves.

Txema fut tenté de s'abandonner à son ancienne amitié pour Mikel, de craquer, de le prendre dans ses bras. De l'aider. Ils en avaient tellement bavé ensemble. Seul Mikel le connaissait vraiment. Mais c'était précisément ce qui terrifiait Txema. Il lui jeta un regard d'envie. Mikel restait vraiment un type impressionnant.

Il a l'intention de te faire chanter, Txema, mais je ne pense pas qu'il pourrait trouver quelqu'un pour t'abattre ensuite. Peut-être que si, mais ce que je veux dire, c'est que tu ne devrais pas te laisser intimider. Mikel glissa son mégot éteint dans la poche de son jean. Il a réussi à me mettre dans un drôle d'état, confia-t-il en secouant la tête. Autrefois, je me serais dégotté un flingue et je l'aurais descendu avant qu'il me descende. Une dernière opération, je me serais dit, histoire de maintenir l'ordre public. Et après ça, à moi la petite vie simple. Seulement, ça ne marche pas comme ça, hein ?

Txema se sentait incapable de répondre. Mikel était un chef charismatique qui avait mal tourné. Il était cinglé, et dangereux. Voilà ce que Txema déclarerait à Lorea en lui remettant son browning. Son cœur battait tellement fort qu'il pouvait sentir son pouls dans sa gorge.

Il faut que j'y aille, Mikel. On causera plus tard. Après les jeux.

À la surprise de Txema, Mikel ouvrit les mains.

D'accord, fit-il. Mais il resta là, à contempler Txema, sans bouger. Puis il se remit à parler. Je me suis demandé, comment puis-je éviter de répondre par la violence à ce type qui me menace, et quand j'ai regardé les choses de cette manière, j'ai compris qu'en réalité il n'y

avait pas de menace. Le tout, c'est de regarder dans la bonne direction. Tu vois ce que je veux dire ?

Tu es resté absent trop longtemps, Mikel. Le monde est toujours violent, même si toi tu ne l'es plus.

Il veut le fric pour lui, Txe. Voilà ce que j'ai compris. Quand j'ai repensé à notre conversation, après, ça m'a paru évident.

Txema n'y pouvait rien, ça lui faisait vraiment plaisir d'entendre son ami l'appeler à nouveau par son surnom.

Comment ça ?

Peut-être qu'il a besoin de cet argent pour quelque chose.

Itxua veut revenir vivre au village, confirma Txema, en se donnant la permission de savourer ce qui ressemblait, à cet instant-là, à une conversation entre égaux. Il va lui falloir du blé pour s'installer en appartement dans la maison de retraite qu'il a en vue. C'est clair que ce n'est pas avec la pension que la France lui verse qu'il risque de pouvoir se le permettre.

Tu ne devrais plus vivre dans la peur, mon ami.

Sentant sa gorge se contracter, Txema se leva.

Il faut vraiment que j'y aille. Mais Mikel ne bougeait toujours pas.

Tu dois rendre ce fric. Rends-le aux sociétés auxquelles il a été volé.

Ce n'était pas du vol, Mikel. Putain, c'est quoi, ton problème ?

Txema avait crié. Sa gorge était desséchée. Il devait absolument sortir de cette pièce.

Mikel leva les mains.

Rends-le et tu seras libre, insista-t-il. C'est la seule façon, Txema.

Qu'est-ce que tu racontes ? Il y eut un silence. Txema était debout, et Mikel assis. Il était en position de force, Mikel en position de faiblesse. Et, alors que Txema avait un flingue, Mikel en était apparemment dépourvu. Si je le rends, finit-il par dire, ils me descendront.

Mikel secoua la tête.

Ils ne le sauront pas. Il n'y a qu'Itxua qui soit au courant. Et moi.

Et Astrid, ajouta Txema.

Astrid ? Comment l'aurait-elle appris ?

Je n'en sais rien. Je pensais que tu lui en avais parlé.

Impassible, Mikel secoua la tête.

Une telle assurance confinait à l'insulte. Txema aurait voulu pouvoir lui casser la gueule.

On causera plus tard, proposa-t-il. Après les jeux.

Mikel hocha la tête en souriant.

D'accord, répondit-il avant de tendre la main à Txema. C'est bon de te revoir, mon ami.

Txema lui serra longuement la main. Il avait peur de le laisser partir, maintenant.

Quand ils franchirent la porte de la mairie, les jeux avaient déjà commencé. Deux types au torse nu, en pantalon blanc et large ceinture écarlate, étaient en train de s'escrimer sur deux troncs d'arbre qui faisaient toute la longueur du terrain de pelote. Txema fendit la foule pour s'avancer vers l'estrade, la tête inclinée avec l'humilité feinte des figures publiques. Mikel claqua des doigts pour appeler Castro, et, suivi de son chien, contourna le terrain de pelote jusqu'à la sortie. Il n'était pas question qu'il aille retrouver Txema plus tard, car il avait perçu dans sa voix autant de haine que d'amour. Ayant accompli ce pour quoi il était venu, il n'avait aucune raison de s'attarder. Quand ils avaient émergé ensemble de la mairie, Castro avait grondé en apercevant Txema, exactement comme il l'avait fait avec Itxua. Tout en se dirigeant vers sa camionnette, garée plus bas sur la colline, Mikel se dit, Il sait, ce chien.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 42

Astrid n'avait pas réussi à trouver le sommeil, et Kader avait lutté contre l'épuisement pour rester éveillé auprès d'elle. Étendus côte à côte dans leur chambre d'hôtel, ils avaient parlé jusqu'à ce que les rues deviennent silencieuses. Kader avait fini par réussir à la convaincre d'aller demander pardon à Lola, Il lui avait fait croire que ça pourrait être facile. Mais à présent, alors qu'elle marchait à travers le village désert, elle comprenait qu'elle avait détruit la vie de sa sœur et ne méritait pas le pardon. Elle comprenait que ce qu'elle avait pris pour de l'amour l'avait conduite à essayer de régenter tous les aspects de la vie de sa sœur, et que, pour cela, elle serait punie. Peut-être qu'à partir de maintenant, elle allait vraiment pouvoir aimer Lola. Mais de loin.

La journée précédente avait été longue. Ça lui avait rappelé les premiers temps, en prison. Une journée qui avait simplement passé, sans qu'Astrid puisse exercer sur elle aucune emprise. Ensuite, Kader l'avait tenue serrée contre lui toute la nuit, et elle s'était réveillée dans ses bras, le souffle coupé par le terrifiant contraste entre le confort de cette sensation et la conscience de sa solitude. Astrid se sentait tout aussi incapable de pleurer que de respirer. Pendant que l'adolescent était sorti chercher le petit déjeuner, elle était restée là, étendue dans la lumière aveuglante qui se répandait par la fenêtre, trop effrayée pour bouger.

Elle en voulait à leur mère. Margot les avait abandonnées; elle s'était laissé submerger par son propre malheur et s'y était engloutie sans se soucier de ses enfants.

S'avançant dans une ruelle, Astrid parvint à la large voûte de pierre sous laquelle elle avait souvent joué aux cartes avec Lola, en été. Les deux sœurs aimaient cet endroit, autrefois, pour la fraîcheur de son air et la chaleur de la dalle sur laquelle elles s'asseyaient, dans le seul coin inondé de soleil. Au-delà de la voûte, il y avait un petit chemin, parcouru en son milieu par une crête herbeuse. Elle l'emprunta, attentive au bruissement des longues herbes jaunes qui lui fouettaient les mollets, à l'odeur du bétail apportée par la brise nocturne. Josu aussi, se dit-elle, les avait abandonnées.

C'est le chien, et non Mikel, qu'Astrid aperçut en premier. L'animal était en train de lever la patte sur la fontaine où un type avait un jour été noyé devant tout le village pour avoir volé la femme d'un autre. Un peu plus bas sur la colline, Mikel sifflait son chien. Lui aussi, il devait connaître l'histoire de cette fontaine; s'il ne voulait pas que son chien pisse dessus, c'était peut-être par respect pour le mort. Il donnait une grande impression de solidité, debout sur cette colline, en train d'appeler son chien. Astrid se sentit un peu envieuse de le voir aussi à l'aise dans le monde, quelques jours seulement après sa libération. C'est alors qu'il découvrit sa présence.

Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre. Mais le chien perçut la relation qui existait entre eux, et parut un instant empêtré dans les fils invisibles qui les reliaient. Il tourna sur lui-même, bondit vers Mikel, puis s'immobilisa et se tourna vers Astrid, comme incapable de déterminer si c'était une amie ou une ennemie.

Mikel se mit à monter la colline dans sa direction. Parvenu si près qu'il aurait pu la toucher en dépliant le bras, il s'arrêta, tendit la main vers elle, puis se ravisa.

Mikel, dit-elle.

Puis Astrid baissa les yeux, honteuse de prononcer son nom. En voyant ses vieilles bottes sur l'asphalte, elle leur trouva quelque chose de rassurant et releva la tête.

On peut aller quelque part, pour parler ?

À peine eut-elle fini de poser cette question qu'elle regretta de ne pouvoir la retirer. Mais Mikel, après avoir jeté un coup d'œil à la ronde, allongea le bras avec précaution et, sans toucher Astrid, lui fit signe de l'accompagner vers le bas de la colline.

Parvenus devant la camionnette de Mikel sans avoir échangé un mot, ils restèrent là, dans la lumière crue d'un lampadaire. Il faisait traîner les semelles de ses bottes, d'avant en arrière, dans les gravillons.

C'est ton chien ? demanda Astrid.

Ouais. Il s'appelle Castro.

Astrid donna sa main à lécher à l'animal. Puis elle le caressa, et frotta ses oreilles moelleuses. Enfin, elle se sentit assez forte pour regarder Mikel en face. Ses yeux sombres étaient plus profondément enfoncés qu'autrefois, et moins brillants ; ses joues, marquées chacune par une unique ride verticale. Sa bouche, plus nettement dessinée, s'était amincie. Son épaisse chevelure était devenue toute grise. Elle sentit monter en elle une vague de tendresse qui, elle le savait, n'était pas réservée à la personne de Mikel.

Lola a appris que tu m'avais écrit.

Il la regardait, mais ne paraissait pas d'humeur causante.

Ce n'est pas moi qui lui en ai parlé, ajouta-t-elle. Je regrette de ne pas l'avoir fait ; mais je n'en aurais pas été capable. Ces lettres, il aurait mieux valu que tu ne les écrives jamais.

Mikel ne la quittait pas des yeux. Elle essayait vainement de déchiffrer son expression. Tout ce qu'elle discernait, c'était de la fatigue. Il avait l'air très fatigué.

J'aurais dû parler à Lola dès la première lettre, pour tout arrêter aussitôt, poursuivit-elle. J'étais cinglée. Je *suis* cinglée.

Se rendant compte qu'elle parlait toute seule, Astrid passa à l'attaque.

Pourquoi avoir fait ça ? C'était tellement égoïste. Tu ne m'aimais pas. Tu ne me connaissais même pas.

Il n'y a personne que je connaisse mieux que toi.

Ce n'est pas vrai. Tu connais Lola.

Mikel baissa les yeux vers ses bottes, qui recommencèrent à racler le sol. Astrid lui était reconnaissante de se taire, maintenant. Ç'aurait été choquant, de l'entendre parler de Lola.

Je ne te connais pas, lui reprocha-t-elle, en s'adoucissant un peu.

Non, répondit-il, en contemplant toujours ses bottes. J'ai mené une mauvaise vie. Astrid ne détectait dans sa voix aucun signe d'apitoiement sur lui-même.

Bonne et mauvaise, corrigea-t-elle.

Je ne vois pas ce qu'elle a eu de bon.

Tu as payé.

Mikel leva les yeux. Astrid tressaillit quand il tendit la main pour ramener soigneusement une de ses mèches folles derrière une oreille. Elle demeura pétrifiée, comme si elle avait affaire à un fou. À l'idée de s'être laissé entraîner dans ses fantasmes, elle se sentait furieuse. Le simple fait de les avoir tolérés prouvait qu'elle était aussi folle que lui.

La seule promesse que je puisse faire au monde, disait Mikel, c'est d'essayer de ne pas ajouter à la somme de ses souffrances. Et, pour commencer, je sais que je dois me tenir éloigné de Lola et de toi.

Pas de Lola ! Ce n'est pas le moment de l'abandonner.

Il la regardait avec une douceur qu'elle n'avait encore jamais aperçue dans ses yeux.

Est-ce que tu pourras me pardonner ? lui demanda-t-il.

Astrid avait l'impression que quelque chose lui glissait entre les doigts. L'ancienne colère de Mikel s'était évaporée. Il avait changé, et elle sentit la panique l'envahir.

Elle aurait dû tourner les talons et le planter là, dans ce fichu village. Au lieu de quoi, fidèle à son habitude de tout vouloir maîtriser, elle se mit à essayer de trouver une solution.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 43

Txema fumait à sa fenêtre en contemplant la macabre poupée du potager. De temps en temps, il jetait un coup d'œil à Lorea qui dormait à poings fermés, tout habillée, dans cet affreux fauteuil qu'elle lui avait offert. Pendant les jeux, il avait annoncé à Lorea qu'il jugeait venu le moment d'agir; et elle s'était tournée vers lui avec un sourire plein d'amour, en faisant valser ses boucles d'oreilles ridicules en forme de lustres. Et il avait compris, horrifié, que cette femme était le prix qu'il allait devoir payer pour pouvoir trouver la paix.

Après la «démonstration de force», ils étaient revenus chez lui à pied, sans se parler. Cette femme était une vraie machine. Une fois dans l'appartement, elle avait simplement déclaré, Il faut que je fasse un somme, et elle s'était endormie, l'esprit tranquille. Txema s'émerveillait de son sang-froid.

Bien qu'il ait hésité à impliquer le frère de Lorea, c'était ce garçon qui allait conduire la motocyclette. En tout cas, c'était une bonne idée d'utiliser une moto volée. Anxton avait localisé la camionnette de Mikel, garée près de l'entrée du village. Dès qu'il la verrait démarrer, Anxton devait appeler chez Txema, et laisser le téléphone sonner une seule fois avant de raccrocher. Aussitôt après, il passerait prendre sa sœur à moto. La combinaison de cuir et le casque de Lorea étaient posés près de la porte et n'attendaient plus que leur propriétaire.

Est-ce que les casques ont des verres fumés ? lui avait demandé Txema avant qu'elle ne s'endorme. Comme il s'était détesté, alors, pour cette anxiété qui avait percé dans sa voix.

Bien sûr, qu'ils en ont.

Il ne faut pas qu'il apporte une arme.

Ne t'en fais pas.

Il n'a pas intérêt à en apporter.

Txema, il n'en apportera pas.

S'il y a une connerie à faire, on peut compter sur lui pour ne pas la rater.

Lorea eut la sagesse de ne pas répondre, et se contenta de fermer les yeux.

La sonnerie du téléphone fit sursauter Txema.

Instantanément, Lorea se leva et se dirigea droit vers la salle de bains. Dans trois minutes, Anxton serait en bas. En apercevant son reflet dans la glace, Lorea se dit qu'elle n'aurait plus jamais à s'en faire. Elle ne serait plus obligée de sucer Txema les jours où elle n'en avait pas envie, ce qui lui arrivait de plus en plus fréquemment. Il pourrait trouver quelqu'un d'autre pour ça. Ce qui comptait, c'est qu'elle allait maintenant être reconnue par tout le monde comme sa femme.

En sortant de la salle de bains, Lorea trouva Txema assis dans le fauteuil où son pauvre père avait passé les dernières années de sa triste vie à regarder la télévision, pendant que sa mère s'envoyait en l'air, parfois dans la pièce voisine, avec un employé de l'abattoir, un Vénézuélien borgne. Quand Lorea était revenue d'Amérique du Sud pour s'installer au village, elle n'avait apporté avec elle que ses vêtements, son maquillage et ce fauteuil. Elle l'avait donné à Txema, sans lui expliquer son origine, parce que ça lui faisait quelque chose, de le voir assis dedans.

Lorea vint se déhancher devant lui, une jambe légèrement fléchie, pour qu'il puisse la reluquer et l'admirer. Elle portait son jean moulant et un T-shirt, orné sur le devant d'un léopard noir et argent, qu'elle avait acheté la veille à Saint-Sébastien.

Le browning était posé sur les genoux de Txema. Après s'être penchée pour embrasser son homme sur la bouche, elle prit l'arme et

la tint comme il le lui avait appris, en fermant l'œil gauche pour viser du droit. Ils savaient tous deux qu'elle tirait désormais mieux que lui.

Allume-le sur la route, lui recommanda-t-il. De préférence *de l'autre côté*.

Lorea lui posa une main sur la joue.

Ne t'inquiète pas.

Txema se laissa aller à fermer les yeux. Après cela, il ne pourrait plus y avoir entre eux que doute et méfiance.

Merci, Lorea, dit-il.

Merci à toi, Txema, répondit-elle.

Un instant plus tard, elle était partie.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 44

Après avoir monté, en boitillant, le sentier qui menait à la maison endormie, Kader frappa pour la forme à la porte de la cuisine et s'invita à l'intérieur. Il faisait sombre, dans cette pièce. Kader la traversa et, parvenu dans le vestibule, se tourna vers le haut de l'escalier.

Lola !

Il attendit. Ne percevant que le tic-tac d'une grande horloge, il renouvela son appel, Lola !

Un claquement de porte, suivi d'un bruit de pas furieux. Lola apparut au sommet de l'escalier, folle de rage.

Qu'est-ce qu'il y a ? Ma mère est en train de dormir.

Astrid a disparu.

Je m'en fiche. Va-t'en !

Kader se retrouvait à court de possibilités. La violence, les insultes, le charme, ses armes familières étaient inopérantes dans cette situation. Il la regarda fixement, la bouche ouverte.

Déjà, Lola descendait en trombe le large escalier.

Elle est remontée sur Paris, bon Dieu.

Kader secoua la tête.

Non.

Lola s'arrêta sur la première marche et Kader dut lever les yeux vers elle.

Astrid est malheureuse, plaïda-t-il. Elle est venue te voir, te demander pardon. Je lui ai dit que je l'attendrais aux jeux, et elle est pas revenue. Toutes ses affaires sont restées à l'hôtel. Sa bagnole est encore ici, dans le village. Je l'ai cherchée dans tous les coins. Kader porta une main à sa gorge. Je suis enrôlé à force de gueuler.

Lola descendit jusqu'à son niveau et le regarda dans les yeux. Les siens étaient d'un bleu glacial.

Elle te fera du mal. Tu peux t'y prendre comme tu veux, elle te fera du mal.

Astrid voulait pas te faire de mal.

Peut-être.

Elle t'aime.

Lola inclina la tête sur le côté. Devant son expression indéchiffrable, Kader avait envie de battre en retraite.

Qui tu es, toi, Kader ? lui demanda-t-elle d'une voix froide. Qu'est-ce que tu fous ici ?

Kader ouvrit les mains.

Eh ben, je faisais du stop. Sur la mauvaise autoroute, comme ça s'est avéré, et puis je suis tombé dans les pommes. Ta frangine s'est arrêtée pour me ramasser. Y avait eu un peu de baston et, bon, je m'étais pris un coup de lame.

Je le savais bien.

Elle était malheureuse. Il y avait quelque chose chez elle qui me donnait envie de l'aider. Qui me donnait envie d'être fort. Astrid était partie de Paris pour venir te voir, et puis elle a changé d'avis. Elle m'a lâché à une station-service, et elle est allée rendre visite à un collègue à son université. C'était sur la route.

À Orsay.

Ouais. Je l'ai suivie jusque là-bas, et puis je me suis démerdé pour qu'elle m'emmène avec elle. Elle avait encore changé d'avis, et elle voulait aller dans le sud.

Voir Mikel.

Voir Mikel. Ou te voir, toi. Je pense pas qu'elle était tellement fixée. Elle doit être avec Mikel, en ce moment.

Kader secoua la tête.

Astrid l'aime pas, Mikel.

Qu'est-ce que tu en sais ?

Elle me l'a dit.

Et tu la crois.

C'est moi qu'elle aime, déclara Kader en soutenant le regard froid de Lola.

Quand elle éclata de rire, Kader remarqua que ses incisives étaient aussi aiguës que les siennes. Il se sentait gagné par l'envie de la frapper, mais se força à demeurer immobile.

Qu'est-ce qui te fait marrer ?

Elle cessa de rire et le dévisagea. Il eut l'impression qu'elle se trouvait tout à coup très loin, hors de portée.

Tu crois qu'elle t'aime ? C'est ça, que tu crois ?

Ouais, c'est ça que je crois. Elle a pleuré dans mes bras. Je l'ai tenue toute la nuit.

En la voyant incliner de nouveau la tête sur le côté, il repensa au vieil Arnaga.

Et maintenant, elle est partie, remarqua Lola.

On aurait dit que Kader essayait de forer une galerie dans le plancher au moyen de sa béquille. Il finit par lever les yeux.

Tu sais, répliqua-t-il, je m'en fous si elle m'aime pas. Moi, je l'aime.

Alors, tu es aussi triste que moi, fit Lola.

Viens m'aider à la retrouver. Il jeta un coup d'œil à la chemise de nuit indécente de Lola. Habille-toi et viens avec moi.

À la surprise de Kader, quelque chose poussa Lola à lui obéir. Tandis qu'elle lui tournait le dos pour monter s'habiller en hâte, il se dit que ç'avait dû être sa propre conviction, ou alors peut-être un mouvement de compassion venu du plus profond d'elle-même. Il s'assit au bas des marches pour l'attendre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 45

Castro s'était installé entre Mikel et Astrid, sur la banquette. Mikel parlait avec aisance de la satisfaction que son travail lui apportait. Les relations avec les gens lui faisaient du bien, affirmait-il ; surtout avec les femmes. Il s'était étendu sur le plaisir d'avoir un chien, et sur sa joie de se retrouver du côté français, où la lutte pour la vie paraissait moins âpre et où même la lumière lui semblait différente. Par ailleurs, il avait expliqué à Astrid le plaisir qu'il prenait à conduire de nouveau, et s'était excusé de la faiblesse de ses feux avant, même en pleins phares.

Astrid écoutait, dévorée par l'anxiété, en essayant de ne pas perdre pied parmi les éboulis de ce psychisme délabré. Comment Lola pourrait jamais être heureuse avec un type pareil ? Il était brisé.

Puis il ajouta quelque chose.

Ils vont peut-être essayer de me remettre le grappin dessus. Pour m' enrôler dans la commission des réfugiés, par exemple. Mikel jeta un rapide coup d'œil à Astrid par-dessus la tête du chien, qui haletait. J'aimerais qu'ils me foutent la paix.

Va-t'en d'ici, répliqua-t-elle. Emmène Lola et va refaire ta vie quelque part. Une vie simple.

Elle observa le profil de Mikel. Il gardait quelque chose de magnifique. Lola avait déclaré que tous les autres hommes avaient

l'air quelconque, à côté de lui. Astrid caressa Castro, en peignant des doigts ses oreilles soyeuses.

Fais-lui des enfants, soyez heureux. Aime-la, insista-t-elle.

Si seulement ça dépendait de moi, Astrid.

C'est le moins que tu puisses faire ! s'exclama-t-elle en donnant un coup contre le tableau de bord. Elle prit sa paume brûlante dans son autre main. Ramène-moi au village.

Après avoir ralenti, Mikel arrêta la camionnette sur le bas-côté. Ils se trouvaient à l'entrée d'un chemin forestier, près d'un panneau mettant en garde contre le danger d'incendie. Astrid resta immobile sur son siège, très raide, pendant qu'il passait la marche arrière puis remettait le véhicule sur la route, en sens contraire. Le phare d'une moto les aveugla tous deux un instant, avant de disparaître derrière eux.

Ils repartirent vers le village. Mikel était réduit au silence par sa honte ; Astrid, par son désespoir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 46

Au volant de la Volvo d'Astrid, avec Lola pour passagère, Kader se sentait mû par une détermination inhabituelle. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'il se sentait vraiment utile. Même au foot, il avait toujours eu l'impression qu'on aurait pu se passer de lui sans problème. La seule autre occasion où il avait ressenti quelque chose d'approchant, il y avait longtemps de cela, ç'avait été à bord d'un chariot que sa mère poussait dans un supermarché. Son employeur lui avait donné une liste de courses, mais elle était illettrée. À six ans, Kader avait su déchiffrer tous les mots de la liste, et sa mère avait rayonné de fierté.

Alors qu'ils sortaient du village, il baissa sa vitre.

T'aimes pas ce bruit ? demanda-t-il à Lola. Je l'ai entendu, quand je suis arrivé. C'est une cascade ?

Juste un courant rapide.

La voiture franchit le pont. Un incident remonta à la mémoire de Lola.

Un jour, avec Astrid, on s'était fait coincer là, en bas, par un troupeau de vaches. Elles nous avaient encerclées, et on croyait que c'étaient des taureaux. Je me suis retrouvée suspendue à une branche, la tête en bas, au-dessus de la rivière. Astrid a été obligée d'entrer dans l'eau pour venir me tirer d'affaire. Quand elle m'a posée par terre, je lui ai flanqué un coup de pied.

Kader sourit, sans quitter la route des yeux.

Un village qui s'appelle Sara, proclama-t-il. C'est là que Mikel travaille. Je me suis souvenu du nom, parce que j'ai une de mes tantes qui s'appelle Sara.

Il perçut la soudaine animation de Lola.

Comment tu le sais ?

C'est Astrid qui me l'a dit.

Mikel lui en a parlé, répliqua-t-elle d'une voix pleine d'amertume.

Non. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il bossait sur les marchés, du côté français. Et elle a découvert que demain matin, le marché est à Sara.

Qu'est-ce qu'il fiche sur les marchés ?

Il vend des balais.

Lola ouvrit de grands yeux.

Comment a-t-elle appris ça ?

Il lui avait laissé un numéro sur son portable. J'étais avec elle quand elle a rappelé le numéro. Elle est tombée sur un copain à lui, et il a parlé à Astrid du boulot de Mikel. Si elle voulait découvrir où il était, c'était pour pouvoir te le dire.

Mais alors, *pourquoi* elle ne me l'a pas dit ?

Kader surveillait la route.

J'en sais rien.

Au bout d'un moment, Lola poussa un soupir.

Je ne lui en ai pas laissé l'occasion, admit-elle. Je ne la laissais pas parler, j'étais trop remontée.

Kader prenait plaisir à cette balade. Il eut brusquement envie que Lola partage son plaisir.

J'ai fait une chanson pour ta sœur. Tu veux l'entendre ?

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, il s'était mis à tambouriner en rythme sur le volant. Il chanta, et Lola l'écouta. Lorsque les mots lui manquèrent, il recourut à l'arabe, en fredonnant ce qui lui passait par la tête : les mots pour haricots, pâtes, couscous, tante, au revoir, parce qu'ils collaient à la mélodie qui lui jaillissait des lèvres, surgie des profondeurs de son être. Il avait l'impression qu'elle était logée là, en lui, depuis bien avant sa naissance, alors qu'il se trouvait encore dans le ventre de sa mère et qu'il entendait sa voix

lointaine, spectrale, venue du vieux pays. Il se tut, et Lola demeura silencieuse un moment.

C'est beau, finit-elle par déclarer. Ma sœur a de la chance.

Kader lui jeta un rapide coup d'œil. Lola ne montrait plus trace de rancœur.

Ça peut pas casser, entre elle et toi. Y a pas plus fort que ce genre d'amour.

Lola le regarda en souriant. L'expression de ses yeux bleus était chaleureuse, maintenant.

Je sais, répondit-elle. Je sais.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 47

Mikel s'était mis à chantonner. Astrid devina qu'il s'agissait d'une vieille manie, tellement enracinée qu'il n'en avait sans doute même pas conscience. Ils roulaient sur un tronçon de route qu'on avait dépouillé de son bitume. Excédé par les secousses, Castro finit par bondir de la banquette pour s'installer aux pieds d'Astrid. Mikel inspectait le rétroviseur.

Cette moto, marmonna-t-il.

Astrid se dit que Mikel devait être tellement habitué à sa solitude qu'il pouvait s'y enfermer même lorsqu'il n'était pas seul.

Il lui jeta un bref coup d'œil, avant de reporter son regard vers le rétroviseur.

Mets ta ceinture de sécurité.

Astrid chercha vainement la ceinture.

Il n'y en a pas.

Alors baisse-toi, planque-toi devant le siège, ordonna-t-il.

Astrid aperçut le phare aveuglant dans le rétroviseur extérieur.

Qu'est-ce qui se passe ?

Baisse-toi.

Elle entendit l'ordre à l'instant même où elle voyait arriver la moto devant la vitre de Mikel. Silhouettes sinueuses assises sur deux plans légèrement décalés, le motard et son passager, dont les casques noirs se touchaient presque, avaient l'air de deux insectes en train de

copuler. Astrid se laissa glisser de son siège et s'accroupit sur le plancher, à côté du chien. Mikel accéléra en faisant rugir le moteur, puis il freina brusquement, et la moto disparut du champ de vision d'Astrid. Observant Mikel à la lueur du tableau de bord, elle fut pénétrée de l'obscur sentiment que sa vie était entre les mains de cet homme aux mâchoires serrées, aux veines du cou saillantes. Elle le regardait telle une enfant, libérée de toute responsabilité comme de toute crainte, à part une vague anxiété : est-ce que le barrage qui la séparait du danger allait tenir ? La tête tournée à se dévisser, Mikel faisait maintenant marche arrière à toute vitesse. Astrid eut l'impression que leur sécurité dépendait de la note de plus en plus aiguë émise par le moteur. À nouveau, Mikel freina très fort et le choc la catapulta contre le siège, sa tête fut projetée vers l'arrière, puis vers l'avant, et elle se pressa plus étroitement contre le chien, qui haletait. Son corps, elle en était plus consciente que jamais, n'était qu'une fragile membrane.

Puis il y eut un coup de feu, et le fracas du pare-brise qui volait en éclats. La camionnette effectua une embardée, puis une autre, et Astrid s'entendit hurler. Castro aboyait. Mikel était en train d'essayer d'éjecter la moto de la route.

C'est qui, ces gens ? s'écria-t-elle.

Planque-toi ! ordonna Mikel.

Il n'a pas changé, se dit Astrid en serrant le chien contre elle. Mikel se retrouvait dans son élément, cet élément dont elle avait tenté de protéger Lola au cours de toutes ces années.

Un bref instant de calme, suivi d'un vrombissement. Astrid leva les yeux. La motocyclette était revenue au niveau de la vitre de Mikel. Castro se mit à aboyer comme un fou. Astrid plaça ses paumes contre ses oreilles et regarda le flingue. Mikel fit un nouvel écart pour essayer de percuter la moto, et Astrid couvrit sa tête de ses bras et elle entendit une sorte de grognement, un son si primitif, si désespéré, qu'elle sut que Mikel venait d'être touché. Elle leva de nouveau les yeux. En voyant Mikel affalé sur son siège, elle se redressa comme un ressort et s'empara du volant, tout en essayant de repousser le corps inerte contre la vitre pour s'en servir comme d'un bouclier, mais le verre fracassé avait l'opacité du givre, on ne distinguait rien au travers,

et l'impitoyable grincement du moteur lui vrillait les tympans. Astrid entendit le coup de feu et sentit le choc de la balle et la chaleur du filet de sang qui lui coulait dans le cou, et elle eut le temps de se demander à quel endroit elle avait été touchée, et d'imaginer un instrument de précision en train d'extraire la balle ensanglantée, puis elle découvrit le tronc de l'arbre blanchi à la peinture, tout près, aussi près que la délivrance, et la camionnette sembla se déporter une fois encore mais Astrid ne la maîtrisait plus, elle avait lâché le volant et se sentait flotter, pleinement consciente du flingue pointé sur elle, et elle pouvait percevoir la concentration des tueurs, leur intense détermination, et elle entendit la seconde détonation, si violente et si proche que ses yeux se fermèrent, et puis tout se ralentit et elle ne comprit plus rien.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 48

Assis à côté de Lola sur un banc du long couloir, Kader s'abîmait dans la contemplation du linoléum. Ça ressemblait à une chaussée rouge, avec, en guise de ligne blanche discontinue, le reflet du tube au néon fixé au plafond. La tête sur les genoux de Kader, Lola s'était endormie.

On avait annoncé en trois langues différentes le décès d'Astrid à Kader. Comme il n'avait toujours pas l'air de comprendre, on avait fini par trouver quelqu'un pour le lui dire en arabe. Kader n'avait pas avoué qu'il ne parlait pas vraiment arabe. Ensuite, deux médecins, un homme et une femme, étaient venus demander à Lola s'ils pouvaient débrancher l'appareil de respiration artificielle de sa sœur, et Lola avait répondu, Non.

Mikel et Astrid avaient tous les deux été touchés à la tête, mais les crétins à moto avaient réussi à manquer le cerveau de Mikel, qui était toujours bien vivant. Kader n'avait pu s'empêcher de rire en l'apprenant. Il avait ri jusqu'à ce que les larmes lui coulent sur les joues. Lola l'avait tenu dans ses bras, aussi tremblante que lui, jusqu'à ce qu'il finisse par se calmer.

Quand les deux médecins revinrent, ils expliquèrent qu'Astrid était en coma dépassé... Kader la revit en train de parler dans son magnétophone, dans la voiture, sur la route de Bordeaux. La mort cérébrale n'avait pas de secrets pour elle. Il aurait aimé en savoir un

peu plus sur le sujet. Et aussi, il aurait aimé retrouver sa langue et ne pas rester assis là, abasourdi, pendant que les médecins persuadaient Lola de les laisser débrancher le respirateur. Astrid respirait, mais elle était en état de mort cérébrale. Et Kader ne comprenait toujours pas. Assis sur ce banc, dans le corridor, il contemplait la ligne lumineuse parcourant le lino, en se rendant compte qu'il avait toujours envie de rire.

L'assassin s'était révélé être une femme. D'après la police, c'était sans doute en essayant de s'enfuir que les agresseurs avaient eu leur accident de moto. Kader imagina la machine tombée à terre, le corps de la femme traversant la chaussée en une longue glissade, comme un palet, pour aller se fracasser contre l'arbre. En s'éloignant des lieux au volant de la Volvo, il avait aperçu son corps, les bras écartés à un angle bizarre, la tête enfoncée dans le casque. Quant au type qui conduisait la moto, il n'était pas mort ; il avait été transporté à l'hôpital, lui aussi. D'après les flics, il s'agissait du frère de la tueuse. Un voleur de bagnoles. On attendait qu'il se réveille afin de pouvoir l'interroger. Kader avait envie de fouiller tout le bâtiment à la recherche de ce type, pour pouvoir le débrancher.

Il baissa les yeux vers le profil de Lola endormie. Une meurtrissure lui gonflait la pommette ; elle avait dû se faire ça quand il était monté sur les freins en découvrant la scène de carnage. Pendant qu'il descendait de la Volvo, Lola s'était mise à gémir, et elle avait balbutié, Je sais que c'est elle. Elle n'arrêtait pas de répéter ça, C'est elle, encore et encore, et Kader avait couru pour ne plus l'entendre, droit vers la camionnette accidentée. En apercevant Astrid à l'intérieur, il avait ouvert la portière, soigneusement, très soigneusement, et il avait enjambé le corps de Mikel pour la prendre dans ses bras. Il l'avait serrée contre lui, trop longtemps, et s'était retrouvé couvert de sang, tandis que le chien hurlait. Puis, Lola avait été à son côté, criant quelque chose à propos d'une ambulance. Elle criait, mais elle avait touché doucement le bras de Kader, avec détermination, avant de parler de téléphone et d'hôpital. Et, sous les yeux de l'adolescent, elle avait pris la situation en main, et découvert que Mikel et Astrid étaient encore en vie.

Et maintenant, Kader s'efforçait de retrouver Astrid dans le visage de Lola, mais en vain. Observant son teint pâle, les rides minuscules au coin de ses yeux et, plus bas, sa peau bleutée, argentée, les taches de rousseur sur son nez, Kader sut qu'il devait partir. Il sentait que ce n'était pas son rôle de s'attarder pour s'occuper d'elle.

Lorsque Lola se réveillerait, il serait parti. Elle s'affolerais, mais ensuite elle attendrait que Mikel se rétablisse, et ils resteraient ensemble. Ou non. Kader se sentit pris de répulsion pour cette femme dont la tête reposait sur ses genoux. Le destin avait voulu qu'elle survive, et qu'elle donne aux médecins la permission de laisser mourir Astrid.

Votre sœur était chirurgienne, avaient-ils argumenté. C'est ce qu'elle aurait voulu.

N'empêche, Kader savait qu'il ne pourrait jamais pardonner à Lola. Peut-être qu'il allait essayer de retrouver René, le lanceur de couteaux, et Raoul, son enclé de clébard. En tout cas, il n'avait pas l'intention de retourner dans sa cité.

Il souleva avec précaution la tête de Lola et, après s'être glissé de côté, la plaça doucement sur le banc. Quand il se redressa, ses articulations craquèrent et elle ouvrit les yeux.

Où tu vas ? murmura-t-elle.

Toujours incapable de s'agenouiller, il se pencha pour écarter les mèches qui retombaient devant le visage de Lola.

Je vais juste me dégourdir les jambes.

Tu vas revenir, hein ? murmura-t-elle.

Kader déposa une bise au bout de ses doigts, dont il effleura la joue meurtrie de Lola.

Je vais juste prendre un peu l'air.

Et il s'éloigna en boitant dans le couloir, et les portes battantes se refermèrent derrière lui.

Dehors, dans l'aube, les oiseaux chantaient. Le chien de Mikel était assis au bas des marches en béton, et Kader se baissa pour le caresser.

En constatant que ça lui donnait envie de se remettre à pleurer, il se redressa et s'en alla. Au moment où il sortait du parking pour s'engager dans la rue, Kader s'aperçut que l'animal le suivait, et il s'immobilisa pour lui permettre de le rattraper. Après l'avoir rejoint,

le chien s'arrêta, s'assit sur son arrière-train et lui lança un regard nonchalant. Kader se pencha afin d'examiner le disque métallique qu'il portait au cou. Son nom, Castro, était gravé sur le métal.

C'est quoi, ça ? murmura Kader en palpant la chaussette sale que le chien portait à la patte. Après lui avoir parlé, il se sentit un peu mieux. Je vais te l'enlever, juste pour jeter un coup d'œil. D'accord ? L'animal haletait. T'as pas besoin de ce truc. Kader retira la chaussette, se redressa et la jeta dans un buisson. Comme ce geste, sans raison apparente, lui faisait de nouveau monter les larmes aux yeux, il appela Castro, et ils se mirent en marche côte à côte.

OceanofPDF.com